
CCADEMIA
DI MEDICINA
DI
TORINO

TRAITE'
DES MALADIES DES FEMMES.

TOME SECOND.

TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES,

Où l'on a tâché de joindre à une Théorie solide la Pratique la plus sûre & la mieux éprouvée.

Avec un Catalogue Chronologique des Médecins qui ont écrit sur ces Maladies.

Par J. ASTRUC, Professeur Royal de Médecine, & Médecin Consultant du Roi.

In hoc gaudeo aliquid discere, ut doceam : nec me ulla res delectabit, licèt eximia sit & salutaris, quam mihi uni sciturus sim. *Senec.* Lib. Epist. 6.

TOME SECOND.

Edition en trois Volumes, contenant les quatre de l'Edition de Paris.



A AVIGNON,

Par les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Uterus ſexcentarum ærumnarum in Mulieribus cauſa. Democr. ad Hippocrat. *De naturâ humanâ.*



TABLE
DES TITRES

Contenus dans le second Volume.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

Des Maladies des Femmes, qui sont causées par les Regles.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CAPUT XII.

LIVRE SECOND.

Des Maladies des Femmes, qui dépendent de l'état de la Matrice.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

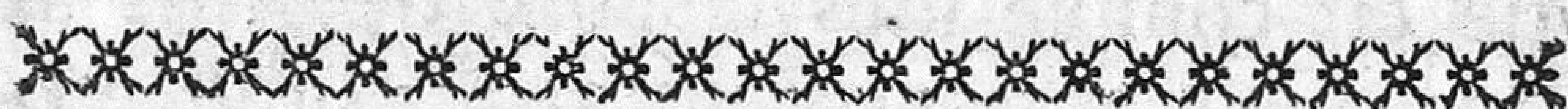
CHAPITRE IV.

Fin de la Table des Titres.

TRAITÉ



TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES.



CONTINUATION DU LIVRE PREMIER.

Des Maladies des Femmes, qui sont causées par les Régles.

CHAPITRE IX.

Des Régles immodérées & Pertes de sang.

§. I. DESCRIPTION.



COMME les écoulemens de sang dans les femmes peuvent être diminués & même supprimés, ils peuvent être aussi trop abondans jusqu'à jetter dans l'épuisement, & dans ce cas, ils constituent un

nouveau genre de maladie, & un genre directement opposé à celui dont on a parlé dans le *Chapitre IV*.

Cette maladie porte deux caractères differens: Quelquefois les écoulemens, quoique excessifs, gardent encore une apparence de période réguliére, & alors la maladie retient le nom de *Régles immodérées*: Quelquefois au contraire, les écoulemens, ne suivent aucun ordre périodique, mais péchent seulement par l'abondance ou par la durée, & alors la maladie est connue sous le nom de *Perte de sang*. Ce sont donc deux espéces differentes de la même maladie, qu'il est nécessaire, pour l'ordre, d'expliquer séparément.

Des Régles immodérées. La quantité de sang, qui s'évacue par les régles, dépend de trois conditions; de la période du retour des régles, de la durée de leur écoulement & de la quantité de sang qui s'écoule, d'où nous avons eu raison de conclure dans le *Chap. IV*. que les régles pouvoient être diminuées par rapport à chacune de ces trois conditions, lorsque le retour en est trop rare, l'écoulement trop court, l'abondance trop petite. Nous pouvons donc en inférer de même ici, par la loi des contraires, que les régles peuvent être immodérées, par rapport à chacune des mêmes conditions, quand les retours sont trop fréquens, les écoulemens

trop longs & l'abondance trop grande. Il ne reste qu'à indiquer en combien de manieres les dérangemens de ces trois conditions peuvent se combiner.

I. Ces conditions peuvent pécher séparément & une à une. Par-là les régles peuvent être immodérées, ou parce qu'elles reviennent trop souvent, ou parce qu'elles durent trop long-tems, ou parce qu'elles coulent trop abondamment, ce qui constitue *le premier Ordre* de régles immodérées.

II. Ces conditions peuvent pécher deux à deux à la fois, & alors les régles seront immodérées, parce qu'elles reviendront trop souvent & dureront trop long-tems; parce qu'elles dureront trop long-tems & seront trop abondantes; ou parce qu'elles seront trop abondantes & reviendront trop souvent, ce qui constitue *le second Ordre* de régles immodérées.

III. Ces conditions peuvent pécher toutes les trois ensemble, c'est-à-dire, que les régles reviendront trop souvent, dureront trop long-tems & seront en même tems trop abondantes, ce qui consstitue *le troisieme Ordre* de régles immodérées.

Pour ne point tomber dans l'erreur sur cette matiere, il est nécessaire de remarquer que, comme il est impossible de fixer la juste mesure des régles dans l'état naturel, parce que leur retour, leur durée,

leur abondance varient dans les différens ſujets, ſuivant l'âge, le tempérament, le climat, la maniere de vivre, &c. il eſt impoſſible auſſi de déterminer au juſte en quel cas on doit regarder les régles comme immodérées, parce que ce qui conſtitue dans quelques femmes un état de maladie, peut ne conſtituer en d'autres qu'un état purement naturel. Ainſi il ne faut pas ſe preſſer de regarder les régles comme immodérées, ſeulement parce qu'elles ſont plus fréquentes, ou plus abondantes, ou qu'elles durent plus long-tems; il faut outre cela qu'elles ſoient accompagnées ou ſuivies de ſymptomes, qui annoncent un état contre-nature, tels que le dégoût, la pâleur, l'abbattement & l'épuiſement, la bouffiſſure des pieds, le dépériſſement général, &c.

Des *pertes de ſang*. Les pertes de ſang, pour mériter ce nom, doivent être fort abondantes, ou durer long-tems, ſi elles ſont médiocres. Quand l'écoulement eſt abondant, la perte porte le nom d'*Hémorrhagie de la matrice*: quand il eſt médiocre, mais qu'il dure long-tems, on l'appelle en Latin (1) *Stillicidium* ou *Plora-*

(1) Il y a des Auteurs, qui prennent le *Stillicidium uteri*, pour une diminution des régles: mais ils ſe trompent; un écoulement continuel & qui dure long-tems, comme le *Stillicidium uteri*, doit être regardé comme une

tus uteri, & en François *Perte médiocre*, ou *Suintement de ſang de la matrice.*

Il y a moins de difficulté à ſe décider ſur les pertes de ſang, que ſur les régles immodérées, car on peut ſans craindre de ſe tromper regarder comme une perte, & par conſéquent comme une vraie maladie, tout écoulement de ſang, qui eſt fort abondant, quelque peu qu'il dure, ou qui eſt fort long, ſuppoſé qu'il ſoit médiocre.

Au reſte, les pertes de ſang qui arrivent quelquefois dans les femmes enceintes, & les vuidanges ou lochies, qui deviennent quelquefois immodérées dans les couches & dans les fauſſes-couches, ſont, comme on juge bien, de véritables pertes de ſang, compriſes par conſéquent dans la généralité de la maladie que nous traitons; mais comme elles arrivent dans des conjonctures particulieres, qu'elles demandent des remedes particuliers, & qu'elles conſtituent des cas ſinguliers, on ne croit pas devoir en parler ici, & on en renvoie le détail au *Livre III.* où l'on traitera des *Maladies qui regardent la Groſſeſſe, ou qui en ſont des ſuites.*

véritable perte, quelque médiocre qu'il ſoit; & c'eſt-là l'idée qu'en donne Aëtius, qui en a parlé le premier. *Tetrabibl, IV. Serm. 4 Cap. 63*,

§. II. *Causes des Régles immodérées.*

C'EST expliquer les causes de trois maladies, que d'expliquer les causes des régles immodérées, car il faut rechercher 1°. ce qui fait que les régles reviennent trop souvent : 2°. ce qui fait qu'elles durent trop long-tems : 3° ce qui fait qu'elles coulent trop abondamment ; & chacune de ces recherches demande un détail particulier.

I. Des *Régles qui reviennent trop souvent.* Un peu de réflexion sur le méchanisme de la menstruation fait comprendre que les régles doivent revenir plus souvent qu'il ne faut, par trois causes : 1°. Par le vice des vaisseaux laiteux de la matrice, qui se remplissent de suc laiteux trop vîte, & par conséquent trop souvent : 2°. Par le vice des appendices veineuses, qui s'allongent & se dilatent trop facilement, & par conséquent trop souvent, à l'occasion du gonflement des vaisseaux laiteux : 3°. Par le vice du sang qui fait trop d'effort sur les appendices veineuses, & par conséquent les force à s'ouvrir trop souvent. Ces trois différentes causes peuvent ou agir séparément chacune en particulier, ou concourir deux à deux, & même trois à trois suivant qu'il arrive que les causes éloignées dont elles dépendent, & que nous allons rapporter, coïncident ensem-

ble, ou ne coïncident pas, ce qui rend la période des retours des régles plus ou moins courte.

1°. Les vaisseaux laiteux de la matrice se remplissent de suc laiteux trop tôt, & par conséquent trop souvent, quand les femmes mangent beaucoup, sur-tout si elles se nourrissent d'alimens succulens, comme les femmes riches; quand elles menent une vie oisive & sédentaire, comme la plûpart des femmes de ville, quand les nourrices font perdre leur lait, pour cesser de nourrir, sur-tout si elles le font perdre de trop bonne heure & quand il est encore abondant.

2°. Les appendices veineuses de la matrice s'allongent & se dilatent trop facilement, & par conséquent trop souvent, à l'occasion du gonflement des vaisseaux laiteux, quand les tuniques en sont naturellement trop molles & trop lâches, comme dans les personnes d'une constitution fort délicate; quand elles sont trop ramollies par des fleurs blanches, comme dans les femmes sujettes à cette incommodité; quand elles ont été déchirées dans des couches violentes, dans des fausses-couches, ou dans l'extraction de l'arriere-faix; ou qu'elles sont à demi-rongées par quelque ulcère de la matrice.

3°. Le sang fait trop d'effort sur les appendices veineuses, & les force par conséquent à s'ouvrir trop souvent, qnand il est

trop abondant, comme dans la pléthore vraie, ce qui eſt la ſuite du trop de nourriture & du trop peu d'exercice; quand il eſt trop raréfié, comme dans la pléthore fauſſe, ou qu'il circule avec trop de rapidité, ce qui arrive aux femmes qui ſe nourriſſent d'alimens âcres, épicés, ſucculens, de haut goût, qui boivent des liqueurs ſpiritueuſes, qui font des exercices violens, qui veillent, qui ont des paſſions violentes, ou qui ſe trouvent expoſées par accident à quelque fievre aiguë.

II. Des *Régles qui durent trop long-tems.* La durée trop longue des régles dépend de trois cauſes: 1°. Du vice des vaiſſeaux laiteux qui demeurent trop long-tems pleins de ſuc laiteux, & qui compriment ainſi trop long-tems les veines qui ſont autour: Du vice des appendices veineuſes qui ſe reſſerrent trop lentement, & laiſſent ainſi échapper le ſang trop long-tems: 3°. Du vice du ſang qui aborde trop long-tems dans ces appendices & qui les tient ainſi trop long-tems dilatées. Ces trois différentes cauſes, comme on vient de le remarquer de celles de l'*Article* précédent, peuvent ou agir ſéparément, ou concourir enſemble, ſuivant la nature des cauſes plus éloignées dont elles dépendent, & qu'on va expliquer, ce qui rend la durée de l'écoulement plus ou moins longue.

1°. Les vaiſſeaux laiteux demeurent trop

long-tems pleins de suc laiteux, & compriment ainsi trop long-tems les veines voisines, parce que leurs orifices sont trop petits par le vice de leur conformation naturelle, ou à demi-obstrués par un reste de pâles couleurs, ce qui fait qu'ils ne laissent échapper le suc laiteux que très-lentement; parce que le suc laiteux est fort abondant, (voyez *le N°*. 1. *Art. I.*) ce qui fait que ces vaisseaux en sont trop long-tems remplis; parce que le suc laiteux est trop épais, (voyez *le N°*. 1. *Art. I.*) ce qui l'empêche de s'écouler aussi librement & aussi vîte qu'à l'ordinaire.

2°. Les appendices veineuses sont trop long-tems à se resserrer & à se refermer, parce que leurs tuniques ont été trop dilatées; (voyez ci-après le *N°*. 2. *de l'Art. III.*) parce qu'elles n'ont pas assez de ressort naturellement, (voyez *le N°*. 2. *Art. I.*) parce qu'elles ont été déchirées ou rongées, (voyez *le même N°*. *Art. I.*).

3°. Le sang aborde trop long-tems dans ces appendices veineuses, parce qu'il abonde trop dans tous les vaisseaux du corps par une suite de la pléthore vraie ou fausse, (voyez *le N°*. 3. *Art. I.*) parce qu'il est retenu dans les veines de la matrice, trop fortement comprimées par le gonflement excessif des vaisseaux laiteux, (voyez ci-après *le N°*. 1. *Art. III.*) parce qu'il aborde dans les vaisseaux de la matrice avec trop de rapidité, à cause de la vîtesse avec

laquelle il circule, (voyez *le N°*. 3. *Art. I.*).

III. Des *Régles*, *qui coulent trop abondamment*. L'abondance des régles reconnoît trois causes : 1°. Le vice des vaisseaux laiteux, lesquels, à force d'être trop pleins de suc laiteux, compriment avec tant de force les veines d'alentour, que presque tout le sang qui y passe, est obligé de se détourner dans les appendices veineuses & de s'écouler par-là : 2°. Le vice des appendices veineuses, dont les orifices trop larges laissent échapper le sang par un trop grand calibre, & en laissent trop échapper : 3°. Le vice du sang qui s'écoule trop rapidement, & par conséquent en trop grande quantité. Ces trois ordres de causes peuvent, de même que ceux des Articles précédens, se combiner, ou ne pas se combiner ensemble, suivant l'affinité, ou la non-affinité des causes éloignées, qu'on va exposer, & dont ils dépendent, ce qui rend l'écoulement des régles plus ou moins abondant.

1°. Les vaisseaux laiteux sont trop pleins de suc laiteux dans les femmes, en qui les orifices de ces vaisseaux sont naturellement trop étroits, ou à demi-obstrués par des restes de pâles couleurs, & par-là peu propres à laisser écouler dans la matrice le suc qu'ils contiennent, (voyez *le N°*. 1. *Art. II.*) en qui le suc laiteux est fort abondant, & remplit trop par conséquent les vaisseaux laiteux, (voyez *le*

N°. 1. *Art. I.*) en qui le suc laiteux est fort épais, & a grand'peine à s'écouler dans la matrice, (voyez *le N°.* 1. *Art. I.*).

2°. Les orifices des appendices veineuses sont trop larges dans les femmes, en qui les tuniques qui les forment, sont naturellement trop minces, ou trop relâchées par des fleurs blanches, (voyez *le N°.* 2. *Art. I.*) en qui les bords de ces orifices ont été déchirés dans des couches laborieuses, dans des fausses-couches, ou dans l'extraction violente du fœtus ou de l'arriere-faix, (voyez *le N°.* 2. *Art. I.*) en qui les bords en ont été rongés, ou échancrés par quelque ulcère de la matrice, (voyez *le N°.* 2. *Art. I.*).

3°. Le sang s'écoule trop rapidement, & par conséquent trop abondamment dans les femmes, en qui il aborde en trop grande quantité dans les appendices veineuses de la matrice, (voyez *le N°.* 3. *Art. II.*) en qui il y aborde avec trop de vîtesse, (voyez *le N°.* 3. *Artic. II.*) en qui le sang qui y aborde, est trop liquide, & a par conséquent trop de facilité à s'écouler, ce qui arrive dans tous les cas de dissolution de sang.

IV. On a dû remarquer dans l'énumération qn'on vient de faire, que la trop grande fréquence, la trop grande durée, la trop grande abondance des régles, qui constituent le *premier* ordre des cas, où les régles sont immodérées, dépendent souvent des

mêmes causes, ou du moins de causes qui ont beaucoup d'affinité, c'est pourquoi il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il arrive souvent par des combinaisons accidentelles, non-seulement que les régles soient en même tems trop fréquentes, & trop longues, trop longues & trop abondantes, ou trop abondantes & trop fréquentes, ce qui constitue le *second* ordre des cas, où les régles sont encore plus immodérées, mais même qu'elles soient quelquefois trop fréquentes, trop longues & trop abondantes à la fois, ce qui constitue le *troisieme* ordre des cas, où les régles sont le plus immodérées; mais il seroit inutile d'entrer sur cela dans une explication plus détaillée, à laquelle il est aisé de suppléer en comparant ce qu'on vient de dire.

§. III. *Causes des Pertes de sang.*

Les pertes de sang supposent toujours ou une trop grande dilatation des appendices veineuses de la matrice, ou une dilatation qui dure trop long-tems, ce qui fait que le sang s'écoule dans les pertes, ou trop abondamment, quand c'est une *hémorrhagie utérine*, ou trop long-tems, quand c'est un *suintement de la matrice*. Or, cette dilatation des appendices veineuses, trop grande, ou qui dure trop long-tems, peut être de deux espéces: Ou c'est une simple dilatation des orifices de

ces appendices, ſans léſion de leur continuité ; ou c'eſt une dilatation avec léſion de leur continuité, & par conſequent une vraie dilacération. Examinons en détail ces deux ordres de cauſes.

I. Les dilatations ſans léſion de continuité, ou les dilatations ſimples des orifices des appendices veineuſes, viennent dans les pertes de ſang des mêmes cauſes, que dans les régles immodérées. Par exemple, il doit ſe faire de très-grandes dilatations dans les orifices des appendices veineuſes, toutes les fois que toutes les cauſes mentionnées dans les *N°*. 1. & 2. de l'*Art. III.* concourent enſemble ; & alors le ſang s'écoulera très-abondamment par ces orifices ainſi dilatés, ſur-tout s'il arrive que toutes les cauſes expoſées dans le *N°*. 3. du même *Article* s'y trouvent encore jointes. Ainſi dans ce cas, il y aura une perte de ſang très-abondante, ou une véritable *hémorrhagie utérine*, par la ſimple dilatation des orifices des appendices veineuſes, ſans aucune dilacération, laquelle durera plus ou moins, ſelon la durée des cauſes, qui produiront la dilatation des appendices veineuſes.

De même, il doit ſe faire une dilatation de ces mêmes orifices, médiocre à la vérité, mais auſſi beaucoup plus longue & encore plus opiniâtre, toutes les fois que toutes les cauſes dénombrées dans les *N°*. 1. & 2. de l'*Art. II.* concourront enſemble, &

alors le ſang s'écoulera en aſſez petite quantité, mais auſſi s'écoulera-t-il pendant long-tems, ſur-tout ſi les cauſes du *N°.* 3. de ce même *Art.* s'y trouvent jointes. Ainſi dans ce cas, il y aura par la ſimple dilatation des orifices des appendices, & ſans aucune dilacération, une perte de ſang médiocre, mais longue, c'eſt-à-dire, un ſimple *Stillicidium uteri*, ou *Suintément de la matrice.*

II. Les dilatations avec ſolution de continuité, ou les dilacérations des orifices des appendices veineuſes, reconnoiſſent pluſieurs cauſes, qu'il ſuffit ici d'indiquer, parce que la diſcuſſion détaillée doit en être renvoyée ailleurs.

Telles ſont, 1°. Les ulcères dans la cavité de la matrice, plus ou moins grands, plus ou moins profonds, plus ou moins rongeans, placés dans le fond, ſur les côtés, ou au col de la matrice, & qui peuvent venir de pluſieurs cauſes, qu'on examinera ci-deſſous, *Liv. II. Chap. IV.*

2°. Les plaies, les déchirures, ou les écorchures, qui arrivent au-dedans de la matrice dans les couches laborieuſes, dans les fauſſes couches, dans l'extraction d'un enfant mort, ou d'un placenta adhérent.

3°. Les rhagades, les gerçures, ou les taillades, que cauſent dans la face interne de la matrice les fleurs blanches trop âcres, les injections trop piquantes, la diſtenſion trop grande que la matrice ſouffre dans

les accouchemens violens, ou les coups d'ongles donnés en accouchant.

4°. Les anevrismes, les varices, les dilatations anevrismales ou variqueuses, qui arrivent dans les vaisseaux de la matrice à l'occasion d'une suppression de régles subite, ou qui succédent peu-à-peu à des obstructions ou à des squirrhes, qui y gênent le cours de la circulation, à des *fungus* ou champignons, à des chairs baveuses, qui s'y forment dans les cancers ouverts, ou dans les ulcères chancreux, &c.

Quands ces différentes causes agissent sur quelque vaisseau un peu gros, soit artère, soit veine, & qu'elles le déchirent ou le rongent dans toute sa largeur, elles doivent attirer une perte abondante ou une *hémorrhagie utérine*; mais elles ne peuvent causer qu'une perte assez médiocre, ou un simple *suintement de matrice*, lorsqu'elles n'agissent que foiblement & petitement sur les gros vaisseaux, ou que leur action n'aboutit qu'à ronger ou à déchirer de simples vaisseaux capillaires, ou des vaisseaux qui ne sont guere plus gros.

III. L'on ne doit pas oublier d'ajouter à ces causes internes des pertes de sang; plusieurs autres causes, qui, quoique externes, ne laissent pas de contribuer à entretenir, à augmenter, & même à provoquer ces pertes, toutes les fois qu'il y a dans la matrice quelqu'une des dispositions, ou, si l'on veut, quelqu'un des

vices, qu'on vient de rapporter, quand même cette diſpoſition ou ce vice ſeroit trop leger de ſoi, pour être capable ſeul de quelque effet. Ces mêmes cauſes peuvent auſſi accélérer les retours des régles, en rendre l'écoulement plus long, ou en augmenter l'abondance, c'eſt-à-dire, rendre les régles immodérées, ſuppoſé de même qu'il y ait dans les vaiſſeaux laiteux, dans les appendices veineuſes, ou dans le ſang, quelqu'une des diſpoſitions particulieres, qu'on a ci-deſſus expliquées. Voici les principales cauſes de cette eſpéce, dont on ſe contentera d'indiquer la maniere d'agir.

1°. L'excès de la chaleur de l'air dans l'été; des grands accès ou des redoublemens violens de fievre, tels que ceux qui précedent ou qui accompagnent l'éruption de la rougeole, ou l'éruption & la ſuppuration de la petite vérole; des veilles fréquentes & immodérées, des paſſions de l'ame trop vives, telles que la colere, &c. parce que dans tous ces cas la raréfaction du ſang eſt fort augmentée, & la rapidité de la circulation fort accélérée, ce qui redouble l'action du ſang ſur les vaiſſeaux de la matrice.

2°. L'uſage des demi-bains ou des bains trop chauds, ou l'habitude de ſe chauffer extrêmement les pieds, &c. parce que la raréfaction, que la chaleur produit dans les parties inférieures du corps,

augmente la vîtesse, & par conséquent l'abondance du sang qui y circule, ce qui fait que les vaisseaux de la matrice en sont plus remplis.

3°. L'action subite du froid sur l'habitude du corps, l'impression d'une terreur imprévue, une pluie froide dont le corps se trouve tout d'un coup pénétré, &c. parce que le refroidissement ou la constriction convulsive, qui arrive alors subitement dans l'habitude du corps, force le sang à se détourner sur les parties internes, & par conséquent sur la matrice même.

4°. Le trop grand usage du mariage, ou les exercices violens, comme de se promener long-tems, de danser beaucoup, de sauter, &c. parce que dans ces cas la contraction réitérée des muscles fouette le sang & augmente la rapidité avec laquelle il circule, ce qui fait qu'il aborde à la matrice avec plus de force. Sans compter que l'usage du mariage en particulier met les fibres de la matrice dans des contractions vives & toniques, qui y gênent le cours de la circulation & forcent le sang à y crever ses propres vaisseaux.

5°. Les chûtes, les secousses de cheval, les cahots d'une voiture rude, parce que les balottemens, où la matrice se trouve alors exposée, forcent les vaisseaux à s'ouvrir, & même quelquefois à se déchirer, pour peu de dispositions qu'ils y aient d'ailleurs.

6°. Les cris violens, la déclamation ou la lecture à haute voix, les éternuemens fréquens, les secousses du vomissement, &c. parce que dans ces cas les muscles de la respiration, & par conséquent le diaphragme & les muscles du bas-ventre, sont dans des contractions vives & souvent répétées, qui en secouant, agitant, balottant la matrice, forcent les vaisseaux à s'ouvrir, & quelquefois même à se déchirer.

7°. Les épreintes fortes & long-tems soutenues dans la diarrhée, le ténesme, &c. ou les efforts pour soulever quelque fardeau lourd, &c. parce que la contraction forte & tonique des muscles de la respiration, & par conséquent du diaphragme & des muscles du bas-ventre, presse & resserre le corps de la matrice, & y fait crever les vaisseaux.

8°. Les fausses-couches, les couches laborieuses, les chûtes, les coups ou les efforts dans les femmes grosses, qui altèrent tant soit peu l'adhésion du *placenta* avec la matrice, &c. parce que dans ces occasions les appendices veineuses, qui se trouvent fort dilatées à raison de la grossesse, versent beaucoup de sang dès qu'elles sont ouvertes, & doivent en verser long-tems par la difficulté qu'elles ont à se resserrer tant que la matrice est gonflée, & souvent par l'impossibilité qu'il y a qu'elles se resserrent, tant que le fœtus ou l'ar-

riere-faix restent dans la matrice. Mais ces cas particuliers seront examinés dans le *Livre III.*

9°. Enfin, l'abus des emmenagogues trop forts, des pessaires trop âcres, des saignées du pied trop répétées, &c. dans les suppressions des régles, &, ce qui est encore pire, dans le tems de leur cessation naturelle, parce que l'action de ces remedes, en sollicitant trop fortement l'éruption des régles, dans le tems que les vaisseaux de la matrice resserrés s'y opposent le plus, aboutit presque toujours à causer des déchirures de ces vaisseaux, fâcheuses & souvent funestes.

§. IV. *Explication des Différences.*

TOUTES les différences, qu'on remarque entre les pertes de sang, viennent ou de la différente espéce du mal, ou de la différente nature des causes, qui le produisent, ou du différent siege que la cause du mal occupe dans la matrice.

I. Comme on a déjà rapporté dans la description, *Artic. I.* les différences qui dépendent de la différente espéce du mal, on se contentera de les rappeller ici.

1°. Quand les écoulemens de sang trop abondans, ou trop longs retiennent quelque chose de la période des régles, on ne les traite que comme des *Régles immodérées*; mais lorsqu'ils n'en retiennent rien,

on les regarde comme *des Pertes.*

2°. Les régles immodérées peuvent être immodérées par la fréquence des retours, par la durée des écoulemens, ou par l'abondance du sang qui s'écoule, & ne l'être que par une seule de ces causes, & c'est le *premier ordre* des régles immodérées. Elles peuvent être immodérées par deux de ces causes à la fois, & c'est *le second ordre*; elles peuvent l'être par ces trois causes ensemble, & c'est *le troisieme ordre.*

3°. Les pertes de sang sont quelquefois fort abondantes, & alors, soit qu'elles durent long-tems, ou qu'elles durent peu, on les appelle des *Hémorrhagies de la matrice*: Quelquefois au contraire elles sont assez légeres, mais elles durent long-tems, & alors on ne leur donne que le nom de *Stillicidium uteri* ou de *Suintement de la matrice.*

II. Les différences, qui viennent de la différente nature des causes, méritent un éclaircissement un peu plus détaillé.

1°. Tout écoulement de sang de la matrice, quelque nom qu'on lui donne de *régles immodérées*, ou de *perte de sang*, dépend toujours, ou d'une lésion de continuité dans les vaisseaux de la matrice, ou d'une simple disposition vicieuse sans aucune lésion de continuité. *Premiere différence.*

2°. Tout écoulement qui reconnoît pour cause une lésion de continuité dans

les vaisseaux de la matrice, dépend ou de la dilacération, ou des gerçures, ou de l'ulcère, ou des varices de la matrice. *Seconde différence.*

3°. Tout écoulement, qui arrive sans lésion de continuité dans les vaisseaux de la matrice, suppose quelques vices dans les vaisseaux laiteux, ou dans les appendices veineuses, ou dans la quantité ou le cours du sang. *Troisieme différence.*

4°. Les vices des vaisseaux laiteux, qui peuvent donner lieu à des régles immodérées, ou à des pertes de sang, se réduisent à la petitesse naturelle, ou à l'obstruction accidentelle de leurs orifices excrétoires, ce qui fait qu'ils ne laissent point échapper le suc laiteux qui y aborde, ou n'en laissent échapper que très-peu, & sont par conséquent trop souvent pleins, sont trop long-tems pleins, sont trop pleins.

5°. Les vices des appendices veineuses, qui peuvent causer des régles immodérées ou des pertes de sang, se réduisent à la mollesse naturelle ou au ramollissement accidentel de leurs extrémités, ce qui fait qu'elles s'ouvrent trop facilement, demeurent trop long-tems ouvertes, s'ouvrent trop.

6°. Les vices du sang, qui attirent des régles immodérées ou des pertes de sang, se réduisent à la pléthore vraie, à la pléthore fausse, ou à la trop grande vîtesse

de ſa circulation, ce qui fait que le ſang force trop ſouvent, force trop long-tems, force trop les orifices des appendices veineuſes.

III. Les différences, qui dépendent de la place qu'occupe dans la matrice la léſion de continuité, ou la diſpoſition locale qui cauſent le mal, ne ſont ni nombreuſes, ni importantes.

1°. Cette place eſt preſque toujours dans la cavité même de la matrice, & il eſt rare qu'elle ſoit dans le vagin. On peut voir ci-deſſus *Chapitre I.* ce qu'on y a dit de l'endroit, d'où viennent les régles.

2°. En établiſſant cette cauſe dans la matrice, où elle eſt ordinairement, elle peut être dans le fond, dans les côtés, ou dans l'orifice de la matrice, ce qui fait que les malades rapportent les douleurs qui l'accompagnent à des endroits différens, aux reins, au nombril, aux hanches, aux cuiſſes, aux aînes, au croupion, au pubis.

3° En ſuppoſant cette cauſe dans le vagin, où elle peut être quelquefois, elle peut être placée au haut ou au bas, à la partie antérieure ou à la partie poſtérieure de ce conduit, ce qui fait que les impreſſions ſe rapportent tantôt à la veſſie, & tantôt au fondement.

§. V. *Symptomes.*

1°. Dans toutes les pertes de ſang, les

malades ſont foibles, abbatues, épuiſées à un degré plus ou moins grand, ſuivant l'abondance ou la durée de la perte. Cet accident eſt une ſuite néceſſaire de la foibleſſe avec laquelle les contractions des muſcles s'exécutent, & cette foibleſſe vient & de ce que les eſprits animaux manquent, quand le ſang manque, & de ce que les fibres muſculeuſes tombent dans l'atonie, quand les vaiſſeaux de ſang, qui les arroſent, ne ſont pas aſſez pleins.

2°. Les pulſations du cœur, & par conſéquent celles des artères, ſont petites, lentes & foibles, tant par le défaut de ſang, que par le défaut d'eſprits animaux: *Par le défaut de ſang*, parce que le ſang ne peut ſolliciter que des contractions petites, lentes & foibles, quand il n'aborde aux ventricules du cœur qu'en petite quantité, lentement & foiblement: *Par le défaut d'eſprits*, dont la quantité, la vîteſſe & la force diminuent avec le ſang, ce qui fait qu'ils ne peuvent plus produire que des contractions du cœur, petites, lentes & foibles.

3°. Le viſage eſt pâle & décoloré, parce que le ſang qui doit y donner le coloris, manque dans les pertes, & ne remplit plus, comme il le faudroit les vaiſſeaux capillaires de la peau. Du reſte, quoique la pâleur ſoit univerſelle, elle eſt plus remarquable au viſage qu'ailleurs, parce que la peau y eſt plus fine, que la vivacité

du teint y paroît mieux dans l'état de santé, & qu'ainsi la pâleur doit y être plus sensible dans l'état de maladie.

4°. Les extrémités sont froides, tant parce que le sang, qui est la source de la chaleur, ne peut y être porté qu'en petite quantité, quand il manque dans le corps, que parce que le cœur dont les contractions sont affoiblies, ne peut l'y pousser que foiblement, & plus foiblement même que dans les autres parties; à cause que les extrémités sont plus éloignées.

5°. Les malades perdent bientôt l'appétit, & leur dégoût augmente à proportion que le mal continue, ce qui vient de deux causes; 1°. De ce que les esprits animaux coulent en moindre quantité dans les fibres nerveuses de la langue & de l'estomac, ce qui diminue la sensibilité de ces organes: 2°. De ce que le sang, qui manque, fournit moins de salive & de lymphe stomacale, ce qui diminue l'action de ces levains.

6° Quelque attention, qu'aient les malades à manger peu & à ne manger que des choses saines, elles font mal la digestion, soit par le défaut des levains digestifs, qui manquent, ou qui ne sont fournis qu'en petite quantité; soit par l'inertie des fibres de l'estomac, qui sont dans le relâchement, & qui n'aident pas à l'action des levains.

7°. Les malades maigrissent à vue d'oeil
par

par plusieurs raisons : 1°. Elles mangent peu : 2°. Elles digerent mal ce qu'elles mangent & en tirent peu de chyle : 3° Enfin, elles sont exposées à une perte de sang continuelle, & quelquefois assez forte, qui dépense plus de nourriture, que les alimens n'en peuvent fournir.

8°. Il se forme souvent dans ces maladies des obstructions dans les viscères du bas-ventre, parce que les humeurs qui s'y filtrent, s'arrêtent dans leurs canaux, à travers lesquels elles ne sont plus poussées comme à l'ordinaire, ni par la circulation du sang, qui est trop ralentie, ni par le ressort des fibres, des viscères mêmes, qui sont dans l'atonie par le défaut des esprits animaux.

9°. Les malades tombent peu à peu dans l'état connu en Médecine, sous le nom de *Cachexie*, dans lequel il y a plus de lymphe & de sérosité dans les vaisseaux que de sang, ce qui vient de ce que les vaisseaux, à mesure que le sang se perd, se remplissent de la sérosité que la boisson fournit. C'est par la même raison que dans toutes les maladies, où l'on fait plusieurs saignées, le sang tiré sur la fin est toujours plus séreux, que celui du commencement.

10°. La lymphe séreuse, qui abonde alors dans le sang, est rarement naturelle, mais elle est le plus souvent viciée ou par le mêlange du chyle mal préparé, que les

premieres voies fournissent, ou par le mêlange des humeurs recrémentitielles, sur-tout de la bile, que les obstructions des viscères & sur-tout du foie, retiennent dans le sang, ce qui augmente & aggrave l'état de cachexie.

11°. Alors, quand les malades sont long-tems debout ou assises, les pieds & les jambes deviennent œdémateux, *d'un* côté, parceque le sang, qui croupit dans les vaisseaux de ces extrémités, d'où il ne peut revenir qu'avec peine, à cause que c'est en remontant, y lâche plus abondamment dans les vaisseaux lymphatiques, la lymphe séreuse dont il est surchargé; de *l'autre*, parce que la lymphe, qui inonde les vaisseaux lymphatiques de ces parties, n'en revient que difficilement & lentement & qu'à force d'y croupir, elle y gonfle tous ses propres vaisseaux.

12°. Au contraire, quand les malades gardent le lit, les extrémités inférieures désenflent, parceque la situation horisontale du corps facilite dans ses parties la circulation du sang & de la lymphe, mais alors le visage, les paupieres, le tour des yeux, deviennent œdémateux, parceque ce sont les parties les plus lâches du corps, celles qui ont le moins de ressort, & où par conséquent le cours du sang, & surtout de la lymphe, est le plus facilement ralenti.

13°. Peu à peu par la continuation du

mal, l'œdème augmente, gagne les jambes, les cuisses, les reins, & devient enfin un *anasarque* universel. Quelquefois même la sérosité s'épanche dans le bas-ventre ou dans la poitrine, lorsqu'il y a dans ces cavités quelque embarras, ou quelque obstruction locale, qui y gêne la circulation du sang & de la lymphe.

14°. Quand les malades sont debout ou assises, & que l'orifice de la matrice est assez connivent, pour laisser sortir le sang, le sang coule hors de la matrice, à mesure qu'il y tombe, & tel qu'il y tombe, c'est-à-dire, fluide, rouge, chaud, sans odeur; mais si l'orifice de la matrice est fermé, ou si les femmes sont couchées, le sang retenu dans la matrice s'y fige & y forme des caillots, plus ou moins gros, plus ou moins durs, plus ou moins fétides, suivant qu'ils y ont croupi plus ou moins de tems.

15°. Ces caillots, quand ils se présentent pour sortir, mettent les fibres de la matrice dans des contractions systaltiques & forcent ainsi le passage, ce qui ne se fait point sans douleur dans la matrice & sur-tout dans l'orifice; cette douleur est plus ou moins vive, suivant que ces parties sont plus ou moins enflammées, irritées, douloureuses; suivant que l'orifice est plus ou moins resserré; suivant que les caillots sont plus ou moins gros, ou durs.

16°. La douleur que les malades res-

ſentent alors, les jette ſouvent dans des pamoiſons, à cauſe des reflux ſympathiques qui ſe font au cœur & qui en ralentiſſent le mouvement. La même choſe arrive, & par la même raiſon, quand l'eſtomac ſouffre par la mauvaiſe digeſtion, ou les entrailles par les vents. Outre cela les malades s'évanouiſſent ſouvent, quand il leur arrive quelque peine d'eſprit, ou même quand elles entreprennent de ſe mettre ſur leur ſéant, ou de ſe tenir debout un inſtant, parce que dans ces cas la circulation ſe trouve tout d'un coup ralentie. Ainſi les ſyncopes ou les pamoiſons ſont des accidens fréquens dans toutes les pertes de ſang conſidérables.

17°. Il peut même arriver, & il arrive ſouvent, que la ſortie des caillots, lorſqu'elle eſt accompagnée d'une douleur vive, attire des convulſions ou des mouvemens convulſifs, parce qu'alors les reflux violens, qui ſe font de la matrice, mettent dans des contractions fortes, & par conſéquent convulſives, pluſieurs parties qui ſont ſympathiques avec la matrice.

18°. Quand il n'y a point de léſion de continuité dans la matrice, les pertes de ſang, en s'arrêtant, ou ne ſont ſuivies d'aucune perte en blanc, ou ne ſont ſuivies que d'une perte en blanc bien légere. C'eſt tout le contraire quand il y a léſion de continuité, ſur-tout ſi cette léſion eſt conſidérable, étendue dans la matrice, invétérée, &c.

§. VI. DIAGNOSTIC.

Le diagnoſtic roule ſur quatre articles, 1°. Sur la nature, 2°. Sur les eſpéces, 3°. Sur les cauſes, 4°. Sur les ſiéges de la maladie, & il n'eſt aucun de ces articles qui ne mérite d'être diſcuté avec attention.

I. A l'égard de la nature du mal, le diagnoſtic n'a rien de difficile. Dès qu'une femme ou fille eſt ſujette à un écoulement de ſang, beaucoup plus abondant, beaucoup plus long, ou beaucoup plus fréquent qu'à l'ordinaire, ſur-tout ſi cet écoulement l'épuiſe & la jette dans la plûpart des accidens qu'on a rapportés ci-deſſus en décrivant le mal, *Article I.* on peut s'aſſurer que cet écoulement eſt un écoulement contre-nature, qui vient de la matrice.

Il n'y auroit que des filles, ou des femmes bien novices qui pourroient confondre les écoulemens de cette eſpéce avec les ſimples piſſemens de ſang. Mais dans ce cas leur erreur ne ſçauroit être longue, car il ſeroit facile de les éclairer. 1°. En leur apprenant la différence de l'urèthre & du vagin, afin qu'elles diſtinguent duquel de ces deux canaux le ſang coule : 2°. En leur faiſant obſerver, ſi le ſang ne coule jamais, que quand elles piſſent, auquel cas il viendroit de la veſſie, ou s'il coule toujours, ſans qu'elles faſſent effort pour piſſer, auquel cas il doit venir de la

matrice ou du vagin. 3°. En examinant soit même l'urine qu'elles viennent de rendre, car si le sang sort de la vessie, il y doit être fort mêlé, & mêlé intimement ; au lieu qu'il ne le sera pas, ou qu'il ne le sera que par bandes ou rayons, s'il sort du vagin ou de la matrice. 4°. Enfin, s'il restoit quelque doute, en faisant examiner lès malades, ou s'il le falloit en les examinant soi-même, pour juger si c'est de l'urèthre, ou du vagin que le sang vient.

II. Il n'est guere plus difficile de distinguer les différentes espéces d'écoulemens de sang qui viennent de la matrice.

On n'a qu'à examiner d'abord si les écoulemens retiennent quelque chose de la période des régles, & dans ce cas on ne doit les regarder que comme des *régles simplement immodérées* ; ou s'ils n'en retiennent absolument rien, & dans ce cas il faut les traiter comme de véritables *pertes de sang*.

Dans le premier cas, on n'a qu'à observer par où les régles sont immodérées, si c'est par l'abondance, ou par la durée, ou par la fréquence seule des retours; si c'est tout à la fois par l'abondance & par la durée, ou par la durée & par la fréquence, ou par la fréquence & par l'abondance des retours; enfin, si c'est par l'abondance, la durée & la fréquence des retours en même tems, pour décider si les régles sont immodérées du *premier*, du *second*, ou du *troisiéme* ordre.

Il ne s'agit de même dans l'autre cas, que de juger de l'abondance de la perte. Est-elle fort grande, c'est une *hémorrhagie de la matrice*, soit que l'écoulement dure long-tems, ou qu'il cesse bientôt? Est-elle au contraire médiocre, mais longue & opiniâtre; c'est un *stillicidium* ou *ploratus uteri*, c'est-à-dire, un *suintement* ou un *larmoiement de la matrice*.

III. Il est beaucoup plus difficile de reconnoître d'une maniere sûre les causes des différentes espéces de perte, & souvent, quelque attention qu'on y apporte; on n'a sur cet article, tout important qu'il est pour la guérison, que de simples conjectures.

1°. Par exemple, on a raison de soupçonner qu'il y a quelque solution ou lésion de continuité dans la matrice, 1. Quand les écoulemens contre-nature sont de véritables pertes: 2. Quand il a précédé quelque cause capable de produire une solution dans les vaisseaux de la matrice; 3. Quand la malade ressent dans le corps de la matrice, de la chaleur, de la tension, de la douleur: 4. Quand la cessation ou les intermissions de l'écoulement, ne sont jamais parfaites, mais qu'il reste toujours quelque suintement, tantôt en blanc, tantôt en rouge: 5. Quand le suintement, qui reste, est âcre, de mauvaise odeur, suspect de purulence.

2°. Dès qu'on croît être sûr de la solution de continuité dans la matrice, on doit peu s'embarrasser de quelle espéce elle peut être, parce que les mêmes remedes conviennent également à toutes, & que d'ailleurs les déchirures, les gerçures, les varices ouvertes, dégénerent enfin toutes en ulcères. Cependant si l'on veut pousser ses recherches jusqu'à ce point, on sera fondé à soupçonner :

Que cette solution de continuité, sont des ulcères, quand l'humeur qui coulera, sera purulente; quand il y aura eu précédemment dans la matrice quelque inflammation ou quelque abscès mal traité; quand les malades auront été dès longtems sujettes à des fleurs blanches fort âcres; quand on aura des preuves qu'on leur a fait dans la matrice des injections d'une qualité rongeante.

Que ce sont de simples déchirures, ou des gerçures non ulcérées, lorsqu'il n'y aura aucune apparence de purulence dans l'humeur, qui coule; & lorsqu'on sçait d'ailleurs que la matrice a souffert de fortes divulsions & distractions dans un accouchement laborieux, ou dans une extraction d'arriere-faix.

Que ce sont des varices crevées, lorsque l'écoulement arrivera tout d'un coup, qu'il sera très-abondant, & qu'il succédera à une suppression des régles, qui a été longue & accompagnée de poids &

de gonflement dans la matrice, ou qu'il ſurviendra à la ſuite d'un ſquirrhe ou d'un cancer dans la matrice, qui en y gênant le cours de la circulation, y ont rendu variqueuſes pluſieurs veines.

3°. On conjecture au contraire qu'il n'y a point de ſolution de continuité dans les vaiſſeaux de la matrice, & que le mal ne vient que de l'abondance ou de la raréfaction du ſang, ou de la diſpoſition vicieuſe des vaiſſeaux de la matrice, lorſqu'on ſe trouve dans des circonſtances directement opposées à celles que l'on vient d'indiquer dans le *n°*. 2., c'eſt-à-dire. 1. Quand les écoulemens contre-nature ne ſont que de ſimples régles immodérées: 2. Quand il n'a point précédé de cauſe capable de produire aucune ſolution de continuité dans la matrice, 3. Quand les malades ne reſſentent ni douleur, ni tenſion dans la matrice, ni même beaucoup de chaleur. 4. Quand la ceſſation ou l'intermiſſion de l'écoulement, eſt nette, abſolue, ſans aucun ſuintement qui reſte: 5. Quand il n'y a ni âcreté, ni odeur, ni air de purulence dans l'humeur qui ſort ſur la fin de la perte, ſuppoſé qu'il reſte encore quelque ſuintement.

4°. Lorſqu'il n'y a point de raiſon de ſoupçonner de ſolution de continuité dans la matrice, on doit regarder comme la *premiere* cauſe du mal & la cauſe la plus ordinaire, la pléthore, la raréfaction du

sang ou la rapidité avec laquelle il circule; & l'on est convaincu de la réalité de ces causes, 1. Par l'état du pouls, qui est plein, dur, gros, fréquent, prompt: 2. par l'inspection du visage des malades, qui est frais, vermeil, haut en couleur, du moins quand le mal commence: 3. Par le succès prompt des saignées répetées de bonne heure.

On doit donner le *second* rang au relâchement des appendices veineuses de la matrice lorsque, manque de ressort, elles s'ouvrent trop facilement & se referment trop lentement. Les signes, qui indiquent cette cause, sont, 1. La durée & l'opiniâtreté du mal, qui ne cede pas aux saignées: 2. La constitution foible & délicate de la malade, qui fait présumer la foiblesse des vaisseaux & des tuniques de la matrice; 3. Le nombre des grossesses, qui ont déja précédé & qui ont affoibli le ressort des fibres de la matrice, surtout dans les personnes qui ont commencé trop jeunes à faire des enfans: 4. La durée des fleurs blanches, qui ont relâché les vaisseaux de la matrice.

Enfin, on peut regarder comme la *troisiéme* cause du mal, & comme la cause la plus rare, le vice des vaisseaux vermiculaires ou laiteux de la matrice, quand leurs orifices excrétoires sont bouchés, ou trop étroits, ce qui cause des régles trop fréquentes, trop abondantes, trop lon-

gues. Cette cauſe n'a guere lieu que dans des malades, qui ont eu long-tems les pâles couleurs, qui ont été réglées fort tard, qui ont été toujours aſſez mal réglées, & en qui par ces raiſons, il y a lieu de ſoupçonner que les orifices excrétoires des vaiſſeaux laiteux ſont obſtruées ou naturellement trop reſſerrés.

IV. Il eſt peu néceſſaire de s'occuper beaucoup à diſtinguer le ſiége du mal, c'eſt-à-dire, l'endroit d'où vient le ſang. Il eſt ſi rare qu'il vienne du vagin, que l'on peut négliger ce cas, comme s'il n'arrivoit jamais. Mais ſi l'on croit cette recherche de quelque utilité pour le prognoſtic ou pour la curation, on peut facilement s'éclaircir en viſitant la malade, pour juger de l'état des vaiſſeaux & des tuniques du vagin, ou, ce qui eſt plus important encore & plus déciſif, de l'état de l'orifice de la matrice, lequel eſt toujours dilaté & ouvert, quand le ſang s'écoule de la matrice, au lieu qu'il eſt fermé & reſſerré, quand il ne vient que du vagin.

Pour ce qui regarde la place particuliere que la cauſe du mal peut occuper dans la matrice ou dans le vagin, il eſt facile de s'en aſſurer, ſi l'on porte l'exactitude juſques-là, en s'informant des différens endroits, où la malade rapporte les impreſſions de tenſion, de chaleur & de douleur, qu'elle reſſent; car on eſt fondé

à en inférer que les parties de la matrice ou du vagin les plus affectées, ſont celles, qui répondent aux endroits où la malade reſſent le plus de mal.

§. VII. *Prognostic.*

I. En général, toute perte de ſang par la matrice, de quelque eſpece qu'elle ſoit & de quelque cauſe qu'elle vienne, eſt toujours une maladie fâcheuſe & ſouvent dangereuſe, en ce qu'elle attire des ſymptomes graves, comme le dégoût, l'abbattement, la maîgreur, la ſyncope, &c. & qu'elle a ſouvent des ſuites funeſtes, comme la cachexie, l'hydropiſie, la conſomption, &c.

II. L'on doit porter un prognoſtic encore plus fâcheux des pertes de ſang qui ſont invétérées, non-ſeulement parce que leur durée eſt une marque qu'elles dépendent d'une cauſe fort opiniâtre, mais auſſi parce que le mal a dû à la longue beaucoup altérer la qualité du ſang & le reſſort des vaiſſeaux de la matrice.

3°. L'on doit juger de même des pertes de ſang, qui arrivent aux vieilles femmes, en qui elles ſont preſque toujours funeſtes, ſoit parce que dans les vieilles femmes, qui ne ſont plus réglées, la perte ne peut venir que d'une cauſe violente, qui a déchiré les vaiſſeaux; ſoit parce que dans ces femmes le ſang n'eſt plus aſſez doux, ni aſſez balſamique pour conſolider les vaiſſeaux déchirés; ſoit enfin par-

ce que les vaisseaux eux-mêmes n'ont plus assez de jeu & de ressort pour se resserrer, & en se resserrant arrêter l'écoulement.

4°. Les pertes de sang sont ordinairement plus difficiles à guérir, que les régles immodérées, parce que les pertes dépendent pour l'ordinaire de la solution de continuité des vaisseaux de la matrice, à quoi il n'est pas aisé de remédier; au lieu que les régles immodérées ne viennent le plus souvent que de la dilatation, de la molesse, du relâchement de ces vaisseaux, qui se rétablissent d'eux-mêmes, pourvu qu'on écarte les causes, qui les ont mis dans cet état.

5°. Les régles immodérées du *premier ordre* sont moins dangereuses & plus faciles à guérir que celles du *second*, & celles du *second*, que celles du *troisiéme*, parce que celles du premier ordre ne dépendent que d'une seule cause, au lieu que celles du second dépendent du concours de deux causes, & celles du troisieme du concours de trois.

6°. Il est plus facile de guérir les pertes, qui ne dépendent que de la quantité, de la raréfaction ou de l'impétuosité du sang, que celles qui supposent quelque vice dans l'intérieur de la matrice, parce que la perte diminue elle-même la quantité, la raréfaction & l'impétuosité du sang, & qu'en tout cas, il est aisé d'y remédier par quel-

ques ſaignées; au lieu que les vices de l'intérieur de la matrice ſont toujours fort rébelles aux remédes.

7°. Entre les différens vices, qui peuvent arriver aux vaiſſeaux de la matrice, la dilacération, l'éroſion, l'exulcération, c'eſt-à-dire, les ſolutions de continuité, ſont plus difficiles à guérir, que le relâchement, la dilatation, l'atonie, l'inertie de ces mêmes vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, que les autres vices, qui ne ſuppoſent aucune ſolution. Ainſi les pertes, qui dépendent des premieres cauſes, doivent être toujours plus difficiles à guérir, que celles qui dépendent des ſecondes.

8°. Les pertes fort abondantes ſont plus dangereuſes, que les ſimples ſuintemens de la matrice, parce que dans les pertes abondantes on perd beaucoup de ſang & on le perd fort vîte, ce qui cauſe des accidens plus nombreux, plus prompts, plus fâcheux; au lieu que le ſuintement de la matrice, où la perte eſt toujours moins grande, peut ſe ſoutenir & ſe ſoutient long-tems ſans aucun accident bien grave.

9°. Cependant, il eſt ſouvent plus difficile de guérir les ſuintemens de la matrice, que les pertes abondantes, parce que ces ſuintemens ſuppoſent toujours dans l'intérieur de la matrice quelque vice ancien, & ſouvent quelque vice qui a dégénéré en ulcère, & dont par conſéquent la guériſon eſt très-difficile, au

lieu que les pertes abondantes viennent le plus ſouvent de la quantité, de la raréfaction ou de l'impétuoſité du ſang, ou ne reconnoiſſent au plus dans la matrice que des déchirures récentes, qu'on n'a pas grand'peine quelquefois à faire conſolider.

§. VIII. CURATION.

LA curation de la perte de ſang renferme trois cas, 1°. Celui d'une perte abondante & actuelle, ſoit que ce ſoit une perte inattendue, ou un ſimple retour de régles immodérées: 2°. Celui d'une perte actuelle, médiocre à la vérité, mais longue & opiniâtre, c'eſt-à-dire, d'un ſuintement de la matrice, ſoit que l'écoulement garde quelque marque de la période des régles, ſoit qu'il n'en garde aucune: 3°. Celui d'une de ces deux eſpéces de perte quelconque, déjà guérie ou du moins ſuſpendue, mais ſujette à des retours, qu'il eſt important de prévenir. On va expliquer briévement; mais pourtant dans un détail convenable, la curation qui convient à chacun de ces cas.

PREMIER CAS.

Perte abondante & actuelle, ou Hemorrhagie de Matrice.

COMME ce cas eſt preſſant, il faut y remédier promptement & efficacement,

& pour cet effet travailler à remplir avec prudence les quatre indications suivantes : 1°. Diminuer la quantité du sang, qui aborde aux vaisseaux de la matrice, & l'impétuosité avec laquelle il y aborde : 2°. Fortifier le ressort des vaisseaux de la matrice trop dilatés ou trop relâchés : 3°. Modérer par des narcotiques pris par plusieurs petites doses, la trop grande sensibilité de la matrice & les contractions systaltiques que cette sensibilité attire, & qui entretiennent l'écoulement du sang : 4°. Enfin calmer & tempérer la raréfaction du sang, ou du moins corriger sa trop grande fluidité & sa trop grande âcreté, si l'on a des preuves que le sang péche par ces endroits. Sur ces principes :

1°. Il faut ordonner aux malades un repos parfait & les obliger à garder scrupuleusement le lit. La situation la plus convenable est d'y être couchées à la renverse, parce que la matrice se trouve plus au large. Plusieurs Auteurs conseillent de faire tenir aux malades les fesses plus élevées que le ventre, & il faut avouer que cette situation semble d'abord très-propre à modérer l'écoulement, mais on s'apperçoit bientôt qu'elle n'aboutit qu'à retenir dans la cavité de la matrice le sang qui s'y épanche & à l'y faire épaissir en caillots, qui ne sortent que par bouffées, mais qui ne peuvent jamais sortir que par des

contractions de la matrice, dont le moindre effet est de redoubler l'épanchement du sang. Ainsi, au lieu de suivre cette pratique, il vaut mieux placer les malades dans une situation horisontale, qui laisse au sang la facilité de s'écouler, à mesure qu'il s'épanche, sans lui donner le tems de s'épaissir. Les matalas ordinaires de laine sont incommodes dans cette maladie, parce qu'ils échauffent les malades, & qu'ils retiennent le sang sous elles, sans s'en laisser pénétrer. Il seroit mieux de coucher les malades sur des matelas de paille, mais si on les trouve trop durs, il faut se servir de matalas de crin. Enfin, il ne suffit pas que les malades soient au lit; il faut qu'elles aient attention à ne pas remuer, à ne pas parler, &, s'il se pouvoit, à ne pas penser. Du moins est-il certain que des mouvemens trop prompts, des discours trop hauts, des inquiétudes trop vives suffisent quelquefois pour redoubler & même pour renouveller la perte.

2°. Dans cet etat, la saignée du bras est le plus sûr & le plus prompt de tous les remédes. La saignée du bras diminue la quantité du sang, qui va aux vaisseaux de la matrice, en diminuant la quantité du sang qui est dans le corps. La saignée du bras, en diminuant l'effort des contractions du cœur, diminue en même tems l'impétuosité avec laquelle le sang est pous-

ſé dans ces vaiſſeaux. La ſaignée du bras ſert donc doublement à diminuer l'effort que le ſang fait ſur les vaiſſeaux ouverts de la matrice, & par la diminution de la quantité du ſang, qui y va, & par la diminution de l'impétuoſité avec laquelle il y va, & par conſéquent rien n'eſt ſi efficace que la ſaignée du bras, pour mettre ces vaiſſeaux en état de ſe reſſerrer. Mais il faut que ce ſoulagement vienne promptement, & tandis que ces vaiſſeaux conſervent encore tout leur reſſort, car on ne doit plus en attendre un effet ſi ſûr, quand à force d'être trop long-tems dilatés, ils ſont tombés dans l'atonie. D'où il eſt aiſé de conclure, que ſix ſaignées promptement exécutées, auront plus de ſuccès que douze exécutées trop tard, ou dans de trop grands intervalles.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer ni la quantité des ſaignées que l'on doit faire, ni la grandeur de ces ſaignées. Il faut ſe régler à cet égard ſur les forces & ſur l'âge des malades; ſur l'état du pouls; ſur la violence du mal, &c. Mais on peut dire en général que dans une grande perte de ſang, qui menace d'un danger imminent, il faut ſaigner d'abord de quatre heures en quatre heures, ou du moins faire quatre ou cinq ſaignées dans les premieres vingt-quatre heures, & faire chaque ſaignée de douze ou de quinze onces, à moins que des contre-indications bien

sortes ne s'y opposent. On pourra les jours d'après presser un peu moins les saignées, ou les faire moins grandes, si l'on remarque que la violence du mal soit un peu ralentie; mais on doit se souvenir qu'il vaut mieux faire dans cette maladie deux saignées de trop, que d'en omettre une de nécessaire. C'est vainement que les assistans sont toujours prêts à objecter que la malade a déjà beaucoup perdu, & que c'est vouloir l'épuiser tout-à-fait que de répéter si souvent la saignée. Un Médecin qui connoît l'état du pouls, & qui le consulte scrupuleusement, ne doit point s'arrêter à ces représentations.

Il est pourtant vrai qu'on saignoit moins autrefois dans cette maladie. A la place des saignées, on employoit communément (1) de fortes frictions aux bras & aux parties supérieures, (2) des ligatures très-serrées des doigts, des bras, des jambes, des genoux; de (3) grandes ventouses appliquées sous les mammelles, &c. Toutes ces pratiques étoient fatiguantes pour les malades & peu efficaces pour la guérison du mal, mais on ne laissoit pas de les

(1) Galenus. I. *ad. Glaucon. Cap.* 14.

(2) Galenus. *Ibid.*

Hippocrates II. *de Morb. Mulier. in Princ.*

Aëtius, *Tetrabib. IV. Sermon.* 4. *Cap.* 64.

Paulus Ægineta, *De Re Medicâ. Lib.* 3. *Cap.* 64.

(3). Hippocrates, *Sect.* 5. *Aphorism.* 50.

employer, & de les employer avec confiance, parce qu'elles avoient les ſuffrages des plus célebres Médecins de l'Antiquité. Ce n'a pas été ſans peine qu'on s'en eſt déſabuſé, il a fallu du tems pour connoître, & peut-être plus encore pour oſer dire que ces pratiques, ſi autoriſées, étoient moins utiles que la ſaignée, pour ne pas dire qu'elles étoient tout-à-fait inutiles. Mais enfin on l'a dit, & on l'a ſi bien perſuadé, que ces pratiques ſont aujourd'hui abſolument négligées.

3°. De ſoi, la purgation n'eſt pas indiquée dans la perte du ſang, & le vomiſſement l'eſt encore moins. Il ſemble même qu'il y ait lieu de craindre que les efforts des déjections ou du vomiſſement ne l'augmentent, & en effet cela arrive ſouvent. Cependant il y a des occaſions, où il eſt utile & même néceſſaire de purger les malades, & quelquefois même de les faire vomir, & ſouvent l'on réuſſit par-là à arrêter tout d'un coup des pertes, qu'on auroit eu peine d'arrêter par toute autre voie. Il eſt vrai que ces occaſions ſont difficiles à diſtinguer, *Judicium difficile.* On verra ci-deſſous en parlant des *précautions néceſſaires dans la curation des Pertes de ſang*, par quels ſignes on peut les reconnoître. Il ſuffit ici de remarquer qu'on peut dans ces cas employer les purgatifs ordinaires, comme la manne, la caſſe, le ſel végétal en ſubſtance, & même la

rhubarbe ; les tamarinds, les follicules de ſenné en infuſion ; & qu'à l'égard des vomitifs, le plus ſûr & le plus utile eſt l'hipecacuanha en poudre à la doſe de vingt ou vingt-cinq grains dans une taſſe de thé. Mais dans les cas même, où ces remédes ſont le mieux indiqués, il ne faut jamais les employer, qu'après avoir ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux par la ſaignée.

4°. A meſure qu'on diminue le volume du ſang, & qu'on détend par la ſaignée les vaiſſeaux de la matrice, on doit travailler à reſſerrer les appendices veineuſes de ces vaiſſeaux qui ſont trop dilatées, & même quelquefois déchirées, & il faut dans cette vue faire uſage des aſtringens en forme d'apozème ou en forme de bol.

On pourroit faire ces apozémes avec la décoction des plantes aſtringentes, comme du plantain, de la bourrache, du mille-feuille, de l'ortie blanche & de pluſieurs autres plantes de la même qualité qu'on pourra voir dans *l'article ſuivant*, mais il vaut mieux employer en apozèmes les ſucs mêmes de ces plantes, exprimés & bien clarifiés, à la doſe de trois à quatre onces pour chaque priſe, où l'on mêle environ une once de quelque ſyrop approprié, comme de roſes ſèches de bayes de myrtes, de corail, de grenade, de grande conſoude.

A l'égard des bols on y fait entrer le

sang de dragon, le cachou brut, le mastich, le corail rouge préparé, le karabé ou succin, la coque d'œuf préparée, l'alun de roche, les balaustes, l'écorce de grenade, la pierre hématite, le saffran de mars astringent, &c. On choisit deux ou trois de ces drogues au plus, on les fait bien broyer on en prend de chacune, dix, douze, quinze grains pour chaque prise, on les incorpore avec quelqu'un des syrops dont on vient de parler, & l'on en fait des bols. Entre ces bols, les plus usités sont ceux qu'on fait avec l'alun de roche, le sang de dragon & le sucre rouge, mis en poudre très-fine, & employés chacun à la dose de quinze grains pour une prise.

Comme on ne donne du bouillon aux malades les premiers jours que de quatre heures en quatre heures, on leur donne aussi de quatre heures en quatre heures & dans l'intervalle des bouillons, ou une prise d'apozème, ou une prise de bol, & même quand le mal presse, une prise d'apozème & une prise de bol à la fois. Dans les intervalles de deux heures entre ces prises & les bouillons, on donne deux ou trois fois à boire à la malade de la tisanne dégourdie, pour faire mieux passer ces drogues.

5°. Quand la perte est violente, & qu'il s'agit de la modérer promptement on peut faire avaler dans chaque bouil-

lon une ou deux pincées de fleurs de Chardonnete, en latin *Scolymus sylvestris* ou *Chamæleon*, hachées bien menu, ou au défaut de cette fleur un gros de caillette de chevreau ou de liévre qu'on y aura délayée; ces remédes n'ont rien de suspect, & l'expérience a fait voir qu'ils sont très-propres à modérer & même à arrêter les pertes.

6°. Comme il y a toujours dans les pertes de sang abondantes des impressions douloureuses, sourdes dans la matrice ou dans le col de la matrice, causées par l'éruption du sang, par le sejour qu'il fait dans la matrice, ou par la sortie des caillots, & que ces impressions tiennent les malades dans une agitation involontaire, &, ce qui est pire, qu'elles mettent la matrice dans des contractions, qui entretiennent & qui augmentent le mal, il est de la derniere importance de calmer ces impressions par l'usage des narcotiques. Dans cette vue on doit faire bouillir dans la tisanne une ou deux têtes de pavot blanc, ou ajouter un peu de syrop de Diacode à chaque apozème, ou quelques gouttes de teinture anodyne à chaque bol, & proportionner ces doses de telle maniere, qu'on tienne les malades dans une espéce d'engourdissement, sans les jetter dans un assoupissement trop grand.

7°. On juge bien qu'il faut dans les

pertes de ſang nourrir très-légerement les malades, pour ne pas remplacer par une nourriture trop abondante, la quantité de ſang que l'on diminue par les ſaignées & qu'il ne faut leur accorder qu'une nourriture très-douce & même un peu glutineuſe, pour adoucir le ſang & le rendre plus propre à conſolider les vaiſſeaux. Pour cet effet, on met les malades aux bouillons, qu'on ne donne même que de quatre heures en quatre heures. Ces bouillons doivent être légers & cuits ſans ſel : on les fait ordinairement avec un poulet ou de la tranche de veau. Quand on veut les rendre plus incraſſans on y ajoute une ou deux racines de guimauve ou de grande conſoude, effilées ou coupées en tranches, ou on les fait avec le jarret de veau, ou même avec du poiſſon. Quand il s'agit au contraire de calmer l'efferveſſence & la raréfaction du ſang, on remplit le ventre du poulet de graine de melon, mondée & concaſſée, ou l'on ajoute dans le pot un nouët d'une once de cette graine, ou l'on émulſionne chaque bouillon en le faiſant paſſer ſur un ou deux gros de la même graine réduite en pâte bien fine. Quelquefois dans le même cas, on ſe contente de faire bouillir dans les bouillons quelques racines ou quelques feuilles d'oſeille, & l'on peut alors ſe paſſer de les émulſionner.

8°.

8°. Il faut tenir les malades à cette nourriture, toute légere qu'elle est, tant que la violence du mal se soutient. Quand elle sera diminuée, on pourra leur permettre une nourriture un peu plus forte; mais au lieu de rendre les bouillons plus forts, en ajoutant du bœuf ou du mouton, ce qui les rendroit en même temps plus âcres, il vaut mieux faire mettre dans le pot la boule de ris pour donner un peu plus de corps aux bouillons, ou faire ajouter à chaque prise de bouillon quelque cuillerée de crême de ris ou de gruau, bien cuite, ou quelques cuillerées de purée de lentilles; ou permettre de prendre un peu de gelée de viande dans l'intervalle des bouillons. Dans la suite, à mesure que la guérison avance, on peut accorder des jaunes d'œufs dans le bouillon, quelques œufs à la coque, un peu de ris ou de soupe, &c. mais il faut prendre garde de ne se point presser.

9°. Dès le commencement du mal, on doit supprimer tout usage de vin, & ne donner pour boisson ordinaire qu'une tisanne légérement astringente. On rapportera dans l'article suivant, un grand nombre de plantes, dont on pourra se servir, mais les plus en usage sont les racines de grande consoude, de renouée ou *Polygonum*, de bistorte, &c. & les feuilles de millefeuille, de plantain, d'ortie blanche, &c. On ne doit guere emplo-

yer qu'une de ces especes de racines, & une de ces especes de feuilles, afin que la tisanne soit plus légere, qu'elle passe mieux, & que la malade puisse en boire davantage. On donne souvent avec succès une légere décoction de bois de lentisque rapé, ou une teinture légere de cachou brut.

10°. On doit préférer à ces tisannes, celle que l'on fait avec l'écorce de deux ou trois oranges aigres, mais encore vertes, ou avec la racine d'oseille, quand on a des preuves ou même de simples soupçons de la dissolution ou de la raréfaction du sang, & c'est dans ces cas, que ces sortes de tisannes agissent quelquefois avec un succès, qui a engagé plusieurs Auteurs à les recommander comme spécifiques.

11°. Comme il arrive souvent que les malades tombent dans les demi pamoisons, ou des pamoisons entieres, qui ne manquent pas d'allarmer, & qui même allarment avec raison, on doit avoir toujours sous sa main ce qui peut être d'usage dans ces occasions. D'abord on peut se contenter de mettre sous le nez de la malade du vinaigre simple, du vinaigre à l'estragon, ou du vinaigre thériacal, du sel d'Angleterre, de l'eau des Carmes, &c. de leur frotter les temples & le nez avec le vinaigre, l'eau de la Reine d'Hongrie, l'eau des Carmes, &c. de leur jetter de l'eau froide sur le visage, &c. mais si

cela ne suffisoit pas pour les faire revenir, il faut leur donner de la confection d'hyacinthe, ou d'alkermès dans de l'eau de fleurs d'oranges, ou une cuillerée de vin de Rota ou d'Alicante, ou même un peu d'eau des Carmes, mêlée avec de l'eau.

12°. Comme souvent ces pamoisons ne viennent que de quelque caillot de sang, arrêté à l'orifice de la matrice, où il fait effort, & où il bouche le passage au sang qui est derriere, il faut dans ce cas faire retirer ce caillot au plutôt; mais il faut le faire retirer avec adresse, & sans faire la moindre violence ni à la matrice ni à son orifice.

Ordinairement par la méthode, que l'on vient de proposer, sagement & diligemment administrée, ou l'on arrête absolument la perte de sang, ce qui ne laisse plus d'autre soin que celui de la convalescence, ou du moins on la diminue à un tel point, qu'elle se réduit à un simple suintement de matrice, dont on verra la curation dans *l'article suivant*. Mais il arrive quelquefois aussi, & ces cas sont assez ordinaires, quand les vaisseaux de la matrice sont déchirés ou rongés, que la violence de la perte se soutient, malgré les remédes déjà proposés; & c'est dans ces cas qu'il faut qu'un Médecin se détermine à employer les remédes les plus efficaces, sans trop écouter le danger qu'il peut y avoir de les employer. Ces remé-

des sont presque tous, des remédes extérieurs, comme des fomentations, des emplâtres, des cataplasmes, des pessaires, des injections dans la matrice, des lotions des pieds & des jambes dans l'eau froide &c. dont on va parler par ordre.

I. Les fomentations sont les moins efficaces des remédes externes. On les fait avec une forte décoction de racines de bistorte, ou de renouée; de feuilles de boursette, de plantain, de prêle ou *equisetum*; de roses rouges, d'écorce de grenades, de balaustes, de bayes de myrthe &c. qu'on fait bouillir dans l'eau de forge de maréchal, & où l'on trempe des linges pliés en double, ou des flanelles fines, qu'on met sur le bas-ventre & sur le pubis, après les avoir exprimées. Quelquefois on se contente d'y appliquer une éponge, qu'on a fait bouillir dans du vinaigre, & qu'on a soin d'exprimer auparavant. Mais il est bon d'avertir que pour rendre ces fomentations utiles, il faut les employer fort peu tiédes, & presque froides, sans quoi elles augmenteroient la perte par leur chaleur, plus qu'elles ne la diminueroient par leur qualité; & cette remarque convient de même pour tous les remédes topiques suivans.

II. Les emplâtres ne sont pas plus efficaces que les fomentations, peut-être même le sont-ils moins. On les applique sur les lombes & sur le nombril, pour laisser

ſibre la place des autres remédes. On peut en faire compoſer exprès avec les aſtringens qu'on voudra choiſir; mais ordinairement on emploie ceux qui ſe trouvent dans les boutiques, comme *Emplaſtrum pro matrice*, *Emplaſtrum de maſtiche*, *Emplaſtrum Comitiſſæ*, *Emplaſtrum contra rupturam*, *&c.*

III. Les cataplaſmes ont un peu plus de réputation, & ils paroiſſent la mériter. On les applique ſur le pubis même, & quelquefois ſur le pubis & l'os ſacrum. On les compoſe de pluſieurs manieres; on en fait avec des feuilles d'ortie frites à la poële; avec des toiles d'araignée frites de même avec un peu de vinaigre; avec de la ſuie en poudre battue; avec des jaunes d'œufs & un peu de vinaigre roſat, dont on fait une eſpece d'omelette avec du bol en poudre délayé dans du ſuc de plantain & un peu de vinaigre; avec la fiente d'âne ou de cochon délayée avec un peu de vinaigre; avec le plâtre réduit en poudre, mêlé avec un peu de gomme Arabique torréfiée, & paîtri en pâte molle avec trois ou quatre blancs d'œufs bien battus.

IV. Les peſſaires ſe font à peu-près comme les cataplaſmes, mais comme on les place plus près du ſiége du mal, on les regarde comme plus efficaces. Il y a pourtant un inconvénient à s'en ſervir, c'eſt qu'en bouchant l'iſſue du ſang, on le for-

ce à croupir dans la matrice, & à s'y épaissir en caillots, à quoi l'on ne peut remédier qu'en évitant de laisser long-tems les pessaires en place.

On fait ces pessaires 1°. avec des sucs de plantes astringentes, comme de plantain, de millefeuille, de renouée, d'ortie & de poudres astringentes, comme de balaustes, de noix de galles, d'écorce de grenade, &c. qu'on délaye ensemble avec un blanc d'œuf, & dont on fait une espéce de pâte ferme, qu'on enveloppe dans de la gaze ou du taffetas clair, pour pouvoir l'introduire dans le vagin.

2°. Avec les poudres d'hypocistis, de mastich, de sang de dragon, détrempées dans du suc de pourpier ou de plantain, mais qu'on laisse assez liquides pour pouvoir en imbiber des petites pelottes de coton, qu'on introduit dans le vagin, après les avoir attachées avec un fil chacune.

3°. Avec de la fiente de cochon ou d'âne, imbibée de suc de plantain ou de pourpier, & paîtrie avec un peu de mucilage de graine de coing, ou de gomme adragant, tiré avec l'eau-rose, dont on fait une pâte ferme, qu'on plie dans de la gaze ou du taffetas, pour pouvoir l'introduire. Ce dernier pessaire est recommandé comme un spécifique assuré.

V. On peut compter encore plus sur l'effet des injections dans la matrice, que

ſur celui des peſſaires, parce qu'elles atteignent plus sûrement au ſiege du mal; mais c'eſt auſſi par cette raiſon qu'on ne doit les employer qu'avec beaucoup de prudence, & qu'il ne faut jamais les compoſer qu'avec des aſtringens, incapables d'affecter la ſubſtance de la matrice.

On peut en toute sûreté les faire avec la décoction des racines ou des feuilles des plantes aſtringentes, ou avec les ſucs qu'on en exprime. Entre ces ſucs, les plus recommandés ſont ceux de plantain, d'ortie de millefeuille, de grande conſoude, &c. on emploie quelquefois ces décoctions ou ces ſucs ſans aucun mélange, mais quelquefois on y diſſout un peu de gomme adragant, ou l'on y détrempe un peu d'amidon, ou de ſang de dragon. S'il en falloit croire la plûpart des Auteurs, on préféreroit à toutes les autres injections, celle du ſuc exprimé de la fiente d'âne fraîche, dont on vante la vertu comme éprouvée dans les pertes de ſang par la matrice.

VI. Il étoit d'uſage parmi les Anciens de faire boire de l'oxicrat dans toutes les pertes de ſang, même dans les pertes par la matrice; il eſt vrai qu'on en uſoit dans celles-là avec plus de modération, à cauſe de la délicateſſe & de la ſubſtance nerveuſe de la matrice. Cette pratique n'eſt guere uſitée aujourd'hui, mais à la place de l'oxicrat, nous nous ſervons dans ces

cas, quand le danger est pressant, de l'esprit de sel ou de vitriol dulcifié, ou ce qui est encore mieux, de l'eau de Rabel, dont on ajoute dans la tisanne, une dose suffisante pour lui donner une agréable acidité, qu'on adoucit & tempère avec du syrop de grande consoude, ou de roses seches. Je me sers de ce dernier remède avec un très-grand succès.

VII. Enfin on peut avec sûreté, faire tenir les pieds aux malades dans de l'eau froide, ou même si l'on veut, dans une décoction astringente, qu'on aura laissée refroidir. On a vu dans le *Chapitre précédent* que l'eau chaude, où l'on fait tremper les pieds en attirant le sang dans le tronc de l'aorte inférieure, l'attire en même tems dans les artères de la matrice, qui en naissent, ce qui contribue à provoquer ou à augmenter l'écoulement des régles. De-là il est aisé de conclure, par la raison des contraires, que l'eau froide où l'on fait mettre les pieds, en retardant le cours du sang dans le tronc de l'aorte inférieure, doit le retarder aussi dans les artéres qui en partent pour aller se distribuer dans la matrice, ce qui doit servir à diminuer ou même à arrêter la perte du sang.

SECOND CAS.

Perte médiocre actuelle, ou Suintement de la Matrice actuel.

Le suintement de la matrice peut être de deux espéces : Dans l'une, le mal est une maladie principale, qui a commencé & qui continue de même: dans l'autre, le mal n'est qu'une maladie symptomatique, qui succede à une hémorrhagie de matrice, modérée peu-à-peu ou par l'effet des remédes, ou par la seule continuation de la perte.

Dans l'un & dans l'autre cas, il faut saigner du bras, suivant l'exigence des accidens & les forces de la malade, mais il faut saigner moins que dans l'hémorrhagie de la matrice, sur-tout dans le suintement symptomatique, où la malade se trouve déja épuisée & par l'hémorrhagie qui a précédé, & par les saignées, qu'on a été obligé de faire pour y remédier.

Il convient de même dans l'un & dans l'autre cas, de purger les malades de tems en tems, & même de les faire vomir, si rien ne s'y oppose, surtout dans les cas que l'on expliquera ci-dessous, en parlant des précautions qu'il faut garder en traitant ce mal. Mais il y a toujours plus de sûreté & moins d'inconvénient,

à prendre l'un ou l'autre de ces deux partis dans le ſuintement principal, que dans le ſuintement ſymptomatique, parce que dans le ſuintement principal, la malade a plus de force, & ſur-tout par ce qu'il y a moins de danger d'augmenter la perte, que dans le ſuintement ſymptomatique, où l'on a toujours ſujet de craindre de rouvrir des vaiſſeaux mal refermés. Si l'on veut purger, on pourra employer les purgatifs qu'on croira les plus convenables pour les forces & la conſtitution des malades; mais ſi l'on prend le parti de faire vomir, il faudra toujours donner la préférence à l'hipecacuanha, à une doſe modique, mais ſuffiſante.

Après avoir employé la ſaignée & la purgation, & avoir par ces moyens déſempli les vaiſſeaux & les premieres voies, il faut tâcher de remédier aux cauſes, qui entretiennent le mal. S'il dépend d'un ulcère, d'un ſquirrhe, ou d'un cancer dans la matrice, on joindra aux remédes propres à ces maux, ou du moins aux palliatifs qui leur conviennent, quelques aſtringens modérés pour diminuer la perte de ſang, & on pourra les choiſir entre ceux qu'on va propoſer. Mais ſi le ſuintement ne vient que dans quelqu'une des autres cauſes ordinaires, qui ſe réduiſent à trois claſſes, 1°. Au relâchement & à l'atonie des appendices veineuſes, qui ne ſe referment pas comme il faut: 2°.

A la dilacération légere & récente de quelques-unes de ces appendices, qui ont peine à se rejoindre & à se resserrer : 3°. A l'obstruction des vaisseaux laiteux, qui ne se vuidant pas, compriment toujours les veines & entretiennent une dilatation habituelle des appendices veineuses, il faut dans ces cas employer les remédes appropriés pour chacune de ces causes, tels qu'on va les exposer dans les articles suivans.

I. Ainsi, dans le cas de l'atonie & du relâchement des appendices veineuses, 1°. On doit avoir recours aux remedes astringens, capables de raffermir le ressort de ces parties & de les mettre en état de se froncer assez pour se refermer. Comme cette classe de remédes est fort étendue, on se contentera de proposer ici les remédes de cette espéce les plus recommandés, & on marquera d'une étoile, ceux qui sont le plus en usage, quoiqu'on ne veuille pas répondre que la préférence qu'on leur donne, ne puisse bien venir quelque fois ou de la prévention, ou de la mode.

VÉGÉTAUX.

Racines.

* Tormentille. * Bistorte. * Filipendule * Pimprenelle. * Fraisier. * Quintefeuille. *Pentaphyllum.* Herbe à Robert, *Geranium Robertianum.*	En décoction à la dose de ℥ß, jusqu'à ℥j. En substance réduites en poudre, depuis ℈j jusqu'à ℈ij.



FEUILLES.

* Renouée. *Polygonum.* * Plantain. * Millefeuille. * Boursette. *Bursa Pastoris.* Presle. *Equisetum.* Oreille de souris. *Pilosella.* * Pimprenelle * Ortie blanche. Myrthe. Quintefeuille. *Pentaphyllum.* Pervenche. Verge d'or. *Solidago Saracenica.* Pulmonaire. *Pulmonaria.* Feuilles tendres de Chêne. Pyrole. Nummulaire. Brunelle. Betoine.	En tisanne & en décoction, depuis m. j. jusqu'à m. ij. Le suc exprimé & clarifié, depuis ʒij jusqu'à ʒiv.



FLEURS.

* Roses rouges de Provins. * Balaustes. Fleurs de Coings.	En décoction, depuis ℥j jusqu'à ij. En substance, réduites en poudre, depuis ℈j jusqu'à ℈ij.

FRUITS.

Noix de Cyprès. Noix de galles. Glands & leurs calyces, ou cupules. Graine de Sumach. Bayes de Myrthe. * Ecorce de Grenades seche.	En décoction, depuis ʒj jusqu'à ʒij. En substance depuis ℈j jusqu'à ℈ij.
* Ecorce fraiche d'Oranges vertes	L'écorce de quatre Oranges qu'on fait bouillir sur deux pintes d'eau. en tisanne.

SUCS.

* Cachou. *Catechu, sive terra Japonica.* * Mastich. * Sang de Dragon. Hypociste. *Acacia vera.*	En substance depuis ℈j. jusqu'à ℈ij.

BOIS.

Santaux. * Gui de Chêne. * Lentisque.	Rapés & en décoction depuis ʒß. jusqu'à ℥j.

BAUMES.

* De Copaü. * De Canada.	Roulés dans du sucre rapé, à la dose de goutt. iv. jusqu'à goutt. vj.
* Térébenthine de Venise.	à la dose d'un ℈j. jusqu'à ʒß entre deux couches de syrop, ou délayée dans un jaune d'œuf.

ANIMAUX.

Perles. * Yvoire brûlée. *Spodium.* * Corne de cerf préparée. * Des Coques d'œufs, calcinées. * Os de séche, *Os Sepiæ.*	En poudre & en ſubſtance à la doſe d'un ℈j juſqu'à ℈ij.

MINÉRAUX.

* Pierre Hématite. * Bol d'Arménie. * Craie de Briançon. Terre Scellée. * Succin ou Ambre jaune. Grenats. * Alun. * Corail †.	En ſubſtance réduits en poudre très-fine, depuis ℈j. juſqu'à ℈ij.

† Après bien des incertitudes & des variations, on ſçait enfin que le Corail eſt une production de pluſieurs petits inſectes ou Polypes, qui ſont nichés dans ſon écorce, & qui ſe montrent quelquefois, en s'épanouiſſant comme de petites fleurs, ce qui les a fait prendre

PREPARATIONS GALENIQUES.

* Eaux de Plantain. * ——— De Bourſette. * ——— De Roſes * ——— De Mille-feuille. De Preſle *Equiſetum.* * De Reuouée. *Polygonum* ou *Centinodia.* De Feuilles tendres de chêne. De Fray de Grenouille.	A la doſe de j. ij. iij. onces.

pour les fleurs du Corail, & a fait mettre le Corail au nombre des Plantes.

L'opinion qu'on ſuit aujourd'hui, eſt appuyée non-ſeulement ſur la réalité de ces polypes, placés par milliers dans l'écorce du Corail, mais encore ſur le Sel alkali volatile, que le Corail tiré fraîchement de la mer, fournit par la diſtillation, & ſur l'odeur de poiſſon pourri, que ſon écorce contracte, quand on la laiſſe pourrir dans l'eau, ce qui, comme on voit, atteſte l'origine animale du Corail.

On n'a pas laiſſé de continuer de mettre le Corail au nombre des minéraux, pour ſe conformer à l'uſage reçu.

SYROPS.

* Syrop de Roses séches. * De Bayes de Myrthe. * D'Ortie morte, * De Mille-feuille. * De Plantain. * De Coings. * De Corail.	à la dose de ℥j. ou de ℥jß.

TROCHISQUES.

Trochisques de Karabé ou Ambre jaune. De Gordon. De Cachou.	Depuis un ℈ß. jusqu'à ℈j.

PREPARATIONS CHYMIQUES.

* Saffran de Mars astringent.	Depuis ℈ß. jusqu'à ℈j.
* Teintures de Corail. * De Roses-rouges. * De Cachou.	Depuis ʒj. jusqu'à deux.
* Eau de Rabel.	Par gouttes *ad gratam acid.*

On peut avec ces différentes plantes, ou ces différentes drogues, choisies & dosées comme il faut, faire à son gré des tisannes, préparer des sucs dépurés, composer des apozèmes, des bouillons, des juleps, des potions; ou faire des bols, des opiates, des tablettes, &c. Sur quoi on n'aura qu'à voir ce qui a été dit ci-dessus *Chapitre IV.*

Il est souvent bon, sans changer de vues, ni même, dans le fond, de remédes, de pouvoir se prêter au dégoût des malades, en variant la forme sous laquelle on les leur donne.

II. Dans le cas de la dilacération des appendices veineuses, il est nécessaire d'insister d'abord sur l'usage des adoucissans, & des agglutinans, entre lesquels on doit préférer ceux, qui sont un peu astringens & un peu vulnéraires. Voici la classe de ces remédes, rangée par ordre & avec la précaution de marquer d'une étoile les remédes, qui sont les plus usités, comme on a fait jusqu'à présent.



VÉGÉTAUX.

RACINES.

* Grande Consoude. *Symphytum majus.* * Nénuphar. *Nymphæa.* * Guimauve. *Althæa.* * Oseille. * Fraisier.	En décoction, à la dose de ℥j. jusqu'à ℥jß.

FEUILLES.

* Bouillon blanc. *Verbascum.* * Millepertuis. *Hypericum.* * Pied-de-chat. *Gnaphalium montanum.* * Pied-de-Lyon. *Alchimilla.* * Sanicle. * Bugle. Laitue. Pourpier.	En décoction à la dose d'une poignée ou d'une poignée & demie.

* Benoite. *Caryophyllata.* Bec de Gruë. *Geranium Sanguineum.* Scabieuse.	à la même dose.

GRAINES.

* Semences froides. * Graine de laitues. Graine de pourpier.	En émulsion depuis ʒij. jusqu'à ʒvj. de chaque graine ou semence. En décoction, à une dose double.

SUCS.

* Gomme Adragant. *Tragacantha.* Gomme Arabique. * Ladanum. * Myrrhe.	à la dose de 10 ou 12 grains.

BOIS.

* Lentisque.	En décoction, à une demi-once par pinte, bien rapé.

ANIMAUX.

* Yvoire rapée. * Corne de Cerf-rapée.	En décoction, à la dose de ℥j ou ij par pinte. En substance, réduits en poudre, à la dose de ℈j. jusqu'à ℈ij.

SYROPS.

* De grande Consoude. De Grenades. d'Oseille. De Limons. De Verjus, *de Agrestâ.* De Groseilles *de Ribesiis.*	Depuis ℥j jusqu'à ℥ij.

On pourra faire avec ces plantes & ces drogues, en gardant les mêmes précautions, des tisannes, des décoctions, des apozèmes, des bouillons, des juleps, des potions, ou, si l'on aime mieux, des tablettes, des poudres, des bols, des opiates, &c. On doit seulement remarquer, que quand les vulnéraires & les

agglutinans ſeuls n'agiſſent pas aſſez efficacement, il faut y joindre des aſtringens pris dans la claſſe précédente.

III. Dans le troiſieme cas, c'eſt-à-dire, quand on ſoupçonne dans la matrice, quelques reſtes d'obſtruction des pâles couleurs, qui empêchent les vaiſſeaux laiteux de ſe vuider, & qui par là gênent la circulation du ſang, on doit mettre en uſage les apéritifs, propoſés ci-deſſus *Chap. VIII*, à l'occaſion même des pâles couleurs, mais on doit avoir attention de préférer les plus doux, de ne les employer qu'à des doſes modiques, & de les joindre même avec quelques aſtringens; de peur d'augmenter autrement la perte par les remédes même, qu'on ordonneroit pour y remédier.

IV. Que s'il y a des ſignes qui indiquent quelque combinaiſon dans les cauſes du mal, ce qui eſt aſſez ordinaire, c'eſt-à-dire, quelque relâchement & quelque dilacération; quelque dilacération & quelque obſtruction; quelque obſtruction & quelque relâchement, ou, ce qui eſt encore pire, quelque relâchement, quelque dilacération, & quelque obſtruction à la fois dans la matrice, il faut dans ces cas combiner auſſi à proportion les remédes propres pour chaque cauſe particuliere, afin de pouvoir les combattre toutes de front, & remédier par-là efficacement au mal, qu'on ne feroit autrement que pallier.

V. Dans tous les cas, dont on vient de parler, 1°. On peut employer tous les remédes extérieurs, proposés dans *l'article précédent*, les fomentations, les cataplasmes, les emplâtres, les pessaires, les injections, les lotions des pieds, &c. & on peut même les employer avec plus de confiance, parce qu'il y a moins à craindre que la chaleur qu'ils communiquent à la matrice, n'augmente la perte, en augmentant la vîtesse & la quantité du sang, qui y aborde.

2°. Outre ces remédes, il y en a un autre, que nous n'avons pas rapporté, & que nous n'avons guere cru praticable dans les cas d'hémorrhagie utérine, parce qu'il porte toujours, quelque précaution qu'on prenne, trop de chaleur dans la matrice; mais qui peut être mis en usage avec succès dans le suintement de la matrice. Ce sont les fumigations, qu'on peut faire de différentes manieres. Les plus simples se font avec du vinaigre, qu'on jette peu à peu sur une pelle chaude: on en peut faire de plus composées avec les roses rouges, les balaustes, les bayes de myrthe, le mastich, le succin ou karabé, le ladanum, &c, en réduisant ces drogues en poudre, & les incorporant avec de la gomme adragant, dissoute dans de l'eau rose ou de l'eau de plantain, pour en former des trochisques, qu'on met sur une pelle chaude pour exciter de la fumée.

Quelques

Quelques (1) Auteurs recommandent comme des remedes ſpécifiques & éprouvés la fumée de grenouilles ſéchées à l'ombre, qu'on fait brûler ſur une pelle chaude, ou celle de la corne de pied de mule groſſiérement broyée, & jettée ſur des charbons.

On reçoit ordinairement ces fumigations ſur la chaiſe-percée ; mais comme la fumée ne peut pas entrer fort avant par ce moyen, il ſeroit bon de ſe ſervir d'un entonnoir pour l'introduire. Il eſt vrai qu'il faudroit dans ce cas que la chaiſe percée fût haute, que le feu fût peu ardent, & qu'il y eût une diſtance conſidérable entre le feu & l'entonnoir, afin que la chaleur de la fumée ne pût pas nuire.

3°. Comme le ſuintement de la matrice eſt moins dangereux & moins preſſant que l'hémorrhagie utérine, & qu'il dure plus long-tems, on doit ſe relâcher un peu ſur l'article de la diette. Ainſi, non-ſeulement on permettra des gelées de corne de cerf & des gelées de viande ; mais on accordera même de petits potages, des crêmes de ris à la viande, des gruaux & des ſemoules à la viande de même, des œufs à la coque ou brouillés avec du bouillon, &c. On doit ſeulement interdire

(1) Michael Joannes Paſchalius, *Methodi Curandi Lib.* I. *Cap.* 55. qui dit avoir guéri par ce moyen une perte invétérée.

pendant longtems tout usage de viande; & à la place permettre de tems en tems un peu de poisson grillé ou cuit à l'eau, ou à un court-bouillon fort doux. La malade continuera d'user d'une tisanne appropriée sans vin, & prendra tous les soirs un léger narcotique, si elle a peine à dormir sans ce secours.

4°. On tient aussi moins de rigueur aux malades sur l'article du repos; mais il faut pourtant ne leur permettre guere d'exercice; & l'on doit les exhorter sérieusement de se tenir couchées dans le lit, ou du moins sur un canapé, sans s'agiter & sans beaucoup parler. Comme les impressions de la joie & du chagrin leur sont également contraires, il faut tâcher de les leur épargner. Il faut aussi leur défendre tout usage du mariage.

Par ces différens moyens, ou l'on diminue le mal à un tel point, qu'il ne reste plus que quelque écoulement lymphatique, blanc, laiteux, ou couleur de lavure de chair, c'est-à-dire, qu'il ne reste plus que des fleurs blanches, sur quoi on pourra consulter le *Chapitre suivant*; ou même l'on parvient à le guérir si entiérement & si radicalement, qu'il ne reste plus que le soin de l'empêcher de revenir, ce qui tombe dans le troisiéme cas qu'on va expliquer.

TROISIEME CAS.

Méthode de prévenir le retour des Pertes de ſang.

1°. Il faut avoir ſoin d'éloigner tout ce qui pourroit renouveller la perte ; & pour cet effet, perſiſter long-tems à faire garder aux malades une conduite réguliere ; à leur défendre toutes ſortes d'exercices trop forts ; à les obliger de ſe coucher toujours de bonne heure, & de demeurer long-tems couchées ; à les exhorter de modérer leurs paſſions, & de ne ſe point relâcher ſur la ſéparation de lit avec leurs maris ; enfin, à ne leur permettre de long-tems l'uſage de la viande qu'une ſeule fois le jour, & à ne leur accorder même pour cette fois-là, que de la viande blanche, bouillie ou rôtie. A l'égard du vin, on peut leur en accorder un peu, ſi le beſoin de l'eſtomac le demande; mais cette condeſcendance ne doit pas aller bien loin.

2°. A ces précautions, qui ſont le principal de la curation prophylactique, on doit joindre l'uſage des remedes qui auront déjà le mieux réuſſi à combattre la cauſe du mal ; mais comme cette cauſe doit être très-affoiblie, ſuppoſé qu'elle ne ſoit pas encore détruite, on n'emploiera plus ces remedes que de loin en loin,

& à des doses modiques. On aura même l'attention de choisir par préférence ceux de ces remedes qui sont les plus doux.

3°. Ainsi, dans le cas de l'inertie & du relâchement des appendices veineuses, on donnera des astringents légers en forme de tisannes, des sucs dépurés ou des bols. dont on fera faire par intervalle un assez long usage, jusqu'à ce que le cours ordinaire des régles soit parfaitement rétabli sans renouvellement de perte. Quelquefois rien ne réussit mieux dans ce cas que l'usage ordinaire, en forme de tisanne, d'une légere décoction de squine seule, ou de squine & de salsepareille.

4°. On insistera de même dans les cas de la dilacération des appendices veineuses, dans l'usage fréquent des adoucissans & des glutinans; & dans cette vue, outre les remédes qu'on a déja proposés, on pourra faire prendre des bouillons de poulet avec les semences froides, des bouillons de grenouilles ou de tortues, &c. en y entremêlant de tems en tems l'usage des vulnéraires, tels que le beaume de Copaii ou de Canada, mélés avec le beurre de cacao ou le blanc de baleine.

5°. On pourra de même répeter de tems en tems l'usage des apéritifs doux, dans le cas d'obstruction dans les vaisseaux laiteux; & comme il importe que ces apétifs n'aient rien de trop actifs, on pourra se servir de bouillons amers, où l'on dis-

ſoudra quinze à vingt grains de tartre chalybé ſoluble, ou vingt à vingt-cinq grains de terre foliée de tartre; ou de petit-lait clarifié, infuſé ſur quelques plantes ameres, où l'on ajoutera les mêmes remédes à la même doſe.

6°. Dans tous ces cas, les eaux minérales ferrugineuſes conviennent également bien; & on pourra les ordonner avec ſuccès dans les ſaiſons convenables. Mais il faut choiſir des eaux qui ne ſoient pas purgatives, ou qui le ſoient peu, & qui contiennent une médiocre quantité de parties de fer. Telles ſont les eaux de Forges, ſur l'exemple deſquelles on pourra ſe régler pour le choix. Si l'on n'avoit à portée que des eaux plus purgatives & trop chargées de minéral, on pourroit pourtant s'en ſervir, en les coupant avec une quantité ſuffiſante d'eau commune.

7°. L'uſage du lait convient auſſi dans les trois cas, mais avec quelque différence. Quand il s'agit de fortifier des vaiſſeaux trop relâchés, la préférence eſt dûe au lait de chevre; &, ſelon pluſieurs Auteurs, à celui de brebis, pourvu que l'eſtomac puiſſe le digérer. On doit employer celui d'âneſſe, quand on ſe propoſe d'adoucir le ſang, de détremper l'humeur laiteuſe, & de relâcher les vaiſſeaux laiteux de la matrice, trop ſerrés ou à demibouchés. On peut ordonner celui de vache, coupé avec une légere

infusion des vulnéraires, quand il est question de raffermir des cicatrices trop tendres, & qui pourroient se rouvrir; mais on peut aussi employer alors le lait d'ânesse avec le même succès.

8°. Enfin, dans tous ces différens cas, on peut faire usage des fumigations, en prenant soin que la fumée ne soit que tiéde en entrant. Comme l'unique but de ces parfums est de fortifier le ressort des appendices veineuses, & même celui de la membrane intérieure de la matrice, on doit se servir dans cette vue de trochisques, composés avec l'encens, le mastich, le ladanum, le succin, les roses rouges, les balaustes, &c. ou du moins avec deux ou trois de ces drogues, réduites en poudre, paitries avec de l'eau de plantain, où l'on aura dissout un peu de gomme adragant, & mises en trochisques.

Précautions nécessaires dans la Curation des Pertes de sang.

I. Comme l'indication qui presse le plus dans les pertes de sang abondantes, est de modérer la perte; les remédes sur lesquels on doit le plus insister, & qu'on doit regarder comme les plus efficaces, sont les saignées, les tisannes astringentes avec la racine de bistortes, de grande consoude, d'écorce de grenades, d'écorce d'oranges vertes, &c. les décoctions

de cachou brut, les sucs dépurés de plantes astringentes, comme d'ortie blanche, de mille-feuille, de plantain; les bols avec les poudres astringentes, & sur-tout avec le sang de dragon, l'alun de roche & le sucre rouge, à la dose de quinze grains de chacun pour chaque prise, que l'on répete de quatre heures en quatre heures.

II. Les mêmes remedes conviennent aussi dans les écoulemens trop abondans des régles, mais comme alors le danger est moins grand pour l'ordinaire, il ne faut pas presser l'emploi de ces remedes avec la même vivacité, ni les donner à une aussi grande dose.

III. Comme le danger est encore moins pressant dans le suintement de la matrice, il faut dans ce cas précipiter encore moins les remedes; souvent même il est de la prudence d'écouter de tems en tems la Nature, pour juger au vrai de l'état du mal, & y proportionner les remedes.

IV. En général, s'il faut se hâter de modérer l'abondance de la perte, parce qu'elle n'est jamais sans danger, il faut bien se garder d'avoir la même ardeur pour l'arrêter trop vîte. On jetteroit la malade par cette conduite dans des suffocations hystériques violentes; &, ce qui est pire, on risqueroit même d'attirer une inflammation dans la matrice, ou d'y causer un squirrhe; & c'est ce qui

doit rendre suspect le trop grand usage des astringens, & empêcher un Médecin sage de s'y trop confier.

V. On peut juger par-là qu'on ne doit mettre les pieds de la malade dans l'eau froide, ou employer les pessaires & les injections astringentes dans la matrice, que dans des cas très-pressans; & que dans ces cas-là même on doit les employer avec circonspection, puisque l'effet trop prompt pourroit en être encore plus à craindre, que la maladie même.

VI. On doit porter le même jugement de l'eau de Rabel ajoutée aux tisannes ou aux potions, quoique, à dire vrai, il soit rare que l'usage modéré de cette eau opere jamais de suppression trop prompte, ou menace d'aucune tévolution dangereuse.

VII. On a déjà averti qu'il ne faut rien appliquer sur le ventre, encore moins rien introduire dans le vagin, qui soit trop chaud, parce que la chaleur attireroit le sang sur la matrice, par les raisons qu'on a dites; mais il faut aussi éviter avec la même attention d'y rien appliquer de froid, qui puisse y figer le sang & y causer un engorgement dangereux.

VIII. Quelques Médecins osent recommander pour les pertes de sang des préparations de plomb, telles que le sucre, le magistère, la liqueur de Saturne, non-seulement dans les injections dans la matrice, ce qu'on pourroit peut-être

tolérer à petite dose, mais même dans les remedes qu'on doit prendre intérieurement, ce qui ne peut être que blâmé, ce qui du moins ne doit jamais être imité. On doit sur cela s'en tenir au jugement porté par M. Boerhaave, Médecin très-habile en Chymie, & par-là d'autant plus croyable en cette matiere : *Saccharum Saturni*, (1) dit-il, *internè commendatur pro remedio salubri contra hæmoptoen, hæmorrhagiam, mictum sanguinis, gonorrhœas, fluores albos, & similia, tùm etiam pro mitificante remedio contra acria sanguinis ; sed numquam ausus fui facere periculum, quia felices successus haud vidi ab aliis adhibentibus natos, & quoniam novi vix dolosius haberi, tetrumque magis venenum, quàm ab hoc plumbo statim in cerussam redituro, ac acidum ab occurrente quacunque re inde absorbetur : hinc lethale, nec facilè posteà sanandum venenum corpori inducitur.*

IX. L'article le plus embarrassant dans la curation des pertes de sang, est celui qui regarde l'usage des purgatifs & des émétiques. Ces remedes sont recommandés (2) par tous les Praticiens, & ils sont quelquefois suivis d'un succès étonnant. Malheureusement ce succès d'un côté n'est

(1) Chimiæ *Tom. II. Processu 173. in Scholio.*

(2) Hippocrate, *Lib. II. de Morbis Mulier.* & après lui par presque tous ceux, qui ont écrit sur les Maladies des Femmes.

jamais certain, & il est presque toujours certain de l'autre que l'opération actuelle de ces remedes augmentera le mal, sans qu'on ait aucun moyen sûr de prévoir jusqu'à quel point elle pourra l'augmenter. Je ne suis pas surpris qu'il soit difficile de se déterminer dans ces circonstances, *Judicium difficile;* ce sont des coups de Maîtres, qu'on ne peut bien apprendre que par un long usage, & sur lesquels les lumieres, que je puis donner, se reduisent aux réflexions suivantes:

X. Il est évident, 1°. Que ni le vomissement, ni la purgation ne peuvent jamais convenir dans la perte de sang, que lorsque la perte est entretenue par les crudités de l'estomac ou des intestins: 2°. Que ces crudités ne peuvent entretenir la perte que d'une de ces trois façons, ou en produisant des retours d'accès de fiévre, ce qui accélere le mouvement du sang; ou en épaississant le sang par périodes réglées, ce qui augmente les engorgemens dans la matrice; ou en causant des froncemens & des tranchées périodiques dans les intestins, ce qui entraîne la matrice même dans des contractions pareilles. De-là, il suit qu'on ne doit jamais employer dans les pertes de sang la purgation ou le vomissement, 1°. Que quand il y a dans l'estomac ou dans les intestins des amas de crudités, annoncés par les rapports, les nausées, les

tranchées, le dévoyement, ou présumés par la connoissance du mauvais régime de la malade avant l'attaque, où elle est. 2°. Que quand on voit la perte redoubler périodiquement avec un accès de fiévre marqué, ou avec un frisson & une concentration périodique dans le pouls, ou du moins avec des tranchées & des coliques, qui reviennent régulièrement.

XI. Voilà donc l'usage des purgatifs & des émétiques déjà bien borné dans les pertes de sang; mais ce qui le borne encore davantage, c'est que la prudence demande deux autres conditions pour pouvoir employer ces remedes avec sûreté; *L'une*, que les vaisseaux soient suffisamment désemplis par plusieurs saignées, afin d'être à couvert de la trop grande irruption que l'opération de ces remedes pourroit causer; *L'autre*, qu'il n'y ait dans la matrice ni douleur, ni tension actuelle, afin d'être à couvert de l'inflammation, que l'on auroit à craindre dans des circonstances opposées.

XII. Dans le concours même de toutes ces conditions, il ne faut pas se flatter que l'usage des purgatifs & des émétiques ait toujours le même degré de sûreté. En général, on peut les employer avec plus de confiance dans les simples suintemens de la matrice que dans les hémorrhagies utérines, parce qu'il y a moins à crain-

dre de l'irruption du ſang dans les vaiſſeaux de la matrice ; dans le ſuintement principal, que dans le ſuintement ſymptomatique, parce que les malades moins épuiſées ſont mieux en état de ſupporter l'irruption, s'il en arrivoit quelqu'une ; dans les pertes de ſang ſans ſolution de continuité dans les vaiſſeaux de la matrice, que dans celles qui ſont avec ſolution, parce que les vaiſſeaux de la matrice quand ils ſont entiers, réſiſtent mieux à l'irruption du ſang.

XIII. Quand on s'eſt décidé ſur l'utilité de la purgation ou du vomiſſement dans la perte de ſang, le choix qui reſte à faire, n'eſt guere difficile. Il faut toujours préférer le vomiſſement tant que les crudités ſont encore dans l'eſtomac, ſur-tout ſi la malade vomit ſans beaucoup de peine. Il faut au contraire employer la purgation, quand les crudités ſont déjà paſſées dans les inteſtins, & quelquefois même ſans qu'elles y ſoient paſſées, quand on ſçait que le vomiſſement ne s'exécute dans la malade qu'avec de grands efforts.

XIV. On choiſit des purgatifs doux, mais proportionnés au tempérament des malades : ordinairement le mieux eſt de purger en pluſieurs verres, pour purger d'une maniere plus ſûre & plus douce. A l'égard des émétiques, on doit toujours préférer l'hypecacuanha en poudre à la doſe du 20, 24 ou 30 grains, au tartre

émetique ſoluble, & aux autres émétiques antimoniaux ; parce que l'hypecacuanha agit moins impétueuſement, fond & détache mieux les glaires de l'eſtomac, & purge par en bas un peu plus que le tartre émétique.

Remedes recommandés dans les Pertes de ſang, dont on peut ſe ſervir avec ſuccès ou du moins ſans danger.

QUOIQUE la claſſe des aſtringens & des glutinans, que nous avons rapportée, puiſſe fournir un grand nombre de différens remedes, capables de remplir toutes les indications, on n'a pas cru devoir ſupprimer quelques autres remedes particuliers, recommandés par les Auteurs, qu'on peut employer avec ſuccès : ou du moins ſans danger. Tels ſont :

I. L'alun de roche propoſé par M. Adrien Helvetius, (1) comme un ſpécifique pour toutes les hémorrhagies, & par conſéquent pour les pertes de ſang des femmes. Il faiſoit fondre dans une cuillere d'argent deux onces d'alun de roche choiſi ; & quand il étoit en fonte, il y mettoit une demi-once de ſang de dragon en pou-

(1) *Traité des Pertes de ſang*, Paris 1697. in-8°.

dre, avant que ce mêlange se durcît. Il en formoit des pillules de la grosseur d'un pois.

Quand la perte étoit peu abondante, il donnoit de quatre heures en quatre heures un demi-gros de ces pillules dans une cuillérée de syrop de coings, mais il en donnoit deux scrupules & même un gros par prise lorsque le mal étoit pressant, faisant boire par dessus de la tisanne de chiendent, ou de l'infusion de capillaires.

M. Helvetius vantoit beaucoup l'efficacité de ce remède, & en effet il réussit pour l'ordinaire assez bien; quelquefois même il ne réussit que trop bien, en ce qu'il cause une suppression trop prompte & par-là sujettes à des suites fâcheuses. En général la quantité d'alun, qu'on fait avaler, donne de grands maux d'estomac & jette les malades dans des angoisses ou langueurs d'estomac continuelles. Elle resserre d'ailleurs le ventre à un tel point qu'il faut faire pour aller à la garde-robe des efforts capables d'entretenir la perte quelque soin que l'on prenne de donner des lavemens.

Aujourd'hui on ne se sert plus du reméde de M. Helvetius. On se contente de donner aux malades de quatre en quatre heures quand le mal presse, ou deux fois le jour seulement quand il est leger, un bol composé d'alun de roche, de sang de dragon & de sucre rouge, le tout en

poudre, & lié avec quelques gouttes de dissolution de gomme adragant, & cette maniere d'employer l'alun est sujette à moins d'inconvéniens.

II. L'essence de Rabel, dont la préparation est décrite dans la Pharmacopée de Paris. Ce reméde est un des plus sûrs & des plus efficaces, qu'on puisse employer, d'autant plus qu'on est le maître d'en régler l'action à son gré.

La maniere la plus ordinaire de s'en servir est d'en verser 56 ou 57 gouttes sur une pinte ou deux livres de décoction de racine de grande consoude, *ad gratam aciditatem*, à quoi l'on ajoute une once ou une once & demie de syrop de grenades, ou de groseilles, ou même de capillaires, pour en faire une espéce de limonade, qui n'est pas désagréable.

On en donne un verre de cinq à six onces de quatre heures en quatre heures quand la perte est considérable; si elle est médiocre, on n'en donne que deux ou trois prises par jour, & on n'en donne même qu'une prise par jour, quand la perte n'est qu'un suintement.

Ce reméde est aussi efficace que les précédens, sans déranger l'estomac, & sans constiper. Si l'on n'a point de l'essence de Rabel, on pourra y substituer avec le même succès l'esprit de vitriol dulcifié, en le mettant goutte à goutte dans de la décoction de racine de grande con-

ſoude *ad gratam aciditatem*, & en y ajoutant le ſyrop qu'on jugera à propos.

III. Le (1) ſuc exprimé de fiente d'âne ou (2) de cochon, bien clarifié, qu'on donne trois fois par jour à la doſe de quatre gros chaque fois, mêlé avec une quantité égale de ſyrop de corail, de roſes ſeches ou de bayes de myrthe, & aromatiſé avec une demi-cuillerée d'eau de fleurs d'orange. On y ajoute quelquefois, pour le délayer, une once d'eau de plantain, ou de quelque autre eau pareille. Quelquefois même on fait de ce ſuc un ſyrop, qu'on ordonne à la doſe d'une once. On emploie auſſi ces fientes en cataplaſmes ſur hypogaſtre.

VI. La (3) racine de philipendule, (4) l'écorce de racine de mûrier blanc, la (5) coque d'œuf calcinée, la (6) peau de pied d'oye ſéchée. Chacun de ces remédes eſt recommandé comme un ſpécifique, à la doſe d'un gros, mis en poudre très-fine,

(1) Rodric. à Caſtro, *De Morb. Mulier. lib. I. Cap.* 5 & Alii paſſim.

(2) Johannes Schmid. *Ephemerid. Medico-Phyſicar. Decur.* I. *ann.* IX *&* X. *Obſervat.* 56.

(3) Mercatus, *De Morb. Mulier. Lib. I. Cap.* 8.

(4) Idem, *Ibid.*

(5) Riverius, *Cent. IV. Obſerv.* 86.
Raimundus Fortis, *in conſult. & Reſponſ. Medic.*

(6) Joh. Hartmannus, *in Praxi Chimiatricâ.*
Raim. Fortis, *ubi ſuprà.*

& délayé dans une ou deux onces de quelque eau appropriée, ou de ſuc exprimé de quelque plante aſtringente.

V. Un jaune d'œuf frais avalé tout crud ou légerement cuit, avec une cuillerée de vin rouge ou une cuillerée d'eau diſtillée de plantain. Comme ce remède eſt très-doux, on peut le continuer pluſieurs jours de ſuite le matin à jeûn, & il peut être de quelque utilité dans les ſuintemens de la matrice.

VI. La (7) gomme arabique à la doſe d'un gros diſſoute dans un once d'eau de plantain ou de quelque autre eau pareille & priſe le matin à jeûn pluſieurs jours de ſuite. Ce remède de même que le précédent, eſt de la claſſe des glutinans, & convient dans les ſuintemens cauſés par quelque légere éroſion dans la matrice.

VII. (8) Les fleurs de noyer, cueillies lorſqu'elles commencent de tomber de ſoi-même, ſéchées à l'ombre, réduites en poudre & données au poids d'un gros dans quelques cuillerées de vin rouge, ce que l'on doit répéter pendant quelques jours.

VIII. Le remède vanté par (9) Foreſtus comme un ſecret admirable, qu'il tenoit d'un habile praticien de Boulogne, nommé Helideus, qui avoit été ſon maître.

(7) Mercatus *ubi ſuprà.*
(8) Solenander, *in Conſil. Medicinal.*
(9) Obſervat. *Lib. XXVIII. Obſervat.* 10.

Il faut avoir une tourterelle médiocrement grasse ; après l'avoir plumée & vuidée, la laver avec du gros vin & de l'eau-rose ; en remplir le ventre d'une once de mastich, grossiérement broyé, & en recoudre la peau, la mettre ensuite à la broche, & à mesure qu'elle cuit, au lieu de beurre, l'arroser de vinaigre rosat. On ramasse avec soin la graisse qui en découle & quand la tourterelle est bien rôtie, on la met dans un pot de terre neuf & verni, dont on lutte soigneusement le couvercle & qu'on met au four, jusqu'à ce que la tourterelle soit entierement desséchée & en état d'être réduite en poudre.

Forestus conseille de donner plusieurs jours de suite une cuillerée de cette poudre dans de l'eau de plantain, ou dans quelque décoction astringente, & de faire frotter aux malades avec la graisse qu'on a ramassée, les reins, le pubis & les aînes. Si ce reméde est aussi efficace que cet Auteur le prétend, la vertu doit en être principalement attribuée au mastich, & la préparation ou n'y ajoute rien, ou n'y ajoute que peu de chose.

IX. La décoction suivante, proposée par (1) Septalius comme un reméde sûr, & comme un secret, qu'il s'étoit long-tems réservé.

On prend l'écorce de trois oranges ai-

(1) *Animadv & Caut. Lib. VII. Caut.* 145.

gres, mais encore un peu vertes, on les coupe en tranches minces, on les fait bouillir dans ſept livres d'eau juſqu'à la diminution des deux tiers: on paſſe la décoction qui reſte & l'on en donne huit ou neuf onces à boire tous les matins tant qu'elle dure. Septalius avertit qu'on peut rendre cette décoction plus efficace, en y faiſant bouillir ſur la fin une poignée de piloſelle, & ſur-tout en y éteignant à pluſieurs repriſes, un fer rougi au feu. Il ajoute que ce remède eſt ſouverain dans les pertes de ſang des femmes, à moins qu'elles ne viennent de quelque exulcération.

XI. L'eſpece de cataplaſme ou de topique, que (1) Solenander a recommandé comme un remède capable d'arrêter dès le jour même les pertes de ſang les plus abondantes & les plus opiniâtres, & qui a mérité l'approbation de (2) Riviere (3) d'Ettmuler, & de pluſieurs autres (4) Auteurs. En voici la compoſition.

„ *Prenez du Plâtre réduit en poudre une*
„ *livre.*
„ *De Gomme Arabique, torréfiée &*
„ *réduite en poudre de même, dix gros.*
„ *Cinq ou ſix blancs d'œufs bien battus*
„ *& réduits en eau.*
„ *Mêlez & paîtriſſez le tout enſemble,*

(1) *In Conſil. Medic.*
(2) *Praxeos Medicæ, Lib. XV. Cap.* 3.
(3) *De Morb. Mulier. Cap.* 1.
(4) Timæus von Guldenklée, *lib. IV. Cap.* 2.

„ & couvrez-en promptement des pluma-
„ ceaux de coton, ou des morceaux de
„ linge, qu'on appliquera fort-près les uns
„ des autres ſur le nombril, & ſur les
„ lombes.

Je n'ai garde de vouloir me rendre garant de toute l'efficacité qu'on attribue à ce remède mais comme c'eſt un remède abſolument extérieur, dont l'uſage paroît être exempt de tout danger, & dont on peut avoir beſoin dans les hémorrhagies utérines, je n'ai pas cru devoir l'omettre.

XI. J'ai vu employer dans les régles immodérées & les pertes de ſang, la chaux d'étain, priſe intérieurement dans un peu de conſerve de roſes, en forme de bol, & donné le matin à jeûn pendant quelques jours de ſuite depuis dix juſqu'à quinze & dix-huit grains. Ce remède ne fatigue pas l'eſtomac, comme les aſtringens ordinaires, parce qu'il n'a pas la même ſtipticité, & cependant on prétendoit que l'action en étoit plus sûre que celle des aſtringens, ſans qu'on ſe fût apperçu, *m'aſſuroit-on*, qu'il causât jamais aucune impreſſion fâcheuſe.

On conſeille le même remède pour les vapeurs hyſtériques, & je me réſerve de dire, en parlant de cette maladie, ce que je penſe d'un pareil remède, de même que des autres préparations d'étain, qu'on recommande.

Remédes recommandés par quelques Auteurs, mais peu efficaces, & souvent même suspects.

I. Rien n'est mieux autorisé parmi les anciens Médecins que l'application de grandes ventouses au-dessous des mammelles. Hippocrate avoit dit en propres termes : (1) *Mulieri si placet menstrua sistere, cucurbitulam quàm magnam ad mammas appone*, & (2) Galien avoit applaudi à Hippocrate sur cet article. Cependant ce remède est aujourd'hui absolument hors d'usage. J'ignore s'il étoit suivi de quelque succès réel, car je ne l'ai jamais employé, ni vu employer, mais je suis persuadé qu'une saignée du bras vaut beaucoup mieux.

II. (3) Forestus, (4) Mayerne, (5) Hartman recommandent l'usage des os humains calcinés, & selon Mayerne, calcinés à blancheur, délayés à la dose d'un gros dans un verre de vin rouge ou de suc dépuré de plantain. Outre la répugnance qu'on a pour un pareil remède, cette cendre d'os humains calcinés à ce point-là me paroît être plus apéritive qu'astringente.

(1) *Sect. V. Aphor.* 50.
(2) In Comment. *in hunc Aphorism.*
(3) Observat. *Lib. XXVIII. Observ.* 10.
(4) *Prax. Medic. Lib. III.*
(5) *In Praxi Chymiatricâ.*

III. (1) François Feynes ancien Professeur de la faculté de Montpellier, propose d'imbiber de poix liquide une éponge, & de la faire ensuite calciner dans un pot pour pouvoir la mettre en poudre. Il ajoute que cette poudre délayée à la dose de douze ou quinze grains dans une suffisante quantité de suc de plantain, guérit la perte de sang, soit qu'on la prenne intérieurement à petites doses, ou qu'on en fasse des injections dans la matrice. Mais cette poudre est diurétique, & cela suffit pour devoir la faire regarder comme emmenagogue, & par conséquent comme peu propre à l'usage pour lequel on la propose.

On peut à peu-près en dire autant de la colophone, que (2) Solenander conseille de donner dans les pertes de sang, à la dose d'un gros, réduite en poudre, & délayée dans un verre de suc de plantain. Il assure qu'à la quatriéme prise la malade sera certainement guérie. *Id fiat quater*, dit-il, *& erit curata infallenter, Deo dante.*

VI. (2) Riviere, autre Professeur de la même Faculté, assure affirmativement que le Spicanard réduit en poudre très-fine, & pris dans quelque liqueur appropriée au poids d'un gros, arrête les pertes de sang, & il paroît par l'Observation XXXII de la seconde Centurie qu'il s'en servoit

(1) Practic. Medicin. *Lib. IV. Cap.* 58.
(2) *In Consiliis Medicinalibus.*
(3) *Praxeos Medicæ Lib. XV. Cap.* 3.

pour cet usage, en le mêlant avec d'autres astringens. Je connois peu de Praticiens aussi sages que Riviere, mais cependant je ne sçaurois m'empêcher de me défier de sa décision. L'odeur & le goût aromatique du Spicanar attestent que ce reméde est atténuant, & apéritif, & c'est aussi la vertu que tous les Auteurs lui donnent, quelques-uns ajoutent même qu'il est emmenagogue, & le proposent pour provoquer les régles.

V. Je ne sçaurois approuver l'usage de la teinture anti-phthisique d'Ettmuller, que cet Auteur (1) propose dans les pertes de sang à la dose de XII. XV. XVIII. gouttes dans un véhicule convenable. Voici la (2) composition de cette Teinture.

℞ Sacchari Saturnini,
& Vitrioli Martis, ãã ℥j.
Spiritûs vini rectificati, ℥viij.
Repone in loco frigido, donec rubescat Spiritus.

Il suffit que le sucre de Saturne entre dans la composition de ce reméde pour devoir détourner tout Médecin sage de l'employer jamais intérieurement, de quelque suffrage qu'il puisse être autorisé. On peut voir ce qu'on a déja dit ci-dessus *page* 162 de l'usage des préparations de plomb.

(1) *De Morb. Mulier. Cap.* 1.
(2) Vid. Ettmullerum *in Comment. in Schrod. & in Morelli Method. Cap.* de Tincturis.

VI. Il y a moins de danger de se servir de la poudre de sperniole de (1) Crollius, qu'on va rapporter, mais je doute qu'elle soit aussi efficace qu'il le prétend.

℞ *Myrrhæ electæ & Thuris masculi*, ãã ℥ij.
Croci triti ʒß.
Terantur & misceantur omnia.
Pulvis ex aquâ spermatis ranarum per saccum resolutâ imbibatur vigesies vel trigesies, ita tamen ut semper priùs exsiccetur.
Tandem adde Camphoræ ʒiij.
Pulvis servetur ad usum, cujus dosis ad gr. ij. vel iij. *in aquâ Artemisiæ vel in vehiculo quovis idoneo.*

A la seule lecture de cette formule, il est aisé de juger que l'encens & le saffran oriental qui sont emmenagogues, & le camphre, qui est un puissant atténuant, ont été assez mal choisis pour faire un remede destiné à arrêter les pertes de sang. Ainsi, je crois cette poudre non-seulement inutile, mais même nuisible, & si elle ne nuit pas d'une maniere marquée, c'est qu'on ne l'emploie qu'à des doses très-modiques.

VII. Un (2) Médecin Allemand vante la poudre d'émeraudes prise intérieure-

(1) *In Basilicâ Chimicâ.*

(2) Daniel Crugerus, *in Ephemer. Curios. Natur. German. Dec. II. Ann.* 5 *Observ.* 24.

ment

ment à la dose de huit grains, comme un remède qu'il a vu réussir dans une perte de sang, dont on avoit désespéré. J'ai vu proposer dans le même cas la poudre de turquoises, à la dose de quinze ou dix-huit grains; mais je me défie trop de la vertu du cuivre, qu'on croit entrer dans la composition des émeraudes, & je n'ai pas assez de foi, à la vertu des (*) os calcinés qui forment les turquoises, pour compter sur l'efficacité de ces sortes de remèdes.

VIII. Je compterois un peu plus sur (**) l'usnée prise intérieurement, à la

* Pierre Borel, Médecin de Castres, & de l'Académie Royale des Sciences, a le premier, que je sçache, dit & prouvé en 1664. que les Turquoises étoient des os pétrifiés & calcinés. Voyez *les Antiquités de la Ville de Castres. Liv. II. chap.* 12. Et la *Description du Cabinet de l'Auteur*, à la fin du même Livre. M. de Reaumur a prouvé depuis la même chose. Voyez *les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année* 1715. *pag.* 174.

** En Arabe toute sorte de mousse s'appelle *Usnée. Voyez* Matthiole, *Commentaria in Dioscorid. Cap.* 20. Dodonnée, *Stirp. Histor. Pempt.* 3. *Lib.* 5. *cap.* 13. Mais ce mot ne signifie plus aujourd'hui parmi nous que cette espèce de mousse, qu'on trouve quelquefois sur les os & sur les crânes humains, qui ont été long-tems à la pluie, au froid, au soleil, & qui ont été assez ramollis, ou assez pénétrés de poussière pour pouvoir fournir à la nourriture de cette mousse.

dose d'un scrupule, mais j'y compterois, pourtant beaucoup moins, que le (1) Médecin Allemand, qui la propose comme un spécifique assuré, & qui la fait entrer dans la composition des pillules suivantes.

℞ *Usneæ pulverisatæ & eboris fossilis seu Corallorum, cum spermate ranarum recenter collecto præparatorum, āā ℈j.*

Opii correcti, gr. j.

Cum syrupo idoneo f. Pilulæ parvæ foliato auro obductæ, quæ alternis diebus cum emulsione aliquâ ex seminibus quatuor frigidis cum aquâ spermatis ranarum priùs recenter paratâ, circa cubitum sumantur.

Le même Médecin propose encore une poudre avec l'usnée, la fiente de cheval & la poudre de sperniole, pulvérisés & mêlés à dose égale, dont il veut qu'on saupoudre des floccons de laine ou de coton, imbibés d'une dissolution de gomme adragant, pour les introduire en forme de pessaire, & ce topique peut être de quelque utilité.

IX. Je regarde comme des suites de la crédulité & de la superstition qui regnent encore dans la Médecine, les pratiques que quelques Médecins recommandent (2)

(1) Martin Bernhard à Bernitz, *in Ephemer. Curios. Natur. German. Decur. I. Ann. 2. Observ.* 53.

(2) Vitus Riedlinus, *Lin. Medic, Ann. 5. Febr. Obs.* 20.

de faire toucher aux femmes qui ont des pertes, un corps mort; (1) de leur faire porter ſous les aiſſelles ou ſur la région du cœur un crapaut deſſéché; (2) de leur faire avaler dans un jaune d'œuf cinq ou ſix grains du propre ſang qu'elles perdent, après l'avoir deſſéché ſur le feu dans une cuilliere de fer; (3) de leur faire prendre neuf crotes de quelque gros rat, argentées ou dorées, en forme de pillules; de leur faire (4) mettre une chemiſe, portée auparavant long-tems par un homme; (5) de leur faire ceindre le corps avec du *muſcus terreſtris repens* de Matthiole, ou *muſcus terreſtris clavatus C. B. P.*; ou (6) avec des feuilles écraſées *d'Helleboraſtrum*,

(1) Daniel Crugerus, *ubi ſuprà.* Ephem. Curioſ. Natur. German. *Decur. I. Ann.* VI. *&* VII. *in Append. Tit.* 2. *Faſcic.* 2. *Médicam. Cnoffelianorum.*

(2) Joh. Hartman. *in Praxi chymiatricâ.*

(3) Raimundus Joh. Fortis, *in conſult. & Reſp. Medicis.*

(4) Ettmuller, *de Morbis Mulier. cap.* 1. Johannes - Fredericus Helvetius, *in Diribitorio Medico, pag.* 117. Cet Auteur porte la crédulité juſqu'à craindre que les régles ne ſoient ſupprimées pour toujours par cette pratique: *Sed metuendum*, dit-il, *ne exinde in tantum ſupprimantur menſes, ut numquam ampliùs in poſterum fluant,*

(5) Martin. Bernhard à Bernitz. *Ephem. curioſ. Natur. Germ. Decur. I. Ann.* 2. *Obſ.* 52.

(6) Renealmus. *Obſerv.* 21.

en François *pied de griffon*; ou (1) *d'Hellébore vrai*, &c. Je crois pouvoir ajouter (2) de faire avaler dans un jaune d'œuf, ou dans un verre de biere un gros de soie cramoisie, coupée menu, car quoique la teinture de la soie cramoisie, sur-tout si elle est faite avec le kermès, puisse produire quelque effet dans ce dernier cas; & que dans les trois ou quatre premiers, l'horreur que l'on a de toucher un corps mort, de porter sur soi un crapaut, d'avaler ou de son propre sang, ou des crotes de rat, puissent diminuer l'abondance de la perte, en rallentissant le mouvement du sang; j'ai peine à me persuader qu'on ait jamais vu d'effet bien réel & bien constaté de l'usage de ces sortes de pratiques.

(1) Johann. Hartman, *in Praxi. Chymiatricâ.* Ettmuller, *de Morbis Mulierum, cap.* 1.

(2) Ephem. Curios. Germ. *Decur.* III. *Ann.* IX. & X. *Observ.* 235.



CHAPITRE X.

Des Fleurs blanches, ou de la Perte en blanc.

§.I. DESCRIPTION. ET DIFFERENCES.

OUTRE la perte en rouge dont on vient de parler, les femmes ſont ſujettes à une autre eſpece de perte d'une humeur laiteuſe, blanchâtre, ou purement lymphatique. Cette perte eſt quelquefois abondante & quelquefois médiocre, quelquefois continuelle & quelquefois ſujette à des intermiſſions. On l'appelle en latin *Fluxus muliebris*, ou *Fluor albus*; & en françois *Flueurs*, ou par corruption, *Fleurs blanches & Pertes en blanc.*

Cette eſpéce de perte eſt rare dans les filles; mais elle n'y eſt pas ſans exemple, ſur-tout dans les filles qui ont eu longtems les pâles couleurs. Elle eſt plus ordinaire dans les femmes qui ont accouché pluſieurs fois, qui ont eu des accouchemens laborieux, ou qui ont fait des fauſſes-couches. Enfin, elle eſt commune dans les vieilles femmes d'une mauvaiſe ſanté, ou qui gardent un mauvais régime.

Cette maladie peut arriver également, & ſans ſuppreſſion & avec ſuppreſſion des

régles : & elle peut être dans l'un & dans l'autre cas, ou habituelle, ou sujette à des intermissions.

La perte en blanc, qui est intermittente & qui arrive sans suppression, commence ordinairement quelques jours avant l'éruption des régles, augmente à mesure que l'éruption approche, continue sans doute tant que l'éruption dure, quoique l'écoulement des régles ne permette plus de la distinguer, reparoît quand l'éruption finit, aussi abondante que quand l'éruption a commencé ; continue encore pendant quelques jours, en diminuant peu à peu, & cesse enfin tout à fait pendant dix, douze, quinze, dix-huit jours, plus ou moins dans les différens sujets, pour revenir de nouveau dans le même ordre.

La plûpart des pertes en blanc, qui sont habituelles, redoublent à l'approche des régles dans les femmes, en qui les régles n'ont pas cessé, continuent suivant les apparences dans cet état, tant que les régles durent, quoiqu'on ne puisse pas les distinguer, se soutiennent à peu près sur le même pied, encore quelques jours après qu'elles sont cessées ; mais ensuite elles diminuent peu à peu, à mesure que l'on s'éloigne du tems des régles, sans cesser jamais entiérement ; & elles recommencent d'augmenter de nouveau dans le même ordre, à proportion qu'on s'approche du retour des régles.

Quand la perte en blanc est intermittente, & qu'il y a suppression des régles, les retours suivent pour l'ordinaire assez réguliérement la période des régles, dont elles semblent tenir la place; & la durée même de ces retours s'accorde assez avec celle des régles, quoiqu'elle ne laisse pas d'être pour l'ordinaire un peu plus longue.

Enfin, dans la suppression des régles la perte en blanc, quelque habituelle qu'elle soit, ne laisse pas d'être sujette presque toujours à des variations & à des augmentations, dont la période & dont la durée répondent quelquefois à la période & à la durée des régles qui manquent; mais dont quelquefois aussi les retours ne gardent aucun ordre périodique, ce qu'on observe de même quelquefois dans les retours des pertes intermittentes, qui arrivent dans la suppression des régles.

Ce sont-là tout autant de différentes espéces de fleurs blanches, les unes *avec suppression* des régles, & les autres *sans suppression*; les unes *habituelles*, & les autres sujettes à des *intermissions*; les unes *intermittentes*, avec des *retours périodiques* & les autres *intermittentes* sans aucune *régularité dans les retours*. Mais ce n'est pas tout, on doit encore distinguer dans cette maladie plusieurs autres différences, dont les unes se prennent de la nature, les autres de la couleur, & les autres de la qualité de l'humeur.

1°. *De la nature de l'humeur*; car suivant que cette humeur est séreuse, claire & purement lymphatique, ou blanche, épaisse, laiteuse, on distingue les fleurs blanches, en fleurs blanches *lymphatiques* & en fleurs blanches *laiteuses*. Cette derniere espéce en renferme trois autres, qui ne different guere que du plus au moins; l'*une*, quand l'humeur ressemble à du *lait* par la blancheur, la consistence & l'opacité; l'*autre*, quand elle est semblable à du *petit-lait*, mal clarifié, c'est-à-dire, plus claire, moins blanche & plus transparente que dans le premier cas; la *derniere* enfin, quand elle est transparente, mucilagineuse, épaisse comme une *eau de gruau*.

2°. *De la couleur de l'humeur*; ce qui constitue différentes espéces de fleurs blanches, suivant que l'humeur est blanche, brune, grise, jaune, verte ou rougeâtre, comme de la lavure de chair.

3°. *De la qualité de l'humeur*; suivant laquelle on distingue trois sortes de fleurs blanches; les *unes*, qui sont sans odeur & sans acrimonie; les *autres*, qui sont âcres & rongeantes; & d'*autres* enfin, qui ont une odeur forte & quelquefois fétide.

§. II. CAUSES.

LA différence que nous venons de remarquer dans la nature de l'humeur suffit pour constituer deux espéces de fleurs

blanches totalement différentes ; les fleurs blanches *laiteuses*, & les fleurs blanches *lymphatiques*. Dans les fleurs blanches laiteuses, on reconnoît le suc laiteux, qui se sépare dans les vaisseaux laiteux de la matrice ; & dans les fleurs blanches lymphatiques la pure lymphe ordinaire, telle qu'elle circule dans les veines lymphatiques de la matrice ; d'où il est aisé de juger : 1°. Que les fleurs blanches laiteuses viennent de ce que le suc laiteux de la matrice, au lieu de s'amasser dans ses propres vaisseaux, pour ne s'écouler que dans le tems de l'éruption des régles, distille goutte à goutte dans la cavité de la matrice, & en coule à proportion : 2°. Que les fleurs blanches lymphatiques viennent de la simple lymphe, qui s'échappe de ses propres vaisseaux qui tombe dans la matrice, & qui en sort à mesure qu'elle y tombe. Ce sont donc deux maladies qui sont réellement distinctes, quoiqu'on ne les confonde que trop souvent, & qui doivent par conséquent être traitées séparément.

Causes des Fleurs blanches laiteuses.

Le suc laiteux qui se sépare dans les vaisseaux laiteux de la matrice, qui doit s'y accumuler pendant un mois entier, pour procurer l'éruption des régles, qui ne doit dans l'état naturel s'écouler que

dans le tems même de cette éruption, & qui par cet ordre réglé, doit servir à entretenir la période des régles, comme on l'a expliqué ci-dessus dans le *Chapitre I*, ne peut s'écouler goutte à goutte de ses propres vaisseaux, & produire par-là les fleurs blanches laiteuses, que par une de ces trois causes : 1°. Parce qu'il est trop abondant, & qu'il ne peut pas être contenu dans ses vaisseaux, dont il force les orifices : 2°. Parce qu'il est trop fluide, & qu'il s'enfuit par les orifices de ces vaisseaux, quoique d'ailleurs assez bien fermés : 3°. Parce que les orifices de ses vaisseaux sont trop ouverts ou trop aisés à ouvrir, & qu'ils le laissent ainsi échapper trop facilement : Examinons ces trois causes en détail.

I. Le suc laiteux est trop abondant dans les vaisseaux de la matrice, & abondant jusqu'à en forcer les orifices, faute de pouvoir y être contenu, dans les cas suivans, où il se trouve que le chyle abonde trop dans le sang.

1°. Dans les femmes qui mangent beaucoup, & qui se nourrissent d'alimens fort succulens, ce qui fait beaucoup de chyle.

2°. Dans les femmes qui font peu d'exercice, & qui menent une vie paresseuse & sédentaire, ce qui dissipe peu de chyle.

3°. Dans les femmes accouchées qui ont étouffé leur lait, & dans les nourrices

qui cessent de nourrir de trop bonne heure, ce qui fait que le chyle qui se convertissoit en lait, tourne alors en entier en suc laiteux de la matrice.

Dans les fleurs blanches qui dépendent de ce *premier* ordre de causes, l'humeur qui coule est blanche, épaisse & véritablement laiteuse, parce que c'est du véritable lait qui ne péche que par l'abondance.

II. Le suc laiteux est trop fluide, & fluide jusqu'à s'enfuir par les orifices de ses vaisseaux, quoique assez bien fermés, dans les cas suivans, où le sang qui le fournit se trouve trop séreux lui-même, comme,

1°. Dans les femmes d'un tempérament pituiteux & phlegmatique, ou accoutumées à boire beaucoup d'eau.

2°. Dans les femmes dont le sang est dissous par la fiévre lente, ou par quelque autre maladie de langueur.

3°. Dans les femmes qui se sont fondu le sang par l'usage des remédes apétifs, & des atténuans trop forts ou trop long-tems continués.

Dans les fleurs blanches qui viennent de ce *second* ordre de causes, l'humeur qui coule est claire, mucilagineuse, semblable à de l'eau de gruau; parce que le suc laiteux se trouve délayé dans trop de sérosité.

III. Les orifices des vaisseaux laiteux

de la matrice ſont trop ouverts, ou trop aiſés à s'ouvrir; & par conſéquent laiſſent échapper trop facilement le ſuc laiteux qu'ils contiennent dans les cas ſuivans,

1°. Dans les femmes d'une conſtitution naturellement foible & délicate, en qui tous les vaiſſeaux, & par conſéquent ceux de la matrice, ſont par le vice même de leur conformation trop lâches, trop minces, trop ouverts, ou trop aiſés à ouvrir.

2°. Dans les femmes en qui les vaiſſeaux laiteux de la matrice, & par conſéquent leurs orifices ſont trop ramollis par le ſuc même laiteux, qui eſt trop ſéreux par l'effet des différentes cauſes qu'on vient de rapporter.

3°. Dans les femmes en qui la tunique intérieure de la matrice, qui ſert à aſſujettir & à reſſerrer les orifices des vaiſſeaux laiteux, eſt relâchée ou affoiblie par des accouchemens fréquens ou laborieux, ou par pluſieurs fauſſes couches.

4°. Dans les femmes en qui la matrice eſt miſe trop ſouvent en contraction par des chatouillemens laſcifs, ou par l'excès de la proſtitution, ce qui, en répétant trop ſouvent l'expreſſion des vaiſſeaux laiteux de la matrice, en force les orifices & les relâche à la fin.

Dans les fleurs blanches produites par ce *troiſiéme* ordre de cauſes, l'humeur

tient ordinairement le milieu entre celle des fleurs blanches laiteuſes, & celle des fleurs blanches mucilagineuſes. D'un côté, elle eſt moins épaiſſe, moins blanche, moins laiteuſe que dans les fleurs blanches laiteuſes; mais de l'autre, elle eſt en même tems plus épaiſſe, plus blanche, & plus laiteuſe que dans les fleurs blanches mucilagineuſes, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt ſemblable à du lait délayé dans beaucoup d'eau; ou ſi l'on veut, à du petit lait mal clarifié.

On n'a parlé juſqu'ici que des fleurs blanches laiteuſes ſimples, qui ne dépendent que d'une ſeule cauſe, ou de l'abondance, ou de la ténuité du ſuc laiteux, ou de l'inertie des orifices des vaiſſeaux deſtinés à le contenir; & c'eſt la *premiere claſſe* des fleurs blanches de cette eſpéce.

Mais on juge bien qu'il doit y avoir des fleurs blanches laiteuſes plus composées, qui dépendent de deux de ces cauſes à la fois, c'eſt-à-dire, de l'abondance & de la ténuité du ſuc laiteux, de la ténuité de ce ſuc & de l'inertie des orifices des vaiſſeaux qui le contiennent; ou enfin, de l'inertie des orifices de ces vaiſſeaux & de l'abondance de ce ſuc; & c'eſt-là la *ſeconde claſſe* des fleurs blanches de cette eſpéce.

Il peut même arriver, & il arrive ſouvent, que les fleurs blanches laiteuſes

viennent de ces trois causes réunies, de l'abondance du suc laiteux, de sa ténuité, & de l'inertie de ces orifices des vaisseaux; & c'est alors la *troisiéme classe* de cette espéce de fleurs blanches.

On ne s'arrête pas à rendre raison des différentes combinaisons des causes des fleurs blanches laiteuses, qui peuvent donner lieu aux fleurs blanches composées de la seconde & de la troisiéme classe. Il suffit de peser les différentes causes des fleurs blanches simples de la premiere classe, pour juger quelles sont celles qui ont le plus d'affinité, & qui peuvent le plus aisément produire par leurs concours, ces combinaisons particulieres.

Causes des Fleurs blanches lymphatiques.

La lymphe qui circule dans les vaisseaux lymphatiques, dont la surface de la tunique interne de la matrice est arrosée, ne peut s'épancher dans la cavité de la matrice, & donner lieu aux fleurs blanches lymphatiques, que par une de ces deux causes, 1°. Parce qu'elle se trouve arrêtée dans ses vaisseaux, & forcée à suinter à travers leurs tuniques, après les avoir dilatées; & dans ce cas, la matrice est dans un état d'œdème : 2°. Parce que l'intégrité de ses vaisseaux se trouve altérée en quelques endroits, & que

ces entamures lui donnent des issues pour s'échapper ; & dans ce cas-là, la matrice est dans un état d'exulcération : entrons dans l'examen de ces deux causes.

I. La lymphe est arrêtée dans ses vaisseaux, & forcée à suinter par les pores de leurs tuniques, & à s'épancher dans la cavité de la matrice dans trois cas,

1°. Quand il y a une descente de matrice, & une descente considérable, qui en allongeant, repliant, tiraillant, ou comprimant les vaisseaux lymphatiques, arrête ou retarde le cours de la lymphe.

2°. Quand il y a des obstructions, des tubercules, des squirrhes, des cancers dans le corps même de la matrice, qui y compriment les vaisseaux lymphatiques, & qui y arrêtent la circulation de la lymphe.

3°. Quand il y a des engorgemens, des tumeurs, des endurcissemens dans les glandes lymphatiques, où vont aboutir les vaisseaux lymphatiques qui reviennent de la matrice, comme dans les glandes du bassin, ou de la bifurcation des iliaques, ce qui empêche la lymphe d'avancer, & l'oblige de s'arrêter dans ses vaisseaux capillaires.

Les obstacles mentionnés dans les deux derniers articles, peuvent venir, ou d'un épaississement du sang, & surtout de la lymphe, produit par des causes ordinaires, ou, ce qui est plus fréquent, d'un

épaississement du sang ou de la lymphe, produit par quelque levain vicieux, soit vérolique, scorbutique, écrouelleux ou chancreux; & de-là vient que cette espéce de fleurs blanches accompagne presque toujours ces maladies, quand elles sont invétérées.

II. L'intégrité des vaisseaux lymphatiques est altérée dans la matrice, & ces entamures donnent lieu à l'épanchement de la lymphe dans deux cas,

1°. Quand les vaisseaux lymphatiques, à force d'être trop pleins de la lymphe qui y est arrêtée, crèvent d'eux-mêmes quelques endroits; & c'est la suite ordinaire de l'engorgement de ces vaisseaux, trop grand ou trop long.

2°. Quand il y a quelques endroits de la tunique intérieure de la matrice déchirés, gercés, entamés ou rongés; ce qui ne peut se faire sans porter atteinte à l'intégrité des vaisseaux lymphatiques qui s'y distribuent.

Les causes de ces solutions de continuité dans les vaisseaux lymphatiques de la matrice, sont les mêmes que celles de la solution de continuité dans les vaisseaux sanguins, dont on a amplement parlé dans le *Chapitre précedent*; ou du moins elles n'en different que par le dégré d'activité, car, au lieu qu'il faut que l'action de ces causes soit assez grande, quand elle doit s'étendre jusques

ſur les vaiſſeaux ſanguins, on peut & on doit la ſuppoſer beaucoup plus foible, quand elle ſe borne aux ſeuls vaiſſeaux lymphatiques, qui ſont plus aiſés à déchirer & à ronger.

Ce qu'on a dit des combinaiſons des trois différens ordres des fleurs blanches laiteuſes, doit s'entendre de même des deux ordres de fleurs blanches lymphatiques:

1°. Ces fleurs blanches peuvent être ſimples, & ne dépendre que d'une ſeule cauſe, ou du ſuintement de la lymphe, ou de l'épanchement.

2°. Ces fleurs blanches peuvent être compoſées & dépendre de deux cauſes à la fois, du ſuintement & de l'épanchement de la lymphe; & cette combinaiſon ne doit pas être rare, vu l'affinité des cauſes.

Ajoutons un dernier cas qui peut arriver, & qui arrive ſouvent ſans doute, quoiqu'il ſoit difficile de s'en aſſurer; c'eſt que les fleurs blanches laiteuſes concourent quelquefois avec les fleurs blanches lymphatiques, & alors cette combinaiſon donne lieu à des fleurs blanches, en partie laiteuſes, & en partie lymphatiques, ou, ſi on l'aime mieux, à des fleurs blanches lymphatiques laiteuſes.

§. III. *Explication das différences proposées dans la Description des fleurs blanches.*

Premiere différence. Les fleurs blanches sont avec suppression des régles, ou sans suppression.

1°. Il y a suppression des régles dans le concours de ces trois conditions, quand les fleurs blanches sont laiteuses, quand elles sont du second ou du troisiéme ordre, quand l'écoulement est abondant ; parce qu'alors les vaisseaux laiteux se vuident à mesure qu'ils se remplissent, & par conséquent ne peuvent jamais comprimer les veines voisines, jusqu'à détourner le sang dans les appendices, veineuses comme il le faut pour la menstruation. La suppression des régles arrive aussi à la longue dans les fleurs blanches lymphatiques, quand elles ont duré long-tems, qu'elles ont été abondantes, & qu'elles ont épuisé les malades, ce qui est un état directement opposé à la pléthore nécessaire pour l'éruption des régles ; mais dans l'un & dans l'autre de ces cas, la suppression totale n'arrive qu'après que les régles ont passé par plusieurs degrés successifs de diminution.

2°. Il n'y a point de suppression, quand les fleurs blanches sont laiteuses & du premier ordre, ou qu'elles sont lymphatiques

& récentes, parce que dans le premier cas, les vaiſſeaux laiteux ne laiſſent guere couler que le trop plein, & reſtent par conſéquent aſſez gonflés pour provoquer les régles; & dans le ſecond, il n'y a pas encore d'épuiſement capable de ſupprimer l'éruption des régles; cependant dans ces cas-là même, quand le mal dure, l'écoulement des régles s'en reſſent, & après avoir diminué peu à peu, il ceſſe enfin entiérement.

Seconde différence. Les fleurs blanches ſont ou habituelles, ou ſujettes à des intermiſſions.

1°. Les fleurs blanches laiteuſes du ſecond & du troiſieme ordre, ſont ordinairement habituelles, ſur-tout quand la ténuité du ſuc laiteux, ou la dilatation des orifices des vaiſſeaux deſtinés à le contenir, ſont conſidérables, parce qu'alors ce ſuc doit diſtiller continuellement. Les fleurs blanches lymphatiques ſont auſſi preſque toujours habituelles, parce que la lymphe doit s'écouler ſans diſcontinuation, dès qu'on ſuppoſe les vaiſſeaux lymphatiques forcés ou déchirés.

2°. Les fleurs blanches laiteuſes du premier ordre ſont au contraire toujours intermittentes, parce qu'alors les vaiſſeaux ne laiſſent couler le ſuc laiteux, qu'ils contiennent, que quand ils en ſont trop pleins. Les fleurs blanches laiteuſes du ſecond & du troiſieme ordre ſont intermittentes de même, toutes les fois que la

ténuité du suc laiteux ou la dilatation des orifices des vaisseaux qui le contiennent, ne sont portées qu'à un degré assez médiocre pour faire que le suc laiteux ne puisse s'ouvrir une issue & s'écouler, qu'après s'être accumulé jusqu'à une certaine quantité, & par conséquent pendant un certain tems. Par-là il est aisé de juger que les fleurs blanches, qui sont intermittentes, peuvent devenir habituelles, & que quelquefois celles qui sont habituelles, peuvent aussi devenir intermittentes.

Troisieme différence. L'écoulement des fleurs blanches habituelles est ou variable & sujet à des augmentations, ou uniforme & sans augmentation.

1°. Les fleurs blanches laiteuses, qui sont habituelles, sont toujours sujettes à des augmentations, toutes les fois que l'écoulement n'épuise pas en entier tout le suc laiteux, qui aborde dans les vaisseaux de la matrice, parce que ce qui en reste, doit peu à peu y former un amas, qui s'écoulera par intervalles, quand il aura été porté à un certain degré. Les fleurs blanches lymphatiques sont sujettes aussi à des variations, qui font qu'elles diminuent, quand la lymphe est détournée des vaisseaux de la matrice par quelque évacuation, ou qu'elles augmentent, quand elle y est déterminée par quelque vice dans le régime ou par quelque exercice violent.

2°. Les fleurs blanches laiteuſes, qui ſont habituelles, coulent uniformement & ſans augmentation, toutes les fois que le ſuc laiteux s'écoule en entier à meſure qu'il ſe ſépare, ſans qu'il en reſte jamais dans les vaiſſeaux. Les fleurs blanches lymphatiques ont un cours uniforme de même, quand il n'y a aucune variation marquée dans le régime, dans les exercices, dans les évacuations, ni dans les autres cauſes non-naturelles.

Quatriéme Différence. Les augmentations des fleurs blanches habituelles gardent un ordre périodique, ou n'en gardent aucun.

1°. Ces augmentations gardent preſque toujours un ordre périodique, quand elles arrivent à des fleurs blanches laiteuſes, parce qu'alors elles dépendent de l'amas du ſuc laiteux accumulé peu à peu dans ſes vaiſſeaux, & que ces amas ſe font ſuivant la période des régles.

2°. Ces augmentations ne gardent aucun ordre périodique, quand elles arrivent dans des fleurs blanches lymphatiques, parce qu'elles ne reconnoiſſent alors que des cauſes purement accidentelles. Elles n'en gardent pas même dans les fleurs blanches laiteuſes, quand les cauſes accidentelles ſont aſſez fortes pour déranger l'ordre périodique, qui devroit s'y trouver.

Cinquiéme Différence. Les retours des

fleurs blanches intermittentes ſont périodiques, ou ne le ſont pas.

1°. Ces retours ſont périodiques, toutes les fois que les fleurs blanches intermittentes ſont des fleurs blanches laiteuſes, parce que ces retours viennent alors de ce que la quantité du ſuc laiteux qui s'eſt accumulé dans les vaiſſeaux de la matrice, eſt aſſez abondante pour les forcer à s'ouvrir, & que c'eſt dans des intervalles réglés & périodiques que cette quantité de ſuc laiteux doit s'accumuler chaque différente fois. Ainſi, dans ces cas-là, à moins que quelque cauſe accidentelle ne dérange cet ordre, les fleurs blanches, après avoir été ſuſpendues, doivent reparoître quelques jours avant l'éruption des régles, parce qu'il a fallu ce tems-là pour l'accumulation du ſuc laiteux: Elles doivent augmenter de jour en jour juſqu'au temps de l'éruption, parce que la quantité du ſuc laiteux va en augmentant juſqu'à ce tems-là: Elles diminuent enſuite peu à peu, à meſure que les vaiſſeaux laiteux ſe vuident & que leurs orifices ſe reſſerrent, & enfin quand ces orifices ſe ſont refermés, elles ceſſent tout-à-fait, pour revenir de nouveau dans le même ordre, tant qu'il ne ſurviendra point de cauſe capable de les déranger.

2°. Ces retours ſont au contraire irréguliers, quand les fleurs blanches ſont

lymphatiques, parce qu'ils dépendent alors du concours fortuit de plusieurs causes accidentelles. Voyez la *Difference troisiéme*. Quelquefois on observe la même irrégularité dans les retours des fleurs blanches, même laiteuses, quand l'ordre périodique se trouve interverti par quelque accident étranger, comme on l'a déjà dit.

Sixiéme Différence Les fleurs blanches sont de différentes couleurs, quelquefois blanches comme du lait, comme du petit-lait, comme de l'eau de gruau; quelquefois claires comme de l'eau; quelquefois jaunes, couleur de souci, couleur d'or, jaune-clair; quelquefois vertes, brunes, rougeâtres.

1°. Elles sont blanches comme du lait, comme du petit-lait, comme de l'eau de gruau, lorsqu'elles sont laiteuses du premier, du second ou du troisieme ordre, & que la couleur naturelle du suc laiteux n'est point altérée.

2°. Elles sont claires comme de l'eau, lorsqu'elles sont lymphatiques, & que la lymphe est pure & sans altération.

3°. Elles sont jaunes, & jaunes de différentes nuances, quand la couleur naturelle du suc laiteux ou de la lymphe se trouve altérée par le mêlange de quelques parties de bile, plus ou moins abondantes, plus ou moins épaisses, plus ou moins jaunes; ou par le mêlange de quelques gouttes de sang, plus ou moins abondan-

tes, plus ou moins intimement mêlées. La premiere cause n'a pas besoin de preuves; la seconde peut être prouvée par l'exemple des crachats qu'on rend dans la péripneumonie, dont la couleur jaune & saffranée vient moins du mêlange de la bile, que de celui de quelques gouttes de sang, qui y sont intimement confondues.

4°. Elles sont vertes, quand la bile, qui s'y trouve mêlée, est d'une couleur porracée, ou que les parties purulentes dont elles sont chargées, leur communiquent cette couleur.

5°. Elles sont rouges, comme de la lavure de chair, & quelquefois même couleur de roses, suivant que la quantité de sang, qui s'épanche & qui s'y mêle, est plus ou moins grande & qu'elle y est mêlée plus ou moins intimement.

Septieme Différence. Quelquefois les fleurs blanches sont sans odeur & sans acrimonie; quelquefois elles sont âcres & rongeantes; quelquefois elles ont une odeur forte & même fétide.

1°. Elles sont sans acrimonie, quand l'humeur laiteuse & la lymphe sont pures & sans aucun mêlange ni de bile, ni de pus; que ces humeurs sont fournies par un sang doux; & qu'elles ne croupissent pas dans la matrice.

2°. Elles sont au contraire âcres & rongeantes dans les trois cas opposés, quand ces humeurs sont altérées par quelque mêlange

lange de bile ou de pus; quand elles viennent d'un ſang âcre & ſalin; quand elles ſont long-tems retenues dans la matrice, où elles s'échauffent & ſe corrompent.

3°. Elles ont de l'odeur, & ſouvent même une odeur fétide, dans les mêmes circonſtances.

§. IV. SYMPTOMES.

I. L'ÉCOULEMENT des fleurs blanches diminue la quantité du ſang & la diminue d'autant plus, qu'il eſt plus abondant, plus habituel, plus invétéré. De-là vient la maigreur & la pâleur, toujours proportionnées à la grandeur & à la longueur du mal.

II. A meſure que la quantité du ſang diminue, les fibres des muſcles ſe relâchent faute d'être tendues par les vaiſſeaux de ſang qui les arroſent; & en même tems les eſprits animaux y coulent en moindre quantité, parce qu'il s'en ſépare moins dans le cerveau. De-là vient le relâchement des muſcles & par conſéquent l'abbattement & l'épuiſement des forces.

III. La diminution du volume du ſang cauſe la diminution de la quantité de ſalive, qui ſe ſépare dans les glandes de la bouche, ce qui en affoiblit l'action; & la diminution de l'influx des eſprits animaux cauſe l'atonie des papilles nerveuſes de la langue, ce qui en affoiblit la ſen-

ſibilité. De-là vient l'inappétence & le dégoût.

IV. Par les mêmes raiſons, la lymphe ſtomacale doit ſe ſéparer alors en moindre quantité, parce que le volume du ſang eſt moindre. Les fibres de l'eſtomac doivent en même tems être dans l'inertie, parce que les eſprits n'y coulent plus auſſi abondamment. De-là vient que la digeſtion des alimens eſt lente & imparfaite.

V. La perte en blanc enleve du ſang une partie du chyle ou de la lymphe, qui avoient déjà eu le tems de s'y perfectionner & pour les remplacer, les premieres voies ne fourniſſent qu'un chyle mal préparé, & ſouvent même qu'une ſéroſité trop abondante. De-là vient la *Cachexie*.

VI. Les contractions du cœur ſont foibles dans les fleurs blanches, par les mêmes raiſons qui cauſent la foibleſſe des contractions des autres muſcles. *Voyez n°.* 2. Le ſang ne ſera donc pouſſé que foiblement dans les extrêmités capillaires des artères, & les humeurs plus foiblement encore dans les canaux ſécrétoires des différens couloirs, leſquels prennent naiſſance des extrêmités des artères capillaires. Mais ces humeurs qui ſe forment alors d'un chyle mal digéré, ſont plus épaiſſes qu'à l'ordinaire : Elles doivent donc, par le concours de ces deux cauſes, croupir, s'arrêter, s'épaiſſir dans leurs propres

couloirs. De-là viennent les engorgemens & les obstructions des différens viscères & même des différentes glandes lymphatiques.

VII. Les engorgemens & les obstructions des viscères, lorsque ces embarras sont portés à un certain degré, gênent le cours du sang; & dans les mêmes cas, les engorgemens & les obstructions des glandes lymphatiques arrêtent le cours de la lymphe. Par la premiere de ces deux causes, la sérosité lymphatique du sang arrêté dans ses vaisseaux, doit passer plus abondamment dans les veines lymphatiques, qui en naissent; Par la seconde, la sérosité lymphatique, qui est passée dans ces veines doit en revenir plus difficillement; & par le concours de toutes les deux, la sérosité lymphatique du sang doit croupir & s'accumuler en différens endroits du corps, suivant les différentes situations; dans les extrêmités inférieures, quand les malades sont long-tems debout ou assises; au visage, aux paupieres, autour des yeux, quand elles se tiennent couchées.

VIII. Le mauvais chyle, que les premieres voies fournissent journellement au sang, & les humeurs différentes, que les obstructions des viscères retiennent continuellement dans le sang, en doivent peu à peu altérer la constitution naturelle & lui communiquer enfin une acrimonie vicieuse. De-là vient que la Cachexie, qui

n'étoit d'abord que séreuse dans les fleurs blanches, devient à la longue âcre & muriatique.

IX. Par-là les fleurs blanches, de quelque nature qu'elles aient été d'abord, deviennent aussi presque toujours âcres & rongeantes, & causent enfin dans le vagin & sur-tout dans la vulve des gerçûres ou entamures. De-là les démangeaisons, les cuissons, les excoriations, les ulcères qui arrivent dans ces parties.

X. Par les mêmes raisons, les fleurs blanches les moins capables d'irriter dans le commencement, entament à la fin la surface interne de la matrice, & y attirent une phlogose plus ou moins grande, plus ou moins douloureuse. De-là viennent la tension & la douleur de la matrice; les douleurs des lombes, des reins, des aînes, du pubis, &c. suivant les endroits de la matrice qui sont les plus affectés.

XI. Les accidens mentionnés aux *N°.* IX & X, sont d'autant plus graves & arrivent d'autant plutôt, que les fleurs blanches sont plus âcres & plus rongeantes de leur nature, que le tempérament des malades est plus bilieux, ou que le régime qu'elles gardent est plus mauvais.

XII. Dans ces circonstances, le vice que le sang contracte journellement, la qualité purulente de l'humeur, dont la matrice est abbreuvée, & dont quelques parties rentrent dans le sang, les douleurs

presque continuelles de la matrice, & le mauvais chyle qui vient des premieres voies, doivent enfin exciter une fiévre lente, sujette à des redoublemens, médiocre dans le commencement, mais qui augmente peu-à-peu, & qui en augmentant, contribue à aigrir le mal de plus en plus.

XIII. Le même méchanisme, qui contracte & qui resserre la vessie, quand les malades font effort pour pisser, contracte & resserre la matrice dans le même tems. Ainsi l'humeur laiteuse ou lymphatique, qui croupit dans la matrice, doit en couler, en même tems que l'urine coule de la vessie, & le mêlange doit s'en faire dans la vulve. De-là vient que dans les femmes, qui ont des fleurs blanches, les urines sont épaisses, troubles, chargées de filamens ou floccons, & d'autant plus troubles, plus épaisses & chargées de floccons plus apparens, que les fleurs blanches sont elles-mêmes ou plus abondantes, ou plus laiteuses, ou plus purulentes.

XIV. Les femmes sujettes aux fleurs blanches sont presque toujours stériles, & supposé qu'elles conçoivent, ce qui est rare, ou elles font de fausses couches ou du moins elles n'accouchent presque jamais que d'enfans foibles languissans, mal sains. Comme il faut, pour l'explication de ces faits, connoître les conditions nécessaires pour la conception, pour

la gestation, & pour la nutrition du fœtus, on remet à en parler au *livre III* où l'on examinera en détail ce qui concerne ces fonctions.

XV. Par la même raison, c'est au *Livre II.* où l'on doit parler de l'ulcère, de l'hydropisie, & de la chûte de la matrice, qu'on renvoie l'explication des causes qui font que les fleurs blanches invétérées attirent si souvent ces sortes de maux.

§. V. DIAGNOSTIC.

Diagnostic du mal. Les femmes regardent les fleurs blanches comme une maladie honteuse, d'où vient qu'elles ont peine à l'avouer, & qu'elles poussent quelquefois le mystère jusqu'à ne demander conseil qu'à l'extrêmité. Souvent même elles cachent encore des circonstances, qui pourroient servir à mieux constater la nature, l'espèce, la cause du mal.

Ce n'est donc pas sans difficulté qu'on parvient à s'assurer qu'elles ont des fleurs blanches, lorsqu'à force de les interroger l'on en arrache l'aveu d'un écoulement blanc ou séreux, assez abondant, sans cuisson, chaleur, ni douleur dans les parties, qui n'est accompagné d'aucune ardeur d'urine, qui ne les empêche pas de souffrir sans douleur l'approche de leurs maris, qui augmente vers le tems des régles, qui diminue quand on s'en éloigne, qui quelquefois cesse & revient périodiquement ou

irréguliérement, qui même, quand il eſt habituel, eſt ſujet pour l'ordinaire à des variations plus ou moins marquées, plus ou moins irréguliéres.

Cependant avec tous ces ſignes-là, on ne laiſſe pas de confondre ſouvent l'écoulement des fleurs blanches, avec deux autres écoulemens qui viennent des mêmes endroits, ſçavoir l'écoulement d'un ulcère dans la matrice, & l'écoulement d'une chaude-piſſe, ou d'une gonorrhée habituelle & virulente; & c'eſt d'avec ces écoulemens qu'il importe le plus de diſtinguer les fleurs blanches.

I. On peut avoir à diſtinguer les fleurs blanches d'avec l'écoulement purulent de l'ulcère de la matrice dans deux cas; *l'un*, quand les fleurs blanches ſont récentes, *l'autre*, quand elles ſont invétérées.

Le diagnoſtic eſt aiſé dans le *premier cas*, c'eſt-à-dire, quand les fleurs blanches ſont récentes.

1°. En ce que dans les fleurs blanches récentes, la matiere n'a rien de purulent: au lieu qu'elle eſt purulente dans l'écoulement d'un ulcère de la matrice.

2°. En ce que dans les fleurs blanches récentes la matiere eſt ſans odeur & ſans âcreté, ou du moins a peu d'odeur & peu d'âcreté; au lieu que dans l'écoulement purulent la matiere eſt toujours fort âcre & fort fétide.

3°. En ce que dans les fleurs blanches ré-

centes, il n'y a ni douleur, ni chaleur dans la matrice, ou qu'il n'y a au plus qu'une douleur & qu'une chaleur fort légeres ; au lieu que la douleur est vive & la chaleur forte dans l'écoulement d'un ulcère.

4°. En ce qu'il n'y a point de fiévre dans les fleurs blanches récentes ; & qu'au contraire il y a toujours une fiévre lente dans l'écoulement purulent d'un ulcère de la matrice.

5°. En ce qu'il n'a point précédé de signe d'inflammation, d'abscès, ni d'ulcère dans la matrice dans les fleurs blanches récentes ; au lieu qu'il en a toujours précédé dans l'écoulement purulent d'un ulcère.

Dans le *second cas*, c'est-à-dire, quand les fleurs blanches sont invétérées, le diagnostic doit être fondé sur les mêmes signes ; mais il est beaucoup plus difficile, parce qu'il arrive souvent que les fleurs blanches invétérées sont accompagnées de fiévre lente, & même de douleur & de chaleur dans la matrice assez vives, & que l'humeur est non-seulement âcre & fétide, mais même purulente, ou du moins d'une qualité qui approche beaucoup de la purulence, c'est-à-dire qu'il arrive souvent que les fleurs blanches invétérées réunissent la plûpart des signes qu'on vient de marquer, comme propres aux écoulemens purulens ; mais aussi le plus souvent ne faut-il pas dans ce cas s'aviser de dis-

tinguer ces ſortes de fleurs blanches d'avec ces eſpéces d'écoulemens, parce qu'on ſçait par expérience que les fleurs blanches invétérées deviennent à la longue preſque toujours purulentes dans les perſonnes cacochymes, quoiqu'elles ne le deviennent pas dans toutes au même degré, ni dans le même eſpace de tems.

II. On peut pareillement avoir à diſtinguer les fleurs blanches d'avec l'écoulement d'une chaude-piſſe dans *trois* cas, lorſque la chaude-piſſe eſt récente; lorſqu'elle eſt invétérée, & qu'elle a dégénéré en gonorrhée habituelle; lorſque la chaude-piſſe & les fleurs blanches ſe trouvent compliquées enſemble, ſoit que la chaude-piſſe ſurvienne aux fleurs blanches, ou les fleurs blanches à la chaude-piſſe.

Dans le *premier* cas, c'eſt-à-dire tant que la chaude-piſſe eſt récente, & par conſéquent inflammatoire, le diagnoſtic eſt aſſez facile.

1°. En ce que dans les fleurs blanches il n'y a point d'ardeur d'urine; & qu'il y en a dans la chaude-piſſe récente.

2°. En ce que dans les fleurs blanches, il n'y a point d'inflammation ni dans la vulve, ni dans le vagin; & que dans la chaude-piſſe récente il y a inflammation dans l'un ou dans l'autre endroit, & ſouvent dans tous les deux.

3°. En ce que dans les fleurs blanches, les femmes ſouffrent ſans douleur l'appro-

che des hommes; & qu'elles ne peuvent pas la souffrir sans douleur dans la chaude-pisse récente.

4°. En ce que dans les fleurs blanches il y a presque toujours douleur aux lombes, plus ou moins vive, & qu'il n'y en a point du tout dans la chaude-pisse récente.

Dans le *second* cas, c'est-à-dire, quand la chaude-pisse a dégénéré en gonorrhée habituelle, le diagnostic est plus difficile, & l'on ne peut le fonder que sur les signes suivans.

1°. Sur ce que l'écoulement des régles subsiste sans diminution dans la gonorrhée habituelle; au lieu qu'ordinairement il cesse ou diminue dans les fleurs blanches de la même date.

2°. Sur ce que la gonorrhée habituelle a été précédée par les signes, qui sont propres à la chaude-pisse récente & inflammatoire; au lieu que ces signes n'ont point précédé dans les fleurs blanches.

3°. Sur ce que dans la gonorrhée habituelle l'écoulement est très-médiocre; au lieu qu'il est ordinairement plus abondant dans les fleurs blanches.

4°. Sur ce que la gonorrhée habituelle se communique à ceux qui ont commerce avec les malades; au lieu que les fleurs blanches ne sont jamais contagieuses, & qu'elles n'aboutissent au plus qu'à produire de légeres excoriations sans suite.

Dans le *troisieme* cas, ce'st-à-dire quand

les fleurs blanches & la chaude-pisse se trouvent compliquées, ou c'est (1°). Parce que la chaude-pisse survient aux fleurs blanches; & alors on a eu le tems de reconnoître d'avance les fleurs blanches par les signes qui leur sont propres, & qu'on a rapportés au commencement de cet article : & quand la chaude-pisse survient, on doit la reconnoître par les signes qui la désignent, tels que l'ardeur d'urine; la chaleur, la phlogose, l'inflammation des parties, la douleur dans l'acte vénérien, &c.

Ou c'est 2°. Parce que les fleurs blanches surviennent à la chaude-pisse, ce qui est pourtant rare, & alors on a dû d'avance distinguer par ses signes la chaude-pisse quand elle a commencé; & on peut distinguer à leur tour les fleurs blanches, par les signes qui les caractérisent, quand elles surviennent.

III. Les signes qu'on vient de rapporter suffiroient pour distinguer les fleurs blanches d'avec la chaude-pisse & même d'avec la gonorrhée habituelle & virulente, si l'on pouvoit toujours compter sur la vérité du rapport qu'on fait. Mais il arrive quelquefois que les malades n'ont eu que des chaudes-pisses légeres, qui n'ont pas causé assez d'ardeur d'urine, ni assez de chaleur dans les parties pour se faire remarquer; d'autre fois il arrive que les malades peu attentives ou mal instruites ne se

ſont pas apperçues de ces accidens, quoique plus marqués, ou les ont négligés comme de peu de conſéquence; enfin il arrive plus ſouvent encore que les malades ont de fortes raiſons de cacher ce qu'elles ont eu & qu'elles ont obſervé, pour tâcher de faire prendre le change. Dans ces cas, voici les moyens de ſe tirer de l'incertitude où elles laiſſent par ſimplicité, ou d'éviter les piéges qu'elles tendent par malice, & de ſe procurer les lumieres néceſſaires pour juger ſi l'écoulement, dont elles ſe plaignent, doit être rapporté à une gonorrhée virulente habituelle, ou à de ſimples fleurs blanches.

1°. On doit d'abord bien peſer la quantité de l'écoulement. En général, l'écoulement eſt toujours médiocre dans la gonorrhée habituelle, au lieu qu'il eſt ordinairement aſſez abondant dans les fleurs blanches. Ainſi l'on peut décider aſſez sûrement pour les fleurs blanches, quand l'écoulement eſt abondant; mais il ne faut pas diſſimuler que quand il eſt médiocre, ce ſigne n'eſt pas auſſi déciſif pour la gonorrhée, parce qu'il y a des fleurs blanches, qui ne ſont guere plus abondantes qu'une ſimple gonorrhée.

2°. Dans ce dernier cas, il faut avoir recours à la viſite des malades. On diſtingue dans les femmes trois ſiéges de la chaude-piſſe, & par conſéquent tout autant de ſiéges de la gonorrhée habituelle. (1°). La

prostate, d'où la matiere coule dans le haut de la vulve par les orifices des lacunes à droite & à gauche de l'urèthre : (2°). Les glandes de Cowper placées au bas de la vulve dans l'isthme, ou autour de l'entrée du vagin, d'où la matiere coule dans le bas de la vulve près de l'anus, ou dans le fond de la vulve, près de l'entrée du vagin : (3°). Les glandes mêmes du vagin, d'où la matiere tombe dans le canal du vagin, & s'écoule de-là dans la vulve.

Dans les deux premiers cas, par la visite des malades, ou l'on s'assure de la réalité de la gonorrhée, quand on voit à l'œil la matiere sortir des lacunes ou des orifices des glandes de Cowper; quand on la voit à l'œil se ramasser au haut, au bas, au fond de la vulve, sans que rien coule du vagin; quand on distingue à l'œil la rougeur de l'extrêmité des lacunes, ou des orifices des glandes de Cowper : ou l'on s'assure, au contraire, qu'il n'y a que de simples fleurs blanches, quand on voit la matiere couler du vagin, sans aucune altération dans les extrêmités des différens canaux excrétoires de la prostate & des glandes de Cowper.

3°. Mais on n'a pas le même avantage dans le troisieme cas, parce que dans la gonorrhée du vagin la matiere coule du fond du vagin, même, comme dans les fleurs blanches les plus simples. Il ne reste donc alors d'autre ressource que

de s'informer de la conduite des malades, ou de celle de leurs maris, si elles sont mariées; & si l'on a des soupçons raisonnables, on doit employer sans hésiter les remédes, qui conviennent pour la gonorrhée, & qui heureusement ne sont pas contraires aux fleurs blanches. Cette pratique procurera biontôt les éclaircissemens nécessaires, car si elle réussit en plein, c'est une preuve que le mal n'étoit qu'une simple gonorrhée; si elle ne réussit point du tout, c'est une marque que le mal n'est que des fleurs blanches; si elle réussit mais ne réussit qu'imparfaitement, on aura raison d'en conclure, que le mal étoit une gonorrhée & des fleurs blanches compliquées ensemble.

IV. On ne seroit jamais dans cet embaras, s'il étoit vrai qu'il y eût un signe certain pour distinguer l'écoulement de la gonorrhée d'avec celui des fleurs blanches, comme plusieurs (1) Médecins l'ont

(1) Johannes Fernelius, *Patholog. Lib. VI. cap.* 16.

Jean Liebault, *De la santé, fécondité & maladies des femmes. Lib. II. cap.* 86.

Ludovicus Mercatus, *De affection. Mulier. Lib. I. cap.* 15.

Rodericus à Castro, *De Morbis Mulierum. Lib. I. cap.* 14.

Lazare Pé, *Maladies des Femmes, Lib. II. cap.* 36.

Jacobus Primerosius, *de Morbis Mulierum.*

François Mauriceau, *Maladies des Femmes*

prétendu. A les en croire, il n'eſt queſtion que de s'informer ſi l'écoulement dont on ſe plaint, dure pendant les régles, ou s'il ceſſe quand elles coulent. Dans le premier cas, c'eſt toujours, ſelon eux, une chaude-piſſe ou une gonorrhée ; ce ne ſont jamais que des fleurs blanches dans le ſecond.

On n'a pas cru néceſſaire de mettre ici les paſſages des Auteurs, qui ont avancé ces faits comme des faits certains, on s'eſt contenté de les indiquer, afin qu'on pût les conſulter ; mais on a trouvé à propos de rapporter les propres paroles de Baglivi, (1) qui, ſans citer perſonne, prononce comme de ſon chef ſur cette matiere du ton le plus déciſif. Cet exemple pourra ſervir à mettre en garde les jeunes Médecins contre l'air de confiance, avec lequel cet Auteur a coutume de décider dans les cas même les plus problématiques.

Fluor albus uterinus, dit-il, *& gonorrhœa gallica adeò ſimilibus concomitantur ſymptomatis, ut quiſquis Medicorum ferè ſemper decipiatur in illorum diagnoſi, præſertim cùm mulierculæ verecundiâ per-*

groſſes. Traité Anatomique des Parties des Femmes qui ſervent à la génération, *cap.* 6.

Gualtherus Charleton, *De cauſis catameniorum & uteri Rheumatiſmo*, *cap.* 8.

Petrus Freſart ; *Emmenolog. cap.* 10.

(1) *Praxeos, Lib.* II. *cap.* 8. *Artic.* 3.

fusæ gonorrhæam per impurum scortum contractam fluoribus uterinis mentiantur. Ne succedant in posterum hæc incommoda, dabo signum infallibile tales morbos ad invicem distinguendi. Pete à muliere, an superveniente menstruo sanguinis fluxu, perseveret quoque eodem tempore fluor ille albæ materiæ; si dicat quòd sic, significato eidem quòd morbus, à quo divexatur, sit gonorrhæa gallica; si verò, durante menstruatione fluor albus evanescat, & eâdem finitâ denuò regrediatur, pro certo habeas mulierem fluore uterino laborare. Cætera signa fallunt, hoc verò constans est & mulierum dolum apertè deludit.

Mais, malgré le nombre de suffrages, & le ton décisif de Baglivi, qui semble les autoriser, rien n'est plus mal fondé, rien n'est plus faux que ce prétendu signe. 1°. L'écoulement des fleurs blanches ne cesse point pendant les régles, il ne fait que disparoître, parce que l'écoulement du sang, qui vient des mêmes endroits, ne permet plus de le distinguer. 2°. Il est évident que dans la gonorrhée, qui a son siége dans les glandes du vagin, & c'est de celle-là dont il s'agit ici, la même chose doit arriver par la même raison, attendu que le sang des régles, qui se mêle alors intimement avec la matiere même de la gonorrhée, l'empêche de pouvoir être distinguée, & voilà ce qui rend absolument inutile ce prétendu signe dans

cette espéce de gonorrhée, dont il est principalement question. 3°. J'ajoute que ce signe est inutile de même dans les gonorrhées des glandes de Cowper, & même dans celles des prostates, lorsque les régles sont abondantes, parce qu'il est impossible que toute l'étendue de la vulve ne soit pas alors inondée du sang qui coule du vagin, ce qui doit altérer la matière qui sort des canaux excrétoires de ces glandes, & empêcher de la pouvoir distinguer.

V. Nous aurions grand tort de nous être tant occupés d'un diagnostic aussi difficile, s'il étoit vrai, comme le prétend Pitcarn, que ce diagnostic fût inutile. Il ne faut pas même s'aviser, selon lui, de distinguer la gonorrhée virulente d'avec les fleurs blanches, parce que les fleurs blanches, même lorsqu'elles n'ont rien de vérolique, ne peuvent presque jamais se guérir que par les remédes des maux vénériens : *Non opus est*, (1) dit-il, *distinguere inter fluorum muliebrem gallicum & non gallicum, cum rarò (secùs ac in viris) possit fluor albus tolli, etiamsi virulentus non sit, nisi remediis lui gallicæ propriis.*

C'est sur ce principe, que cet Auteur n'ordonne point de remède pour les fleurs blanches, où il ne fasse entrer le

(1) *Elementor. Medecin.* Cap. 27.

mercure doux, le cinnabre, le gayac, la salsepareille, &c. mais ce principe est faux, & cette pratique dangereuse. La raison fait assez comprendre que les remédes anti-vénériens ne sçauroient convenir aux écoulemens, qui n'ont rien de vénérien; & sur cet article l'expérience est parfaitement d'accord avec la raison.

Diagnostic des espéces du mal. Quand la maladie est une fois bien reconnue, il faut tâcher d'en distinguer les différentes espéces, & pour en juger, il faut examiner l'état des chauffoirs.

I. Les fleurs blanches sont laiteuses, quand la matiere est épaisse, qu'elle s'arrête sur un des côtés du chauffoir, sans en pénétrer les plis, qu'elle poisse beaucoup, &c. Et on les regarde comme laiteuses de la premiere, de la seconde, ou de la troisieme espéce, suivant quela matiere est plus ou moins blanche, ou qu'elle a plus moins de rapport avec l'eau de gruau.

Les fleurs blanches sont au contraire lymphatiques, quand elles sont séreuses, qu'elles s'imbibent facilement dans les plis du chauffoir & les pénétrent, qu'elles poissent ou peu, ou point, &c.

II. Le simple examen des chauffoirs instruit de même si la matiere de la perte est blanche, jaune, verte, rouge, & à quel degré elle l'est; comme aussi si elle a de l'odeur, & à quel degré elle en a.

III. Ce n'est guere que par le rapport

des malades, qu'on peut ſçavoir ſi la matiere eſt âcre, ſi elle ronge ou excorie les parties, ſi elle cauſe des cuiſſons, &c. ou ſi elle eſt au contraire exempte de ces mauvaiſes qualités.

IV. Enfin, c'eſt des malades qu'on doit encore apprendre ſi l'écoulement des fleurs blanches eſt habituel, ou ſujet à des intermiſſions, ſi ces intermiſſions ſont périodiques ou non, ſi l'écoulement habituel ne ſouffre pas des variations, & ſi ces variations ne ſuivent pas quelque ordre réglé, &c.

Diagnoſtic des cauſes du mal. Le troiſiéme article du diagnoſtic des fleurs blanches, regarde les cauſes qui les produiſent; & ces cauſes ſont différentes ſuivant la différence des eſpéces de fleurs blanches.

I. Si l'humeur des fleurs blanches eſt laiteuſe, c'eſt-à-dire, ſemblable à du lait, ou à du petit lait ou à de l'eau de gruau, on ne doit attribuer le mal qu'à l'épanchement de l'humeur laiteuſe de la matrice; & cet épanchement, du moins quand il commence, ne reconnoît pour cauſes en général, que l'abondance & la fluidité de l'humeur laiteuſe de la matrice, ou la dilatation & le relâchement des orifices des vaiſſeaux deſtinés à la contenir; mais l'application de ces cauſes varie dans les cas particuliers.

Ainſi 1°. Quand l'humeur eſt épaiſſe,

blanche, ſemblable à du lait, & qu'elle ne coule qu'à l'approche des régles, les fleurs ne viennent que de la trop grande abondance de cette humeur, ſur-tout ſi les malades ſont graſſes, qu'elles mangent beaucoup, qu'elles faſſent peu d'exercice, ou qu'elles aient ſupprimé leur lait depuis peu, ſuppoſé qu'elles fuſſent nourrices.

2°. Quand l'humeur eſt plus claire, mais blanche & ſemblable à du petit lait, & que l'écoulement en eſt habituel, les fleurs blanches viennent alors, & de l'abondance & de la liquidité de cette humeur, & quelquefois du relâchement des orifices des vaiſſeaux qui doivent la contenir.

3°. Quand l'humeur eſt mucilagineuſe & ſemblable à de l'eau de gruau, & que l'écoulement ne paroît que vers le tems des régles, les fleurs blanches viennent alors, ou de la ſeule liquidité trop grande de cette humeur; ou, ce qui eſt le plus ordinaire, de ſa trop grande liquidité & du relâchement des vaiſſeaux deſtinés à la contenir.

4°. Quand l'humeur eſt mucilagineuſe & ſemblable à de l'eau de gruau, & que l'écoulement eſt habituel, les fleurs blanches viennent dans ce cas, & de la trop grande liquidité de cette humeur, & du relâchement des orifices des vaiſſeaux où elle s'amaſſe.

II. Si l'humeur des fleurs blanches est séreuse & purement lymphatique, on ne peut rapporter le mal qu'à l'épanchement de la lymphe; & cet épanchement vient, ou de ce que la lymphe suinte à travers les tuniques de ses vaisseaux trop pleins, ou de ce qu'elle s'extravase hors de ses vaisseaux déchirés, ce qui dépend de la nature des causes qui occasionnent le mal.

Ainsi 1°. Si l'on sçait que la malade soit sujette à une descente de matrice; qu'elle ait dans la matrice des obstructions, des tubercules, quelque squirrhe, ou quelque cancer; que les glandes lymphatiques qui servent d'entrepôt à la lymphe qui revient de la matrice, soient obstruées, engorgées, endurcies, &c. & que l'on ait des preuves que ces différentes causes soient encore récentes, ou d'un degré d'activité médiocre, dans ces cas, les fleurs blanches lymphatiques ne doivent être attribuées qu'à un simple suintement de la lymphe, à travers les tuniques des vaisseaux lymphatiques trop pleins, sourtout quand l'écoulement est peu abondant.

2°. Au contraire, si l'on a des preuves que ces mêmes causes, ou quelqu'une d'entr'elles, soient anciennes, ou portées du moins à un degré très-fort, il est à craindre que les vaisseaux lymphatiques ne soient déjà déchirés à force d'être trop pleins, ou trop long-tems pleins; & dans ces cas, il y a lieu de soupçonner que les

fleurs blanches lymphatiques viennent déjà de l'extravaſation de la lymphe, ſurtout quand elles ſont abondantes.

3°. On ne peut point douter de la dilacération des vaiſſeaux lymphatiques, ni ſe diſpenſer de rapporter les fleurs blanches à l'extravaſation de la lymphe qui en eſt la ſuite, quand on eſt inſtruit que la tunique interne de la matrice a ſouffert quelque diſtraction violente, quelque excoriation, quelque éroſion, quelque exulcération, &c.

III. Enfin, de quelque eſpéce que ſoient les fleurs blanches, & de quelque cauſe qu'elles viennent, leur couleur, leur odeur, leur âcreté, ſont des indices certains de l'état de l'intérieur de la matrice.

Ainſi. 1°. Si l'humeur des fleurs blanches, ſoit laiteuſes, ſoit lymphatiques, eſt blanche, claire, ſans odeur & ſans âcreté, c'eſt une preuve qu'il n'y a dans la matrice aucune ſolution de continuité; ou du moins que la ſolution de continuité qui peut y être, doit être très-récente, puiſqu'elle ne ſuppure pas ſenſiblement.

2°. Que ſi au contraire l'humeur eſt jaune, verte, rougeâtre, ſi elle ſent mauvais, ſi elle eſt âcre & rongeante, on ne peut point douter alors qu'il n'y ait dans la matrice quelque déchirure, & quelque déchirure ancienne, puiſqu'elle eſt déjà ſuppurée & ulcérée.

3°. Enfin, plus la couleur naturelle de l'humeur est altérée, plus l'odeur en est fétide, plus l'âcreté en est grande, & plus on doit en conclure que l'exulcération de la matrice est grande, profonde ou ancienne.

§. VI. PROGNOSTIC.

I. EN général 1°. Les fleurs blanches sont une maladie incommode, qui rend les femmes mal propres & moins agréables à leurs maris.

2°. Les fleurs blanches sont une maladie toujours fâcheuse par les accidens qu'elles ont accoutumé d'attirer; tels que la stérilité, l'épuisement, la cachexie, la maigreur, le dégoût, les obstructions, la bouffissure, la chûte ou l'ulcère de la matrice, &c.

3°. Les fleurs blanches sont une maladie ordinairement longue, opiniâtre, difficile à guérir, sur-tout dans les femmes mal constituées, cacochymes, dont le sang est vicié, ou qui ont la matrice foible, obstruée ou entamée; & dans ces cas, la maladie dure presque autant que la vie.

4°. Les fleurs blanches ne sont incommodes, fâcheuses, difficiles à guérir, que lorsqu'elles sont habituelles & abondantes; car d'ailleurs elles sont supportables, sans danger, & même susceptibles

de guérison, quand elles sont modérées, & qu'elles laissent de longs intervalles libres.

6°. Enfin, de soi les fleurs blanches, même quand elles sont habituelles & abondantes, sont rarement une maladie mortelle, à moins qu'elles n'attirent l'hydropisie, la fiévre lente, l'ulcère, le squirrhe, le cancer de la matrice.

II. En particulier, 1°. Les fleurs blanches laiteuses sont moins fâcheuses & plus aisées à guérir, que les fleurs blanches lymphatiques, en ce qu'elles ne supposent aucun vice dans la matrice, ou qu'elles n'y supposent qu'un simple relâchement des vaisseaux laiteux, à quoi l'on peut aisément remédier; au lieu que les fleurs blanches lymphatiques supposent toujours dans la matrice, ou des obstacles, qui y arrêtent la circulation de la lymphe, & qu'il n'est pas facile d'enlever, ou des dilacérations dans l'intérieur de la matrice, qu'il est encore plus difficile de cicatriser.

2°. Entre les fleurs blanches laiteuses, celles qui sont véritablement laiteuses, sont les plus faciles à guérir, parce qu'elles ne supposent aucun vice local. Celles qui sont demi-laiteuses tiennent le second rang, parce qu'elles ne supposent le plus souvent qu'un simple excès de fluidité dans l'humeur laiteuse de la matrice, ce qu'on peut aisément corriger.

On

On doit mettre au troisiéme rang celles qui sont mucilagineuses, comme de l'eau de gruau ; parce qu'outre la trop grande fluidité de l'humeur laiteuse, elles supposent encore pour l'ordinaire un relâchement dans les orifices des vaisseaux laiteux de la matrice.

3°. De quelque nature que soient les fleurs blanches laiteuses, celles qui sont sujettes à des intermissions, soit périodiques, soit irrégulieres, se guérissent plus aisément que celles qui sont habituelles ; parce que dans ces dernieres, il y a toujours un relâchement dans les orifices des vaisseaux laiteux de la matrice, qui n'est pas dans les autres, ou du moins qui n'y est pas si grand.

4°. Il suit de-là, que plus les intermissions des fleurs blanches laiteuses seront longues & l'écoulement petit, & plus aussi les fleurs blanches seront guérissables ; & par la raison des contraires, que plus les fleurs blanches laiteuses seront habituelles & abondantes, & plus aussi elles résisteront à l'action des remédes.

5°. Entre les fleurs blanches lymphatiques, celles qui viennent du simple engorgement des vaisseaux lymphatiques, d'où la lymphe est forcée de s'échapper par voie de suintement, sont plus aisées à guérir que celles qui viennent de la dilacération ou de l'érosion de ces mêmes vaisseaux ; parce que dans ces derniers cas, il y a une

ſolution de continuité qui aggrave toujours le mal, quelque légere qu'elle puiſſe être.

6°. De quelque eſpéce que ſoient les fleurs blanches lymphatiques, elles ſont toujours d'autant plus dangereuſes, le reſte étant égal, qu'elles ſont plus abondantes ou ſujettes à des augmentations plus longues & plus fréquentes ; parce qu'il eſt évident que les cauſes qui les produiſent, doivent être dans ce cas, ou plus univerſelles dans l'étendue de la matrice ; ou du moins plus graves, ſi elles ne ſont pas plus univerſelles.

III. A choſes égales 1°. Les pertes blanches âcres, rongeantes, fétides, ſont plus dangereuſes & plus opiniâtres que celles qui n'ont ni odeur, ni acrimonie, parce qu'elles menacent la matrice d'une exulcération plus prochaine, ou même qu'elles ſuppoſent le plus ſouvent cette exulcération déjà faite.

2°. Les pertes jaunes, verdâtres, rougeâtres, &c. ſont plus dangereuſes & plus opiniâtres, que celles qui ſont blanches ou claires, parce qu'elles ſont toujours plus âcres & plus rongeantes.

3°. Les pertes invétérées ſont plus difficiles à guérir que les pertes récentes, parce qu'elles ſuppoſent une cauſe plus ancienne & plus ſuſpecte, parce qu'il y a plus ſujet de craindre que la face interne de la matrice n'en ſoit déjà entamée.

4°. Les pertes accompagnées de douleur dans la matrice, sont plus dangereuses que celles qui sont sans douleur; parce que la douleur est une marque que la matrice est enflammée, ulcérée, ou menacée de cancer; ce qu'on n'a pas à craindre, quand il n'y a point de douleur dans la matrice.

5°. Les pertes sont ordinairement plus aisées à guérir & moins dangereuses dans les jeunes femmes, en qui le sang est pour l'ordinaire plus doux, & le ressort de la matrice plus fort, ou du moins plus aisé à rétablir, que dans les femmes âgées, en qui le sang est plus âcre, & le relâchement de la matrice plus difficile à corriger.

IV. On doit regarder comme absolument incurables, 1°. Les fleurs blanches invétérées, sur-tout dans les femmes d'une constitution délicate, ou qui sont âgées, cacochymes, &c.

2°. Les fleurs blanches qui dépendent du squirrhe, de l'ulcère, ou du cancer de la matrice; ou qui ont déjà dégénéré en quelqu'une de ces maladies, parce que ces maladies sont incurables.

3°. Les fleurs blanches qui sont accompagnées de douleurs lancinantes dans la matrice; car ces douleurs annoncent toujours une disposition carcinomateuse actuelle ou prochaine.

4°. Les fleurs blanches qui ont jetté les malades dans la fiévre lente, dans

le marasme, dans l'anasarque, dans l'hydropisie, d'où il est presque impossible de les retirer.

V. Dans aucun cas 1°. On ne doit songer à arrêter l'écoulement des fleurs blanches, qu'après avoir préparé les malades par des remédes propres à évacuer les humeurs vicieuses, à adoucir le sang, & à rétablir les digestions.

2°. Dans aucun cas, à l'exception seule des fleurs blanches purement laiteuses, qui ne viennent que de la trop grande abondance du lait utérin, on ne doit pas entreprendre d'arrêter brusquement l'écoulement des fleurs blanches, de peur que l'humeur retenue n'affecte quelque partie plus importante.

3°. Dans aucun cas, il ne faut entreprendre de guérir, quand même on le pourroit, les fleurs blanches qui sont invétérées dans les femmes mal constituées, cacochymes, déjà âgées, &c. de peur de les jetter dans quelque maladie encore pire; mais il faut se contenter dans ces cas de la curation palliative.

4°. Il faut employer la même curation dans tous les autres cas où les fleurs blanches sont incurables, & où par conséquent l'unique ressource qui reste, est de rendre le mal plus supportable.

§. VII. CURATION.

COMME les fleurs blanches ſont de deux eſpéces, ou laiteuſes ou lymphatiques, & que ces deux eſpéces conſtituent deux maladies différentes, il s'enſuit que la curation en doit être différente auſſi. Ainſi il convient de la traiter en deux articles ſéparés. On y en joindra même un troiſiéme, pour la cure palliative de l'une & de l'autre eſpéce de fleurs blanches, quand on ne pourra pas réuſſir à les guérir radicalement, ou que le mauvais état des malades ne permettra pas même de l'entreprendre.

Curation des Fleurs blanches laiteuſes.

LES fleurs blanches laiteuſes dépendent de trois cauſes, ou de la trop grande abondance de l'humeur laiteuſe, ou de la trop grande fluidité de cette humeur, ou du trop grand relâchement des orifices des vaiſſeaux de la matrice, deſtinés à la contenir.

I. Si l'humeur laiteuſe ne péche qu'en ce qu'elle eſt trop abondante, ce qui fait qu'elle remplit trop ſes propres vaiſſeaux, & force leurs orifices à s'ouvrir trop tôt, pour la laiſſer s'écouler, il faut dans ce cas pour y remédier :

1°. Ordonner aux malades un régime de vivre convenable, & les obliger de se modérer sur la quantité de la nourriture, de se réduire à ne manger que des alimens moins succulens, de faire plus d'exercice, de dormir moins, &c.

2°. Les faire saigner souvent, pour diminuer le volume du sang & des humeurs, & les faire toujours saigner du bras, pour mieux détourner le sang de la matrice.

3°. Les purger fréquemment, pour entraîner par en bas une partie du chyle des premieres voies, & procurer en même tems & par le même moyen, d'autres évacuations qui désemplissent les vaisseaux par les urines ou par les sueurs.

4°. Les faire vomir de tems en tems dans les mêmes vues, supposé que leur constitution délicate, ou le mauvais état de leur poitrine, ne s'opposent pas à cette indication.

5°. Leur faire servir tous les jours des lavemens, avec la décoction de la racine d'aristoloche, des feuilles d'armoise, ou de mercuriale, ou des fleurs de camomille, de mélilot, de matricaire, &c. où l'on ajoutera de l'huile d'anet, ou de laurier, à la dose d'une once, pour les rendre carminatifs, ou qu'on rendra purgatifs, en y délayant de la pulpe de casse, ou du diaphenic, ou en y faisant bouillir un ou deux gros de feuilles de senné.

6°. Enfin, si le mal résiste, ordonner des diurétiques ou des sudorifiques, pour détourner par les urines ou par les sueurs, une partie de l'humeur laiteuse trop abondante; ou du moins des fondans & des apéritifs, pour atténuer cette humeur & la mettre en état de passer des vaisseaux laiteux de la matrice, dans les veines lymphatiques, qui en prennent naissance, & suivre ainsi le cours ordinaire de la circulation de la lymphe.

II. Si l'humeur laiteuse est trop fluide, & qu'elle s'échappe insensiblement par les orifices de ses propres vaisseaux sans aucun relâchement de leur part, il faudra, pour y remédier, travailler à la rendre plus épaisse par les remédes suivans.

1°. Par l'usage d'alimens nourrissans & incrassans, comme les bons potages, les crêmes de ris, les gruaux, les semoules, &c. cuits avec du bouillon, ou du lait d'amandes.

2°. Par l'usage du lait d'ânesse, pris une ou deux fois le jour, ou de celui de vache pris de même le matin & le soir, ou même pris pour toute nourriture, supposé que l'estomac puisse le soutenir.

3°. Par l'usage des tisannes propres à donner un peu plus de liaison aux principes du sang, comme la tisanne de racines de guimauve, de nénuphar, ou de grande consoude.

4°. Par l'usage modéré des narcotiques, pour faire dormir la malade, ce qui contribue très-efficacement à épaissir le sang & les humeurs.

5°. Par l'usage des absorbans ou astringens, dont on va parler dans l'*art. suivant*, & entre lesquels on choisira les plus doux & les moins styptiques.

III. Si les orifices des vaisseaux laiteux sont trop ouverts, & qu'ils ne puissent plus contenir l'humeur laiteuse, qui y aborde, il faudra tâcher d'en rétablir le ressort en les desséchant & les fortifiant, ou en les resserrant & les fronçant.

On emploie dans la *premiere* vue, c'est-à-dire, pour les dessécher & les fortifier :

1°. Les bains & les étuves des eaux thermales, sur-tout de celles qui sont bitumineuses ou sulfureuses.

2°. Les douches sur les reins, les lombes, l'os sacrum avec les mêmes eaux, ce qu'on répetera plus ou moins, suivant la qualité des eaux.

3°. Les injections avec les mêmes eaux dans la matrice, ou les fumées de ces eaux, reçues par un entonnoir.

4°. L'usage intérieur des mêmes eaux, à la dose & pendant le tems qui convient suivant leur qualité & leur effet.

5°. Les sudorifiques, comme les bouillons de vipères pendant douze, quinze, vingt jours; ou les tisannes & les bochets avec la guayac, le sassafras, la squine,

la salsepareille, &c. pendant quinze jours, trois semaines ou un mois.

6°. Les diurétiques, comme les bouillons ou les tisannes avec les racines de persil, de panicault, *Eryngium*, d'arrête-boeuf, *Anonis*, &c. les cloportes, le sel de Glauber, l'*Arcanum duplicatum*, &c. pendant le temps que l'on jugera à propos.

7°. En particulier la décoction de la racine de cabaret, *Asarum*, & de celle de ache, *Apium*, dont Galien (1) se servoit avec succès pour guérir les fleurs blanches invétérées de la femme de Boethus, & qui peuvent tenir leur rang entre les diurétiques.

Pour remplir la *seconde* indication, c'est-à-dire, pour resserrer & froncer les orifices des vaisseaux laiteux de la matrice, on peut se servir ou des vulnéraires légérement astringens, qui resserrent doucement, ou des astringens tout purs, qui resserrent plus fortement.

(1) Lib. *de Præcognit, ad Posthumum. cap.* 8.



1°. Les Vulnéraires légérement astringens sont,

RACINES.

du Sceau Notre-Dame. *Sigillum beatæ Mariæ.* de grande Consoude.	En tisanne ou en décoction depuis une demi-once jusqu'à une once sur une pinte d'eau.

FEUILLES.

* De Bugle. * De Sanicle. * De Paquerette. *Bellis flore albo.* De Menthe. De Sauge. * D'Argentine. * De Pied-de-Lyon. *Alckimilla.* De Verge dorée. * De Marrube. De Calament. * De Pouliot. *Pulegium* De Romarin. * De Pyrole. * De Toute-bonne. *Sclarea sive Horminum.* De Nummulaire.	En tisanne, décoction, ou bouillon, depuis une demie poignée, jusqu'à une poignée par prise.

SUCS.

* Le Mastich. * Le Ladanum. * La Myrrhe.	En poudre & en substance, depuis un ℈ß, jusqu'à ℈j ou ℈jß.

BOIS.

* Le Lentisque. Le bois de Genevrier.	En décoction, à la dose de ℥j. sur une pinte d'eau. En substance & en poudre depuis ℈j jusqu'à ℈ij.

BAUMES.

* De Pérou, sec ou liquide. De Tolu. * De Copaü. * De Canada.	Par gouttes, depuis IV. jusqu'à X. roulées dans du sucre rapé, ou entre deux couches de syrop.
* La Térébenthine.	Depuis ℈j jusqu'à ʒß. délayée dans un jaune d'oeuf.



2°. Les Astringens purs sont les

VÉGÉTAUX.

RACINES.

* De Bistorte. * De Tormentille. * De Filipendule. De Sceau de Salomon. De Pimprenelle. De Quinte-feuille.	En décoction, depuis ℥j. jusqu'à ℥jß. sur une pinte d'eau.

FEUILLES.

De Plantain. * D'Ortie morte. *Lamium* ou *Galeopsis.* * De Mille-feuille. * De Turquette, *Herniaria.* * De Boursette. *Bursa Pastoris.* * De Presle. *Equisetum.* De *Thalictrum.*	En décoction, depuis une demie poignée jusqu'à deux sur chaque pinte d'eau. Le suc clarifié jusqu'à deux onces.



FLEURS.

* Les Balaustes. * Les Roses rouges de Provins. Le *Bedeguar*, ou Eponge d'Eglantier.	En décoction, jusqu'à ℨß. par pinte. En substance, jusqu'à ℈ij. en poudre.

FRUITS.

Les glands rôtis au four avec leurs cupules. * Les noix de Gales. * Le fruit de Sumach. Les noyaux de Datte. Les Coquilles de Noisettes.	De même.

SUCS.

* Le Sang de Dragon. * Le Mastich. L'hypociste. *L'Acacia vera.* * Le Cachou. brut, *Catechu.*	En substance, réduits en poudre depuis ℈ß. jusqu'à ℨß. En décoction, à double dose,

BOIS, OU ECORCES.

Les Santaux.	En décoction & rapés, à la dose d'une once par pinte.
Le Liége brûlé.	En substance & en poudre, depuis ℈ß. jusqu'à ℈j.

ANIMAUX.

* L'Os de Seche. La Tête de Brochet. Les Coques des œufs couvés. * L'Yvoire porphyrisée.	En poudre, depuis ℈ß. jusqu'à ʒß.

MINÉRAUX.

* Les Coraux préparés. * Le Succin ou Karabé. * La Terre Scellée. L'Ostéocolle. * L'Alun de Roche.	En poudre depuis ℈ß. jusqu'à ℈j.

PREPARATIONS.

Les Syrops de Grenades. de Corail. de Roses rouges. de Roses seches. de grande Consoude. d'Ortie.	A la dose d'une ou de deux onces.

LES EAUX.

De Pied de Lion. D'Argentine. De Mille-feuille. D'Ortie-morte. De Feuilles de Chêne.	De même.

AVEC ces différens remédes choisis & dosés comme il faut, on peut faire, à son gré, ou suivant le goût des malades, des tisannes, des apozèmes, des bouillons, des potions, des juleps, des bols, des opiates, des poudres, des tablettes, &c. en suivant les régles convenables pour la manupilation de chaque espéce de composition.

IV. Enfin, si les causes des fleurs blanches laiteuses se trouvent compliquées, ou deux à deux, ou même toutes les trois classes ensemble, il faudra dans ce cas combiner aussi les remédes qui conviennent à chaque classe de ces causes, pour proportionner la qualité de la curation à l'état du mal.

Curation des Fleurs blanches lymphatiques.

Les fleurs blanches lymphatiques reconnoissent deux premieres causes; le suintement de la lymphe à travers les tuniques des vaisseaux destinés à la contenir, quoique ces vaisseaux soient entiers; ou l'épanchement de la lymphe hors de ses propres vaisseaux, quand ils sont déchirés. D'*un* côté, la premiere de ces causes, c'est-à-dire, le suintement vient de ce que les vaisseaux lymphatiques sont trop pleins de la lymphe, qui y est arrêtée, ou par le tiraillement que cause la chûte de la matrice, ou par l'obstacle qu'opposent les ganglions, les tubercules, les squirrhes, les obstructions de la matrice. De l'*autre* côté, l'autre cause, c'est-à-dire, l'épanchement est toujours la suite des gerçures, des entamures, des déchirures, qui arrivent dans la tunique intérieure de la matrice, & par conséquent dans les vaisseaux lymphatiques qui l'ar-

rosent. Ainsi, dans la curation des fleurs blanches lymphatiques, il faut avoir attention à trois causes: 1°. A la chûte de la matrice: 2°. Aux obstructions, tubercules, ganglions, squirrhes de la matrice: 3°. Aux gerçures, déchirures, entamures de la tunique intérieure de la matrice, & des vaisseaux lymphatiques qui s'y distribuent.

I. Quand les fleurs blanches lymphatiques sont causées ou entretenues par la chûte de la matrice, il faut employer sans délai les remédes qui conviennent pour cette maladie, & qu'on trouvera dans le *Chapitre X du Livre II.* Mais en attendant qu'ils aient un succès heureux, on doit se servir d'un cercle utérin pour contenir la matrice. Souvent même le mal est si grand ou si invétéré, qu'on ne peut guere espérer de le guérir radicalement, & qu'il n'y a d'autre ressource que de tâcher d'en diminuer les mauvais effets & d'en prévenir les suites par l'usage continuel de ce cercle.

II. Quand les fleurs blanches lymphatiques dépendent d'obstructions, de tubercules, de ganglions, ou de squirrhes de la matrice, il faut s'attacher à guérir ou à diminuer ces maux autant qu'on peut; & employer pour cet effet les délayans & les apéritifs, ou séparément ou ensemble, selon l'état du mal & la constitution des malades. On parlera amplement des dé-

layans dans l'*art. suivant*, à l'occasion de la cure palliative. Quant aux apéritifs & aux fondans, quoiqu'on en ait déjà parlé dans les *Chap. IV & VIII*, en parlant des régles supprimées & des pâles couleurs, on ne laissera pas de rapporter ici les remedés de cette classe les plus usités.

VÉGÉTAUX.

1°. *RACINES.*

* D'Asperges. * De Panicault. *Eryngium.* * D'Arrête-boeuf. *Anonis.* * De Petit Houx. *Bruscus.* * De Garance. *Rubia Tinctorum.*	Depuis ʒj. jusqu'à ʒjß.
* De Patience Sauvage *Lapathum acutum.*	Depuis ʒß. jusqu'à ʒj.

FEUILLES.

* De Chicorée Sauvage. * De Pimprenelle. * De Scolopendre. * D'Aigremoine. * De Cresson de Fontaine. * De Cerfeuil.	Depuis une poignée jusqu'à deux.

ANIMAUX.

* Cloportes.	xx ou xxx. par pinte.

SELS.

* Sel admirable de Glauber. * *Arcanum duplicatum.*	Depuis ʒß. jusqu'à ʒj. par prise.

Avec quoi on fait des tisannes, des apozèmes, des bouillons, qui réunissent les qualités & les avantages des délayans & des fondans. On n'a qu'à choisir les racines, les feuilles, les sels qu'on jugera les plus convenables.

2°. GOMMES OU RESINES.

* Gomme Ammoniac. Opoponax. * Galbanum. Sagapenum. Bdellium.	Depuis iv. grains jusqu'à x.

3°. *PREPARATIONS MARTIALES.*

* Saffran de Mars apéritif. * Rouille de Fer porphyrisée. * Saffran de Mars preparé à l'eau, ou Ethiops Martial. * Sel de Mars de riviere.	Depuis xij. jusqu'à xxiv. grains.
* Fleurs Martiales.	Depuis viij. jusqu'à xvj. grains.

4°. *PREPARATIONS MERCURIELLES.*

qui ne purgent pas.

* Ethiops minéral préparé par le feu.	Grains xv ou xx.
* Cinabre artificiel.	Grains iv jusqu'à viij.

5°. *ANIMAUX.*

Poudre de Cloportes.	Jusqu'à ℈j. & ℈ij.

Avec quoi, en choisissant deux ou trois de ces drogues, on peut composer des poudres, des bols, des opiates, des pillules, dont on peut faire usage avec les bouillons & les apozèmes marqués ci-dessus.

III. Quand les fleurs blanches lymphatiques viennent des déchirures ou gerçures de la tunique interne de la matrice, & des vaisseaux lymphatiques dont elle est parsemée; il faut d'abord faire usage des remédes glutinans & des nourritures farineuses, pour consolider les parties déchirées, & passer ensuite aux vulnéraires pour affermir la cicatrice.

1°. Les remédes glutinans sont:

LES RACINES.

* De Guimauve. * De grande Consoude. *Symphytum majus.* * De Nénuphar. *Nymphæa.*	Une once.

LES FEUILLES.

* De Bouillon blanc. *Verbascum.* * De Pourpier. * De Laitue. * De Bourrache. De *Cymbalaria.*	Une ou deux poignées.

Avec quoi l'on fait des tisannes, des bouillons, des apozèmes, ausquels on peut ajouter la corne de cerf, ou l'yvoire rapées, à la dose d'une demie once par pinte.

2°. Les nourritures farineuses sont:

Le Ris.
Les Gruaux d'Orge, d'Avoine,
L'Orge perlé.
La Semoule.
Le Vermichel.
Le Sagou. ¶

dont on se sert pour nourrir les malades pendant les premiers jours, & à quoi l'on doit ajouter les bouillons de poisson, de grenouilles, de limaçons ou de tortues, quand il s'agit d'adoucir & d'incrasser le sang plus efficacement.

¶ Le Sagou vient des Indes Orientales, C'est la moëlle d'une espéce de Palmier, qui y croît, & qu'on appelle *Toda Panna*. On abbat ces arbres, quand ils sont d'une certaine grosseur, on en fend le tronc, on en détache la moëlle, qui est abondante, on la pile dans un mortier, on la réduit en pâte, & on la délaye dans de l'eau qu'on passe, on laisse rasseoir ce qui est passé, & après avoir versé l'eau qui surnage, on fait sécher le sédiment, dont on forme des pelottes, ou qu'on égraine. Le Sagou fournit une nourriture trèslégere, & très-adoucissante; on le prépare avec du bouillon ou du lait, à son choix.

3°. SUCS EPAISSIS.

Le Ladanum. L'Hypociste. L'Acacia. * Le sang de dragon.	Depuis x. jusqu'à xx. grains.

GOMMES OU RESINES.

* La Gomme arabique. * La Gomme adragant. Le Succin, ou Karabé.	Depuis xv. jusqu'à xxx. grains.

qu'on peut employer pour composer des bols, des opiates, ou des pillules dont on use conjointément avec les bouillons.

Pour ce qui est des Vulnéraires, on trouvera, ceux qui sont les plus recommandés ci-dessus *page 254 & suivantes*, & il seroit inutile de les répeter.

IV. Enfin, quand les causes des fleurs blanches lymphatiques sont compliquées ensemble ou deux à deux, ou même toutes les trois à la fois, il faut dans ces cas, comme nous l'avons dit à l'égard des fleurs blanches laiteuses, combiner ensemble les remédes, qui conviennent pour

chacune de ses causes, afin de les combattre toutes de front.

Curation palliative des Fleurs blanches.

On a vu ci-dessus §. *VI. Art. IV. & V.* les cas, où l'on ne doit point se flatter de guérir les fleurs blanches, & les cas où l'on ne doit pas entreprendre de les guérir, quand même on pourroit espérer d'y réussir. Il faut donc dans ces cas se contenter de la cure palliative, destinée à adoucir la violence du mal, & à en retarder les effets.

Dans cette vue, 1°. On doit prescrire aux malades un régime exact; les réduire, s'il se peut, aux potages, aux ris, à la semoule; ne leur permettre du moins de manger que peu de viande, bouillie ou rôtie, & leur interdire absolument toute sorte de ragoûts; leur défendre de même l'usage du vin, ou ne leur en accorder qu'autant qu'il sera nécessaire pour soutenir leur estomac.

2°. Avoir soin de les purger souvent, mais avec des médecines douces, qu'on composera avec la casse, les tamarinds, la rhubarbe, la manne, les syrops de pomme, de chicorée composés, ou de fleurs de pêcher, &c.

3°. Ordonner de tems en tems de petites saignées du bras, si les malades sont jeunes,

jeunes, ſi elles ſont mal réglées, ſi elles ont le pouls plein, & ſur-tout ſi elles reſſentent des douleurs dans la matrice ou dans le bas-ventre.

4°. Leur faire faire un grand uſage des remédes adouciſſans, humectans, délayans, comme,

Des bouillons de Poulet, de Veau, de Grenouilles, avec des herbes rafraichiſſantes, telles que la Bourrache, la Laitue, le Piſſenlit, la Pariétaire dans les perſonnes ſeches & maigres, mais auxquels on fera bien d'ajouter quelques Ecreviſſes de riviere dans les malades d'une conſtitution phlegmatique.

Des apozèmes ou décoctions avec les racines de grande Conſoude, de Guimauve, d'Oſeille, & les feuilles de Laitue, de Pourpier, de Bouillon-blanc, où l'on ajoutera quelque ſyrop approprié, à la doſe d'une once ou d'une once & demie par priſe, tels que ceux de Viollette, de Guimauve, de grande Conſoude.

Du Petit-lait clarifié & ferré, où l'on ajoutera quelques cuillerées de ſuc dépuré de Cerfeuil, d'Ortie morte, ou de Mille-feuille, & une once d'eau Seconde de chaux.

Du Lait d'Aneſſe ou de Chévre, une ou deux fois le jour, ou même de celui de Vache pris pour toute nourriture, ſuppoſé que l'eſtomac puiſſe le ſoutenir.

Des demi-bains, ou des bains entiers d'eau tiéde, pourvu que la poitrine soit en assez bon état pour en permettre l'usage.

Enfin, des eaux minérales ferrugineuses, légeres, prises à une quantité modérée; mais continuées pendant long-tems, telles que les Eaux de Forges de Passi, de Spa.

Entre ces remédes, les bouillons, les apozèmes, & même le petit-lait conviennent dans l'hiver; on doit renvoyer au printems & à l'automne l'usage du lait; & c'est dans l'été qu'on doit principalement insister sur l'usage des bains & des eaux minérales, ce qui n'empêche pas que dans des cas pressans on ne puisse faire usage de ces remédes en toute saison.

5°. Ordonner, selon le besoin, de légers narcotiques, comme la décoction d'une ou de deux têtes de pavot; le syrop de diacode ou de karabé, à la dose de trois à quatre gros; le laudanum liquide, à la dose de 10, 12 ou 15 gouttes; ou le laudanum en substance, à la dose d'un grain; les pillules de cynoglosse ou de Starkey, à la dose de quatre ou cinq grains, &c. en augmentant ces doses selon l'occurrence.

6°. Recommander aux malades non-seulement de se laver plusieurs fois le jour avec une légere décoction de racines de guimauve ou de feuilles de bouil-

lon-blanc, ou même de feuilles de cerfeuil, où l'on mêlera un peu d'eau seconde de chaux, ou quelques gouttes d'eau vulnéraire à l'eau, mais même les engager à faire des injections, du moins une fois tous les jours, avec la décoction de guimauve, l'eau d'orge, ou le petit-lait bien clarifié.

7°. Interdire aux malades, qui sont mariées tout usage du mariage, ou du moins l'usage fréquent. Leur défendre aussi toute sorte d'exercices, à pied, à cheval, en voiture & les obliger à mener une vie sédentaire, & à se tenir presque toujours assises ou couchées.

8°. Leur proposer de se laisser ouvrir aux bras un ou deux cautères, surtout à celles qui sont d'une constitution phlegmatique & pituiteuse, fort cacochymes ou déja âgées. C'est un remède souvent utile dans ces cas; mais il faut avouer que c'est un remède si lent & d'ailleurs si désagréable, qu'il y a peu de femmes qui veuillent s'y assujettir.

Précautions nécessaires dans la Curation des Fleurs blanches.

I. On ne doit jamais entreprendre de guérir les fleurs blanches, qu'après avoir travaillé à adoucir & à purifier le sang par un usage convenable des remèdes délayans & adoucissans, tels que ceux qu'on

vient de proposer pour la cure palliative.

II. Il faut même insister d'autant plus long-tems dans l'usage de ces remédes préparatoires, que les fleurs blanches sont plus invétérées, qu'elles arrivent à des malades plus cacochymes, ou qu'elles sont d'une qualité plus âcre & plus rongeante.

III. On peut employer toujours avec confiance, dans le traitement des fleurs blanches, les délayans, les humectans, les adoucissans, dans les cas où l'usage en paroîtra indiqué, parce ces remédes ne peuvent point supprimer l'écoulement tout d'un coup, & ne sçauroient faire aucune impression sur la matrice.

IV. Au contraire, on ne sçauroit être trop circonspect dans l'usage des apéritifs, des vulnéraires, des astringens, même dans les cas où ils conviennent le mieux; parce que ces remédes ou peuvent supprimer l'écoulement par force, ou peuvent attirer une inflammation dans la matrice.

V. Pour éviter ces inconvéniens, la prudence demande de joindre presque toujours les délayans avec les apéritifs; les humectans avec les astringens; les adoucissans avec les vulnéraires.

VI. Il faut même, pour plus grande sûreté, modérer l'action de ces remédes, ou du moins l'impression qu'ils peuvent faire sur la matrice, par l'usage modéré de quelques narcotiques, qu'on donne à petites doses.

VII. Malgré ces précautions, il faut encore être attentif à cesser l'usage de ces remédes, dès qu'on s'apperçoit que la matrice s'échauffe, ou qu'elle devient douloureuse.

VIII. On juge bien que dans ces principes, l'on ne sçauroit jamais approuver les injections dans la matrice, trop astringentes, comme celles qu'on pourroit faire avec la décoction de l'écorce de grenade, des balaustes, des roses rouges, sur tout si l'on y ajoutoit de l'alun, de la pierre médicamenteuse de Crollius, de la poudre de Verny, ou même du sang de dragon.

IX. On peut tout au plus permettre les fumigations avec les fleurs de sauge, de menthe, de mille-feuille, &c. ou avec le mastich, le ladanum, la gomme de genevrier, l'ambre jaune, &c. pourvu qu'on ne les emploie que dans les relâchemens de la matrice, & qu'on ne les fasse qu'à petites doses, & avec les précautions convenables, pour n'introduire la fumée que simplement tiéde.

X. Enfin, on ne doit pas se presser d'annoncer la guérison, sur la seule cessation de l'écoulement; mais il faut attendre que le cours des régles soit bien rétabli dans les femmes qui sont d'âge à être encore réglées, & dans celles qui ont passé cet âge, que le bon état se soutienne sans accident, & sans que l'humeur affecte d'autres parties.

Remédes recommandés pour la guérison des Fleurs blanches, & dont on peut user sans danger dans certains cas.

I. UN demi-gros ou un gros de térébenthine de Venise, mêlé avec un scrupule de rhubarbe en poudre, en forme de bol, sur quoi on boit un verre de tisanne dégourdie. On prend ce remède dix ou douze jours de suite; il purge doucement & il fortifie le ressort des vaisseaux de la matrice. Riviere (1) assure qu'il s'en est servi avec beaucoup de succès.

II. Le syrop de fiente d'âne. On le prépare en faisant infuser quatre poignées de cette fiente fraîche dans une chopine ou trois demi-septiers d'eau rose. On passe cette infusion en exprimant le marc, on y ajoute un poids égal de sucre & on en fait un syrop, dont la dose est d'une once le matin à jeûn pendant plusieurs jours. On a déja proposé ce remède pour la perte de sang; mais Balonius (2) le recommande aussi pour la perte blanche, comme un remède d'une vertu admirable.

III. Une décoction légere d'une once.

(1) Centur 1. *Observ.* 46.

(2) Comment. *ad Histor. II. Libr. II Consiliorum.*

de pignons ordinaires, écrasés avec leurs coques, & d'une once de gui de chêne rapé, dans deux pintes d'eau, pour en faire la boisson ordinaire pendant quelque tems. Ce reméde réunit les qualités d'un astringent & d'un glutinant. Dominique (1) Panarole vante ce reméde, comme un reméde admirable, qu'il dit avoir éprouvé plusieurs fois. On peut en faire l'essai sans inconvénient.

IV. Du bœuf fumé, bien desséché au feu & réduit en poudre, délayé dans un demi-verre de gros vin rouge, à la dose d'un gros, & pris le matin à jeûn pendant quelques jours. Ce reméde a mérité l'approbation de (2) Forestus. Ce n'est dans le fond qu'un simple astringent assez doux, mais qui n'a rien qui doive le rendre préférable à plusieurs autres remédes de la même qualité.

V. La décoction de feuilles de chêne, à la dose de cinq ou six onces, où l'on délaye un gros de caillette de liévre, & qu'on fait prendre à jeûn tous les matins pendant dix jours. (3) Mercurial propose ce reméde comme un reméde qu'il a plusieurs fois éprouvé dans des fleurs blanches invétérées, & c'est en effet un bon astringent.

VI. La décoction de guayac, ou de

(1) *Observ.* 48. *Pentecost.* 2.
(2) *Lib.* XXVIII. *Observ.* 16. *in Schol.*
(3) De Morbis Mulier. *Lib.* 4. *Cap.* 7.

ſquine, ou de ſalſepareille, ou la décoction de ces trois drogues enſemble en forme de tiſanne ſudorifique, à la doſe de deux verres par jour, l'un le matin à jeûn & l'autre l'après-midi quatre ou cinq heures après le dîner. On rend cette décoction ou tiſanne purgative, quand on le juge à propos, par l'addition des follicules de ſenné, ou des tamarinds, à une doſe convenable.

Rien n'eſt plus recommandé dans les Auteurs, qui ont écrit depuis environ deux cens ans; mais je crains bien qu'ils n'aient ſouvent confondu les fleurs blanches ſimples, avec les écoulemens vénériens ou gonorrhées virulentes. Ces décoctions & ces tiſannes peuvent convenir dans ces derniers cas dans les perſonnes graſſes & phelgmatiques; mais elles ne conviennent jamais dans les fleurs blanches, que dans les cas marqués ci-deſſus §. *VI. Art. III. n°. 5. pag.* 246.

VII. La décoction de ſaponaire, qu'on prépare en faiſant bouillir trois poignées de feuilles de cette plante, deux de feuilles de filipendule & une de feuilles de *Cymbalaria* dans neuf livres ou neuf chopines d'eau, qu'on réduit à ſix, & dont on fait prendre deux verres tous les matins à jeûn.

Ce remède a été recommandé (1) par

(1) Li Maraviglioſi Secreti di Midicina è Cirurgia, *Cap.* 9.

un célebre Empyrique, nommé Jean-Baptiste Zapata, & il a mérité l'approbation de (1) Louis Septale. Mais cette décoction n'est guere d'usage, que dans la gonorrhée virulente qui est devenue habituelle. C'est aussi cette maladie qu'il semble qu'on doive entendre par les fleurs blanches, dont parle Zapata : du moins c'est ainsi que l'a entendu (2) David Spleiss, qui a traduit en latin & commenté l'ouvrage de Zapata.

VIII. La décoction de millet dans l'eau commune, connue sous le nom de la *décoction d'Ambroise*, prise pour boisson ordinaire en forme de tisanne, & continuée pendant plusieurs jours. C'est un sudorifique ou diurétique doux, qui convient dans les cas où les vaisseaux laiteux de la matrice sont trop relâchés, & c'est apparemment dans ces cas que (3) Mercurial en a éprouvé les bons succès dont il parle.

IX. Un demi-gros ou un gros de Conserve (4) de fleurs d'ortie morte, en latin *Lamium*, avalé le matin à jeûn. On fait prendre par-dessus une ou deux tasses d'u-

(1) *Lib. VII. Animadv.* 215.

(2) Sous le titre de *Mirabilia, sive Secreta Medico-Chirurgica, ... ex Italico idiomate in Latinum versa.* Ulmæ, 1696. in-8°.

(3) De Morbis Mulier. *Lib. IV. Cap.* 7.

(4) Joh. Bauhinus 4 *Histor. Plantar. Lib. XXVIII. Cap.* 119.

ne infusion des mêmes fleurs en guise de thé. (1) Raïus approuve ce reméde dans les fleurs blanches, & il est vrai que l'ortie-morte, en qualité de plante diurétique, est très-propre à raffermir le ressort de la matrice, quand il est trop relâché, comme il arrive souvent dans les fleurs blanches invétérées.

X. La Teinture de myrrhe tirée avec l'esprit de vin tartarisé, & donnée à la dose de dix ou douze gouttes dans quelque véhicule convenable, ou dans quelque bol, pendant plusieurs jours. (2) Boerhaave loue beaucoup ce reméde dans les fleurs blanches, & il est bon; mais il est encore plus efficace, quand cette teinture est faite avec l'eau de Rabel, suivant le procédé qu'on a décrit dans le (3) Traité des Maladies Vénériennes.

XI. Le lait de vache écremé & ferré, à la dose de six ou sept onces, mêlé avec quatre onces de suc dépure de cresson & pris le matin à jeûn pendant trois semaines ou un mois avec les précautions ordinaires. C'est un reméde diurétique & adoucissant en même tems, & propre par conséquent à corriger la trop grande âcreté du suc laiteux & le trop grand relâche-

(1) *In Catalogo Plantarum Angliæ.*
(2) Chim. *Processu.* 57.
(3) *De Morbis Venereis. Lib. IV. Cap.* 12. *Pag.* 534. Seconde édition.

ment des vaisseaux de la matrice destinés à la contenir.

XII. La poudre de la racine de filipendule, délayée dans un verre de décoction de racine de panais sauvage, *Pastinaca silvestris tenuifolia C. B. P.* Ce remède est recommandé par (1) Simon Paulli, comme éprouvé dans des fleurs blanches invétérées & opiniâtres, & il a mérité l'approbation de Needham & d'Herman Corbeus, cités par (2) Raïus.

XIII. La décoction des fleurs de Melilot, dont on prend un verre le matin à jeûn pendant quelque tems. C'est un remède proposé par un Médecin (3) Allemand, dont on peut faire usage sans danger.

Remédes proposés pour les Fleurs blanches, mais suspects, & même dangereux.

I. QUELQUES Auteurs conseillent dans les fleurs blanches (4) le camphre en substance, réduit en poudre & donné à la

(1) *In quadripart. Botanico.*

(2) Histor. Plantar. *Tome I.*

(3) Johannes Michaëlis, *in not, in Schroderum.*

(4) Wolfgangus Hoeferus, *Hercul. Medic. Lib. VII. Cap. 1.*

Jean Liebault, *De la santé, fécondité & Maladies des Femmes. Liv. II. Cap.* 35.

dose d'un demi-gros; ou (1) la moitié d'une noix muscade grillée & pulvérisée. On délaye ce camphre ou cette noix muscade dans une once & demie ou deux onces d'eau-rose ou d'eau distillée de Nenuphar, & on les fait avaler le matin à jeûn pendant quelques jours de suite.

Mais il faut bien se garder d'une confiance aveugle pour ces remédes. On ne doit jamais employer dans les fleurs blanches des remédes de cette nature, atténuans, aromatiques, spiritueux, qu'avec beaucoup de discernement & beaucoup de circonspection, parce qu'ils ne conviennent que dans les cas du relâchement des vaisseaux de la matrice; qu'on ne peut dans ces cas les ordonner avec sûreté, que dans les femmes d'un tempérament gras ou pituiteux; & que dans ces femmes même la prudence veut qu'on ne les ordonne qu'à des doses plus petites, que celles qu'on propose.

II. Je ne crois pas qu'on doive approuver non plus la fécule de Bryoine, ou couleuvrée blanche, qu'un (2) Médecin Allemand donnoit à la dose d'un gros dans les tablettes suivantes.

(1) Hieronymus Reusnerus. *Observ.* 101.

(2) Gothofredus Samuel Polisius *Myrrholog. Sect. IV. Cap.* 13. *Artic.* 3.

℞ *Fæculæ Bryoiniæ* ʒj.
Seminis Papaveris albi ʒij.
Myrrhæ ʒiß.
Cum Saccharo in aquâ Cerasorum nigrorum soluto. f. Rotulæ.

La fécule de Bryoine est un emmenagogue, dont l'action porte trop sur la matrice, & peut par conséquent y causer des engorgemens fâcheux & même inflammatoires, sur-tout dans les cas où il n'y a nulle espérance de réussir à ptovoquer les régles, & ces cas sont en grand nombre dans les femmes qui ont des fleurs blanches invétérées.

III. On doit porter un jugement encore plus sévere sur l'eau proposée sous le nom d'*Eau d'Esculape*, par (1) un Médecin, ou plutôt un Empirique Espagnol, qui n'a pas laissé d'avoir de la réputation en son tems. Pour préparer cette eau, on met du vinaigre dans une cucurbite de cuivre étamée en-dedans, qu'on couvre d'un chapiteau de plomb, & on en fait la distillation en la maniere ordinaire. La liqueur qui en coule, & qui est douce & d'un jaune doré, est l'eau d'Esculape en question, dont on propose de donner le matin à jeûn deux ou trois onces pendant quelques jours, & qu'on vante comme un remède excellent pour plusieurs maux, &

(1) Giovan Battista Zapata. *Li Maravigliosi Secreti di Medicina è Chirurgia*, *cap.* 13.

ſur-tout pour les fleurs blanches les plus abondantes & plus invétérées.

Mais ce remède eſt trop ſuſpect, pour pouvoir être employé ſans imprudence. Ce n'eſt dans le fond qu'un vinaigre diſtillé, qui n'eſt devenu doux au goût & d'un jaune doré, que parce qu'il s'eſt chargé de pluſieurs parties de plomb; qu'il a détachées du chapiteau dans la diſtillation. Ce n'eſt qu'à ces parties de plomb, qu'on peut rapporter la vertu qu'on attribue à cette eau; & ce ſont ces mêmes parties de plomb, qui doivent diſſuader de s'en ſervir, pour peu qu'on veuille faire attention à ce qu'on a dit ci-deſſus *page* 162, 163, du danger qu'il y a d'employer intérieurement des diſſolutions ou des préparations de plomb.

IV. Je ne crois pas pouvoir me diſpenſer de parler de quelques remèdes contre les fleurs blanches, qu'on trouve dans une Diſſertation ſur cette maladie, jointe à un Traité intitulé, *Suite de la Deſcription des Maladies Vénériennes*, & de dire librement le jugement que je crois qu'on en doit porter. Comme cette diſſertation eſt imprimée avec Approbation & Privilege, & qu'on y parle avec beaucoup de confiance, il ſeroit à craindre qu'elle ne fît aſſez d'impreſſion ſur les perſonnes mal inſtruites, pour leur faire adopter ces remèdes, ſi l'on n'avoit pas ſoin de les avertir de leur qualité. Voici le premier de ces prétendus ſpécifiques.

„ Mettez dans une terrine, *dit l'Auteur* „ *de la Dissertation*, une livre de bon „ sublimé corrosif, & trois quarterons „ de limaille de fer; laissez la terrine à „ la cave, ayant soin de bien remuer ces „ deux drogues tous les jours; & lorsque „ le tout est dissous en forme de pâte, on „ jettera la matiere dans un chaudron „ d'eau; & avec une cuillere de fer, „ on prendra l'ébullition, qu'on jettera „ sur du papier brouillard, afin de faire „ couler l'eau & avoir la poudre, que „ l'on fait sécher, pour en user tous les „ trois ou quatre jours, à la dose de six „ à sept grains, avec cinq ou six grains „ de scammonée d'Alep. Ce reméde se „ prend dans une cuillerée de soupe, & „ l'on dîne par-dessus à son ordinaire, „ ou le soir avant souper. Ceux qui ne „ voudront pas le prendre en poudre, „ pourront l'incorporer dans la confec- „ tion amecque (*Hamec*)... Ce reméde est „ un bon fondant, agit fort doucement, „ en provoquant deux ou trois selles „.

Il est aisé de juger que dans cette manipulation, la plus grande partie du sublimé corrosif s'unit aux parties de limaille, & y demeure fortement unie, de sorte que la poudre qui reste sur le papier brouillard, contient autant de sublimé que de limaille. Ainsi, en donnant six à sept grains de cette poudre, on donnera par prise une dose d'environ trois grains ou trois

grains & demi de ſublimé corroſif.

V. Le ſecond remède qu'on recommande eſt peut-être encore plus dangereux. Cependant, *de tous ceux* que l'Auteur prétend *avoir mis en uſage depuis vingt années*, qu'il dit *avoir eu occaſion de voir de ces ſortes d'indiſpoſitions*, (des fleurs blanches) c'eſt *celui qui lui a toujours paru*, à ce qu'il aſſure, *le plus utile à ces maladies.*

„ Prenez demi-gros de bon ſublimé „ corroſif, dix-huit grains de précipité „ rouge, dix-huit grains de mercure doux, „ une demi-once de mercure coulant; tri„ turez bien le ſublimé corroſif & le mer„ cure coulant, afin de bien éteindre la „ corroſion du ſublimé; ajoutez enſuite „ le précipité rouge & le mercure doux; „ triturez encore, afin de tout unir enſem„ ble; ajoutez alors à la maſſe peu à peu, „ en triturant toujours, demi-gros de na„ cre de perles, demi-gros de canelle, & „ cinq gros de ſcammonée d'Alep; mêlez „ le tout, & en faites des bols avec le ſy„ rop de coing. On uſe de ces bols depuis „ vingt-cinq grains juſqu'à trente-ſix „.

Si ces bols ſont préparés ſelon les régles, il ne doit y avoir dans la doſe de trente-ſix grains, à laquelle on les ordonne par priſe, que douze grains de ſyrop de coings; & les poudres doivent faire les vingt-quatre grains reſtans. Sur ce pied-là, il y aura dans chaque priſe 1 grain & un tiers de

ſublimé corroſif, deux tiers de grain de précipité rouge, autant de mercure doux, 5 grains & un tiers de mercure coulant, & 13 grains un tiers de ſcammonée. Je doute que l'addition du mercure coulant puiſſe aſſez adoucir le ſublimé corroſif, & le précipité rouge pour rendre sûr l'uſage d'un pareil reméde.

VI. Pour appuyer l'action de ce reméde, l'Auteur veut qu'on donne alternativement avec ces bols, le ſyrop purgatif qui ſuit.

„ Prenez ſix gros d'agaric & ſix gros „ de ſenné; faites bouillir le tout dans trois „ chopines d'eau, juſqu'à la réduction du „ tiers. Ayez une pinte d'eau-de-vie, une „ livre de ſucre, ſix gros de ſcammonée „ d'Alep; mettez ces trois drogues en- „ ſemble dans une terrine ſur un réchaud; „ mettez le feu à l'eau-de-vie, & agitez- „ la, afin qu'elle brûle autant qu'il ſera „ poſſible; laiſſez refroidir votre liqueur, „ paſſez-la à travers une étamine, & mê- „ lez-la avec l'autre infuſion. L'uſage de „ ce ſyrop eſt d'en donner depuis ſix „ cuillerées juſqu'à huit „.

Aſſurément cet Auteur ne craignoit pas les effets de la ſcammonée d'Alep. Il en faiſoit entrer 13 grains un tiers en ſubſtance dans chaque priſe de bols, dont on vient de parler; & il donne ici huit cuillerées, c'eſt-à-dire, au moins quatre onces d'un ſyrop, qui doit contenir, tout

calcul fait, la teinture de 27 à 30 grains de ſcammonée, ſans compter la décoction du ſenné & de l'agaric, qui entrent d'ailleurs dans cette compoſition. Je doute que ſur cent femmes, qui ſont ſujettes aux fleurs blanches, on en trouvât deux qui puſſent ſoutenir l'action réitérée de tant de purgatifs, & de pareils purgatifs, ſurtout ſi elles étoient déjà épuiſées par la maladie, comme cela arrive toujours dans les fleurs blanches invétérées.

VII. Ce n'eſt pas encore tout. L'Auteur prétend qu'on doit ajouter à ces remédes l'uſage du baume ſuivant.

" Prenez ſix livres de juſquiame verte „ avec ſa racine, ſix livres de langue de „ chien & ſa racine, quatre livres de feuil- „ les de tabac, vingt-cinq pintes de vin; „ faites cuire le tout enſemble cinq à ſix „ heures, puis retirez les herbes & les ra- „ cines. Paſſez la liqueur, que vous met- „ trez dans un autre vaiſſeau; à quoi vous „ ajouterez quinze pintes de bonne huile „ vierge; faites bouillir le tout, juſqu'à „ ce que l'huile & le vin ne frémiſſent „ plus. Alors laiſſez refroidir, & verſez „ doucement cette liqueur. Il y en a, „ qui.. donnant un des bols, *N°. V.* & „ alternativement une priſe du ſyrop pur- „ gatif, *N°. VI.* font avaler dans les jours „ d'intervalle que laiſſent ces purgatifs, „ une ou deux cuillerées de ce baume; „ & c'eſt, *ajoute-t-il*, ce que je fais faire „ ſouvent „.

Il semble que cet Auteur ait pris à tâche de rassembler tout ce qu'il y a de plus suspect dans la Matiere Médicinale. A l'usage interne du sublimé corrosif, que personne n'oseroit employer, il ajoute ici une forte décoction de jusquiame & de tabac, c'est-à-dire, de deux plantes, dont l'usage interne est regardé comme très-dangereux.

VIII. On trouve dans cette Dissertation une lettre d'*un Sçavant*, qu'on ne nomme pas, mais *que la Physique & l'Anatomie*, dit-on, *ont rendu célébre*. Ce *Sçavant* Anonyme quel qu'il soit, ressemble beaucoup à l'Auteur; il suit du moins les mêmes principes. Il prétend que *pour les Ecrouelles, le sublimé corrosif est spécifique intérieurement*; & pour ne nous arrêter qu'à ce qui regarde notre sujet, il conseille dans les fleurs blanches *de faire des injections dans le vagin avec le* Lac Mercurii *de la Pharmacopée de Baltus*. Il est vrai qu'il veut *qu'on affoiblisse ce remède, en mettant* (1) *quatre onces de liqueur sur chaque gros de sublimé corrosif*. Mais il ajoute, qu'*on sera surpris en combien peu de tems ces écoulemens virulens seront arrêtés*.

Le lait de Mercure, dont parle cet Auteur, est décrit dans la Pharmacopée de

(1) Bate ne met que deux onces d'eau de fumeterre sur chaque gros de sublimé corrosif pour faire son lait de Mercure.

Bate ; & c'eſt de cette Pharmacopée qu'il entend parler, ſous le nom de *Pharmacopée de Baltus*. Selon Bate, pour faire ce lait, il faut diſſoudre ſix gros de ſublimé corroſif dans douze onces d'eau de fumeterre ; ce qui eſt à raiſon d'un gros pour deux onces, & le double par conſéquent de ce que l'Anonyme preſcrit. Bate ne dit rien ſur l'uſage de ce lait ; il ſe contente de renvoyer à ce qu'il a dit ailleurs ſur l'uſage de *l'eau mercurielle ;* mais à l'article de cette eau, il marque qu'elle eſt excellente pour les boutons, les puſtules, & les rougeurs du viſage : *Ad faciei ruborem, poſtulas, &c. curanda, certiſſima aqua.* Il ne lui donne aucun uſage interne ; & à l'égard de l'uſage externe, il avertit même qu'il ne faut que toucher légérement la peau avec de petites gouttes de cette eau, & qu'il faut les eſſuyer d'abord avec un linge : *Tange loca ſæpe cum guttulâ minutiſſimâ ſtatim exſiccando cum linteo.* Sur quoi il faut obſerver que cette eau mercurielle dont parle Bate, n'eſt compoſée que de deux gros de ſublimé corroſif, diſſous dans une livre d'une émulſion, faite avec la décoction de racine de lis, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt deux fois plus foible que le lait de Mercure de l'Anonyme. Cependant Bate, qui connoiſſoit la nature de cette eau, ne la propoſoit que comme un coſmétique extérieur, preſcrivoit de n'en toucher les endroits de la peau qui

étoient affectés, qu'avec de très-petites gouttes, & très-légérement, & vouloit qu'on eût soin de les essuyer sur le champ. Comment donc le *Sçavant* anonyme, qui semble avoir pris Bate pour guide, a-t-il la témérité de proposer d'injecter dans le corps, & dans des parties aussi délicates que la matrice & le vagin, de pleines seringues d'une dissolution de sublimé corrosif, deux fois plus forte que l'eau mercurielle de Bate, & par conséquent deux fois plus corrosive.

IX. M. Morgan, Médecin Anglois, (1) assure " que la teinture des mouches „ cantharides, donnée dans une forte „ décoction de guayac est utile dans les „ fleurs blanches lorsqu'elles sont récen-„ tes; mais que quand elles sont invété-„ rées, il faut avoir recours aux remédes „ mercuriels.

Il est certain que cette teinture a été proposée pour la gonorrhée virulente par plusieurs Auteurs, comme on l'a dit dans le Traité *de Morbis Venereis, Tom. I. pag.* 272. 499. & il y a apparence que M. Morgan ne les propose pour les fleurs blanches, que parce qu'il confond les

(1) *The Mechanical practice of physick.* Lond. 1735. in-8o.
Voyez les *essais & observations de Médecine de la Société d'Edimbourg*, traduits en François par M. Demours, Docteur en Médecine. *Tom. IV. pag.* 629.

fleurs blanches avec la gonorrhée vénérienne, comme il semble le donner à entendre en conseillant l'usage *des remedes mercuriels dans les fleurs blanches, lorsqu'elles sont invéterées.* Mais si cela est, M. Morgan est tombé dans deux erreurs, l'une de fait, en supposant que les fleurs blanches ne different point de la gonorrhée vénérienne; car il est très-certain que ce sont deux maladies différentes; l'autre de droit, en supposant que la teinture de cantharides convient tant dans la gonorrhée virulente, que dans les fleurs blanches; car on a remarqué dans l'endroit du Livre, qu'on vient de citer, que l'usage de cette teinture étoit non-seulement suspect, mais même dangereux dans la gonorrhée virulente; & cette remarque est encore plus sûre à l'égard des fleurs blanches.



CHAPITRE. XI.

De la Cessation des Régles, & des accidens qu'elle peut attirer.

§. I DESCRIPTION.

Les régles, qui ne commencent qu'à un certain âge, cessent de même dans un certain tems; & comme le tems, où elles commencent, n'est pas toujours le même, celui où elles cessent, varie aussi dans les différens sujets, dans les différens tempéramens, dans les différens pays, dans les différens états; mais en général les femmes commencent à se déranger & à perdre leurs régles vers la 45 ou la 50me. année de leur âge.

Tantôt les régles cessent tout d'un coup, sans qu'il ait précédé aucun signe de diminution, ce qui est rare: Tantôt elles cessent peu-à-peu & par degrés; c'est-à-dire, qu'elles viennent d'abord moins abondantes, qu'elles retardent ensuite, qu'elles manquent après cela une ou deux fois, qu'elles reparoissent de nouveau, & qu'enfin elles cessent tout-à-fait: Quelquefois ces variations durent peu, & quelquefois elles continuent pendant six mois, un an, deux ans même.

Dans quelques femmes, les régles cessent sans aucun accident, ou avec des accidens si légers, qu'ils ne méritent point d'attention : Dans d'autres, la cessation des régles attire des vapeurs hystériques très-fortes, & très-vives : Dans quelques-unes, il arrive des pertes de sang, longues, opiniâtres, dangereuses ; dans quelques autres les régles en cessant laissent des pertes en blanc, difficiles à guérir.

Enfin, il y a des femmes, qui en perdant leurs régles, sont exposées à la fois, ou du moins par intervalles, à plusieurs de ces accidens, mais différemment combinés, c'est-à-dire, que les unes ont des vapeurs & des pertes de sang ; les autres des pertes de sang & des pertes en blanc ; & d'autres des pertes en blanc & des vapeurs : Il y en a même qui ont des vapeurs, des pertes de sang & des pertes en blanc, tantôt alternativement, & tantôt en même tems.

§ II. *Causes et Symptomes.*

C'est une propriété constante des fibres élastiques de toutes les parties solides du corps, de durcir avec l'âge & de se raccourcir. C'est-là ce qui fait perdre, à mesure qu'on avance en âge, le coloris de la peau, la fraîcheur du teint, le moëlleux de la carnation ; c'est de-là que viennent les rides, le dessechement, le racornissement des gens vieux ; en un mot, c'est-

c'est-là le principe des changemens qui annoncent ou qui accompagnent la vieillesse.

Les fibres de la matrice & les tuniques de tous les vaisseaux, qui l'arrosent, sont sujettes aux mêmes changemens: Et quand la régle ne seroit pas aussi générale, on auroit raison de l'établir pour la matrice, sur l'exemple des mammelles qui ont avec la matrice une affinité connue, tant pour la structure, que pour les fonctions, & qui, comme on sçait, s'affaissent & se flétrissent dans les femmes vers la 45 ou 50me. année de leur âge.

On peut donc regarder comme un fait constant, que vers la 45 ou 50me. année, la matrice se resserre & se fronce; que les vaisseaux laiteux de la matrice s'affaissent, se rappetissent, & ne peuvent plus recevoir l'humeur laiteuse, qui avoit accoutumé de s'y séparer; que les appendices veineuses, resserrées de même, ne peuvent plus s'ouvrir, ni pour recevoir le sang qui y est détourné, ni pour le laisser épancher dans la cavité de la matrice; & qu'ainsi l'appareil ou le méchanisme nécessaire pour la menstruation de la part de la matrice, tel qu'on l'a expliqué ci-dessus, *Chapitre II.* manque alors entiérement.

C'est pourquoi les régles doivent naturellement cesser vers la 45 ou 50e. année, par une suite nécessaire des changemens que l'âge cause dans les vaisseaux laiteux

& dans les appendices veineuſes de la matrice. Quoique ces changemens ſoient en grand nombre, & qu'ils puiſſent arriver de différentes manieres & en différentes circonſtances, comme il eſt aiſé d'en juger par les variations, que l'on remarque dans les accidens qui précedent ou qui accompagnent la ceſſation des régles dans les différens ſujets, on peut pourtant les rapporter aſſez aiſément à quatre claſſes ou états principaux.

Premier Etat de la Matrice.

DANS cet état, les vaiſſeaux laiteux de la matrice reſſerrés ne ſe prêtent point, ou ſe prêtent peu à l'entrée de l'humeur laiteuſe, ne ſe rempliſſent point de cette humeur ou s'en rempliſſent peu, ne compriment point, ou ne compriment que peu les veines utérines voiſines, ne détournent point le ſang dans les appendices veineuſes, ou n'y en détournent que peu; & alors ces appendices, *d'un* côté foiblement dilatées par le peu de ſang qui y aborde, & de *l'autre* trop reſerrées par le reſſort de leurs fibres, ne s'ouvrent que peu, ou ne s'ouvrent point, ce qui fait que les régles après avoir diminué pendant quelque tems, ceſſent enfin tout-à-fait.

Dans ces état, 1°. Quelquefois la période des régles ſubſiſte, mais la quantité

des régles diminue : La période des régles subsiste, parce que les vaisseaux laiteux de la matrice sont encore assez dilatables pour se prêter à l'entrée de l'humeur laiteuse, & par ce moyen se gonflent encore assez pour procurer le retour régulier des régles dans l'intervalle d'un mois ; mais alors la quantité des régles diminue, parce que les appendices veineuses plus resserrées se refusent davantage à la dilatation, & ne s'ouvrent qu'imparfaitement.

2°. Quelquefois, & c'est l'inverse du premier cas, la quantité des régles se soutient, mais la période en devient plus longue : La quantité des régles se soutient, parce que les appendices veineuses, encore assez souples, s'étendent, se dilatent, & s'ouvrent suffisamment pour l'écoulement ordinaire des régles ; mais la période devient plus longue, parce que les vaisseaux laiteux, qui se trouvent plus denses, donnent plus difficilement entrée à l'humenr laiteuse, & ont besoin par cette raison d'un plus long intervalle pour en être assez remplis.

3°. Quelquefois la quantité des régles diminue & les retours reculent, ce qui renferme les deux cas précédens, & c'est alors une preuve que les vaisseaux laiteux trop resserrés ont plus de peine à se dilater, & que les appendices veineuses ont en même tems plus de peine à s'ouvrir.

4°. Il y a des femmes en qui la quantité des régles diminue & la période retarde peu-à-peu par degrés & uniformément, & il y en a d'autres en qui ces diminutions & ces retardemens varient irréguliérement. Dans le premier cas, le resserrement des vaisseaux laiteux & des appendices veineuses de la matrice augmente proportionnément, & le sang conserve un mouvement uniforme: Au lieu que dans l'autre, ces vaisseaux se resserrent inégalement par l'action de quelque cause étrangere, ou du moins le sang se trouve-t-il agité de quelque mouvement irrégulier.

5°. Dans quelques femmes, la cessation des régles traîne ainsi six mois, un an, deux ans, &c. parce qu'il leur faut ce tems pour que les vaisseaux de la matrice se resserrent suffisamment, ce qui est assez ordinaire dans les femmes dun tempérament sanguin ou phlegmatique, & ordinairement c'est le mieux, parce que la nature a par ce moyen plus de tems pour s'accoutumer à la cessation des régles.

6°. Dans d'autres femmes, les régles cessent plus vîte, & comme tout d'un coup, parce que les vaisseaux de la matrice se resserrent plus promptement, ce qui arrive dans les femmes d'un tempérament bilieux ou mélancholique, & leur attire souvent des accidens fâcheux, à cause que les régles étant trop promptement supprimées, le corps se trouve

ſruchargé d'une pléthore incommode.

7°. Quand les régles ceſſent par le reſſerrement ſimultanée & proportionné des vaiſſeaux laiteux & des appendices veineuſes de la matrice, ou du moins par un reſſerrement aſſez uniforme & aſſez égal, on n'a aucun accident à craindre du côté de la matrice, parce qu'il ne s'y fait aucun engorgement. On a tout au plus 1°. Quelque dégoût ou quelque envie de choſes abſurdes, quand l'humeur laiteuſe abonde dans le ſang & qu'elle ſe mêle avec la ſalive ou le levain de l'eſtomac. 2°. Quelques maux de tête & quelques étouffemens, quand le ſang retenu par une ceſſation trop prompte ſurcharge les vaiſſeaux de la tête & du poûmon, & y produit une pléthore.

Ce premier état arrive dans les femmes en qui la matrice eſt naturellement bien conſtituée & exempte de tout vice.

En qui tous les vaiſſeaux, toutes les tuniques, toutes les fibres de la matrice ont un reſſort à peu-près égal.

En qui les régles ceſſent d'elles-mêmes, par le ſeul cours de la nature, ſans aucune cauſe fortuite ou étrangere.

Et en qui par conſéquent les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes de la matrice ſe reſſerrent par leur propre reſſort, & ſe rétréciſſent uniformement & proportionnément.

Second Etat de la Matrice.

DANS ce ſecond état, les vaiſſeaux laiteux de la matrice encore aſſez ſouples ſe prêtent à l'entrée de l'humeur laiteuſe, ſe gonflent, compriment les veines voiſines, & en y arrêtant le ſang, le forcent à ſe détourner dans les appendices veineuſes, qui s'en rempliſſent ; mais les orifices de ces vaiſſeaux laiteux, de même que ceux des appendices veineuſes, refuſent de s'ouvrir, parce qu'ils ſe trouvent plus reſſerrés, ce qui fait que les vaiſſeaux s'enflent en vain, & que les régles ne paroiſſent point, quoique d'ailleurs tout ſemble y être diſpoſé.

Dans cet état, 1°. Les femmes ſentent l'approche de leurs régles, comme ſi elles alloient paroître, parce que les vaiſſeaux laiteux & les vaiſſeaux ſanguins de la matrice s'enflent, comme dans le tems de la menſtruation ordinaire.

2°. Les incommodités, qui précedent ou qui accompagnent les régles, ſont alors plus longues, plus opiniâtres & quelquefois plus fortes que dans l'état naturel, parce que les vaiſſeaux ne pouvant pas ſe vuider, reſtent plus long-tems enflés, & même s'enflent quelquefois plus qu'à l'ordinaire.

3°. Quand les impreſſions, que ſouffre alors la matrice, ſont fort grandes ou

fort vives, elles attirent de véritables vapeurs hystériques, ou du moins des accidens qui appartiennent à ces vapeurs, comme des rougeurs & des chaleurs, qui montent souvent au visage tout d'un coup, & qui se terminent par des sueurs momentanées; des étouffemens convulsifs, des étranglemens de gorge, des contractions du diaphragme, des grouillemens d'entrailles, des pleurs ou des rires involontaires, &c.

4°. Ces accidens diminuent peu à peu, & deviennent insensiblement plus foibles & plus rares, parce que les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses se resserrent plus de jour en jour, & se prêtent moins tous les mois à la dilatation, ce qui fait qu'ils s'engorgent moins. Il arrive cependant assez souvent, que ces accidens durent un an ou deux, quoique ce ne soit pas avec la même violence.

Ce second état est ordinaire aux femmes qui ont les orifices des vaisseaux laiteux & des appendices veineuses naturellement plus serrés & plus denses, que les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses mêmes.

Aux femmes en qui la tunique interne de la matrice est trop ferme & trop nerveuse & resserre trop étroitement par conséquent les orifices des vaisseaux laiteux & des appendices veineuses, qu'elle embrasse & qui passent au travers.

Sur-tout aux femmes qui n'ont point accouché, ou qui ont rarement accouché, & en qui par cette raison les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses ont été moins dilatées, & sont demeurées par conséquent moins dilatables.

Troisieme Etat de la Matrice.

DANS ce troisieme état, les vaisseaux laiteux se remplissent d'humeur laiteuse parce qu'ils sont encore assez souples pour se laisser dilater ; mais ils ne se vuident pas, parce que leurs orifices plus resserrés refusent de s'ouvrir. Par-là ces vaisseaux trop pleins compriment les veines voisines, y arrêtent le cours de la circulation, détournent le sang dans les appendices veineuses & forcent ces appendices à s'ouvrir dans la matrice, ce qui produit une perte de sang, tantôt plus, & tantôt moins abondante.

Dans cet état, 1°. La perte de sang est habituelle & opiniâtre, parce que les vaisseaux laiteux, qui demeurent pleins, compriment toujours les veines, & en détournent le sang dans les appendices veineuses, qui sont par ce moyen forcées de demeurer ouvertes.

2°. La perte de sang est non-seulement opiniâtre, mais elle redouble périodiquement tous les mois, parce que les vaisseaux laiteux, qui s'enflent davantage périodiquement tous les mois, compriment alors

plus fortement les veines, & y arrêtent davantage le cours direct du ſang, qui eſt forcé de ſe détourner plus abondamment dans les appendices voiſines.

3°. La tenſion que le gonflement tonique des vaiſſeaux laiteux cauſe dans les tuniques de la matrice, attire ſouvent des accidens de vapeurs hyſtériques, tels que ceux dont on a parlé dans le *ſecond état de la Matrice*, n. 3.

4°. Quoique ces pertes de ſang ſoient opiniâtres, elles ceſſent enfin d'elles mêmes, parce que les vaiſſeaux laiteux ſe rappetiſſent peu à peu, qu'en ſe rappetiſſant ils ſe refuſent à l'entrée de l'humeur laiteuſe, dont ils ne ſe rempliſſent plus, & qu'ainſi ils ne compriment plus les veines, & n'arrêtent plus la circulation du ſang.

5°. Mais ces pertes, en ceſſant, laiſſent ſouvent des pertes blanches lymphatiques qui viennent des légeres entamures ou gerçures, qui reſtent à l'extrêmité des appendices veineuſes, même après qu'elles ſe ſont reſſerrées, & d'où la lymphe découle, juſqu'à ce qu'elles ſoient parfaitement conſolidées.

6°. Quelquefois même ces pertes dégenerent en ulcère de la matrice, quand les entamures ou gerçures des orifices des appendices veineuſes viennent à ſuppurer, & que la ſuppuration eſt âcre & rongeante.

Ce troisieme état est commun dans les femmes, en qui les orifices des appendices veineuses sont plus lâches, que ceux des vaisseaux laiteux.

Dans les femmes, en qui il y a dans la matrice des endroits naturellement plus foibles, & où les veines & sur-tout les appendices veineuses sont variqueuses.

Dans les femmes, qui ont souvent accouché, ou qui ont eu des accouchemens longs, laborieux, difficiles, & en qui les appendices veineuses ont été souvent relâchées ou déchirées, & la matrice même inégalement affoiblie dans les endroits, où le placenta a été attaché.

Enfin, dans les femmes, à qui dans le premier ou le second état de la cessation naturelle des régles, ci-dessus décrits, on a eu l'imprudence de faire des saignées du pied, pour rappeller les régles, comme si elles avoient été supprimées par maladie.

Quatrieme Etat de la Matrice.

DANS ce dernier état, les vaisseaux laiteux continuent de recevoir l'humeur laiteuse, mais en la recevant, ils la laissent s'écouler dans la matrice par leurs orifices, qui restent ouverts & dilatés, ou qui sont facilement dilatables. Ainsi ces vaisseaux ne s'enflent point, ne compriment point les veines, n'arrêtent point le cours du sang, ne le détournent point dans les

appendices veineuſes, ne forcent point ces appendices à s'ouvrir, en un mot ne cauſent point d'éruption de régles.

Dans cet état, 1°. Les femmes ne ſont point réglées en rouge, mais elles ſont ſujettes à des fleurs blanches habituelles, qui augmentent périodiquement tous les mois dans le tems des régles, parce que c'eſt alors que l'humeur laiteuſe ſe ſépare le plus abondamment.

2°. Comme les vaiſſeaux de la matrice ne ſe gonflent point, & ne font aucune impreſſion ſur les tuniques de la matrice, les femmes ne ſont point expoſées dans cet état à aucun accident de vapeur hyſtérique; mais elles tombent dans l'épuiſement, dans la maigreur & dans le maraſme par la continuité de la perte en blanc.

3°. Quelquefois même le mal dégenere en ulcère de la matrice, quand l'humeur laiteuſe, à force de s'écouler, relâche, & enfin entame les orifices des vaiſſeaux laiteux, & même quelquefois la face interne de la matrice, ſur-tout dans les perſonnes en qui cette humeur eſt âcre & rongeante.

4°. Cependant, pourvu que les femmes ſoient naturellement ſaines, & qu'elles ſoient bien conduites, il arrive ſouvent que cette perte ceſſe enfin peu à peu, à meſure que la matrice & les vaiſſeaux laiteux ſe reſſerrent.

Cet état arrive ordinairement dans les femmes d'une conſtitution phlegmatique

& pituiteuse, qui ont été sujettes à des fleurs blanches habituelles, & en qui les orifices des vaisseaux laiteux sont relâchés de longue main.

Dans les femmes, qui ont le tissu de la matrice, & sur-tout celui de sa tunique intérieure, trop lâche, soit par la conformation naturelle, soit par les dérangemens que les grossesses précédentes y ont causés.

Enfin, dans les femmes, en qui l'on a employé mal à propos des apéritifs & des emmenagogues pour rappeller les régles qui cessoient naturellement, & dont on prenoit la cessation pour une suppression.

Etats composés de la Matrice.

Aux quatre états simples qu'on vient d'expliquer, on doit ajouter plusieurs autres états composés, qui résultent de la combinaison des états simples, du moins des trois derniers, lorsqu'ils concourent ensemble en même temps, & dans la même malade, quoique en différens endroits de la matrice: mais après ce qu'on vient de dire des états simples, il suffit d'indiquer en peu de mots ces états composés, & d'en marquer les principaux symptomes.

Ainsi 1°. Quand le second & le troisieme état concourent ensemble, les femmes sont exposées à tous les symptomes de ces deux états, c'est-à-dire, qu'elles ont des vapeurs hystériques, comme dans le se-

cond état, & des pertes de ſang, comme dans le troiſieme.

2°. Dans le concours du ſecond & du quatrieme état, les femmes ont des vapeurs hyſtériques & des fleurs blanches laiteuſes, c'eſt-à-dire, les ſymptomes du ſecond & du quatrieme état.

3°. Quand le troiſieme état concourt avec le quatrieme, les femmes ont des pertes en rouge & des pertes en blanc, ou laiteuſes, ou lymphatiques, qu'on ne peut pas diſtinguer quand elles arrivent enſemble, & que la perte en rouge eſt abondante; mais qu'on diſtingue aiſément, dès que la perte en rouge ceſſe ou diminue.

4°. Enfin, dans le concours du ſecond, du troiſieme & du quatrieme état, qui eſt rare ſans être impoſſible, les femmes ſont expoſées à la fois aux vapeurs hyſtériques, aux pertes de ſang & aux pertes en blanc, c'eſt-à-dire, aux ſymptomes, qui ſont propres à chacun de ces trois états ſimples.

Ces différens états compoſés arrivent, quand les différentes cauſes, qui donnent lieu aux états ſimples, concourent enſemble & agiſſent à la fois ſur différens endroits de la matrice; & pour en juger, on n'a qu'à peſer les degrés d'affinité, que peuvent avoir les différentes cauſes des états ſimples de la matrice, & en inférer les différens cas des combinaiſons poſſibles, qui peuvent en réſulter.

§. III. DIAGNOSTIC.

I. Le Diagnostic de la cessation des régles se réduit à distinguer la cessation que l'âge amene, d'avec la suppression des régles par maladie & la suppression par grossesse, avec lesquelles on peut la confondre.

1°. On la distingue d'avec la suppression par maladie, 1°. En ce que la cessation naturelle n'arrive que vers la quarante-cinquieme ou cinquantieme année, au lieu que la suppression arrive à tout âge: 2°. En ce que la cessation n'arrive presque jamais tout-à-coup, mais peu à peu & par reprises, au lieu que la suppression est ordinairement subite & absolue: 3°. En ce que la cessation est pour l'ordinaire sans accidens ou avec des accidens légers; au lieu que la suppression a ordinairement des suites plus fâcheuses.

Quand les femmes se rendent justice sur leur âge, quand tous ces signes ou du moins plusieurs se rencontrent ensemble, quand on sçait peser la valeur de ces signes, il est difficile de demeurer incertain sur la nature & la cause de la cessation des regles; en tout cas l'incertitude ne dure pas long-tems, & les suites apprennent dans un mois ou deux si la cessation doit être rapportée au simple cours de la

nature, qui amene la fin des régles, ou à l'effet de quelques causes accidentelles, qui arrêtent les régles contre l'ordre naturel.

2°. Il n'est pas si facile de distinguer la cessation naturelle des régles d'avec la suppression par grossesse : aussi les femmes s'y trompent-elles plus souvent. Celles qui n'ont point d'enfans, qui souhaitent d'en avoir, & qui approchent de leurs 45 ou 50 ans, prennent pour des grossesses toutes les cessations de régles, qui leur arrivent de tems en tems, & qui préludent à la cessation absolue. Au contraire, celles qui ont plusieurs enfans & qui n'en veulent plus, prennent pour une cessation naturelle de leurs régles de véritables grossesses.

Ce n'est pas qu'on ne sache bien qu'en général les femmes ont des dégoûts, des fantaisies bizarres, des maux de cœur, des envies de vomir & même des vomissemens fréquens dès les premiers mois de la grossesse; que le sein devient alors plus tendu, plus plein, plus ferme, & le ventre au contraire plus plat & plus affaissé, &c. Mais on sçait que ces accidens ou du moins des accidens assez approchans arrivent quelquefois dans la cessation naturelle des régles, lorsqu'elle est subite ou laborieuse; & c'est ce qui autorise ou confirme le doute. Cependant cette incertitude, quelque illusion qu'on cherche à se

faire, ne ſçauroit durer long-tems, & le quatrieme ou le cinquieme mois apportent des éclairciſſemens certains, car alors ou l'on ſent remuer l'enfant, & l'on ne peut plus conteſter la réalité de la groſſeſſe, ou l'on ne le ſent point remuer, & l'on eſt forcé d'avouer qu'il n'y a point de groſſeſſe, mais que les régles ſont ceſſées naturellement.

Heureuſement, ni dans ce cas, ni dans le précédent le doute où l'on peut être pendant quelques mois, ne ſçauroit nuire aux malades: La ceſſation naturelle des régles ne demande preſque point de remedes, ou ne demande guere d'autres remedes que quelques ſaignées du bras & quelques ſtomachiques. Or, ces remedes conviennent également & à la ſuppreſſion des régles par maladie, & à la groſſeſſe. La groſſeſſe même n'en demande jamais d'autres; & pour la ſuppreſſion, qui a ordinairement beſoin de remedes plus actifs, tels que les purgatifs & les apéritifs, on peut ſans danger en différer l'uſage pendant quelques mois, juſqu'à ce qu'on ait eu le tems de s'éclaircir ſur la véritable cauſe qui fait manquer les régles.

II. Le diagnoſtic des différentes eſpéces de ceſſation de régles, ſoit ſimples, ſoit compoſées, eſt évident; & pour l'établir, on n'a qu'à interroger les malades.

1°. C'eſt la premiere eſpéce de ceſſa-

tion, & la cessation la plus naturelle, quand il n'y a ni gonflement, ni tension, ni douleur dans la matrice, & que la cessation des régles n'attire aucun accident, ou n'attire que des accidens légers de pléthore & de pâles couleurs.

2°. C'est la seconde espéce de cessation, quand le mouvement périodique des régles est encore marqué tous les mois, & marqué par le gonflement, la tension, la douleur de la matrice, par la plûpart des accidens des pâles couleurs, &, ce qui est plus fort encore, par des attaques de passion hystérique.

3°. C'est la troisieme espéce de cessation, quand il arrive des pertes de sang périodiques, qui quelquefois, à force de se prolonger, deviennent habituelles, & qui sont ordinairement accompagnées de vapeurs hystériques, de dégoût, de fantaisies bizarres, &c.

4°. C'est la quatrieme espéce, quand les femmes sont exposées à des fleurs blanches, opiniâtres, habituelles, qui redoublent périodiquement, & qui attirent à la longue, quand on les néglige, l'épuisement & le marasme.

5°. Ce sont enfin des espéces de cessation composées, lorsque les symptômes qui arrivent, appartiennent à plusieurs des espéces simples qu'on vient de proposer, & forment des combinaisons nouvelles, qui peuvent varier de plusieurs façons.

III. Le Diagnoſtic des différens états de la matrice & de ſes vaiſſeaux, dans les ceſſations des régles, doit ſe déduire de la nature & de l'eſpéce de chaque ceſſation, ſuivant la théorie qu'on a propoſée.

Ainſi, dans la premiere eſpéce de ceſſation, on peut compter que les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes de la matrice, ſe reſſerrent également & uniformément, & ſe refuſent en même tems à l'entrée de l'humeur laiteuſe & du ſang.

Dans la ſeconde eſpéce, il eſt évident que les vaiſſeaux laiteux & les appendices veineuſes ſe dilatent encore & reçoivent comme à l'ordinaire l'humeur laiteuſe & le ſang, mais que leurs orifices trop reſſerrés, refuſent conſtamment de les laiſſer couler.

Dans la troiſieme, tout eſt dans le même état que dans la ſeconde, excepté que les orifices des appendices veineuſes cédent enfin, s'ouvrent ou ſe déchirent & laiſſent épancher le ſang abondamment dans la matrice.

Dans la quatrieme, ce ſont au contraire les orifices des vaiſſeaux laiteux qui s'ouvrent, & qui laiſſent couler dans la matrice toute l'humeur laiteuſe qui y aborde; ce qui cauſe des fleurs blanches opiniâtres;

Enfin, dans les eſpéces de ceſſation plus compoſées, la nature & la qualité des

accidens qui les accompagnent, suffisent pour indiquer les états plus composés des vaisseaux laiteux & des appendices veineuses de la matrice.

§. IV. PROGNOSTIC.

LA cessation des régles vers la quarante-cinquieme ou cinquantieme année, est un mouvement de la Nature, ou une suite nécessaire de la constitution du corps, & sur-tout de la matrice; & par conséquent on ne doit point regarder ce dérangement comme dangereux en soi. Tout le danger qu'il peut avoir, vient toujours, ou de ce qu'il arrive trop tôt, ou de ce qu'il arrive avec des accidens.

II. Le dérangement arrive trop tôt, quand il arrive à 30, 35 ou 40 ans, ou quand il arrive même à 45 ou 50 par quelqu'accident fortuit, comme quelque peur, quelque chagrin, quelque fausse-couche, &c.

Dans ces cas, le dérangement n'est jamais sans danger, soit parce qu'il est à craindre que les vaisseaux laiteux & les appendices veineuses de la matrice, ne se resserrent & ne se rappetissent pas également & uniformément; soit parce que le suc laiteux qui abonde non-seulement dans le cas d'un dérangement prématuré, mais dans le cas d'un dérangement subit, peut attirer des accidens fâcheux.

III. Le dérangement arrive avec des accidens, quand il attire des vapeurs violentes, quand il cause des pertes de sang considérables, quand il laisse après soi des fleurs blanches habituelles, quand il paroît menacer la matrice de quelque engorgement, de quelque squirrhe, de quelque cancer, de quelque ulcère, &c. Dans tous ces cas on juge de la grandeur du danger par la nature, le nombre, la violence des accidens, ce qui fait varier le prognostic presque à l'infini.

IV. C'est sur les accidens, qui sont propres à chaque espéce de cessation des régles, & qui les accompagnent, qu'on doit régler le prognostic qui appartient à chaque espéce.

Ainsi, 1°. Comme dans la premiere espéce de cessation, il n'y a point d'accident du côté de la matrice; que tout se réduit aux suites des pâles couleurs & de la pléthore, qu'on peut aisément corriger; que les malades ne sont pas même exposées aux vapeurs, du moins à des vapeurs bien fortes, cette espéce de cessation est sans aucun danger, ou ne menace que d'un danger bien léger.

2°. Comme dans la seconde espéce de cessation, les malades ont à un fort haut degré tous les accidens des pâles couleurs & de la pléthore; qu'elles sont exposées à des vapeurs hystériques violentes, qui fatiguent & qui allarment encore davan-

tage; qu'il y a ſujet de craindre à tout moment, ou une hémorrhagie utérine, ou des fleurs blanches abondantes; qu'il arrive ſouvent que cette eſpéce de ceſſation laiſſe des engorgemens opiniâtres, ou des obſtructions ſquirrheuſes dans la matrice, il eſt aiſé de juger que cette eſpéce de ceſſation doit être beaucoup plus dangereuſe que la précédente.

3°. Comme dans la troiſieme eſpéce de ceſſation, il y a tous les accidens des pâles couleurs, de la pléthore & des vapeurs; & que ces accidens, lorſqu'ils ſont longs & opiniâtres, produiſent ſouvent dans la matrice des obſtructions & des ſquirrhes; comme il y a outre cela dans cette ceſſation une perte habituelle de ſang, & que cette perte eſt toujours ſuivie d'un épuiſement conſidérable & qu'elle attire ſouvent l'ulcère ou le cancer de la matrice, on doit regarder cette eſpéce de ceſſation, comme plus dangereuſe encore que les deux premieres.

4°. Dans la quatrieme eſpéce de ceſſation, les fleurs blanches habituelles & opiniâtres, qui lui ſont propres, menacent de la conſomption & de la fievre lente, & même de l'ulcère & du cancer de la matrice. Ainſi dans cette eſpéce de ceſſation, le danger n'eſt guere moins grand que dans la troiſieme.

5°. A l'égard des eſpéces de ceſſation des régles plus compoſées, on doit en éva-

juer le danger sur le nombre, la nature & la violence des symptomes qui les accompagnent, ou sur la qualité des maladies qu'elles peuvent attirer.

§. V. CURATION.

LA maniere de traiter les accidens qui arrivent dans la cessation des régles, ne differe point de la maniere de traiter ces mêmes accidens en tout autre cas. Ainsi on peut consulter le *Chap. XIII. du Livre II. de la Passion hystérique ou des Vapeurs*, pour la guérison des accidens vaporeux, qui sont ordinaires dans la seconde espéce de cessation des régles, le *Chap. IX de ce Livre des régles immodérées*, pour la guérison de la perte de sang, qui arrive dans la troisiéme espéce de cessation des régles; & le *Chap. X. de ce même Livre des Fleurs blanches*, pour la guérison des fleurs blanches, qui sont particulieres à la troisieme espéce de cessation de régles; & c'est dans ces différents cas, qu'on doit faire usage de la curation proposée dans ces Chapitres, en observant toutes les précautions qui y sont prescrites.

Par ce moyen, la curation, qui appartient à ce Chapitre, se trouve réduite à la maniere de traiter la premiere espéce de cessation des régles, ou, pour mieux dire, à la maniere de prévenir les accidens dans les femmes qui commencent à se déran-

ger, ou de remédier à ces accidens quand ils sont médiocres, qu'ils ne constituent point de maladies particulieres, & que ce ne sont que de légers symptomes de vapeurs, de pléthore ou de pâles couleurs.

En général, dès que les femmes ont lieu de croire qu'elles commencent de se déranger, elles doivent, si elles sont sages, veiller à leur santé avec plus de précaution; & ces précautions doivent redoubler si l'état de la matrice ou la constitution du sang donnent quelque lieu de craindre les suites du dérangement.

Pour cet effet, 1°. Il faut les saigner souvent pendant un an au moins, & quelquefois pendant deux ans, pour diminuer le volume du sang, qui regorge dans les vaisseaux; & les saigner toujours du bras, pour détourner le sang de la matrice. Il est difficile de rien déterminer de précis sur le nombre des saignées, parce qu'il y a des femmes, qui ont besoin d'être saignées tous les mois, & qu'il y en a d'autres à qui deux saignées par an suffisent. Mais communément on réïtere la saignée de trois mois en trois mois, & même quelquefois de deux mois en deux mois, suivant le tempérament & la maniere de vivre des femmes, qui se dérangent.

2°. Il faut leur prescrire un régime exact, tant pour la quantité, que pour la qualité des alimens: Pour la *quantité*, afin que les femmes, en mangeant moins

fassent moins de sang & moins d'humeur laiteuse: Pour la *qualité*, afin que ne prenant que des alimens légers, aqueux, peu nourissans, elles fassent un sang & une humeur laiteuse, moins épais & moins propres à s'arrêter dans les vaisseaux de la matrice.

3°. Il faut les purger de tems en tems avec des purgatifs doux, comme les tamarinds, la manne, la casse, la rhubarbe, le sel végétal, le sel d'Epson, &c. pour nettoyer les premieres voies, & détourner par les selles une partie du chyle qui forme dans le sang l'humeur laiteuse.

4°. Il faut les assujettir en tout cas à prendre tous les jours des remédes simples avec l'eau tiede, ou avec la décoction d'armoise, de matricaire, ou de mélilot, &c. On pourra y ajouter deux onces d'huile d'amandes douces, ou une once de catholicum fin, ou une once de casse mondée, si le ventre n'étoit pas libre; Que si la malade est tourmentée de vents, on pourra y ajouter une once d'huile de laurier, ou faire le lavement avec une décoction de baies de laurier.

5°. Il faut leur faire faire un usage journallier, ou du moins un usage fréquent des diurétiques légers, pour faire écouler l'humeur laiteuse par les urines. Telles sont les infusions de capillaires, de thé, de sauge, de mélisse, de vulnéraires de Suisse; ou les décoctions légeres de cerfeuil,

de

de matricaire, d'armoise, &c. Telles sont aussi les eaux minérales, rafraîchissantes, & diurétiques, comme celles de Forges, de Passi, &c.

6°. Il faut même employer des diurétiques encore plus efficaces, en cas que les accidens fussent plus forts, & pour cet effet on pourra ajouter à ces infusions ou à ces décoctions un gros ou un gros & demi par jour de sel admirable de Glauber d'*arcanum duplicatum*, de sel prunelle, ou de tartre vitriolé; ou même passer ces infusions ou ces décoctions sur une vingtaine de cloportes pilées & réduites en pâte.

Enfin, si les attaques de vapeurs sont fréquentes & importunes, il faut faire prendre aux malades à petites cuillerées des potions anti-hystériques, qu'on composera avec les eaux distillées des trois noix, de cerises noires, ou de fleurs de tilleul, où l'on ajoutera sur quatre onces vingt ou trente gouttes de teinture de myrrhe, & autant de celle de castor, & où l'on pourra même dissoudre quelques grains d'*assa fœtida*, ou mêler quelques gouttes de teinture anodyne, si les accidens de vapeurs sont forts & accompagnés de convulsions ou de mouvemens convulsifs.

Précautions nécessaires dans le Traitement des Femmes qui se dérangent.

IL faut toujours éviter la saignée du pied dans le tems du dérangement des régles parce qu'elle attire le sang dans les ramifications de l'aorte descendante ; ce qui surcharge les vaisseaux de la matrice, qui en viennent, augmente le gonflement & la tension de la matrice, redouble les accidens des vapeurs & cause même souvent des hémorrhagies utérines.

II. Par la même raison, on doit s'abstenir de tout usage d'emménagogues, de fondans, d'apéritifs, d'eaux thermales, &c. parce qu'il faut bien se garder de songer à rappeller des régles, qui ne demandent qu'à cesser. Quand on s'ecarte de cette conduite, tout ce que l'on fait, loin de soulager les malades, n'aboutit ordinairement qu'à aggraver le mal, & à attirer des pertes de sang difficiles à guérir.

III. Il ne suffit pas de diminuer la quantité de la nourriture, il faut encore, comme on l'a déja remarqué, interdire tous les alimens, qui fournissent une nourriture trop succulente, & qui peuvent produire un chyle trop gras & trop épais. Tels sont le bœuf, le mouton, les perdrix, les crêmes de ris trop succulentes, les bouillons

trop forts, les consommés, le lait, le chocolat, &c.

IV. C'est par une suite du même principe, qu'il faut faire éviter tout ce qui peut échauffer ou agiter le sang & par-là le faire raréfier, parce que la raréfaction produit sur les vaisseaux de la matrice, à peu-près les mêmes effets que la pléthore. Ainsi l'on doit interdire aux femmes dans ce tems-là les veilles, les passions trop vives, les exercices trop grands, l'usage des liqueurs spiritueuses, & même du vin, à moins que cet usage ne soit très-modéré, le caffé, le chocolat, sur-tout fait avec la vanille, &c.

V. Comme l'usage du mariage met les fibres de la matrice dans des contractions fortes & toniques, qui en gênant le cours du sang, l'oblige de s'arrêter dans les vaisseaux & dans les appendices veineuses de la matrice, & d'en forcer les ouvertures, l'usage du mariage, sur-tout l'usage trop fréquent, ne sçauroit être que nuisible dans les dérangemens, qui sont laborieux, & principalement dans ceux qui sont accompagnés de pertes de sang.

VI. Si les femmes sont sujettes à quelque infirmité habituelle, quelle qu'elle soit, & quelque partie du corps qu'elle affecte, elles doivent s'attendre à la voir se renouveller ou s'augmenter dans le tems du dérangement, & il est important de les en avertir d'avance, afin qu'elles en soient

moins effrayées, & qu'elles aient plus de docilité pour les remédes qu'on leur ordonne, & pour le régime qu'on leur prescrit.

VII. En général il est à souhaiter que le dérangement se fasse promptement, pourvû qu'il se fasse sans accident, comme il arrive dans les femmes bien constituées, & en qui la matrice conserve un ressort égal dans toutes ses parties; mais lorsque le dérangement est laborieux, ou qu'il est accompagné de quelque accident un peu grave, il est avantageux qu'il se fasse lentement & peu-à-peu, afin que les vaisseaux de la matrice ayent le tems de se resserrer également, & que la nature puisse s'accoutumer à la privation des régles; du moins ne faut-il rien faire qui puisse précipiter les mouvemens de la nature, & forcer les vaisseaux de la matrice à des resserremens irréguliers, capables d'y attirer des engorgemens.

VIII. Quand il se présente dans la cessation des régles des cas plus composés, où il arrive tantôt des pertes en rouges, & tantôt des pertes en blanc; tantôt des engorgemens dans la matrice, & tantôt des coliques utérines ou des vapeurs, &c. il faut peser & apprécier les causes & le danger de ces accidens, & se déterminer ou à les combattre les uns après les autres, en commençant par les plus dangereux ou les plus pressans; ou à les combattre tous à la fois,

en mariant, si cela se peut, les différens remédes qui sont propres pour chaque accident en particulier.

IX. Enfin, il faut se défier des régles qui perséverent après 50 ans. J'ai vû des femmes qui avoient passé cet âge, & qui se glorifioient d'être encore réglées, comme de jeunes femmes. Mais en les examinant avec soin, j'ai toujours trouvé que ces prétendues régles étoient un véritable état de maladie, & provenoient ou de quelque éxulcération, ou de quelque engorgement de la matrice, ou de quelque disposition variqueuses de ces veines, & la plûpart de ces femmes, en qui les régles duroient si long-tems, finissoient pat un cancer ou un ulcère à la matrice.

Il en est à peu-près de même des filles qu'on dit être réglées à neuf ou à dix ans, & qui ont en effet à cet âge des écoulemens périodiques. C'est presque toujours l'effet de quelque vice dans la matrice ou dans le vagin, auquel il faut remédier par quelques saignées & par l'usage des bouillons rafraîchissans, du petit-lait, du lait d'ânesse & des demi-bains. Tant il est vrai que la Nature, toute variable qu'elle paroisse dans le détail des circonstances, est plus constante qu'on ne croit, sur les régles essentielles de l'œconomie animale.

CAPUT XII.

De Furore uterino, seu Μητρομανία.

FUROR Uterinus morbi genus est spurcum & propudiosum: Sed commodè cadit, quòd rarò obvenit; attamen non ita rarò, ut è Muliebrium Morborum numero expungi possit, aut à Medico, qui eosdem explicandos susceperit, debeat omitti, ceu à plerisque factitatum video, ut mox indicabitur. Ipse quidem officii mei esse duxi de illo disserere, sed cùm me puduerit de obscœnis gallicè dicere, satius visum est latino sermone uti, " (1) in quo vocabula „ & tolerabiliùs se habent & accepta jam „ usu sunt, cùm in omni ferè Medicorum „ volumine tractentur. "

§. I. DESCRIPTIO.

FUROR Uterinus, græcè Μητρομανία, derepentè numquam invadit, sed per fallentia incrementa lentis passibus ingreditur, eo, qui sequitur, ordine.

I. Incidit aliquando, ut Virgines viro jam maturæ, si quem amasium perditè ament, quo potiri non detur, ut Puellæ

(1) Celsus, *de re Medicâ, Libr. VI. cap.* 18.

palæstræ venereæ assuetæ, à quâ arcentur invitæ; ut mulieres nuptæ, quæ frigido vel seni conjunctæ sunt; ut juniores Viduæ, quæ marito valido & ad opus non segni, quocum consueverant, sunt orbatæ, libidinosè cogitent altè, fortiter, frequenter, continuò, præsertim si in libidinem proclives sint naturâ, quam proclivitatem intendant magis in dies, legendo milesias fabulas, quæ non teneros tantùm, sed etiam lascivos amores spirant & edocent; cantitando versus fescenninos; colloquendo sæpissimè de rebus venereis cum sodalibus; petulcis digitis sese contrectando, aut se contrectari patiendo; aurem præbendo facilem virorum blandimentis, illecebris; in cibos adhibendo edulla salsa, piperata, acria, fumo indurata; vino meraciore, liquoribus spirituosis, potu Caffe, Chocolatâ utendo vel potiùs abutendo; quæ singula, auctâ sanguinis acrimoniâ, veneris cupiditatem inflammant.

Ea quidem in principio levia, sed si pergant, paulatim ingravescunt. Manent in eadem cogitatione perpetuò defixæ, à quâ nolunt se dimoveri; id unum cogitant, in eo totæ sunt; cætera nec vident, nec curant; tristes, meditabundæ, silent vel mussitant; libidinem quâ estuant, cautè dissimulantes & contegentes, quoad ejus facere possunt. At si fortè quis venustus adolescens, imò si vir qualiscumque

occurrat, lascivientibus oculis illum cupidè spectant, & si quid dixerit bladitiarum, ut communis fert usus, avidè auscultant, lætæ arrident, gestiunt, prævertunt seriò quæ joco dicta sunt, & non tantùm faciles, imò etiam paratas ultrò sese præbent.

II. Quæ jam nimia est, gliscit tamen in dies ægritudo; effrænatâ & furiosâ veneris cupiditate, quasi œstro, percitæ, pudicitiæ immemores, inconsideratè multa garriunt, quæ libidinem quâ flagrant, apertè produnt, & depositâ omni verecundiâ, impotenti animo, obvios quosvis, notos ignotosve ad opus provocant, sollicitant verbis flagitiosis & turpibus. Si cunctentur, pelliciunt, voce, gestu, & si pertinaciùs renuant, probris illos insectantur altâ voce, &, quantùm valent, conantur pugnis impetere.

III. Huc usque tamen morbus, quantumlibet gravis, intra melancholici delirii fines se continet, sed brevi in apertam maniam erumpit. Amentes vociferantur, absurda deblaterant, nutu, gestu, sermone circumstantium libidinem tentant, imò quandoque ut pelliciant efficaciùs, succinctæ se nudas exhibent; in reluctantes vel segnes insiliunt furibundæ, apertè delirant de multis, si non de omnibus. Adsunt verò simul symptomata omnia, quæ maniam comitari, solent agrypnia, anorexia, fervor totius corporis, frigoris tolerantia, sitis de-

fectus dùm æstuant, pigrities alvi, urinæ spissæ, paucæ, croceæ, lutulentæ, &c.

Cave tamen putes hæc omnia in omnibus, & eodem modo concurrere; singula in singulis variè variant, pro temperie & indole nativâ, pro educatione quâ informatæ sunt, pro morbi vehementiâ, ita ut hæc affectio sibi semper constans & suî similis, in eo quod essentiale est, in cæteris omnibus dispar sit & dissimilis.

Morbus ille, utcunque rarus, frequentiùs tamen occursat in regionibus calidioribus, ubi intentior est causarum energia, à quibus inducitur; ideòque mirari subit (1) Hippocratem, Galenum, Celsum, Areteum, Oribasium, Paulum Æginetam, qui in Græciâ & Italiâ Medicinam tractaverunt, de eo altè silere. Sed mirationem majorem facit taciturnitas Medicorum, qui inter nos antè renatas litteras floruerunt, eorum præsertim, qui in climate calidiore, ubi morbus ille debuit olim, ut hodiè, vulgatior esse, (2) nempè Arnaldi de Villanovâ, Valesci de Ta-

(1) Adducitur tamen ex Hippocrate & ex Galeno locus unus & alter, quibus, si benignè accipiantur, morbus verbo indicari vel perstringi videtur.

(2) Illi omnes, inter cætera deliriorum genera, *de Amore insano* Virorum in Mulieres mentionem faciunt, specialibus capitulis; sed ne γρῦ quidem de Furore uterino inter mulieres, quos explicant.

rantâ, Bernardi Gordonii, Guillelmi Rondeletii inter Narbonenses; Antonii Guainerii & Alexandri Benedicti (3) inter Italos, à quibus, dùm cæteros morbos muliebres explicant, morbus ille consultò prætermissus esse videtur, quasi noluissent de affectu dicere, cujus antiquiores mentionem nullam fecissent.

Soranus, Medicus Græcus, qui sub Trajano principe floruit, Galeno paulò antiquior, solus est, quem sciam, qui de furore uterino expressè dixerit. Interciderunt quidem illius Scripta, sed Aëtius, fatetur ab eo depromptum esse *Caput* 74 *Libri* XVI. Operis sui *de Contractâ ex Veteribus Medicinâ*, in quo de affectione illâ disertè quæstio est. Illud autem Aëtii caput inscriptum quidem *De Furore uterino*, sed cùm hæc inscriptio Jani Cornarii sit, qui Aëtium latinè reddidit, & cujus interpretatio Basileæ prodiit apud Frobenium, anno 1735, placuit Græcos fontes adire, ut certò nossem, quo genuino vocabulo Aëtius, vel potiùs Soranus ipse, quem exscripsit, morbum græcè nominasset, in quo provinciam suscepi difficilem & opinione operosiorem. Nam opus Aëtii libros continet sexdecim, quorum octo

(3) Mirum profectò Alex. Benedictum de Furore uterino silere suo loco inter Morbos Muliebres, cùm ipse Observationem unam refferat fœminæ ab utero furentis, *Libr. I. cap.* 28. *de Insaniâ, pag. m.* 49.

tantùm priores apud Aldum & Asulanum Venetiis *in-fol.* græcè editi sunt, anno 1535. Reliqui octo posteriores latent adhuc inediti. Sed opportunè mihi succurrit in Bibliothecâ regiâ locupletissimâ quatuor esse integra Græca Aëtii exemplaria manuscripta; nec mora, illa pervolutavi diligenter, unde mihi constitit caput illud ab Aëtio inscribi περὶ τῆς Μητρομανίας.

Eodem quoque vocabulo uti memini, tùm Nicolaum Myrepsum, Alexandrinum, apud quem prostat Antidotus, (1) quam valere ait *contra Metromaniam*, quo nomine *Furorem uterinum* intelligi extra dubium est; tùm apud Zonaram, Historicum Græcum, qui narrat *Annalium Tom. III, pag.* 23. " Eusebiam, uxo-
„ rem Constantii Imperatoris, filii Cons-
„ tantini Magni, formâ quidem celebrem,
„ sed ob maritum calamitosam, cùm na-
„ turâ, tùm morbis mollem, & ad vene-
„ rem segniorem, unde paulatim conta-
„ bescens ante Constantium decessit, nul-
„ lo unquam foetu edito, & ut quidam
„ dicunt, uterino Furore percita mortua
„ est; καὶ μητρομανίας νοσήματι περιπεσοῦσα
„ ἐξέλιπε.

Sunt alia quædam ejusdem morbi nomina. Sic à (1) Moschione, Medico Græco

(1) De Antidotis *Sect.* I. *cap.* 218.
(2) De *affectibus muliebribus*, *cap.* 128.

recentiore, ſed incertæ ætatis, (2) *Satyriaſis* appellatur. Sic à nonnullis Recentioribus dicitur *Nymphomania*, quaſi dicas *Maniam Clitoridis*, cui orlim *Nymphæ* nomen fuit; vel *Erotomania*, hoc eſt, *Mania amoris*; ſed à vocabulis iſtiuſmodi abſtinebimus, quoniam non ſunt communi uſu recepta.

§. II. CAUSÆ.

PATET attendenti in Furore uterino duos morbos conjungi, effrænatam & veſanam veneris cupiditatem, quæ ab uteri vitio; & delirium initio melancholicum, & deinceps maniacum, quod à vitio cerebri dependet. Si ambo concurrant, aderit Furor uterinus, de quo quæſtio eſt; ſi defecerit alterutrum, erit vel effrænata cœundi cupiditas ſine delirio; vel melancholia aut mania ſimplex ſine veſano veneris deſiderio. Proinde ad explicandam Furoris uterini naturam, ordine dicendum eſt, 1°. De effrænatâ veneris cupiditate ſimplici: 2°. De eâdem conjunctâ cum delirio melancholico: 3°. Demùm, de eâdem, cùm in maniam abit.

Primò. Effrænata veneris cupiditas inducitur vividiore & fortiore ſuccuſſione organorum, quæ ſunt in fœminis ſedes vo-

(3) Nomine minùs idoneo, & detorto à conſimili virorum affectu.

luptatis venereæ, haud dispari modo, quo fames aut sitis intensa oritur à validiore impressione ventriculi aut faucium tunicis illatâ.

Organa autem, quæ in fœminis voluptati venereæ excitandæ à naturâ destinantur, plurima sunt.

1°. Clitoris quæ omnium consensu exquisitissima est voluptatis sedes, unde vulgò dicitur *amoris dulcedo.*

2°. Tota vaginæ amplitudo, quantùm patet, maximè tamen pars ejusdem antica quæ cum vulvâ connectitur, & angustissima est.

3°. Facies interna ipsiusmet uteri, quæ & ipsa voluptatem sentit, & ad venerem sollicitat, perinde ac in fame & siti intensiore certum est ventriculum esurire & sitire. Quæ autem de uteri sensu dicimus possunt inde confirmari quòd in animantibus cesset venerea cupiditas, ubi primùm utero gerunt; hebescat tunc saltem in fœminis, imminuto scilicet uteri sensu.

4°. Debent etiam inter organa, quæ veneri favent, recenseri vasa cuncta, quæ secernendo semini vacant in fœminis, quippe quæ & ipsa in consortium voluptatis veniunt. Ea autem sunt, 1°. Prostata, qui in fœminis urethram ambit, & duobus ostiolis seu *lacunis* ad latera urethræ in partem vulvæ superiorem, subter clitoridem, secretum humorem ubertim profundit; 2°. Glandulæ Cowperianæ quæ in pe-

rineo, isthmi instar, inter anum & vulvam intercedente sitæ sunt, & juxta caruncularum myrtiformium radices bino ductu patescunt ad vaginæ principium; 3°. Glandulæ plurimæ, solitariæ, vel racematim congestæ, quibus vaginæ facies consita est, unde humorem subviscidum semini analogum excerni certum est: 4°. Lacunæ variæ, cæcæ, per faciem vaginæ dispersæ, unde depluit humor limpidus & subviscidus, sed paucus: 5°. Demùm, oscula varia excretoria per internam uteri faciem distributa, è quibus prolicitur in actu venereo humor non paucus, subpinguis, quo uteri cavitas madet.

His præsuppositis, quæ in dubium venire non possunt, consequens est fœminas posse vividioribus organorum impressionibus percelli, atque adeò ad venerem magis inflammari tribus de causis. 1°. Si succussiones, quæ debent memoratis organis imprimi ad movendum in fœminis veneris sensum & desiderium, validiores sint: 2°. Si dispositio peculiaris organorum ad excipiendas illas succussiones necessaria ita intendatur, ut excipiantur vividiùs:

3°. Demùm, si concursu simultaneo utriusque causæ, & motiones inferantur organis validiores, & ab iisdem excipiantur vividiùs, unde debent veneris sensus & cupiditas augeri in ratione duplicatâ.

I. Succussiones, quibus in fœminis

accenditur veneris desiderium, ad tria revocari possunt; 1°. Ad affrictus organorum sæpiùs memoratorum, blandos, certi gradûs & certæ speciei, quibus titillantur: 2°. Ad punctiunculas lenes, gratasque, quibus stimulantur: 3°. Ad morsiunculas blandas, certæ & determinatæ intensionis, quibus vellicantur. Qualis autem gradus, qualisve species harumce motionum esse debeat, ut sensus venereus inde sequatur, nullâ certâ ratione definiri potest. Id unum liquidò constat differre illas â motionibus aliis earumdem partium, quibus dolor inducitur, ut motiones ventriculo & faucibus illatæ ad famem & sitim, discrepant à motionibus earumdem partium, à quibus dolor.

Jam verò affrictus muliebrium hîc locum non habent, quia fiunt à causis extrinsecis, quæ Furorem uterinum non producunt; ac proinde in duas alias causas opportet tantùm inquirere, punctiunculas scilicet & morsiunculas, quæ eòdem proximè recidunt, & quæ inducuntur à semine vel seminali humore depluentibus in vulvam, vaginam, uterum, & illarum partium cavitates perluentibus.

Illæ autem punctiunculæ sive morsiunculæ vividiores sunt, atque adeò ad venerem fortiùs exstimulant, 1°. Si semen & seminales humores quantitate abundent: 2°. Si acrimoniâ peccent: 3°. Si simul abundent copiâ, & peccent acrimoniâ.

1°. Abundant autem copiâ, si sanguis ipse, unde scaturiunt, abundet in corpore ut in fœminis.

Quæ lautè & opiparè vivunt, & edulia jusculenta, polytropha in cibos adhibent. *In genere*, ait S. Hieronymus, (1) *quodcunque cupediarum genus, omnisque ventris saturitas seminarium est venerei amoris.*

Quæ mollem & sedentariam vitam vivunt, unde parcior transpiratio, quâ sanguinis quantitas non satis exhauritur.

Quæ habent organa secernendo semini à naturâ destinata, ampliora & patentiora ex conformatione nativâ, unde uberior illius humoris secretio.

Demùm quæ ex frequenti cum viris consuetudine, & iteratis muliebrium titillationibus, uberiore gaudent seminis proventu. Sic nemini non notum est iteratâ suctione lac in mammis, & repetito ptyalismo salivam in glandulis salivalibus copiosiùs secerni.

2°. Semen peccat acrimoniâ præternaturali in fœminis.

Quæ sunt temperamenti biliosi, atrabilarii & quarum sanguis acer, muriaticus, ammoniacalis semen ejusdem conditionis subministrat.

Quæ vescuntur cibis salitis, piperatis fumo induratis, acrioribus; quæ vinum meracius aut liquores spirituosos bibunt; quæ se se proluunt chocolatâ aut decocto

(1) In *Epistola ad Furiam*.

caſſe, quæ ſingula ſunt veneris irritamenta.

Quæ ſanguinis fervorem & acrimoniam intendunt vigiliis diutiùs protractis, aut animi pathematis vehementioribus, quibus ſanguis exhardeſcit.

3°. Fit concurſus utriuſque ſeminis vitii, nempe copiæ & acrimoniæ, quoties concurrunt cauſæ à quibus utrumque ſolet induci, quas quidem, ſi non omnes, at ſaltem pleraſque non rarò concurrere poſſe manifeſtum eſt ex affinitate, quam inter ſe habent.

II. Diſpoſitio peculiaris quâ organa quælibet ad vividiùs excipiendas ſuccuſſiones illatas comparantur, in tribus conſiſtit; 1°. In tenuitate & exilitate fibrillarum nervearum, quibus fit, ut cæteris paribus, faciliùs, celeriùs, fortiùs, ſuccutiantur; 2°. In tenſione majore earumdem fibrillarum, quæ, cæteris paribus, idem præſtat: 3°. In ſimultaneo concurſu tùm exilitatis, tùm tenſionis majoris fibrillarum nervearum, unde fit ut earumdem oſcillatio, cæteris paribus, facilior, celerior, fortior ſit in duplicatâ ratione.

1°. Nerveæ autem muliebrium fibrillæ exiliores ſunt.

Ex primigeniâ conformatione, ſic conſtat organa quædam in his ſenſu gaudere acutiore, quàm in aliis ſubjectis; imò verò in eodem ſubjecto partes eſſe quaſdam, quæ præ aliis ſentiant acutiùs.

Ex iteratione ſæpè repetitâ prægreſſa-

rum successionum, ut in illis quæ frequenti veneris usui vel muliebrium fricationi dudùm assuetæ sunt, unde fibræ nerveæ flexibiliores & vibratiliores fiunt; quemadmodum in instrumentis musicis compertum est fides sive chordas, quæ sæpiùs pulsatæ sunt, acutiùs sonare.

2°. Fibræ eædem magis tensæ sunt unde vibrantur fortiùs.

A nativâ conformatione. Inde repetenda est diversa sentiendi facultas in diversis organis: sic videt ille acutiùs, audit alter liquidiùs.

Ab exarescentiâ, quæ accidit in fœminis quarū loci naturâ vel morbo sicciores sunt.

Ab inflammatione phlogode muliebrium quâ fibrillæ nerveæ distrahuntur validiùs. Inducitur autem illa tensio phlogodes vel ab erethismo, in quem fibræ uteri aguntur iteratis punctionibus & vellicationibus, quas semen acriùs infert, vel à catameniis instantibus, maximè si diutiùs morentur & subsistant.

3°. Demùm, fibræ illæ nerveæ exiliores sunt & simul nimis tensæ, quoties concurrunt, si non omnes saltem aliquæ ex causis quas memoravimus; & debent illæ sæpiùs concurrere propter affinitatem. Quoties autem fit ille concursus, toties inde futurum est ut sensus rei venereæ intendatur in ratione duplicatâ tùm nimiæ exilitatis, tùm majoris tensionis fibrillarum nervearum.

III. Porrò tandem, si contingat duas causas hactenus recensitas, quarum altera à seminis copiâ vel acrimoniâ, altera à nimiâ fibrillarum exilitate vel tensione dependet, unà concurrere, ut plerumque solent, quoniam assines sunt, fiet inde ut *hinc* semine acriore & copiosiore nerveæ muliebrium fibrillæ fortiùs lacessantur; & *illinc* simul motiones, quæ illis inferuntur, excipiantur vividiùs, quia, cùm sint exiliores & nimiùm tensæ, magis vibratiles sunt, unde consequens est fore ut veneris sensus cupiditasque intendantur in ratione duplicatâ utriusque causæ.

Secundò. Hactenus de effrænatâ in venerem propensione diximus, qualis in *primo* morbi stadio, quæ tamen Furorem uterinum non facit, nisi superveniat delirium, saltem melancholicum, de quo jam dicendum, sed paucis.

Itaque 1°. Ægrotæ, utcunque veneris cupiditate ardeant, quamdiù suî compotes sunt, ex naturali dissonantiâ seu heterochroniâ fibrarum cerebri, quibus in mente refricantur ideæ tùm subjecti, tùm attributi hujusce propositionis *libidini obsequi nec honestum, nec licitum est*, id verum esse omni asseveratione affirmant, neque ab eâ opinione dimoventur unquam, quantumvis æstuent libidinis ardore.

2°. Sed iteratis ac frequentissimis fibrarum illarum succussionibus, quæ simul

fiunt, accidit tandem, ut fibræ accessu mutuo ad eumdem tonum perveniant, & ex dissonis consonæ, seu quod eòdem recidit, ex heterochronis evadant isochronæ, unde ægræ mutatâ opinione, jam affirmare debent indubitanter, quod negabant anteà, nempe *libidini obsequi honestum & licitum esse*, & inde *delirium melancholicum*, quod *secundum* morbi *stadium* constituit.

3°. In principio tamen, præternaturalis illa fibrarum consonantia morbo inducta, sibi non constat perpetuò, sed variè variat diversis de causis, si veneris cupiditas hebescat; si somni quiete præcipites fibrarum motiones compescantur; si anodynorum usu fibræ relaxentur; si fervor nimius sanguinis tepescat; si ægræ monitis, objurgationibus, imò verberibus ad officium revocatæ resipiscant, unde est quòd delirium melancholicum in illo morbi stadio plerumque mutabile sit, vehementiâ & intensione, & pariter mutabilia quoque ægræ dicta, factaque.

Tertiò. Sed omnia in deteriùs ruunt in *tertio* morbi stadio, in quo

1°. Quidem, ut morbi diuturnitate, inter se tono perfectè mutantur fibræ, quæ repræsentant ideas subjecti & attributi propositionis allatæ, sic illæ tono quoque mutantur simul cum aliis fibris non paucis, quibus excitantur ideæ variæ, quæ ad venerem pertinent, ita ut jam conso-

nent cum fibris multis, quibuſcum diſſonabant, & cum aliis diſſonent, quibuſcum conſonabant antea, unde ægræ debent ex illâ fibrarum mutatione affirmare, quæ negabant, & negare, quæ affirmabant, & hinc delirium varium & multiplex, cui Furor brevi quoque accedet, quippe ægræ, à rectâ ratione deviæ, & vehementiore ſpirituum motu concitatæ in omnes impetum facient furiatæ, quos omnes vident ſibi adverſari, atque inde *Delirium* verè *Maniacum*.

2°. Notandum tamen in Maniâ, quæ Furorem uterinum facit, delirium tametſi latiùs pateat, quàm melancholicum, non eſſe univerſale, ſed circa pauciora aliquot objecta verſari, quæ ad res venereas pertinent, ut modò dicebamus, unde prima mali labes, quod Maniæ uterinæ non proprium eſt, ſed convenit in omnem Maniam *deuteropathicam*, quæ delirium melancholicum conſequitur; contrà quàm accidit in Maniâ *protopathicâ*, in quâ delirium multò latiùs patet. Sed hæc indicaſſe ſufficiat, quæ fuſiùs & dilucidiùs explicabuntur in Tractatu *de Morbis Capitis*, quem brevi edituros eſſe ſperamus, ſi Deus vitam & otium dederit.

§. III. *Differentiæ*.

Quamquam Furor uterinus morbus ſit naturâ ſatis ſibi conſtans, ſuas tamen patitur differentias, non eſſentiales quidem,

ſed quas tamen oportet præcognitas habere ad pleniorem morbi notitiam.

Itaque Furor uterinus I. Diſtinguitur ratione ſtatûs, ſive ſtadii.

1°. In *Incipientem*, in quo immodica quidem ſalacitas adeſt, ſed quam ægræ, adhuc ſuî compotes & turpitudinis conſciæ quam abhorrent, fortiter reprimunt, vel cautè contegunt.

2°. In *Confirmatum* cum delirio melancholico, in quo invaleſcente morbo, ſalacitas ita effrænata eſt, ut ægræ jam deliræ, depoſitâ verecundiâ, ſi ſuî copiam ultrò non offerunt, at ſaltem ſe ad opus paratas eſſe ſatis ſignificant geſtu, laſciviâ, vivâ voce.

3°. In *Deploratum* cum delirio maniaco, in quo morbus in Maniam erumpit, hoc eſt, in delirium magis univerſale cum furore, atque adeò in quo, depoſito omni pudore, ægræ, impotenti animo, planè vecordes viros quoſcunque ad concumbendum ſollicitant & urgent, & ſi renuant, in illos inſiliunt furibundæ.

II. Diſtinguitur ratione cauſæ in Furorem,

1°. Qui à *vitio ſeminis* copioſioris, vel acrioris, vel acrioris ſimul & copioſioris, unde aucta in venerem ſtimulatio.

2°. Qui à *vitio fibrillarum* nervearum muliebribus intertextarum, quæ ſolitò vibratiliores ſunt ob exilitatem, vel ob tenſionem, vel ob tenſionem ſimul & exi-

litatem, unde vividior sensûs venerei perceptio.

3°. Demùm qui à *vitio* tùm *seminis*, tùm *muliebrium*, in quo omnia sunt magis intensa in ratione duplicatâ causarum simplicium.

III. Distinguitur ratione symptomatum, quæ superveniunt,

1°. In Furorem *uterinum sine delirio*, qualis est in primo stadio, dùm incipit.

2°. In Furorem *uterinum cum delirio melancholico*, qualis est in secundo stadio, sive confirmatus.

3°. In Furorem *uterinum cum delirio maniaco*, qualis est in stadio tertio jam deploratus.

§. IV. *SYMPTOMATA.*

SYMPTOMATA Furoris uterini diversa sunt pro diverso morbi stadio, sed cuncta ex propositâ theoriâ facili negotio deducuntur, ceu totidem consectaria.

I. In *primo* stadio, 1°. Ægræ sentiunt invitæ se flagrare libidine, sed sibi probè consciæ *turpe & probrosum esse desideriis istiusmodi obsequi*, hærent anxiæ, solitariæ, segreges, mœstæ, meditabundæ, tacitæ.

2°. Sed nihilominùs obscœnis cogitationibus perpetuò defixæ obtusiùs afficiuntur ab aliis quibuscumque sensationibus, à fame etiam & siti, & inde est

quòd illæ nec esuriant, nec sitiant, quantacumque sit esuriendi & sitiendi causa.

3°. Imò verò tam vivida est illa de rebus venereis meditatio, quâ perpetuò detinentur, ut fibræ cerebri, quibus illarum rerum ideæ refricantur, fortiter tensæ sine intermissione oscillent (ex quo fit ut illæ præternaturam vigilaces sint.

4°. Interim turpitudinis suæ consciæ, & adhuc dùm mentis integræ cupiditatem quâ æstuant, conantur continere, vel cautè contegere.

5°. At verò si inciderit sermo procacior, si quid blanditiarum audiant, si se illecebris tentari putent, animi impotentes malè tecta desideria citò manifestant.

6°. Solet tamen in illo stadio morbus inducias interdùm habere, quas adhibita remedia, aëris vel tempestatis mutatio, diæta accuratior, critica quædam evacuatio producunt, & in quibus ægrotæ considerratiùs se gerunt, & videntur resipiscere, quamquam rarò perfectè sed dilucidis illis intervallis nimiùm non fidendum, quippe quibus morbus recidivus brevi succedat, priore pejor & intensior.

II. In *secundo* stadio, 1°. Invalescente morbo, incipiunt tono ita perverti, ut suprà dictum est, fibræ cerebri, quæ rebus venereis refricandis naturâ destinatæ sunt, ut cùm ægræ certò conscirent anteà *licitum non esse libidini se dedere*, jam ex errore novo, quod est principium delicii

delirii melancholici, hæreant ancipites, & interdùm mente consistere videantur, insanam cupiditatem reprimendo; interdùm verò, depositâ verecundiâ, libidini conentur obsequi, obvios quoscunque procaciter alliciendo, vel apertè rogando.

2°. Si qua spes eis affulgeat fore ut adipiscantur quod cupidè desiderant, hilares garriunt, blandiuntur, quos detinent, ut properent, postulant, rogant, errore ductæ quo tunc cœcantur. At si sentiant spe suâ se deludi, mœrentes & querulæ recedunt mussitando.

3°. Verùm omnia in dies magis ingravescunt, & naturalis fibrarum tonus ita tandem pervertitur, ut illarum dissonantia abeat in perfectam consonantiam, atque adeò ægræ tunc firmam sibi persuasionem inducant *sibi licere se libidini dedere*, & proinde dicant faciantque omnia, quæ suadet turpissimus mentis error.

III. In *tertio* stadio, 1°. Morbus in Maniam recidit, ut modò dictum est, & ægræ mente alienatæ, maximè circa ea quæ ad rem veneream pertinent, obscœna, impudica verba proferunt continuò, obvios quosvis notos, ignotosve, ad opus sollicitant, cunctantes urgent & compellunt, & si pertinaciùs reluctentur, eos pugnis & unguibus impetunt furibundæ.

2°. Porrò accedunt cætera symptomata, quæ Maniam comitari solent, ut agrypnia constans, famis & sitis defectus,

fervor totius corporis, sed sine febre, frigoris tolerantia, alvi pigrities, urinarum paucitas, spissitudo, color croceus, &c. quibus explicandis supersedemus, cùm non sint hujus loci.

IV. Præter hæc adsunt alia symptomata, quæ ad omnia morbi stadia perinde pertinere videntur. Sic 1°. Vellicatio fortior, quam semen acrius utero & vaginæ infert; erethismos ferè continuos illarum partium ciet, unde convulsivè contractæ vasa stringunt circumflua, cursum sanguinis morantur, atque adeò locum dant phlogosi, qualem pluries in cadaveribus metromaniacarum (1) observatam fuisse legimus. Ea autem phlogosis, ut interdùm morbi causam esse suprà vidimus, sic aliquando merum est illius symptoma, sed quo, si superveniat, morbi vehementia multùm intenditur.

2°. Inde minimè mirum, si ferveant in Metromaniâ, & exarescant muliebria, si uteri & vaginæ parietes seu tunicæ rigeant, si vagina à rigentibus tunicis distenta tentigine (2) hiet perpetuò & adaperta sit, quæ singula Observatione comperta sunt.

3°. Vero consentaneum est inde quoque venire, quòd in Metromaniacis Clitoris

(1) Josephus Lanzonus, *Miscellan. Natur. Curiosor. Decur. III. Ann.* 5. *&* 6.

(2) Christian. de Helwich, *Ephemerid. German. Centur. I. & II. pag.* 310.

(1) valdè turgeat solitò grandior; quòd ovaria ambo, vel alterutrum, tumeant præternaturaliter humore spisso, viscido, purulento; vel ovulis naturalem molem excedentibus plena sint; quòd tubæ ipsæmet similem labem non raro participent, ut in pluribus ægrotis morbo defunctis (2) observatum est.

4°. In metromaniacis *virus distillat* aliquando *ab inguine*, sive quòd petulcis digitis locos contrectando perpetuò, ut venerem sollicitent, quid paucum scabendo eliciant spissum viscidumque, quod è vulvâ manat; sive quòd ab ulcere fistuloso uteri vel vaginæ quid purulentum profondatur.

5°. Liquet ex dictis in Furore uterino tumores, steatomata, hydatides, apostemata, puris colluviem, phlogosim uteri & partium quæ utero confines sunt,

(1) Clitoris tumet etiam in metromaniacis propter fricationem, quâ abutuntur.

(2) Joh. Michaelis *Praxis Clinicæ Specialis Casu* 22.

Dominicus le Duc; *Zodiaci Medico Gallici Ann.* 1. *Observat.* 7

Fridericus Lochnerus, *Ephemerid. Germanicar. Centur. VII & VIII.*

Stephanus Blancardus, *Anatom. Practicæ, Centur. II Observat.* 99. Item *Collectanea Medico-physica, Part. I. Observat.* 28.

Carolus Philipus Gesnerus, *Actor. Physico-medicor. Volum. VII. Observat.* 30.

sæpenumero morbum antecedere tanquam causas, vel subsequi tanquam symptomata; & quoties alterutrum evenit, quomodocunque eveniat, toties morbum induci, qui curationem nullam admittit absolutoriam, sed ex quo ægrotantes, post cruciatus varios plurimosque, miserâ morte, tardiùs citiùsve intereunt.

§. V. *Diagnosis.*

I. *Diagnosis morbi* evidens est signis pathognomonicis, quæ recensuimus, nempe salacitate effrænatâ, delirio melancholico circa venerea, & delirio maniaco, quod melancholico succedit.

II. *Diagnosis statuum* seu *stadiorum* morbi non minùs obvia. 1°. Si adsit sola salacitas effrænata quam ægræ quidem mentis adhuc integræ conentur concontinere, aut saltem contegere, sed cujus tamen interdùm non obscura præbeant indicia, *primus* erit morbi *status*, seu *primum stadium.*

2°. Si invalescente lasciviâ incipiant desipere, & delirio teneantur melancholico circa res venereas, ac eam persuasionem in animum inducant *sibi licere libidini obsequi*, atque adeò ex opinione impurè errante se gerant, adest *secundus* morbi status, seu *secundum* stadium.

3°. Si furore actæ absurda deblaterent varia, seu delirent cum furore circa plura,

uno verbo, si maniacæ sint, obvios quoscunque compellant ad opus, impudicis gestibus eos alliciant, & si reluctentur, incessant furiosæ, morbus tunc ad *tertium* statum seu *tertium* stadium pervenit.

III. *Diagnosis causarum* morbi verè ardua foret, si opus esset eas accuratiùs dignoscere, sed ea diligentia nullam præbet utilitatem ad curationem, tùm quia ambæ morbi causæ, vitia uteri cùm vitiis seminis plerumque concurrunt, atque ideò simul methodo eâdem curandæ veniunt; tùm quia si non concurrant, quod nec frequens est, nec diuturnum esse potest, eadem vel affinia postulant remedia.

§. VI. PROGNOSIS.

METROMANIA sive Furor uterinus morbus est probrosus & dedecorosus, cujus ignominia non solùm in ægrotas recidit, sed in propinquos etiam redundat

In genere semper curatu difficilis est, quod cum delirio quovis commune habet, & tantò difficilior, quantò magis inveteratus. Quòd si velis singula curiosiùs persequi, oportet diversos morbi status distinguere.

I. In *primo*, morbus, ut plurimùm sanabilis est, dummodò diligenter accitò illi occurratur, cùm nondum accessit delirium. Frustra enim conaberis mederi, si tardiùs mederi cœperis, nec ullum

aliud malum esse puto, in quo verius sit verbum illud, quod vulgò dicitur,

Principiis obsta, serò Medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.

II. In *Secundo*, ubi primùm adest delirium melancholicum, malum est ferè immedicabile, quod tandem in fatuitatem & stultitiam abit, nisi mortem inferat celeriorem. Nonnumquam spes aliqua sanationis affulgere videtur, si morbus inducias habeat frequentes, diuturnas, dilucidas, sed quibus numquam fides certa, & sine ullo recidivæ metu, quoniam semper periculum est, ne malè sopitum incendium resurgat.

III. In *tertio* demùm, in quo Mania, morbus insanabilis meritò censetur, cùm vix spes ulla sit, fore ut ægrotæ ad saniorem mentem revocentur, sed omnes absumantur (1) apostemate, ulcere, scirro uteri, tubarum, ovariorum, quæ vitia Metromania intulit; vel in stoliditatem & amentiam morbi diuturnitate delabantur, donec mortem obeant.

IV. Indubitatis Observationibus comperta sunt sequentia, quæ ad prognosim faciunt, & quæ ideò recensere visum est.

Metromaniam sponte solvi, 1°. Si ægro-

(1) Vide Auctores suprà laudatos *ad Symptoma 3. Art. IV. §. IV. pag. 365.*

ta laboraverit immodico (1) catameniorum profluvio, seu hæmorrhagiâ uterinâ quòd inde emollitâ & relaxatâ uteri facie, veneris sensus reduntatur.

2°. Si largior supervenerit hæmorrhoïdum fluxus, quòd per anastomoses, quibus vasa inter se communicant, venæ uteri exinaniantur dùm hæmorrhoïdes fluunt, uterusque inde detumescat & relaxetur.

3°. Si fluore muliebri largo & diuturno ægrotans colliquescat, quo uterus madefit & temperatur, atque adeò libidinis stimulis debiliùs patet.

4°. Si ægra (2) imprægnetur, quòd humor embryi secundinis contentus & inde resudans, uteri tunicas emolliat & relaxet, & ad libidinis incentiva reddat hebetiores, sed facilis est morbi recidiva, nisi intra unum aut alterum annum à puerperio iterùm gravida fiat.

5°. Si strenuè subagitetur, quod felicem quidem successum pluries habuit in ipso (3) matrimonio; sed multò felicio-

(1) Alexander Benedictus, *de Curand. Morb. Libr. I. cap.* 28.

(2) Dominicus Panarolus, *Pentecost. III. Observ.* 9.

Johannes Matthæus de Gradibus, *Consilio.* 8.

(3) Zacutus Lusitanus, *Prax. Medic. Admir. Libr. II. Observat.* 93.

Johannes Riolanus, pater, *Method. Medendi Sect. IV. Tractat.* 2. *cap.* 21.

rem, si vera narrant, (1) venere vulvivagâ, quoties accidit ut ægræ, quæ fugitivæ vagabantur, à nebulonibus pluribus compressæ fuerint.

6°. Si uterus casu procidens aëri permittatur, dùm infrigidetur. Id relatum quidem novi ab Harveo solo, sed qui unus instar plurium est. „ Novi, (2) „ *inquit ille*, fœminam nobilem, à Furore „ & melancholiâ uterinâ ultra decen„ nium delirantem, cui postquam omnia „ frustra tentata essent, contigit uteri „ prolapsus... Auctor fui, *pergit ille*, ut „ uterus non reponeretur, donec à frigo„ re externo intemperies ejus deserbuisset. „ Successit res ex sententiâ, brevique „ posteà convaluit, atque uterus demùm „ loco suo restitutus permansit, vitamque „ etiamnùm salubriter degit „.

§. VII. *Curatio*.

Quot sunt stadia in furore uterino,

Dominicus Leo, *Art. Medendi Libr. II. cap. 9.*
Ambrosius Stegmannus, *Ephemerid. Germanic. Decur. III. Ann. 1. Observ. 11.*

(1) Alexander Benedictus, *de Curand. Morbis, Libr. I. cap. 28.*
Thomas Bartholinus *Observat. Anatomic. Cent. II. Observat. 69.*
Christop. Johann. Langius, *Praxeos Medic. cap. 24. §. XV. Ubi laudat Observationem Plateri.*

(2) De Partu, *extremo Libro.*

totidem ſunt morbi peculiares, qui quantumcunque affines eſſe videantur, & ab eadem cauſâ inducti, ratione tamen paulisper diversâ, ſi non ſpecie at ſaltem gradu, debent impugnari, quam ideò diſtinctis articulis explicare neceſſum eſt.

Curatio in primo Morbi ſtadio.

In illo morbi ſtatu, debent indicationes omnes eò intendere, 1°. Ut ſanguis acrior, ſemenque inde deciduum & ejuſdem vitii particeps, diluantur & demulceantur: 2°. Ut tota uteri & vaginæ facies interna humefiat & relaxetur, ad ſalacitatem morboſam & effrenatam conpeſcendam: 3°. Ut interim ægrotæ, quoad ejus fieri poteſt, ab obſcœnis cogitationibus avocentur, & in viam regreſſæ animum ad ſaniora adjiciant, quæ ſingula ſequentibus auxiliis poſſunt obtineri.

I. Ad diluendum & demulcendum tùm ſanguinem, tùm ſemen proſunt,

1°. Sanguis miſſus è brachio, niſi exiturientia vel exeuntia catamenia è malleolo mittendum eſſe ſuadeant. Oportet autem ſanguinem largiùs & frequentiùs mittere pro ratione ætatis, temperamenti, virium ægrotantium, & pro ſymptomatum vehementiâ.

2°. Catharſis frequens cum purgantibus mitioribus, quorum virtus & efficacia ſit idonea deducendæ primarum viarum ca-

cochyliæ, & evacuandæ cacochymiæ sanguinis, sed quæ intestinis irritandis, convellendis, in spasmos agendis minimè par sit, ne uterus in consensum trahatur.

3°. Usus jusculorum aut apozematum, quæ fiunt

Cum radicibus	Nymphææ, Althææ, Cichorei, Acetosæ,	ad ℥j.
Cum foliis	Nymphææ, Lactucæ, Portulacæ Salicis, Lenticulæ palustris,	ad mj.
	Cicutæ ad pugillos ij.	
Cum floribus	Nymphææ, Malvæ, Papaveris, Violarum.	adpug. ij. vel. iij

Ex quibus tria, quatuorve seligi debent, quæ magis probabuntur, & ex illis confici juscula vel apozemata, ut artis est, bis in die, manè & vesperi, longè à pastu per plures dies continuos exhibenda, addendo cuilibet salem prunellæ, crystal-

lum mineralem, vel salem sedativum Hombergii, ad ℥j.

4°. Serum lactis clarificatum & carthâ bibulâ percolatum ad cyathos sive haustus quatuor in die, sed longè à pastu, in quorum unoquoque potest incoqui uncia una radicis nymphææ, in talleolas dissectæ, vel dilui syrupi de nymphæâ semunciâ. Proderit efficaciùs idem serum, si pro omni potu exhibeatur, modò ægrotæ non repugnent.

5°. Lac asininum, bis in die sumptum ad uncias novem vel decem, manè & vesperi, si ventriculis illud concoquat. Imò verò, si ægrotæ obsequiosæ sint, & tædio hujus diætæ se faciles præstent, conducibilius erit lac pro omni alimento adhibere, & loco tùm prandii, tùm cænæ, ultra haustum lactis asinini matutinum & vespertinum, haustus alios duos lactis vaccini, vel edulia varia lacte illo præparata exhibere.

6°. Emulsiones bis in die manè & vesperi, quarum haustus quilibet fieri potest ex seminibus quatuor frigidis majoribus ad ℥iß. vel ex

Semine Lactucæ,
Portulacæ,
Papaveris albi,
Cannabis.
} à ʒiij ad iv.

Quæ contusa in mortario marmoreo diluuntur.

In aquis	Distillatis		
	Nymphææ,		
	Lactucæ,	}	ab ℥iv.
	Portulacæ,		ad v.
	Endiviæ.		

In colaturâ dissolvitur

Syrupus	Violaceus,		
	Nymphææ,	}	ad ℥j.
	Althææ,		

Solent ex illis seminibus, aquis & syrupis eligi, quæ maximæ probantur, numero tamen pauciora, & eâ dosi, quæ nec nimis amplum, nec æquo spissiorem haustum faciat.

7°. Aquæ minerales acidulæ & chalybeatæ potandæ per mensem, si tempestas faveat, quotidie à libris II ad III, addito in primis hostibus sale quodam cathartico, v. g. sale *de duobus* ad ʒiij, sale Polichresto Rupellensi ad ʒß, sale Epsomensi eâdem dosi. Inter aquas istiusmodi commendantur maximè inter nostrates, aquæ de *Vals de Caransac*, *de Bussan*, *de Pougues*, *de Forgues*, & inter exoticas, aquæ *de Spa*, *de Selter*.

8°. Diæta accurata, juxta quam ex artis legibus, debent ægræ iis potissimùm

cibis uti, qui humectent, temperent, diluant, refrigerent, ut sunt Olera varia,

Cucumeres,	Lactuca,
Melones,	Portulaca,
Borrago,	Cichorium,
Beta,	Spinachia,
Endivia,	Atriplex.

Et Fructus horæi, ut

Cerasa,	Uvæ maturæ,
Fraga,	Pruna dulcia,
Poma dulcia,	Ribesia,

Demùm offæ vel cremores oryzæ, cum jusculo tenuiore ex carne vitulinâ vel gallinâ juniore.

Interdicendæ vino, chocolatâ, decocto caffe, & carnibus omnibus, si vitulinam, pullosque & cuniculos juniores excipias.

Demùm exhibenda narcotica, quæ somnum concilient, si morbo parcior sit breviorque.

9°. Possunt proposita remedia, si videbitur, vel vicissim commutari, vel conjunctim præscribi, modò invicem congruant; sed oportet illis diù insistere, neque enim existimandum est, vitium tenax & vix emendabile, universæ humorum massæ altè, inustum posse facili negotio corrigi, aut in melius verti.

II. Humefaciendo & relaxando utero apprimè conducunt interna remedia, de quibus jam abundè diximus, sed multò

efficaciùs externa ſeu topica, quæ ſequuntur.

1°. Balnea vel ſemicupia in aquâ fluviatili egelidâ, in quâ incocta fuerint folia plantarum emollientium, quas modò recenſuimus *articulo præcedente*, n°. 3. In illa ægræ bis in die demitti ſolent, & ibi contineri per duas horas, juſſæ manu vel ſpongiâ aquam in muliebria altè propellere, quâ proluantur.

2°. Clyſteres frequenter injiciendi,

Ex ſero Lactis,
Ex decocto, Lactucæ,
Portulacæ,
Umbilici Veneris,
Sempervivi,
Nymphææ,
Foliorum Salicis,
Viticis,

Quibus poteſt Oxycratum ad uncias aliquot addi. Cæterùm ſemel recepti, debent diù contineri, ut refrigerationi & humefactioni interaneorum tantò certior locus detur.

3°. Immiſſæ per metrenchyten injectiones ſubtepidæ,

Seri Lactis
Decocti Hordei,
Lactucæ,
Aliarumve plantarum modò recentitarum,

Quæ debent in uteri cavitatem cautè propelli, si illius os dehiscat, ut in illis plerumque solet, & in eo aliquandiù subsistere, ægris ad situm congruum compositis. Si morbus urgeat, proderit singulis injectionis unciis addere semidrachmam, vel drachmam unam succi Solani, *Morellæ* dicti, Sempervivi, imò etiam Cicutæ.

4°. Pessaria in vaginam intrusa, quæ variè conficiuntur, nam modò telæ particula in formam rotuli convoluta, vel spongia mollis in longitudinem secta, spisso & frigido decocto herbarum aliquot emollientium, quas recensuimus, imbuta, vaginæ insinuatur; modò verò sacculus oblongus linteus, plenus pulpæ earumdem plantarum, in vaginam intromittitur; sed qualiacunque fuerint, oportet introducta pessaria identidem removere, & recentia reponere, ne morâ nimis incalescant.

5°. Hirudines, plures paucioresve, prout opus esse videbitur, margini podicis admotæ, maximè si phlogosi tumeat, quoniam illarum suctione sanguis ab uteri vasis revellitur, quibuscum venæ hæmorroïdales multiplici anastomosi communicant, unde depletis vasis substantia uteri relaxatur. Non is ego sum, qui velim id auxilii genus prædicare tamquam absolutorium, sed cùm juvare aliquando possit, numquam lædere, noluerim illud omitti.

III. Dùm tentantur remedia, omni ope & operâ annitendum, ut ægræ ab obscœnis cogitationibus avocentur, & melancholiæ modum ponant, in quem finem,

1°. Crebris cohortationibus, monitionibus, increpationibus excitandæ, erudiendæ, continendæ sunt, ut ipsæ suam lasciviam perhorrescant, & pudore suffusæ desideria sua refrænent, & tandem è corde eradant.

2°. Curandum, ut consuetudinem jungant cum sodalibus prudentibus, probatæ virtutis, sed festivis & hilaribus, quibuscum possint lepidè & urbanè versari, & quarum exemplo & colloquio ad saniorem mentem paulatim reducantur.

3°. Occupandus illarum animus ambulatione, choreâ, villicatione, epulatione, peregrinatione, ut omni gaudio expletæ ab obscœnis cogitationibus, in quibus defixæ sunt, distineantur. Præstaret quidem negotia domestica illis demandare, si sedulò operam dare vellent, sed plerumque vel nolunt, vel nequeunt.

4°. Cautè illis interdicendum omni de re venereâ colloquio, libris amatoriis, lascivis canticis; & sedulò cavendum ne viris ullis utantur familiariùs, nec in consuetudinem ullum admittant omninò, præsertim eos quorum amore teneri videbuntur.

5°. Prospiciendum, ut non incubent

culcitæ plumeæ, *lit de plume*, vel laneæ, *matelas*, unde lumbi ardentiùs incalescerent, atque adeò æstus muliebrium, qui jam nimius est, magis intenderetur; sed culcitæ stramento molliore plenæ, *une paillasse*, vel ad summum setâ equinâ, vulgò *crin*, fartæ.

6°. Ultimò, si hæc ex optato non proficiant, omissâ cunctatione, connubio jungendæ, si non obstet vitæ institutum, cum amasiis quidem suis, si commodum fuerit; sin minùs, cum adolescentibus venustis, qui amabiles sint, si non amati, quæ Medicina in illo morbi stadio certissima est & efficacissima, ut suprà dictum est, §. VI. *De Prognosi*, n°. 5.

In secundo stadio.

Cum, accedente delirio melancholico, omnia tunc in pejus ruant, necessum est remedia adhibere diligentiùs, majore dosi, & selecta inter efficacissima, sed ex iisdem tamen familiis cùm indicationes curatoriæ eædem sint.

Itaque 1°. Balneatio adhibenda frequentior & bis in die, in aquâ subfrigidâ capiti iteratò superaffundendâ, in quâ ægræ per duas horas detinendæ, si fieri possit.

2°. Oportet experiri omnia remediorum genera in præcedente stadio proposita, sanguinis missiones frequentes serum

lactis pro omni potu, vel ptisanas valdè refrigerantes, juscula aut apozemata diluentia & temperantia, emulsiones aut julepos, aquas minerales, &c. quibus diù est insistendum, ut morbi ferocia debelletur vel saltem retundatur.

3°. Curandum ut ægrotis nutritio sufficiens, imò larga subministretur, sed ex alimentis eupeptis, & refrigerantibus, qualia proposuimus in præcedente stadio.

4°. Si noctes ducant insomnes, aut irrequietas, narcotica exhibenda sunt dosi morbo congrua, inter quæ primas tenent tinctura anodyna, à gutt. XXIV. ad gutt. XXX. vel laudanum opiaticum, à gr. I ad gr. II.

5°. Purgari debent frequentiùs, & catharticis validioribus, scilicet in *formâ liquidâ*, cum decocto ℥iij folliculorum sennæ, & ʒ salis de *duobus*, in colaturâ dissolvendo mannæ ℥ij. & addendo Diagridii gr. x vel xv. In *formâ* verò *solidâ*, cum bolo ex Diagridii & Jalappii pulverati āā gr. xij. additis gr. VIII radicis Hellebori nigri pulveratæ, eâ cautione, ut dùm operatur medicina, exhibeatur unâquaque horâ haustus jusculi levioris carnis vitulinæ cum foliis aliquot cichorei coctæ.

In tertio stadio.

UBI primùm Mania supervenit, morbus ferè deploratus est, neque tamen

omnis ægrotantium cura ideò deponenda, ſed contrà eò diligentiùs enitendum eſt, ut illarum miſeriis, quoad ejus fieri poterit, quid levamenti conferatur.

In quem finem, 1°. Frequenti balneatione opus eſt in aquâ frigidâ, quæ capiti iteratis vicibus debet ſuperaffundi, & in quâ ægræ detinendæ ſunt, quandiù vires ſufficient.

2°. Sanguis largiter & pluries mittendus è brachio, è talo, è collo, donec imminutis viribus reprimatur ægrotantium furor, & ſuæ debilitatis conſciæ famulantium monitis ſint magis obſequioſæ.

3°. Mochlica purgatio ſæpiùs iteranda cum catharticis draſticis, aut cum vomitoriis, quâ quidquid vitioſum ineſt non ſolùm inteſtinalibus viis, ſed etiam viſceribus quæ cum inteſtinis communicant, efficaciter ſubducatur.

4°. Uterus fervens injecto oxycrato frigido vel parùm tepido temperandus eſt identidem, ſi ægrotæ huic remedio ſe faciles præſtent, ut ſe plerumque præſtant, quoniam ipſæ quærunt remedia adversùs pruritum & calorem uteri, quibus ſe cruciari ſentiunt.

5°. Ægris, ſi noctes inſomnes ducant ut ferè perpetuum eſt, narcotica exhibenda, doſi quidem magnâ, quæ ſomno conciliando par ſit, ſed quam neceſſum eſt partitis vicibus dare per intervalla, ne

quid detrimenti ſuccedat à nimiâ doſi ſimul & ſemel datâ.

6°. Curandum, ut utantur victu largo, ſed eupepto & refrigerante; ac demùm ſi vehementiùs ferociant, verberibus mulctandæ, imò vinculis cœrcendæ, ne violentas manus ſibi vel adſtantibus inferant.

§. VIII. *Remedia quædam, quæ adverſùs Furorem uterinum commendantur.*

I. A pleriſque (1) Medicorum certatim laudatur Camphora, ceu ſpecifica ad libidinis æſtus compeſcendos in Furore uterino. Datur in ſubſtantiâ à gr. x ad xv in quocunque vehiculo, vel formâ boli. Aliquando illius fruſtulum granorum duodecim inflammatum in hauſtum aquæ projicitur, qui deinde exhibetur potandus.

Miror undenam nata ſit ea opinio de virtute Camphoræ anti-aphrodiſiacâ, an ex decantatiſſimo illo verſiculo,

Camphora per nares caſtrat odore mares,

qui non alio nitebatur fundamento, quàm præjudicio falſo, quo Camphora qualitate frigida eſſe cenſebatur, quam tamen conſtat calidam eſſe.

(1) Vide Michaelem Ettmullerum. *De Morbis Mulierum. Cap.* 2. Et alios paſſim.

Ipse quidem experientiâ compertum habeo vulgarem de Camphoræ virtute opinionem, si non falsa sit, at certè perpetuò veram non esse, nam in fœminis duabus ab utero furentibus Camphoram frustra adhibui & pluries, & magnis dosibus.

II. Si Ettmullerus (1) audiatur, Furori uterino prodest efficaciter liquor limpidus & aquosus, qui exstillat *è tenerioribus salicum ramis, dùm verno tempore amputantur.* Propinatur autem ille succus, vel solus, *vel ex farinâ illo subactâ placenta conficitur, quæ ægrotæ data omnem ad venerem propensionem extinguit. Idem etiam facit*, pergit Ille, *decoctum salicis junioris, aliquoties epotum jejuno stomacho, nam & hoc omnem appetitum venereum cohibet, quin & interdùm mulieres omninò steriles facit.*

Tam disertis promissionibus plenè persuasus in fœminis iisdem non liquoris ex resectis salicum ramis depluentis, qui non erat ad manum autumnali tempestate, dùm illas ope medicâ conabar adjuvare, sed decocti foliorum salicis periculum feci iteratò & magnâ dosi, at verò ne hilum quidem me profecisse memini.

III. Agnus castus sive Vitex ad compescendos libidinis stimulos celebratissimus est. Decoquitur in jusculis, apoze-

(1) *Ibidem.*

matis, ptisanis, aut injectionibus uterinis. Illius virtutem usu nondùm exploravi, sed vim ejus antiaphrodisiacam meritò dubiam reddunt amaror & acrimonia, quæ in masticatis foliis & præsertim seminibus percipiuntur. Adde quòd Vitex ad menses ciendos (1) usurpetur, argumento maximo illum virtute anti-aphrodisiacâ minimè pollere. Porrò tamen, cùm ex ejus usu nihil discriminis impendeat, causa nulla est cur non liceat unicuique pro lubitu periclitari, si occasio fuerit.

IV. Vidimus suprà in *curatione stadii primi* opus esse ut ægrotæ incubent culcitis stramento moliore plenis. Volunt autem, qui viticis efficaciam laudant, ut ex foliis ejusdem siccis ægrarum culcitæ infarciantur; exemplo scilicet ducto ab *Atheniensibus Matronis, quæ in Thesmophoriis*, seu sacris Cereris *castitatem custodientes, foliis viticis seu Agni casti cubitus sibi sternebant*, referente (2) Plinio & (3) Dioscoride, cui consilio non repugnavero, quamvis de virtute viticis mihi certò non constet, modò priùs monuero quotidianum laborem inde impendere in reficiendis culcitis, quoniam sicca viticis folia in pulverem citò resolvuntur.

(1) Dioscorides, *Libr. I. Cap.* 135.
(2) Histor. Natural, *Libr. XXIV. Cap.* 9.
(3) *Libr. I. Cap.* 135.

V. Medici, qui de Furore uterino disseruerunt cæteris diligentiùs, (1) Sennertus, (2) Riveriusque, inter alia simplicia verè anti-aphrodisiaca, nonnulla numerant, quorum potestas longè dispar, ut Anethum, semen Dauci, lignum Aloes, Rutam, Mentham, ipsam etiam Terebinthinam, &c. quæ cùm acria sint, & ad menses movendos efficacia, immoderatam veneris cupiditatem potiùs inflammare, quàm mitigare valent, quâ de re monere visum est, ne quis tantorum Virorum auctoritate motus, imprudens credat remedia istiusmodi adversùs Furorem uterinum cum successu adhiberi posse.

VI. Iidem encomiis nimiùm extollunt remedia quædam, quæ spes datas minimè impletura esse videntur. Sic Sennertus (3) laudat aquam quamdam, quam *castitatis* appellat, & quæ species est Julepi ex commistis aquis distillatis.

℞ *Aquar. Menthæ, Chelidoniæ, Anethi, Liliorum convallium, Liliorum alborum, Nymphææ,* āā ℥j. M. *Dosis unc. ij vel iij*

Laudat idem aquam aliam ex plantis pluribus distillatam, quæ sequitur.

(1) Practic. *Libr. V. Part. II. Sect.* 3. *cap.* 5.
(2) Praxeos, *Libr. XV. cap.* 5.
(3) Ubi *suprà.*

℞ *Fol. Nymph. Vitic. Salic* āā *m. iij.*
Lactuc. *Portulac. Umbilic. Veneris.* āā *m. j.*
Semin. Lactuc. Papaver. quatuor Frigidorum major, āā ʒß.
Aneth. ʒ*ij.*
Florum Nymph. m: j.
violar. mß.

Contundantur omnia recentia, & irrorentur succo Limonum, ac stent in digestione horis 23; *postea distillentur, & distillati singulis libris add. Camphoræ* ʒj. *Servetur ad usum.* Dosis ℥j.

Quod todidem verbis apud (1) Riverium legere est. Sed hæc ambo remedia in Furore uterino parùm prodesse puto geminâ de causâ, 1°. Quòd in compositionem admittant plantas aliquot, ut Mentham, Chelidoniam, Anethum, augendæ potiùs quàm sedandæ veneri natas: 2°. Quòd certum sit aquas ex plantis distillatas minùs valere, quàm earumdem decocta, quamobrem in usum non veniunt, nisi cùm plantæ recentes deficiunt.

VII. Cicuta ab omnibus Medicis antiquioribus commendatur ad Furorem uterinum, ex cujus foliis contusis parabant cataplasmata lumbis & pubi apponenda, & cujus expressum succum admiscebant cum uterinis injectionibus, imò

(1) Ubi *suprà*.

etiam

etiam guttatim infundebant haustibus variis ore assumendis; quam medendi rationem ut confirment, adducunt auctoritatem, tùm B. Basilii, qui ait (1) *se vidisse quasdam fœminas, quæ potione Cicutæ extinxerint rabiosas cupiditates*; tùm B. Hieronymi, qui (2) scribit *Hierophantas pontificatum adeptos Cicutâ se castrasse.*

Quid de virtute anti-aphrodisiacâ Cicutæ sentiendum sit, ipse ignoro, ut qui nullum periculum feci, sed opinor huic plantæ auctoritatem conciliatam esse ex falso præjudicio frigidam esse, cùm è contrà constet esse calidam. Sed id commodi accidit, quòd jam liceat rem tutò periclitari, ex quo notum est succum Cicutæ leviter inspissatum ægris carcinomate laborantibus quotidie ad multa grana sine discrimine exhiberi, quâ de re plura infrà, *Lib. II. cap. 7.*

VIII. Ut primùm varia Chimiæ præparata in medicum usum recepta sunt non cessavere quicunque Chimiæ nimiùm credunt, ad morbos multos, & speciatim ad Furorem uterinum obtrudere præparata multa ex Saturno, potissimùm Saccharum Saturni, cujus grana aliquot in injectionibus uterinis, & quod gravius est, in ipsis haustibus, qui ore assumun-

(1) Homil. V. suprà Hexaemer.
(2) Contra Jovian.

tur, dissolvenda proponunt. Sed hunc usum, nec injuriâ, improbavimus suprà.

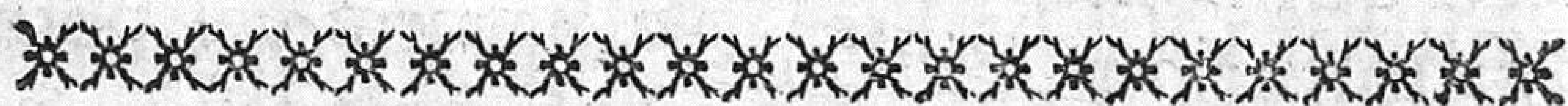
IX. Superest quæstio majoris momenti. Nonnulli Medicorum (1) auctores sunt, ut titillando muliebria fœminarum ab utero furentium, proluvium corrupti seminis proliciatur, unde prima mali labes, quod allii (2) nefas esse censent, & religione vetitum. Non nostrûm est tantam litem componere, de quâ viderint quos pene jus est & norma decidendi; sed illos monitos velim decisionem frustra futuram esse quod ad factum, quando quidem ægrotantes ipsæ naturæ vel potiùs morbi ductu sese fricant perpetuò, nec aliena petunt aut expectant auxilia, in quo sibi pessimè consulunt, ut quæ fricationibus illis cupiditatem nedùm sedent, sed magis exasperant. Verùm surdis canas, si eas ab illâ turpitudine hortatu coneris dimovere, à quâ arceri non possunt, nisi vinciantur.

(1) Varandeus, *de Morbis Mulierum, Libr. I, cap.* 5. & Antiquiores omnes.
(2) Riverius, *ubi suprà.*





TRAITÉ DES MALADIES DES FEMMES.



LIVRE SECOND.

Des Maladies des Femmes, qui dépendent de l'état de la Matrice.

CHAPITRE I.

De l'Inflammation de la Matrice.

§. I. DESCRIPTION ET DIFFÉRENCES.



OUTES les parties du corps ſont expoſées à des engorgemens de ſang, ſuivis du gonflement, de la tenſion, de la rougeur, de la chaleur & de la douleur de la partie où ils ſe font, & qui attirent même la fiévre, quand ils ſont conſidérables. On

comprend toutes ces espéces d'engorgemens sous le nom général de *Tumeurs Inflammatoires*; mais on les distingue suivant le degré de la maladie, en *phlogose*, quand les accidens sont légers, & en *phlegmon* ou *inflammation*, quand les accidens sont plus graves.

Comme il y a, outre l'inflammation, trois autres sortes de tumeurs, l'érysipele, l'œdème & le squirrhe, l'inflammation peut ou être simple, ou se trouver compliquée avec quelqu'une de ces tumeurs, ce qui constitue différentes espéces d'inflammations, l'*inflammation érysipelateuse*, l'*inflammation œdémateuse*, l'*inflammation squirrheuse* dans le second cas; & le *phlegmon* tout court, ou l'*inflammation phlegmoneuse* dans le premier.

La matrice dans les femmes est sujette à l'inflammation, de même que les autres parties du corps. Toute la différence c'est que dans les inflammations des parties extérieures, on voit à l'œil le gonflement, la chaleur, & la rougeur de la partie affectée, qui caractérisent le mal, au lieu que dans l'inflammation de la matrice, on ne peut que les inférer des signes qui tombent sous les sens.

C'est ainsi qu'on juge du gonflement & de la tension de la matrice par le volume qu'elle occupe & par la rénitence qu'on y sent: de sa chaleur par la chaleur de la région hypogastrique & du pubis,

& sur-tout par celle du vagin: & de sa rougeur par la rougeur du vagin, si l'on pousse l'examen jusques-là, faute de quoi on peut aisément l'inférer de la chaleur que la malade ressent dans la matrice, & de l'exemple connu des inflammations extérieures. Quant à la douleur, on n'en est que trop instruit par les plaintes de la malade, & par la sensibilité du corps de la matrice, quand on y touche; & à l'égard de la fiévre, qui accompagne toujours l'inflammation de la matrice, dès qu'elle est un peu considérable, on la reconnoît par l'état du pouls.

A ces accidens, qui appartiennent essentiellement à l'inflammation de la matrice, s'en joignent ordinairement plusieurs autres, qui, quoique moins essentiels, ne laissent pas de mériter beaucoup d'attention, comme la suppression des vuidanges, quand l'inflammation arrive pendant les couches, ou la supression des régles, quand elle survient dans le tems de l'écoulement des régles, l'ardeur d'urine, & la difficulté d'uriner, la suppression des déjections & la douleur en allant à la selle, le mal au cœur, le hoquet, & le vomissement, le mal à la tête & surtout dans le fond des yeux, l'assoupissement, l'insomnie, le délire, le grincement des dents, les mouvemens convulsifs de différentes parties, la petitesse & l'inégalité du pouls, le froid des extré-

mités, la douleur du pubis, des aînes, des lombes, des cuisses, du croupion, &c.

Quoique l'inflammation de la matrice soit toujours de la même nature, & qu'elle soit pour l'ordinaire accompagnée des mêmes symptomes, on ne laisse pas d'y distinguer quelques différences.

1°. Par rapport au degré du mal: ainsi l'inflammation dont les accidens sont légers, c'est-à-dire, qui ne cause qu'un gonflement, une tension, une chaleur, une douleur médiocres & qui est sans fiévre ou avec peu de fiévre, ne porte que le nom de *phlogose*; on l'appelle au contraire *phlegmon*, ou simplement *inflammation*, quand les accidens sont plus grands & que la fiévre est aiguë.

2°. Par rapport à l'étendue du mal: ainsi tantôt l'inflammation occupe toute la matrice, & elle est alors *universelle*, ce qui est assez rare: tantôt elle n'occupe qu'une partie de la matrice, & alors elle est *partiale*. Cette partie affectée peut varier dans les différens cas, & être le fond ou le col, le devant ou le derriere, le côté droit ou le côté gauche de la matrice, ce qui constitue tout autant de nouvelles différences.

3°. Par rapport à la qualité du mal: ainsi l'inflammation de la matrice, comme on l'a déjà dit de l'inflammation en général, peut être simple, & dans ce cas elle retient son nom, ou prend celui

d'*inflammation phlegmoneuſe ;* ou elle peut être compliquée avec l'éryſipele, l'œdème, ou le ſquirrhe de la matrice, & dans ces cas-là on l'appelle *inflammation éryſipélateuſe, œdémateuſe* ou *ſquirrheuſe.*

4°. Enfin l'inflammation peut occuper ou la face interne de la matrice, ou la face externe, ou toute l'épaiſſeur de ſa ſubſtance, ce qui forme trois nouvelles eſpéces d'inflammation de la matrice.

§. II. CAUSE.

J'AI parlé amplement de la théorie de l'inflammation dans le Traité des Tumeurs. Ainſi pour ne pas répeter ce que j'en ai dit, je ſuppoſe qu'on ſçache 1°. Que l'inflammation vient en général de trois cauſes.

De l'engorgement de toutes les ramifications capillaires des vaiſſeaux ſanguins de la partie affectée, ſoit artériels, ſoit veineux, qui ſe trouvent pleins de ſang outre meſure ; & c'eſt le *premier* degré d'inflammation, ou la *ſimple phlogoſe.*

De l'irruption, que fait dans les vaiſſeaux lymphatiques collatéraux une partie du ſang, dont les vaiſſeaux ſanguins ſont engorgés; & c'eſt le *ſecond* degré d'inflammation, ou *l'inflammation ordinaire.*

De l'extravaſation de quelques parties du ſang, qui ſe fait par les déchirures des vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques ; & qui s'épanche dans le tiſſu des parties ;

& c'eſt le *troiſieme* degré d'inflammation, ou l'*inflammation ſyſtrophique*, c'eſt-à-dire, celle qui eſt ſuivie le plus ordinairement de la ſuppuration.

2°. Que ces trois cauſes de l'inflammation ſont ſubordonnées entre elles de telle maniere que l'engorgement attire l'irruption, quand il eſt trop grand ou qu'il dure trop long-tems : & que l'un & l'autre produiſent l'extravaſation dans des circonſtances pareilles.

3°. Qu'ainſi toute la théorie des cauſes de l'inflammation ſe réduit à fixer les cauſes qui peuvent donner lieu à l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, puiſque cet engorgement, s'il eſt grand ou négligé, peut & doit attirer les deux autres cauſes, & que ces deux autres cauſes le ſuppoſent toujours néceſſairement.

En appliquant ces principes à l'inflammation de la matrice, il eſt aiſé d'en inférer, 1°. Que cette inflammation particuliere doit reconnoître de même pour cauſe, ou le trop grand engorgement des ramifications capillaires des vaiſſeaux ſanguins de la matrice; ou l'irruption de quelques parties de ſang, qui paſſent des vaiſſeaux ſanguins engorgés dans les vaiſſeaux lymphatiques, qui en naiſſent; ou enfin, l'extravaſation de ſang, qui ſe fait dans le tiſſu de la matrice par la déchirure des vaiſſeaux ſanguins ou lymphatiques.

2°. Que les deux dernieres de ces causes dépendent toujours de la premiere, & en sont les suites nécessaires, & qu'ainsi pour expliquer les causes de l'inflammation de la matrice, il ne s'agit que de rechercher les causes qui peuvent y produire dans les vaisseaux des engorgemens considérables de sang.

Or dès que la question est réduite à ces termes, la simple connoissance de l'œconomie naturelle de la circulation suffit pour faire juger que ces sortes d'engorgemens peuvent venir de l'une de ces trois causes.

Ou de ce que le sang est porté dans les vaisseaux de la matrice, en plus grande quantité que de coutume.

Ou de ce que le sang revient de ces vaisseaux en moindre quantité qu'à l'ordinaire.

Ou en réunissant ces deux premieres causes, de ce que le sang est porté d'un côté dans ces vaisseaux, en plus grande quantité que de coutume ; & que de l'autre, il en revient en même tems en moindre quantité qu'à l'ordinaire.

Voilà donc trois classes principales, qui renferment toutes les causes possibles de l'inflammation de la matrice ; & il ne reste plus qu'à détailler les causes particulieres, pour l'entier éclaircissement de cette théorie.

I. Classe. Le sang est porté dans les vaisseaux de la matrice en plus grande

quantité qu'à l'ordinaire, quand celui qui devroit couler vers les parties voisines, est forcé de s'en détourner & de se jetter sur la matrice, ce qui arrive,

1°. Toutes les fois que les parties voisines de la matrice se trouvent déjà enflammées, & par-là hors d'état de recevoir tout le sang qui y aborde. C'est ainsi que l'inflammation de la matrice succede à l'inflammation de la vessie, des intestins, des hémorrhoïdes, &c.

2°. Toutes les fois que les parties voisines de la matrice sont fortement pressées & pressées à un tel point, que la circulation du sang y est ou interceptée, ou retardée. C'est par-là que l'inflammation de la matrice est quelquefois occasionnée par les efforts de vomir, trop grands & trop souvent répetés; par les purgations ou superpurgations, accompagnées de tranchées & de ténesme; par les quintes de toux violentes, longues, fréquentes, &c.

II. Classe. Le sang revient des vaisseaux de la matrice en moindre quantité qu'à l'ordinaire, quand les veines uterines, par où il doit revenir, sont, ou étranglées, ou comprimées, & que leur calibre naturel se trouve rétreci par l'une ou l'autre de ces causes.

1°. Les veines utérines sont étranglées par toutes les causes, qui peuvent mettre les fibres de la matrice dans un éré-

thisme violent & continuel, ou du moins très-fréquent, & ces causes sont en grand nombre; par exemple,

Tout ce qui donne lieu à la suppression subite des régles ou des vuidanges, comme quelque refroidissement subit, quelque peur imprévue, quelque chagrin violent, l'abus de pessaires ou d'injections astringentes, &c.

Tout ce qui cause dans la matrice des contractions toniques trop fortes, comme l'excès de l'acte vénérien, quand la matrice est déjà malade, ou l'usage d'injections trop piquantes.

Tout ce qui irrite l'intérieur de la matrice, comme les injections âcres, la pourriture de l'arriere-faix ou de l'embryon, qui suppurent dans la cavité de la matrice.

Tout ce qui déchire, blesse, ou meurtrit la substance de la matrice, comme tous les moyens damnables de procurer l'avortement, le travail de l'accouchement, quand il est trop long ou trop rude; l'extraction violente du fœtus ou de l'arriere-faix; quelque coup d'ongle de l'Accoucheur: quelque atteinte de quelqu'un des instrumens dont on est obligé de se servir dans les accouchemens contre-nature; quelque blessure du bas-ventre, qui pénétre jusquà la matrice; quelque coup violent qui porte son impression jusque sur cette partie, &c.

2°. Les veines utérines sont compri-

mées par le gonflement & l'endurcissement des vaisseaux qui les avoisinent.

Tels sont les vaisseaux laiteux de la matrice, grossis par l'épaississement de l'humeur laiteuse qui s'y est accumulée & endurcie.

Tels sont les tubercules, qui se forment dans les glandes ou les vaisseaux lymphatiques, par l'épaississement de la lymphe qui s'y arrête.

Tels sont les squirrhes, ou les nodus squirrheux, qui s'engendrent en différens endroits de la matrice, par les causes qu'on expliquera ci-dessous, *Chapitre IV.*

Il faut pourtant remarquer que comme ces différens obstacles, qui peuvent comprimer les veines utérines, ne se forment que peu-à-peu, il est rare qu'ils attirent jamais par eux-mêmes l'inflammation de la matrice, qui est toujours un engorgement subit, & suppose par conséquent une cause subite; mais ces obstacles peuvent servir à donner lieu à l'inflammation, quand ils concourent avec quelqu'une des causes mentionnées, dont l'effet se trouve par-là augmenté.

III. Classe. Le sang aborde d'un côté en plus grande quantité que de coutume, dans les vaisseaux de la matrice; & de l'autre, il en revient en même tems en moindre quantité qu'à l'ordinaire, quand il arrive que quelqu'une des causes de la I. Classe concourt avec quelqu'une de

celles de la II. Classe ; & ce concours, qui peut arriver & qui arrive souvent, fait que l'inflammation de la matrice en est alors d'autant plus grande, à proportion du nombre & de l'efficacité des causes qui se trouvent concourir.

Les causes que l'on vient d'expliquer, peuvent produire seules l'inflammation de la matrice, & la produisent souvent; mais elles la produisent plus sûrement, & la produisent plus grande & plus dangereuse, quand elles concourent avec quelqu'une des dispositions antécédentes, qui en renforcent l'activité, ou qui disposent la matrice à en recevoir plus fortement les impressions.

Ces dispositions antécédentes sont de deux espéces; les unes sont universelles, & dépendent de la quantité ou de l'état du sang, les autres sont locales ou particulieres, & ne regardent que l'état particulier de la matrice & de ses vaisseaux.

Les dispositions antécédentes générales, sont la pléthore, ou trop grande abondance de sang ; la raréfaction du sang ou la disposition à se raréfier, ce qui équivaut à la pléthore; la constitution âcre & bileuse du sang, qui le rend susceptible de raréfaction à la moindre occasion; à quoi l'on doit ajouter le trop grand usage du vin, des liqueurs spiritueuses, du chocolat, du caffé; les veilles immo-

dérées; les passions violentes, comme la colere; les exercices trop forts; la saison excessivement chaude, &c. parce que toutes ces causes, ou entretiennent dans le sang une raréfaction trop grande, ou fouettent le sang, & le font circuler avec trop d'impétuosité.

Les dispositions antécédentes, locales ou particulieres, sont la mollesse naturelle, ou atonie du tissu de la matrice, ce qui fait qu'elle manque de ressort pour exprimer le sang; les obstructions, les engorgemens squirrheux, les squirrhes de la matrice, ou de quelqu'une de ses parties, qui y gênent le cours du sang; la dilatation variqueuse des vaisseaux, qui facilite les engorgemens, le vice particulier de quelque endroit de la matrice qui se trouve entamé, meurtri, déchiré, ulceré, &c. & où le sang a peine à circuler librement.

Ce n'est qu'en pesant la nature & le degré de chacune de ces dispositions, & en appréciant les combinaisons qu'elles peuvent avoir avec les différentes causes de l'inflammation de la matrice, que l'on peut approcher de la juste évaluation de la grandeur de l'inflammation que l'on a à traiter, du danger qui l'accompagne, & des suites contre lesquelles on doit se précautionner.

§. III. *Explication des Différences.*

I. DIFFE'RENCE. La grandeur de l'inflammation de la matrice, dépend de deux causes, du degré d'activité des causes qui la produisent, & du degré des dispositions antécédentes qui y préparent la matrice. Quand ces deux causes concourent ensemble, & qu'elles sont portées à un haut degré, l'inflammation est grande & un véritable phlegmon. Quand l'une ou l'autre de ces causes est à un degré plus foible, l'inflammation n'est que médiocre; mais elle mérite encore le nom d'inflammation. Enfin, ce n'est qu'une simple phlogose, quand ces deux causes sont à la fois à un degré encore moindre, & qu'elles ne peuvent attirer qu'un engorgement de sang fort léger.

II. Différence. La place que l'inflammation occupe dans la matrice, dépend de la maniere dont les causes de l'inflammation sont appliquées, & cette application peut varier de plusieurs façons par différens accidens fortuits: mais ce qui contribue le plus à faire que certains endroits de la matrice soient affectés préférablement à d'autres, sont les dispositions particulieres, ou les altérations antérieures, qui se trouvent dans la matrice, & qui font que ces endroits sont plus exposés à l'action des mêmes causes.

III. Différence. Comme il y a, outre l'inflammation, trois autres sortes de tumeurs principales, l'œdème, l'érysipele & le squirrhe, il doit résulter des combinaisons particulieres du concours de chacune de ces tumeurs avec l'inflammation de la matrice. Ainsi quand à l'engorgement des vaisseaux sanguins, qui constitue l'inflammation, se trouve joint l'engorgement des vaisseaux lymphatiques qui fait l'œdème, l'inflamation de la matrice est œdémateuse; & cela arrive ordinairement quand le sang est naturellement fort séreux: elle est érysipélateuse, quand elle n'occupe que la tunique interne ou externe de la matrice, ce qui dépend de la place qu'occupent les obstacles qui gênent le cours de la circulation, & qu'elle est produite par un sang âcre & bouillant, ce qui est une suite du tempérament de la malade. Quand l'inflammation est accompagnée de quelque glande, de quelque tubercule, de quelque squirrhe, qui se fait sentir pendant l'inflammation, & qui subsiste après la résolution, l'inflammation porte le nom *d'inflammation squirrheuse*: mais elle est purement phlegmoneuse, lorsqu'elle dépend du seul engorgement des vaisseaux sanguins, & de l'engorgement de tous ceux qui se distribuent dans toute l'épaisseur de la substance de la matrice.

IV. Différence. L'inflammation occupe

la face interne de la matrice, quand elle est occasionnée par le vice des vaisseaux laiteux, ou des appendices veineuses, qui y sont placées, ou qu'elle est causée par la déchirure, l'entamure, l'exulcération ou l'irritation de l'intérieur de la matrice; & c'est-là l'espéce d'inflammation la plus ordinaire. Elle occupe la face externe de la matrice, lorsqu'elle vient de quelque plaie, de quelque coup, ou de quelque meurtrissure, qui intéresse le dehors de la matrice. Enfin, elle occupe toute l'épaisseur de la substance de la matrice, quand la matrice est attaquée des deux côtés à la fois, ce qui est rare, ou qu'elle l'est si fortement d'un côté, que l'inflammation s'étend dans toute l'épaisseur, ce qui est plus ordinaire.

§. IV. *Symptome*.

1°. La tumeur, la tension, la rénitence du corps de la matrice, sont les suites nécessaires du gonflement des Vaisseaux engorgés, & de-là vient que ces accidens sont toujours proportionnés au nombre des vaisseaux gonflés & à la grandeur de leur gonflement.

2°. La suppression des vuidanges dans les femmes en couche, & celle des régles dans les femmes, qui les avoient actuellement, viennent aussi du gonflement de la matrice, qui en comprimant les orifices des vaisseaux

laiteux & des appendices veineuſes, arrête le cours du ſang & du lait, qui en découloient. Quand toute la matrice eſt enflammée à un degré conſidérable, ces ſuppreſſions ſont entieres : elles ne ſont qu'imparfaites, quand l'inflammation eſt moindre, ou qu'elle n'eſt que partiale.

3°. La douleur de la matrice dépend auſſi du gonflement, qui tend, allonge, tiraille, comprime les fibres nerveuſes, ce qui conſtitue la douleur. Les ſecouſſes, que ces fibres reçoivent par les battemens des artères, augmentent encore la douleur, & l'augmentent juſqu'à la rendre quelquefois lancinante. Comme dans cet état la moindre compreſſion extérieure de la matrice porte ſon action ſur les fibres nerveuſes, juſqu'à cauſer un redoublement de douleur, il ne faut pas être ſurpris de l'extrême ſenſibilité de cette partie.

4°. Cette douleur de la matrice eſt rapportée par les malades à différens endroits du bas-ventre, ſuivant le plus ou le moins de proximité de ces endroits avec le ſiége de l'inflammation, ou ſuivant la communication plus ou moins grande, qu'ont ces endroits avec la partie enflammée de la matrice, ſoit par les vaiſſeaux ſanguins, ſoit par les ligamens de la matrice, ſoit par les expanſions du péritoine qui attachent la matrice par les côtés. C'eſt ainſi que les malades ſe plaignent de la douleur des lombes, quand l'inflam-

mation occupe la partie postérieure du fond de la matrice; de la douleur du nombril, quand l'inflammation occupe la partie antérieure du même fond; de la douleur du pubis ou de l'anus, quand l'inflammation est au col de la matrice en devant ou en derriere; de la douleur de l'une ou de l'autre des aînes, des hanches, des cuisses, quand l'inflamma- est à l'une ou à l'autre des parties laté- rales de la matrice, d'où naissent les ligamens ronds, &c.

5°. La chaleur & la rougeur sont inséparables de l'inflammation de la matrice, parce que ce sont des suites naturelles de l'engorgement de sang, qui fait l'inflammation. Plus le sang, qui est chaud & rouge de sa nature, croupit dans une partie, & plus la chaleur & la rougeur de cette partie doivent en être augmentées. La force & la fréquence des battemens des artères dant la partie enflammée y augmentent encore la chaleur & la rougeur en brisant & en atténuant le sang, ce qui le rend & plus rouge & plus chaud.

6°. La fiévre est un autre accident essentiel de l'inflammation de la matrice. Quelquefois elle précede l'inflammation & contribue à la produire; quelquefois elle dépend de la même cause qui produit l'inflammation; mais du moins, quand ces cas manquent, survient-elle toujours à l'inflammation, pour peu qu'elle soit

considérable, parce que le seul dérangement, que l'engorgement inflammatoire cause dans l'œconomie de la circulation, doit l'attirer, même indépendamment des autres circonstances qui peuvent y contribuer.

7°. Il est rare que la fiévre, qui accompagne l'inflammation de la matrice, soit sans mal à la tête, & mal à la tête quelquefois très-fort, parce que le sang que la fiévre raréfie, & qui a peine à passer dans les artères iliaques, à cause du gonflement de la matrice, qui les comprime, doit se porter plus abondamment vers les rameaux supérieurs de l'aorte, & par conséquent dans les artères du cerveau, ce qui doit causer dans cette partie une pesanteur ou une distention douloureuse.

8°. Quelquefois les malades tombent dans l'assoupissement ou *Coma somnolentum*, ce qui arrive quand elles sont pléthoriques, quand le sang est épais ou qu'il est fort raréfié par l'ardeur de la fiévre, & quand le gonflement du volume de la matrice, en comprimant fortement les artères iliaques, en détourne la plus grande partie du sang dans les branches supérieures de l'aorte & de-là dans le cerveau.

9°. D'autres fois les malades sont dans une insomnie continuelle, ce qui arrive quand le sang est moins abondant, moins épais, moins raréfié, quand le volume de la matrice est moins gon-

flé & comprime moins fortement les artères iliaques, & quand d'ailleurs la douleur de la matrice est vive, & tient dans le cerveau les esprits agités, & les fibres tendues.

10°. Le délire se joint souvent avec l'un & l'autre de ces états par les raisons, que l'on expliquera dans le Traité des Maladies de la tête. Dans le premier cas, le *coma somnolentum* devient *coma vigil*, dans le second, l'insomnie devient un commencement de phrénésie, & quelquefois une phrénésie déclarée.

11°. La langue est toujours seche dans l'inflammation de la matrice, parce qu'elle est desséchée & par la chaleur de la fiévre, & par la chaleur de l'air que l'on expire. Mais elle est beaucoup seche quand la tête est embarrassée, parce qu'alors la chaleur brûlante qui est communiquée du cerveau au palais, desseche la langue & la raccornit davantage. C'est sur-tout dans le milieu de la langue que la sécheresse se manifeste toujours le plus, parce que c'est l'endroit le plus exposé à l'impression des causes, qui dessechent la langue, & le moins à portée de profiter du peu d'humectation que les canaux salivaires peuvent fournir.

12°. La langue est non-seulement seche dans l'inflammation de la matrice, mais elle est aussi enduite d'une crasse limoneuse qui la rend pâteuse. Cette cras-

se vient de l'humeur muqueuse, filtrée dans les glandes des gencives & de la langue même, que la chaleur de la fiévre épaissit sur la langue. Il arrive souvent que cette crasse devient noire quand elle est desséchée à un certain point, ou qu'elle a contracté la teinture de quelque remede qu'on a fait prendre.

13°. L'inflammation de la matrice se communique de proche en proche aux parties voisines, ce qui attire de nouveaux accidens. Ainsi si le col de la matrice est enflammé dans sa partie antérieure, l'inflammation ou du moins la phlogose s'étend jusqu'au vagin & à l'urethre, ce qui fait que les malades ont peine à uriner, n'urinent que goutte à goutte & souffrent une grande cuisson en urinant. Cette strangurie & cette dysurie peuvent aussi venir dans ce cas de l'acrimonie & de la chaleur, que l'urine contracte dans la vessie par l'inflammation de la matrice, ou du même resserrement sympathique, que l'inflammation de la matrice cause dans le sphincter de la vessie.

14°. De même, quand la partie postérieure de la matrice, ou du moins de son col, est enflammée, l'inflammation se communique au rectum, qui y confine, ce qui supprime les déjections, ou les rend douloureuses. Ces accidens peuvent venir aussi ou du trop grand dessechement des matieres fécales, causé par

la chaleur de la matrice, ou du resserrement sympathique, que l'inflammation de la matrice cause dans le sphincter de l'anus.

15°. Ce qu'on vient de dire, fait déja comprendre que la matrice a des rapports sympathiques avec plusieurs parties du corps, mais l'on verra ci dessous dans le dernier Chapitre de ce Livre, où l'on traitera de la *Passion hystérique*, qu'elle en a avec presque toutes les parties. C'est en conséquence de ces rapports sympathiques, que les impressions qui se font dans la matrice, causent en différens endroits par un méchanisme, que nous avons expliqué ailleurs, des contractions convulsives, plus ou moins fortes, plus ou moins constantes. On doit rapporter à cette cause le resserrement convulsif qui gêne le mouvement du cœur, qui l'empêche de se dilater avec la liberté ordinaire, & qui fait que le pouls, au lieu d'être grand, fort, développé, comme l'état de la fievre le demanderoit, reste petit, dur, concentré, dans l'inflammation de la matrice, de même que dans toutes les autres inflammations des viscères du bas-ventre, ce qui ne contribue pas peu aux fréquentes défaillances où tombent ces malades.

16°. Comme dans cet état du pouls, le sang ne sort du cœur qu'avec peine & en petite quantité, il n'en arrive pas

assez dans les extrémités du corps pour y entretenir la chaleur naturelle. Les malades doivent donc avoir les pieds, les mains, le visage froids, quelque chaleur qu'elles ressentent dans la matrice enflammée & dans les parties du bas-ventre qui l'avoisinent. Cet état de refroidissement des extrémités, tandis que l'intérieur est en feu, joint à la petitesse & à la concentration du pouls, constitue cette espece particuliere de fievre, qui accompagne toujours les grandes inflammations d'entrailles, & qui porte en grec le nom de *Fievre Lipyrie*.

17°. C'est encore à de pareilles impressions sympathiques, mais qui se rapportent à d'autres parties, qu'il faut imputer le hoquet, la cardialgie ou le mal au cœur, les nausées & les vomissemens, qui fatiguent les malades, dans l'inflammation de la matrice. Le hoquet & la cardialgie viennent du froncement & de l'éréthisme de l'orifice supérieur de l'estomac; les nausées & les vomissemens de contraction du fond & de presque toute la cavité de ce viscere.

18°. C'est de même du froncement sympathique, que la douleur de la matrice enflammée attire dans la partie antérieure de la dure-mere, & peut-être même dans la partie du pericrâne qui tapisse le front, & le fond des orbites, qu'on doit déduire le mal de tête particulier

culier & circonscript, que les malades ressentent dans l'inflammation de la matrice à la partie antérieure de la tête, *in sincipite*, & qu'elles rapportent sur-tout au fond des yeux, *ad radices oculorum*, qu'il leur semble qu'on leur tire par dedans la tête.

19°. Enfin, c'est à des impressions semblables, qu'il faut rapporter aussi le tremblement convulsif des tendons du poignet & quelquefois même des mains; le mouvement convulsif des muscles de la machoire inférieure, qui produit le grincement ou le craquetement des dents; la convulsion ou le mouvement convulsif du diaphragme, qui arrête ou précipite la respiration, & qui fait rire les malades ou les fait pleurer involontairement, la convulsion des muscles du larynx & même de ceux du pharynx, qui cause un resserrement involontaire dans la tête de la trachée-artère & dans le haut de l'œsophage, & qui rend difficiles la respiration & la déglutition; enfin, les convulsions ou les mouvemens convulsifs de plusieurs autres parties du corps. Mais ces sortes de mouvemens sympathiques seront expliqués en détail ci-dessous dans le Chapitre XIII. où l'on traitera de la *Passion Hystérique*, à laquelle ils appartiennent.

§. V. DIAGNOSTIC.

I. Il est aisé de reconnoître l'inflammation de la matrice, & de la distinguer de toutes les autres maladies, qui peuvent y avoir quelque rapport.

1°. Elle ressemble au squirrhe, & à l'hydropisie de la matrice, & même à la simple grossesse, à n'en juger que par l'augmentation du volume de la matrice; mais elle en differe manifestement par la douleur, par la chaleur, & par la fiévre, qui sont essentielles à l'inflammation de la matrice, & qui manquent dans ces trois autres maladies: elle en differe même par la seule promptitude, avec laquelle le mal commence & augmente dans l'inflammation de la matrice, ce qui n'arrive pas de même dans les trois autres maladies.

2°. Elle ressemble encore à l'inflammation de la vessie, ou du rectum, à n'en juger que par la douleur, la chaleur, & la fiévre, qui sont communes à toutes ces inflammations; mais elle en differe par le siége de la douleur, qui répond à la situation de chaque partie, par la grandeur du gonflement qui est plus considérable quand la matrice est enflammée, par l'état des parties extérieures de la génération, & sur-tout du vagin & de l'orifice de la matrice, qui se ressentent de l'inflammation, quand elle a son siége dans

la matrice, enfin par la maniere dont on rend l'urine & les excremens; car ou on ne les rend point, ou on ne les rend qu'avec une douleur extrême dans l'inflammation de la vessie ou du rectum, au lieu qu'on les rend sans peine, ou avec moins de peine dans l'inflammation de la matrice.

II. On a des signes assez sûrs pour déterminer les différentes espéces d'inflammation de la matrice.

1°. On juge du degré de l'inflammation, par la violence des symptomes. Ainsi ce n'est qu'une phlogose, quand la douleur, la tumeur, la rénitence, la chaleur, la fiévre, sont médiocres. C'est au contraire une inflammation formée quand ces symptomes sont violens.

2°. On connoît l'étendue & le siége de l'inflammation, par les signes suivans:

Si la douleur répond au bubis, qu'on ait peine à uriner, & qu'on souffre en urinant, l'inflammation a son siége à la partie antérieure du col de la matrice.

Si la douleur répond à l'os sacrum, qu'on ait peine à aller à la selle, & qu'on souffre en y allant, l'inflammation a son siége dans la partie postérieure du col de la matrice.

Si la douleur répond aux lombes, le siége du mal est dans la partie postérieure du fond de la matrice; & au contraire, il est dans la partie antérieure, si la douleur répond au nombril.

Si la douleur répond à l'une ou à l'autre des aînes, à l'une ou à l'autre des hanches ou des cuisses, le siége de l'inflammation est dans la partie latérale de la matrice du même côté.

Si la douleur répond au vagin, & qu'en introduisant le doigt, on sente l'orifice de la matrice dur, rénitent, brûlant, c'est une marque que l'inflammation a son siége dans cet endroit.

Enfin, si la douleur, la tension, la rénitence occupent toute la circonférence de la matrice, & que la tumeur soit fort grande; on ne peut pas douter que la matrice ne soit affectée dans toute l'étendue de son volume, quoiqu'elle puisse ne l'être pas également par-tout.

3°. On conjecture la nature particuliere de l'inflammation, par les circonstances qui l'accompagnent.

Elle est phlegmoneuse, quand la tumeur, la tension, la douleur, la chaleur, la fiévre sont grandes

Elle est érysipélateuse, quand la douleur, la sensibilité, la chaleur, la fiévre sont extrêmes, quoique la tumeur soit petite, ou du moins médiocre.

Elle est œdémateuse quand la tumeur est grande, mais molle, & que la douleur, la sensibilité, la chaleur & la fiévre sont légeres.

Elle est enfin squirrheuse quand la tumeur est dure, rénitente, mais sans

beaucoup de chaleur, de douleur, ni de fiévre.

III. Il n'importe guere ordinairement de ſçavoir quelles ont été les cauſes de l'inflammation qu'on traite. Cependant, ſi cela ſe trouve de quelque utilité, on peut s'en aſſurer par différens moyens.

Par le tempérament connu des malades, ſanguin, pléthorique, bilieux, &c.

Par l'état antérieur de la matrice, relâchée, froiſſée meurtrie dans un accouchement laborieux, ſujette à des engorgemens, pleine d'obſtructions, ſquirrheuſe, déchirée, entamée, ulcérée, &c.

Par les circonſtances dans leſquelles le mal eſt venu pendant l'écoulement des régles, ou des vuidanges, à l'occaſion de la ſuppreſſion imprévue de l'une ou de l'autre de ces évacuations, à la ſuite d'une fauſſe-couche, ou d'un accouchement long, difficile, laborieux, &c.

Par l'hiſtoire de tout ce qui a précédé le mal, le régime qu'on a gardé, les excès où l'on s'eſt expoſé, les refroidiſſemens ſubits que l'on a ſoufferts, les coups ou les meurtriſſures que la matrice a reçus, &c.

§. VI. *Prognostic.*

I. L'INFLAMMATION d'une partie interne, auſſi nerveuſe & auſſi ſenſible que la matrice, eſt de ſa nature très-dange-

reuse & presque toujours mortelle.

II. Cependant le danger qui l'accompagne, peut varier suivant plusieurs différentes circonstances, qu'il suffit presque d'indiquer.

1°. Suivant le degré de l'engorgement inflammatoire; ainsi l'inflammation proprement dite, ou le phlegmon, qui suppose un engorgement considérable, est plus dangereuse que la phlogose, qui n'en suppose qu'un plus léger.

2°. Suivant l'étendue de l'inflammation; ainsi, quand l'inflammation occupe tout le corps de la matrice, ou du moins la plus grande partie, elle ne laisse que peu ou point d'espérance. Le prognostic doit être moins fâcheux, quand l'inflammation n'occupe qu'une partie médiocre de la matrice; sur-tout si c'est vers la partie inférieure ou le col de la matrice, où l'on peut faire atteindre les remédes assez commodément, & pourvoir plus facilement aux suites que le mal peut avoir.

3°. Suivant la violence des accidens; ainsi l'on a quelque lieu d'espérer, quand les accidens sont légers & en petit nombre; mais on doit regarder la malade presque comme sans ressource, quand elle souffre des douleurs violentes, qui la jettent dans des agitations continuelles, sur-tout si l'insomnie, le délire, ou l'assoupissement s'y trouvent joints, & que la malade tombe dans des défaillances fréquentes.

4°. Suivant la nature de la fiévre ; ainsi danger est médiocre, quand la fiévre est modérée, sans redoublemens, ou avec des redoublemens légers ; le danger est plus grand, quand la fiévre est ardente, & accompagnée de redoublemens longs & violens ; enfin, le danger est extrême quand le pouls se concentre, que les extrémités deviennent froides, & que la fiévre prend le caractere de fiévre lipyrie.

5°. Suivant l'état de la matrice ; ainsi, quand l'inflammation survient à une matrice saine, ferme, entiere, qui n'a souffert, ni meurtrissure, ni dilacération, les suites en sont moins dangereuses ; elles sont au contraire presque toujours funestes, quand elle survient à une matrice froissée, meurtrie, écorchée, déchirée, ulcérée, obstruée, squirrheuse, ou qu'elle arrive après de fausses-couches, ou un accouchement long, pénible, laborieux.

6°. Suivant la qualité de l'inflammation ; ainsi le danger est très-grand, quand l'inflammation de la matrice est érysipélateuse ; le danger est moindre, quand elle est phlegmoneuse ; mais le danger est encore moindre, quand elle est œdémateuse ou squirrheuse.

III. L'inflammation de la matrice se termine de quatre différentes manieres.

1°. Par la résolution, lorsque le sang engorgé dans les vaisseaux sanguins ou lymphatiques, reprend son cours ordinai-

re; & que celui qui est extravasé, est repompé peu-à-peu par les vaisseaux lymphatiques. Cette voie est la plus heureuse de toutes, parce que la guérison est complette, quand la résolution est entiere. On ne peut guere l'espérer que du septiéme au dixiéme jour du mal; mais on peut l'espérer avec quelque confiance, quand l'inflammation est médiocre, peu étendue, peu douloureuse, tenant plus de la phlogose ou de l'œdème, que du phlegmon ou de l'érysipele, quand elle est accompagnée de peu de fiévre & de légers redoublemens, quand la liberté des déjections & des urines n'est point suspendue, quand le mal a été traité dès le commencement, & qu'on n'a pas négligé l'usage des saignées.

2°. Par la gangrene, ce qui est presque toujours mortel, comme on verra dans le Chapitre suivant. On doit craindre la gangrene, quand l'inflammation est érysipélateuse ou phlegmoneuse; qu'elle est grande, douloureuse, étendue; qu'elle est accompagnée d'une fiévre ardente avec de grands redoublemens; qu'elle arrive à une matrice déjà malade, squirrheuse, ulcérée, déchirée, froissée, meurtrie, fatiguée par le travail d'un accouchement difficile; quand on a négligé d'employer de bonne heure les remédes convenables, &c. Le temps de la mala-

die le plus exposé au danger de la gangrene est toujours depuis le plus haut degré de l'inflammation, jusqu'à ce qu'on ait des indices assurés de la résolution ou de la suppuration, ce qui comprend l'intervalle depuis le quatrieme jour jusqu'au dixieme ou douzieme.

3°. Par la suppuration, qui fait changer de nature le sang engorgé dans les vaisseaux, ou extravasé dans la substance de la partie, & le convertit en pus, ce qui forme un abscès ou apostème, dans l'épaisseur des tuniques de la matrice, dont les suites sont toujours fâcheuses & souvent dangereuses, comme on verra dans la suite. Comme la suppuration tient le milieu entre la résolution & la gangrene, elle arrive aussi dans des circonstances mitoyennes entre celles qui procurent la résolution & celles qui attirent la gangrene, c'est-à-dire, qu'on peut attendre la suppuration, quand l'inflammation est grande sans être extrême, phlegmoneuse, sans être érysipélateuse accompagnée d'une fiévre assez forte sans être ni ardente, ni lipyrie; qui survient à une matrice ou saine, ou modérément altérée; & qui dès le commencement a été assez négligemment traitée, sans avoir été tout-à-fait négligée. Il faut du tems pour atténuer & briser le sang qui croupit dans l'inflammation & pour le convertir en pus; aussi la suppuration ne commen-

ce-t-elle presque jamais qu'après le septieme jour du mal, & quelquefois elle n'est pas encore tout-à-fait déclarée le douzieme & le quatorzieme.

4°. Par le squirrhe, ou l'endurcissement squirrheux, ce qui laisse dans la matrice une maladie opiniâtre, difficile à guérir, sujette à des suites fâcheuses, dont on parlera plus bas. Le squirrhe ne succede jamais à l'inflammation, que quand il y a eu précédemment dans la matrice des obstructions, des glandes, des tubercules, des tumeurs squirrheuses, qui ont contribué à attirer l'inflammation, qui ont grossi pendant l'inflammation, & par les mêmes causes, qui ont produit l'inflammation, & se manifestent enfin, quand la résolution a dissipé l'inflammation.

§. VII. CURATION.

On doit se proposer trois principales indications dans le traitement de l'inflammation de la matrice.

1°. D'arrêter l'engorgement des vaisseaux qui se fait, & de diminuer celui qui est déja fait, & par ce moyen d'empêcher le progrès de l'inflammation qui qui se fait, & de modérer la violence de celle qui est faite.

2°. De relâcher les fibres froncées de la matrice, pour qu'elles étranglent moins ou n'étranglent plus les ramifications

capillaires des vaiſſeaux, & ne gênent plus ou gênent moins le cours de la circulation.

3°. De calmer ou de modérer la douleur, qui augmente tous les accidens, & qui eſt la cauſe principale de l'érétiſme ou froncement des fibres de la matrice.

I. La premiere de ces indications eſt la plus preſſante & la plus déciſive. On ne peut la remplir que par la ſaignée du bras, qu'il faut répéter pluſieurs fois, promptement, & autant que l'état des malades le permet, abondamment, ſurtout dans le commencement.

Il n'eſt pas poſſible de fixer le nombre, ni la grandeur des ſaignées qu'il convient de faire dans l'inflammation de la matrice, parce que ce nombre & cette grandeur des ſaignées doivent varier ſelon le dégré du mal & le tempérament ou les forces des malades : mais en général on doit faire communément dans les deux premiers jours juſqu'à ſix, ſept, ou huit ſaignées, & les trois ou quatre premieres doivent être de quatre palettes chacune.

La petiteſſe du pouls, ni le froid des extrémités, qui arrivent dans l'inflammation de la matrice, & qui ſont les accidens ordinaires qui conſtituent la fievre lipyrie, ne doivent point arrêter dans l'uſage de la ſaignée, quand elle eſt d'ailleurs fortement indiquée. Il faut ſeulement dans ce cas-là donner quelques

cordiaux doux, tels que ceux qu'on proposera ci-dessous, mêlés avec de légers narcotiques, pour ranimer d'un côté le pouls, & modérer de l'autre la vivacité de la douleur, qui entretient cet état de langueur.

Les Anciens employoient dans l'inflammation de la matrice des frictions, des ventouses, & des ligatures, comme des secours qui pouvoient suppléer à la saignée; mais ces remédes sont hors d'usage aujourd'hui, parce qu'on en a reconnu l'inefficacité. On peut cependant permettre quelquefois les frictions, pour complaire à l'importunité des femmes, pourvu qu'on les fasse aux extrémités supérieures: On peut aussi, quand la malade paroît être trop foible pour être saignée, employer quelquefois les ventouses découpées, pourvu qu'on les applique sur les épaules, ou sous les mammelles; mais pour les ligatures, elles sont nuisibles dans tous les cas, & doivent être toujours proscrites.

II. Il y a plusieurs moyens de remplir la seconde indication. Ainsi on peut choisir ceux qu'on jugera les plus convenables aux circonstances particulieres, où l'on se trouvera, ou si l'on veut, les essayer tous successivement selon le besoin.

1°. Une boisson abondante d'une tisanne adoucissante & rafraîchissante, telle que la décoction légere de racines de

guimauve & de nénuphar, l'eau de poulet ſimple ou émulſionnée, les émulſions faites avec les ſemences froides, mais peu chargées, cuites & paſſées à travers un linge double, le ſyrop d'orgeat battu avec de l'eau dégourdie; la limonade fort légere, &c.

2°. Un grand uſage d'huile d'amandes douces, tirée ſans feu & mêlée avec les ſyrops de guimauve, de pavot rouge, ou de limon. On peut donner pendant les premiers jours depuis trois onces juſqu'à ſix onces d'huile d'amandes. Ordinairement on n'y ajoute que la moitié de ſyrop. Quelquefois on donne cette quantité d'huile le matin en une ou deux priſes dans l'intervalle des bouillons, quand il s'agit d'ouvrir le ventre. D'autres fois on la donne à petites priſes pendant toute la journée.

3°. De fréquens lavemens rafraîchiſſans & anodyns, avec la décoction des racines de guimauve ou de nénuphar, des feuilles de mauve, de violette, de laitue, de morelle, &c. des fleurs de mauve, de violette, de bouillon blanc, *verbaſcum*, de graine de lin ou de pavot blanc, où l'on ajoute une ou deux onces d'huile roſat ou ſimplement d'huile d'amandes douces tirée ſans feu.

Ou avec le bouillon de tripes, ou le petit-lait, ou l'eau de poulet émulſionnée, ou les émulſions légeres cuites &

passées, à quoi l'on ajoute une demi-once de syrop de pavot blanc & une once de syrop de nénuphar.

4°. Des injections dans le vagin & même dans la matrice. Pour cet effet on emploie la décoction des feuilles de guimauve, de nénuphar, de mauve, de brancursine, de morelle, &c; ou le lait de chevre écrémé & coupé avec une égale quantité d'eau-rose; ou le petit-lait clarifié, où l'on fait infuser quelques brins de saffran, & où l'on dissout quelque demi-grain de laudanum; ou enfin avec les mucilages de graine de lin & de graine de psyllium, tirés avec l'eau-rose, à quoi l'on ajoute un tiers de blanc d'œuf, battu jusqu'à le réduire en eau.

Quand les injections n'entrent que dans le vagin, elles font peu d'effet sur la matrice, & d'ailleurs s'échappent bientôt. Il faut pourtant se contenter de ces injections, quand l'inflammation est au col de la matrice & que son orifice se trouve par-là fermé. Mais quand cet orifice est libre, & qu'il peut recevoir le bout de la cannule, il faut tâcher de pousser l'injection dans la cavité de la matrice, pour la rendre plus efficace; il est vrai qu'il faut dans ce cas beaucoup de dextérité pour introduire la cannule sans offenser l'orifice de la matrice, & beaucoup d'attention à pousser l'injection très-doucement, pour ne point blesser la matrice.

5°. Des cataplasmes appliqués sur le pubis & sur toute la région hypogastrique & faits avec la pulpe des herbes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, la brancursine, le pourpier, la laituë, la morelle, la jusquiame, &c. à quoi l'on ajoute de l'huile rosat; ou avec la mie de pain, le lait, & le suc de jusquiame ou de morelle, cuits ensemble; ou avec le ris cuit dans du lait avec de la graine de lin, & délayé par l'addition de quelques cuillerées d'huile rosat.

6°. Des fomentations adoucissantes avec une forte décoction des herbes adoucissantes, dont on vient de parler, ou avec du lait chaud, qu'on est obligé de faire sur le pubis & sur la région hypogastrique à la place des cataplasmes, lorsque la sensibilité de la matrice est si grande que les malades ne peuvent pas soutenir le poids des cataplasmes.

7°. Des embrocations, qu'on est forcé de substituer quelquefois même aux fomentations, quand l'inflammation est fort grande, & que les fomentations font souffrir la malade. On fait ces embrocations avec l'huile d'amandes douces, ou l'huile rosat, où l'on ajoute un peu d'onguent d'althea, ou un filet de vinaigre. Quelquefois on se contente d'appliquer un linge chargé de cerat de Galien.

8°. Enfin des pessaires, qu'on fait avec la pulpe des herbes émollientes, qu'on a

proposée pour les cataplasmes. On enveloppe cette pulpe dans un linge clair, & on l'introduit dans le vagin dans les femmes, & à l'égard des filles, on se contente de l'appliquer sur la vulve en forme de cataplasme.

III. Pour remplir la troisiéme indication il faut avoir recours,

1°. A l'usage des topiques relâchans & anodyns, que nous venons de proposer pour la seconde indication, & dans l'usage desquels il faut insister sans se rebuter, jusqu'à ce que la partie se détende & qu'en se détendant, elle procure une diminution dans les douleurs.

2°. A l'usage des narcotiques, où l'on est forcé d'en venir, dès que les simples relâchans ne suffisent pas. Les narcotiques usités dans cette occasion, sont la décoction de têtes de pavot blanc, le syrop de diacode ou de pavot blanc, le laudanum, la teinture anodyne, les pilules de cynoglosse, &c. On les mêle avec la tisanne, les lavemens, les injections, &c. ou on les donne séparément; mais on ne les ordonne qu'à de fort petites doses, qu'on répete de quatre heures en quatre heures, ou de cinq heures en cinq heures, de telle maniere qu'on parvienne à calmer ou du moins à modérer la vivacité de la douleur, sans jetter les malades dans l'assoupissement. On juge bien par-là qu'on ne doit point employer ces remédes,

quand les malades ſe trouvent déja aſſoupies par le mal, ou qu'on voit qu'elles ont de la diſpoſition à le devenir.

Précautions générales, qu'on doit avoir dans le traitement de l'inflammation de la Matrice.

I. Il faut faire tenir les malades au lit dans le plus grand repos, couchée ſur le dos, les jambes un peu écartées, & les genoux repliés & tenus en cet état par des carreaux, parce que c'eſt dans cette ſituation que la matrice ſe trouve le moins gênée. Il ſeroit bon de faire coucher les malades ſur des matelas de crin, parce qu'ils échauffent moins que ceux de laine; mais du moins faut-il mettre ſous elles des peaux de marroquin, que l'on a ſoin de changer de tems en tems pour modérer la chaleur brûlante des reins. Souvent même il faut avoir recours à une emplâtre de cérat de Galien préparé avec le vinaigre, & étendu ſur de la toile, qu'on applique ſur les reins & qu'on renouvelle de tems en tems. Enfin, il faut recommander aux malades le ſilence & la tranquillité d'eſprit, comme des conditions très-néceſſaires pour la guériſon.

2°. On ne doit nourrir les malades qu'avec des bouillons très-légers, faits avec le veau & le poulet, ou, ce qui eſt

mieux, on doit les réduire à la simple eau de poulet. On fera même bien de faire bouillir dans ces bouillons ou dans cette eau, des plantes rafraichissantes, comme de la laitue, de l'endive, de la bourrache, de l'oseille, ou un nouet de graine de melon, mondée & concassée, à moins que l'on ne préfere de les émulsionner, en les faisant passer sur une pâte de semences froides. Quelque severe que soit cette diete, & quelque foible que la malade paroisse, on doit s'en tenir à ce régime pendant les quatre ou cinq premiers jours. On pourra ensuite, si on juge qu'il en soit besoin, faire les bouillons un peu plus forts, en y mettant plus de veau, ou une volaille plus faite, mais on n'y mettra du bœuf, que quand on aura des preuves certaines de la résolution commencée, encore même vaudroit-il mieux, du moins les premiers jours, se contenter d'ajouter un peu de crême de ris aux bouillons, sans y rien changer d'ailleurs.

3°. Il est nécessaire d'entretenir le cours des urines par l'usage des diurétiques froids, qui sont anti-phlogistiques, & par conséquent propres à modérer l'ardeur de la fiévre & de l'inflammation; tels sont le nitre purifié, le sel prunelle, ou le sel sédatif de Homberg à la dose de demi-gros dans chaque pinte de tisanne; mais il faut se garder d'employer jamais les diurétiques chauds, qui

augmenteroient la fiévre & l'inflammation.

4°. Quand le pouls s'affoiblit, il faut tâcher de le ranimer par des cordiaux doux, qui ſoient diaphorétiques, & propres à provoquer une douce moiteur, qui relâche le froncement des parties. Telle eſt une potion composée avec les eaux de chardon bénit, de ſcabieuſe, ou de reine des prés, *Ulmariæ*, où l'on ajoute un gros de confection d'hyacinthe ou d'alkermès, une ou deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ou d'eau de canelle orgée. On peut même y ajouter, ſi on le juge à propos, quelques gouttes de teinture anodyne, ſuppoſé qu'on ne donne point d'autres narcotiques d'ailleurs, & même quelques gouttes de lilium, ou quelques grains de ſel volatile de vipère ; mais cependant il faut être très-circonſpect ſur l'uſage de ces cordiaux trop incendiaires, de peur qu'ils n'augmentent la fiévre & l'inflammation, & ne ſoient plus nuiſibles qu'utiles.

5°. Après les premiers jours, & lorſqu'on a détendu les vaiſſeaux par un nombre ſuffiſant de ſaignées, & que la douleur de l'inflammation commence à ſe calmer, on doit travailler à vuider doucement les premieres voies avec des apozèmes faits avec les herbes adouciſſantes & émollientes, comme la bourrache, la laitue, l'endive, la chicorée &c. où l'on ajoute une once de manne, ou une once

de moëlle de casse par prise, & dont on fait prendre deux ou trois prises à deux ou trois heures d'intervalle; on peut aussi se servir avec succès d'un *dilutum* de casse dans deux ou trois verres de petit lait. Ces légers minoratifs sont l'unique moyen d'emporter ou du moins de diminuer les redoublemens, qui font le plus grand danger du mal; en ce qu'ils menacent la matrice d'un nouvel engorgement, quand ils sont grands.

6°. Si l'on s'apperçoit de quelque commencement de résolution, ce qu'on reconnoîtra à la diminution de la tension & de la sensibilité de la région hypogastrique, on peut dans ce cas commencer d'employer quelques légers résolutifs pour l'accélérer. Dans cette vue on ajoutera aux injections, aux cataplasmes, &c. la graine de fénugrec, ou les feuilles d'armoise, de matricaire ou de pouliot, qu'on y fera légérement bouillir avec les autres herbes émollientes, ou du moins, les fleurs de camomille & de mélilot.

7°. Quand la résolution est faite ou fort avancée, on fera prendre à la malade pendant quelques jours deux bouillons ou deux apozèmes par jour, l'un le matin & l'autre le soir, où l'on aura fait bouillir des feuilles de scolopendre, de pimprenelle, d'aigremoine, ou de fraisier, & à chacun desquels on ajoutera un demi-gros de sel admirable de Glauber. Il fau-

dra aussi purger la malade un peu plus efficacement avec la décoction des tamarinds, le sel végétal & la casse ou la manne, où l'on pourra même ajouter quelques follicules de senné, s'il en est besoin.

8°. Enfin, s'il survenoit quelque perte en rouge ou en blanc dans le cours ou sur la fin de l'inflammation de la matrice, loin de s'occuper du soin d'y remédier, on respecteroit ces écoulemens, comme des ressources, que la nature procure pour dégorger la matrice, & on les laisseroit subsister, à moins qu'ils ne continuassent trop long-tems après la résolution totale de l'inflammation, auquel cas il faudroit travailler à les arrêter par les remédes, qu'on a proposés ci-dessus en parlant de ces maladies.

Pratiques proposées par quelques Auteurs, mais mauvaises, ou suspectes.

I. On a été long-tems partagé sur l'endroit, d'où il falloit saigner dans l'inflammation de la matrice. Galien, (1) en deux endroits de ses ouvrages, nettement décidé pour la saignée du jarret *ex poplite* ou en tout cas pour celle de la cheville, *ex malleolo*, par préférence à la saignée

(1) De curandi ratione per venæ sectionem, *Cap.* 18.
Method. Medend. *Lib. XIII. cap.* 11.

du bras, *ex cubito*: en quoi il n'est peut-être point trop d'accord avec lui-même, car il semble décider (1) ailleurs autrement. Oribase (2), Paul d'Egine (3) & Aëce (4) n'ordonnent au contraire que la saignée du bras. Enfin, Avicenne (5), & la foule des Auteurs, qui ont écrit depuis lui, à l'exception d'Arnaud de Villeneuve (6) qui suit Galien, ont tâché d'accorder les deux opinions, en conseillant la saignée du bras au commencement de la maladie, & celle du pied sur la fin.

Aujourd'hui les sentimens sont plus unanimes. On convient que c'est toujours du bras qu'il faut saigner dans l'inflammation de la matrice, parce que cette saignée réunit les avantages de l'évacuation & de la révulsion. On n'excepte qu'un seul cas, c'est lorsque l'inflammation vient de la suppression des régles ou des vuidanges, & que cependant les régles ou les vuidanges, quoique à demi supprimées, ne laissent pas de couler encore, ce qui donne quelque lieu d'espérer de les rétablir par la saignée du pied. Encore même dans ce cas, si la saignée du pied ne produisoit pas l'effet qu'on en attend, & ne rétablissoit pas le cours des régles

(1) Lib. II. ad Glaucon. *cap.* 2. & 4.
(2) Synopseos, *Lib. IX. cap.* 50.
(3) De re medicâ. *Lib. III. cap.* 64.
(4) Tetrabibl. 4. *Serm.* 4. *cap.* 83.
(5) Lib. III. F*en.* 21. *Tract.* 4. *cap.* 12.
(6) Pratic. Medic. *Lib. II. cap.* 11.

ou des vuidanges, ſaudroit-il en revenir à la ſaignée du bras, comme à la ſeule qui puiſſe détourner efficacement le ſang, qui ſurcharge la matrice.

II. On ordonnoit autrefois avec confiance dans l'inflammation de la matrice, les frictions, les ligatures & les ventouſes ou ſeches ou découpées; mais on n'étoit pas trop d'accord des endroits où il falloit les employer. Les uns (1) vouloient que ce fût aux parties ſupérieures, comme aux bras, aux épaules, au dos, ſur le ſein, au-deſſous des mammelles; & les autres (2) aux parties inférieures, comme aux cuiſſes, aux feſſes, au pubis.

On ne ſe ſert plus aujourd'hui de ces remédes, ou l'on s'en ſert peu, parce qu'ils ſont fatiguans pour les malades, & fort inférieurs à la ſaignée; mais s'il falloit décider la queſtion à préſent, ſelon

(1) Aëtius, *ubi ſupra.*

Joh. Varandæus, *De Morbis Mulierum, Lib. I. cap.* 7.

Victor Trincavellius, *De ratione Curandi particul. hum. corp. affectus, Lib. II. cap.* 14.

Daniel Sennertus, *Lib. IV. Part. I. Sect.* 2. *cap.* 13.

(2) Guill. Rondeletius, *Method. Curandi Morbos. Lib. III. Cap.* 72.

Dionyſ. Fontanonus *Pratic. Lib. III. cap.* 26.

Rodericus à Caſtro, *De Morb. mulierum. Lib. II. cap.* 21.

Barthol. Perdulcis, *Univerſ. medic. Lib. XIII. Sect.* 8. *Cap.* 16.

les principes de la circulation, elle ne souffriroit aucune difficulté. On condamneroit les ligatures comme toujours nuisibles, quelque part qu'on les applique; & pour les frictions & les ventouses, on suivroit dans l'application de ces remédes, la même régle que l'on vient d'établir pour la saignée.

III. Galien (1) défendoit de laisser dormir les malades dans l'inflammation de la matrice, parce qu'il prétendoit que le sommeil contribuoit à augmenter l'inflammation. L'on trouve même dans Hippocrate (2) quelques textes, qui semblent favoriser cette opinion, du moins par voie de conséquence. On juge bien que de pareilles autorités ont dû faire impression sur plusieurs (3) Médecins. Elles n'ont

(1) Comment IV. *in Sect.* 4. *Text.* 17. *Lib. VI. Epidemior.*

Comment. *in Aphorism.* 1. *Lib. II.*

(2) Epidemior, *Lib. VI. Sect.* 4 *Text.* 12.

De victûs ratione. *Lib. II.*

(3) Avicenne, *ubi supra.*

Valescus de Taranta, *Philon. Lib. VI. cap.* 14.

Rodericus à Castro, *ubi supra.*

Petrus Forestus, *Observ. Lib. XXVIII. Observ.* 41. 42. 43.

Lud. Mercatus, *De morb. Mulierum. Lib. II. cap.* 17.

Hier. Mercurialis *De Morb. Mulierum, Lib. XIV. cap.* 18.

Jean Liebault, *Des Maladies des Femmes. Liv. II. Chap.* 14.

pas

pas cependant empêché que plusieurs (1) autres ne se soient déclarés pour l'usage des narcotiques dans l'inflammation de la matrice ; & il paroît que c'est le sentiment que tout le monde suit aujourd'hui. Il est bien vrai qu'il ne faut point donner ni calmant, ni narcotique, quand l'inflammation de la matrice attire l'assoupissement ; & personne aussi ne s'avise d'en donner dans ce cas-là, où l'on n'en a que faire. Mais il en faut nécessairement donner, & tout le monde en donne, quand la douleur est vive, aiguë ; quand la malade est agitée, & ne sçauroit se tenir en repos ; quand la raison paroît s'égarer, & que la malade est dans un commencement de délire, qui menace du transport.

IV. Avicenne (2) conseilloit de faire vomir dans l'inflammation de la matrice ; & son conseil a entraîné plusieurs (3) Mé-

Lazare Pé, *Des Maladies des Femmes*, *Liv. II. Chap.* 13.

(1) Joh. Varandæus, *ubi supra.*

Dan. Sennertus, *ubi supra.*

(2) Lazar. Riverius, *Prax. medic. Lib. XV. cap.* 7.

Lib. III. Fen. 21 *Tract.* 2. *cap.* 12.

(3) Bern. Gordonius, *Lilii Particulâ. VII. cap.* 11.

Dion. Fontanonus, *ubi suprà.*

Val. de Taranta, *ubi suprà.*

Lud. Mercatus, *ubi suprà.*

decins, qui ont regardé le vomissement comme un remède révulsif dans ce cas, & par-là comme un remède salutaire. Mais cette pratique a été réprouvée avec raison par d'autres (1) Médecins moins crédules ou plus habiles. Cependant du tems de ces Médecins on pouvoit encore suivre cette pratique sans danger, ou avec peu de danger, parce que les vomitifs dont on se servoit alors, ou n'excitoient pas le vomissement, ou ne l'excitoient que très-foiblement; mais aujourd'hui cette pratique seroit de la derniere témérité à cause que nos émétiques antimoniaux, qui sont plus actifs & qui causent de plus fortes secousses, augmenteroient à coup sûr l'inflammation & la douleur de la matrice.

V. Paul d'Egine (2) avoit recommandé de ne point donner de nourriture dans l'inflammation de la matrice, pendant les trois premiers jours; & ce sentiment a été suivi par (3) Avicenne, & par quelques autres (4) Médecins; mais le plus grand

Vict. Trincavellius, *ubi suprà.*
Rodericus à Castro, *ubi suprà*
(1) Varendeus, *ubi suprà.*
Sennertus, *ubi suprà.*
Riverius, *ubi suprà.*
(2) *Ubi suprà.*
(3) *Ubi suprà.*
(4) Donat. Anton. ab Altomari. *De medendis humani corporis affectibus.*

nombre l'a abandonné. Il eſt certain qu'il faut nourrir très-peu dans une maladie auſſi aiguë ; & ſur cet article tout le monde eſt d'accord. Il eſt même certain qu'il y a des cas où l'on peut & ou l'on doit tenir les malades à la ſeule tiſanne pendant les premiers jours; mais je ne crois pas qu'on en puiſſe faire une régle générale, & je ſoupçonne avec un ſçavant Médecin (1), de qui j'emprunte cette remarque, que la déciſion dogmatique de Paul, eſt moins le fruit de ſon expérience, que la ſuite de ſa prévention pour le ſyſtème des Méthodiques, qui faiſoient de cette ſévérité dans la diette, la baſe ordinaire de leur pratique ; ſur quoi l'on peut conſulter le Clerc *Hiſt. de la Médecine*, *Liv.* 4. *ſect.* 1. *chap.* 7, & Gorræus *Definit. Medic. in voce* Διάτριτος.

VI. Quelques (2) Auteurs conſeillent dans l'inflammation de la matrice, de faire des injections anodynes dans la veſſie, comme on en fait dans la matrice; & il eſt certain que ces injections pouvant ſéjourner plus long-tems dans la veſſie que dans la matrice, pourroient être utiles, ſur-tout quand l'inflammation occuperoit

Valeſc. de Taranta, *ubi ſuprà.*
Dionyſius Fontanus, *ubi ſuprà.*
(1) Petr. Salius Diverſus, *Annotat. in Donat. nton. ab Altomari, cap.* 106.
(2) Jean Liebault, *ubi ſuprà.*
Lazare Pé, *ubi ſuprà.*

le col de la matrice. Mais malheureusement c'est dans ce cas-là qu'il est très-difficile de les employer; car comme l'inflammation se communique alors à la vessie & au col de la vessie, on ne peut ni introduire la canule dans l'urètre, ni pousser l'injection dans la vessie, sans causer des douleurs vives. C'est par cette raison, ou peut-être aussi par égard pour la pudeur des malades, qu'on n'en fait point d'usage aujourd'hui. Mais si l'on jugeoit à propos de s'en servir, il faudroit vuider auparavant le rectum par des remédes, pour faire place à la dilatation de la vessie, & n'employer jamais à la fois les différentes espéces d'injections dans les intestins, dans la matrice & dans la vessie, de peur de trop comprimer la partie malade.

VII. Plusieurs (1) Médecins appliquoient autrefois hardiment sur le pubis, & même sur la vulve, des topiques actuellement froids, ou des topiques préparés avec du vinaigre; & comme ces topiques rabattoient d'abord l'ardeur de l'inflammation, les malades en ressentoient sur le champ un soulagement assez marqué. Mais ce léger succès ne doit point engager à imiter une pratique, dont les suites sont dangereuses; en ce que ces remédes,

(1) Gordonius, Fontanonus, à Castro, Rondeletius, *ubi suprà*.

en épaississant le sang & en l'arrêtant dans les vaisseaux capillaires, sur lesquels ils agissent le plus immédiatement, nuisent à la résolution de l'inflammation, & contribuent souvent à attirer la gangrene, la suppuration, ou le squirrhe. C'est pourquoi il faut toujours préférer l'avantage réel des malades, à un soulagement passager & infidele, & n'appliquer jamais que des topiques tiédes, & des topiques qui ne soient propres qu'à relâcher & à détendre.

VIII. On se servoit assez communément autrefois de topiques astringens & répercussifs, composés avec le bol, le sang de dragon, la terre scellée, les noix de galles, les balaustes, l'écorce de grenade, le sumach, les santaux, le sucre de Saturne, &c. Mais ces remédes sont regardés aujourd'hui comme toujours suspects, & souvent dangereux ; parce qu'ils roidissent & qu'ils froncent les fibres de la partie affectée, & qu'en étranglant les vaisseaux capillaires, ils nuisent à la circulation du sang, ce qui augmente l'inflammation, retarde la résolution, & attire souvent la gangrene, la suppuration, ou le squirrhe.

IX. Quelques (1) Praticiens conseilloient

(1) Valesc. de Taranta Bernard. Gordonius, Dion. Fontanonus, *ubi. suprà.*
Jacob. Primerosius. *De Morb. Mulier.*

autrefois dans l'inflammation de la matrice, cette espece de demi-bains, connue en latin sous le nom d'*insessus*, surtout pour les filles, en qui l'on ne peut point faire facilement des injections dans la matrice, ni appliquer des pessaires. On préparoit ces demi-bains avec une décoction émolliente & anodyne, telle que celle qu'on employe pour les fomentations. Mais cette pratique a des inconvéniens inévitables ; car, ou la décoction des demi-bains sera plus froide que la partie baignée, & alors le demi-bain aura les mêmes mauvais effets que les topiques appliqués froids, ou elle sera plus chaude, & dans ce cas, le demi-bain augmentera l'inflammation, en attirant le sang dans la partie baignée, comme l'eau chaude attire le sang dans le pied, quand on l'y tient trempé pour la saignée du pied.

X. Jonston (1) loue le reméde suivant, comme propre à arrêter l'inflammation de la matrice. *Putatur*, dit-il, *inflammationem uteri proprietate quadam sistere*. On fait une décoction de serpolet dans de l'eau ferrée, on en imbibe des éponges, & on applique ces éponges par dehors sur la région de la matrice. Il paroît par la maniere dont Jonston parle, que ce n'est que sur le rapport d'autrui qu'il

(1) Joh. Jonstonus, *Ideæ universæ medic. practic. Lib. X. Titul. 11. Cap. 2. Artic. 4.*

en parle, & tout ſemble perſuader qu'il a été en ce point trop crédule. Ce reméde, qui eſt en même tems réſolutif par rapport au ſerpolet, & aſtringent par rapport à l'eau ferrée, peut convenir ſur la fin de l'inflammation, quand il s'agit de ſoutenir & d'aider une réſolution déjà avancée, mais il ſeroit nuiſible, ſi on l'employoit dans le commencement, comme les paroles de Jonſton ſemblent l'inſinuer.



CHAPITRE II.

De la Gangrene & du Sphacele de la Matrice.

§. I. DESCRIPTION & DIFFÉRENCES.

EN général, la Grangrene & le Sphacèle sont des espéces de corruption & de mortification, dans lesquelles la partie affectée devient livide ou noire, perd beaucoup de la chaleur & du sentiment qui lui sont propres, ou s'en trouve même entiérement privée, & ne jouit plus ou ne jouit que très-imparfaitement des avantages de la circulation du sang, de la lymphe, des esprits animaux.

Ces deux espéces de mortification sont les mêmes dans le fond, & ne different que du plus ou moins. Tant qu'il reste quelque sentiment & quelque chaleur dans la partie, qu'elle n'est que livide & non pas noire, & que le sang, la lymphe, les esprits animaux, y circulent encore, quoique imparfaitement, le mal ne porte que le nom de *Gangrene*: On l'appelle *Sphacèle*, quand la partie n'a plus ni chaleur, ni sentiment, qu'elle est noire, & que le sang, la lymphe, & les esprits animaux n'y circulent plus.

On distingue outre cela une gangrene *humide*, dans laquelle la partie mortifiée tombe en pourriture & en bave, ou du moins s'enleve facilement par lambeaux; Et une gangrene *seche*, dans laquelle la partie mortifiée s'endurcit, se raccornit, & reste collée contre la partie saine, plus fortement, ce semble, que dans l'état naturel. Cette différence devient plus sensible, à mesure que la gangrene dégénere en sphacèle.

Comme la gangrene & le sphacèle sont des maladies communes à toutes les parties du corps, la matrice & les parties qui en dépendent ou qui y tiennent, comme le vagin & la vulve, n'en sont point exemptes, & c'est-là ce qui fait la matiere de ce Chapitre.

Suivant les Observations la gangrene & le sphacèle n'arrivent jamais à la matrice, au vagin, ni à la vulve, que dans l'un de ces trois cas.

1°. Dans les inflammations violentes, qui attaquent ces parties; & alors c'est ordinairement dans le plus fort de l'inflammation, que la gangrene & le sphacèle surviennent, c'est-à-dire, depuis le troisieme ou le quatrieme jour du mal jusqu'au septieme ou huitieme.

2°. Dans les descentes de la matrice, lorsqu'elles sont considérables; que le corps de la matrice tombe en dehors, ou du moins une grande partie du vagin;

que la matrice ou la partie du vagin, qui est tombée, demeure long-tems dans cet état, qui ne ſçauroit être qu'un état de compreſſion & d'étranglement.

3°. Dans les ulcères phagédéniques, qui rongent la face interne de la matrice ou du vagin, &, ce qui revient à peu-près au même, dans les gerçures ou entamures de la même nature, & par conſéquent malignes, dont l'intérieur de la matrice ou du vagin ſe trouve profondément ſillonné.

Communément la gangrene de la matrice & du vagin, qui ſurvient dans le premier & dans le dernier de ces trois cas, eſt une gangrene humide. Au contraire elle eſt ordinairement ſeche dans le ſecond.

Quelquefois la gangrene affecte tout le corps de la matrice, ce qui eſt rare; & quelquefois elle n'en affecte qu'une partie, & c'eſt pour l'ordinaire ſon orifice ou ſon col, c'eſt-à-dire, ſa partie inférieure, qui en ſe retréciſſant ſe termine à ſon orifice.

Dans d'autres cas la gangrene occupe toute l'épaiſſeur de la matrice; quelquefois elle n'attaque que ſa face extérieure, ce qui eſt pourtant bien rare; mais ce qui eſt très-ordinaire, c'eſt qu'elle ne s'étende que ſur ſa face intérieure.

Enfin, comme la gangrene n'intéreſſe quelquefois que la ſeule matrice, elle intéreſſe auſſi d'autres fois le vagin ou la vulve ſans ſe communiquer à la matrice;

mais il arrive souvent aussi qu'elle occupe à la fois & le col de la matrice, & le fond du vagin.

De quelque nature que soient la gangrene & le sphacèle, quelques parties de la matrice que ces maladies affectent, dans quelques circonstances qu'elles arrivent, les symptomes en sont toujours les mêmes: Le pouls est petit, fréquent, concentré; les malades sont saisies de frissons avec des tressaillemens, & quelquefois même avec des secousses convulsives de toute la peau, sans aucune cause apparente, & dans le tems que les malades ne ressentent plus de douleur dans la matrice, ou qu'elles y en ressentent moins elles tombent dans un accablement ou mal-aise extraordinaire, ce qui aboutit souvent à la défaillance; les extremités deviennent froides jusqu'à se réchauffer avec peine; en général, les malades ont presque à tout moment l'air de personnes prêtes à expirer, sans qu'il paroisse rien au-dehors, quand le mal est à la matrice; mais enfin lorsque la maladie dure, l'écoulement fétide & cadavéreux, qui survient bientôt, acheve d'éclairer sur la nature du mal, supposé qu'on en eût douté jusqu'alors.

§. II. CAUSES.

J'AI expliqué la théorie de la Gangrene & du Sphacèle dans le Traité des Tumeurs, & j'ai fait voir,

1°. Que l'état de vie, ou si l'on veut de *vitalité* des parties consiste dans la succession non-interrompue de oscillations de tous les vaisseaux qui les composent, artères, veines, vaisseaux lymphatiques, nerfs, &c. ce qui est principalement vrai des oscillations des vaisseaux artériels, parce que ces oscillations sont plus sensibles que celles des autres vaisseaux, & donnent, pour ainsi dire, le branle à toutes les autres.

2°. Qu'ainsi par la loi des contraires, l'état de mortification & l'état de mort des parties, c'est-à-dire, la gangrene & le sphacèle ne viennent que de ce que les oscillations des vaisseaux qui composent ces parties, & sur-tout les oscillations des vaisseaux artériels, sont arrêtées & arrêtées de telle maniere, qu'elles ne s'exécutent qu'imparfaitement & avec peine dans la gangrene, & qu'elles ne s'exécutent plus du tout dans le sphacèle.

3°. Que les Observations, en cela parfaitement d'accord avec la raison, font voir qu'il y a trois causes principales, qui peuvent produire la diminution des oscillations des vaisseaux artériels, ou même la cessation totale, & par-là attirer ou la gangrene ou le sphacèle.

La premiere, la trop grande plénitude des extrémités capillaires des rameaux artériels, qui à force d'être dans une tension violente & tonique, ne peuvent

plus se resserrer, & se trouvent par-là privés de l'exercice de leurs oscillations naturelles.

La seconde, le relâchement du ressort des tuniques des extrémités capillaires des mêmes rameaux artériels, porté à un tel point que leurs oscillations ne peuvent plus s'exécuter, & qu'elles s'arrêtent d'elles-mêmes, ou du moins sont arrêtées par la plus légere compression, ou par l'engorgement le moins considérable.

La troisieme, la dilacération des extrémités capillaires des mêmes rameaux artériels & de tous les autres vaisseaux, qui entrent dans la composition des parties, ce qui fait qu'étant rongées, coupées, détruites, elles ne peuvent plus servir à l'exercice alternatif de leurs oscillations ordinaires.

Cette théorie générale de la gangrene & du sphacèle embrasse la théorie particuliere de la gangrene & du sphacèle de la matrice, & il s'ensuit de l'application qu'on en doit faire à la matrice.

1°. Que la gangrene & le sphacèle de la matrice ne peuvent venir que de l'une des trois causes, qu'on vient d'exposer, & qu'ainsi ces trois causes renferment toutes les causes qui produisent toutes les gangrenes & tous les sphacèles de la matrice,

2°. Que la premiere de ces causes produit la gangrene & le sphacèle, qui

arrivent dans les inflammations de la matrice, quand elles ſont fort grandes & fort douloureuſes; quand on travaille mal à propos à les réprimer par des répercuſſifs & des aſtringens ; quand, pour en hâter la réſolution, on employe trop tôt des réſolutifs, & ſur-tout des réſolutifs trop forts; enfin quand elles tardent trop à ſe terminer par la réſolution ou la ſuppuration: Et c'eſt-là le *premier cas.*

3°. Que la ſeconde de ces cauſes produit la gangrene & le ſphacèle, qui ſurviennent dans les deſcentes du corps de la matrice ou de quelque portion conſidérable du vagin, lorſque la partie qui eſt ſortie, ſe trouve expoſée au froiſſement & au refroidiſſement; qu'elle ſouffre vers ſa baſe un étranglement violent, & un étranglement qui dégénere en ſquirrhe; qu'elle s'engorge de la lymphe, que cet étranglement y arrête, & qu'elle s'en engorge juſqu'à perdre ſon reſſort naturel: Et c'eſt-là le *ſecond cas.*

4°. Que la troiſieme de ces cauſes produit la gangrene & le ſphacèle, qui viennent des ulcères ou des gerçures phagédéniques, ou des cancers ulcérés, qui rongent l'intérieur de la matrice, ſurtout lorſque ces ulcères & ces cancers ſont creux, malins, & abbreuvés d'une ſéroſité purulente, qui en s'imbibant dans la ſubſtance de la matrice, en ramollit

d'abord, & enfin en détruit le tissu: Et c'est-là le *troisieme cas.*

§. III. *Explication des Différences.*

I. Différence. La gangrene arrive à la matrice dans deux situations opposées, ou quand elle est dans sa place naturelle, comme dans le *premier* & dans le *troisieme* cas, en conséquence de l'inflammation ou de l'exulcération; ou quand elle est hors de sa place, comme dans le *second* cas, en conséquence de l'œdème, qui survient dans la descente de la matrice.

II. Différence. La gangrene de la matrice peut être ou commençante, ou confirmée, c'est-à-dire, ou gangrene simple, ou vrai sphacèle: Elle est *commençante* & simple gangrene, tant que le jeu des oscillations des vaisseaux, tout diminué qu'il est, subsiste encore, du moins dans quelques endroits de la partie affectée, ce qui peut venir ou de ce que les causes qui produisent la gangrene sont foibles, ou de ce qu'elles ne sont en action que depuis peu de tems, ou de ce qu'elles agissent sur une matrice naturellement saine, & par-là propre à résister plus long-tems à leur action. Elle est *confirmée* & véritable sphacèle, dès que les oscillations sont entierement cessées, & cessées dans toute l'étendue de la partie gangrénée, ce qui

vient de ce que les causes ont beaucoup d'activité, de ce qu'elles sont en action depuis long-tems, ou de ce qu'elles agissent sur une matrice molle, œdémateuse, froissée, meurtrie, ulcérée, &c. & par-là plus susceptible des impressions, qu'elles peuvent y faire.

III. Différence. La gangrene peut affecter tout le corps de la matrice, ou n'en affecter que quelque partie. Elle *affecte tout le corps de la matrice*, ce qui est rare, quand les causes qui la produisent, occupent toute l'étendue de la matrice, ou du moins que la gangrene qui a commencé dans quelque endroit de la matrice, a eu le tems de s'étendre sur toute la matrice: Elle *n'affecte que quelque endroit de la matrice*, quand les causes qui l'ont produite, ont eu leur siége fixé à cet endroit, & que la gangrene qu'elles y ont attirée, n'a pas eu le tems de s'étendre plus loin.

IV. Différence. La gangrene partiale de la matrice peut en affecter différens endroits, le fond, les côtés, le devant, le derriere, le col, &c. ce qui dépend des différentes causes particulieres, qui déterminent l'action des causes sur un endroit plutôt que sur un autre. En général, la place la plus ordinaire de la gangrene est l'orifice de la matrice, parce que c'est l'endroit le plus exposé à l'action des matieres âcres, qui coulent de la matrice, à l'exul-

cération qu'elles peuvent causer, aux entamures & aux excoriations dans les accouchemens laborieux, & généralement à toutes les autres causes de la gangrene.

V. Différence. La gangrene occupe d'ordinaire la face extérieure de la matrice, quand elle survient à une descente de la matrice, parce qu'alors c'est sa face extérieure qui est la plus exposée à l'impression de l'air & des autres causes qui peuvent l'altérer: Elle occupe toute l'épaisseur de la matrice, lorsqu'elle survient à une inflammation ou à un œdème, qui en ont affecté l'épaisseur en entier. Mais le plus souvent elle n'occupe que la face intérieure de la matrice, parce que c'est le côté le plus exposé à l'action des causes qui attirent la gangrene, par les mêmes raisons que l'on vient de dire de l'orifice de la matrice.

VI. Différence. La gangrene de la matrice est ordinairement humide dans le premier & dans le troisieme cas, c'est-à-dire, quand elle succede à l'inflammation ou à l'exulcération, parce que la partie enflammée ou ulcérée tombe en pourriture & en bave. Mais elle est quelquefois seche quand elle arrive dans une descente de matrice, ce qui est le second cas, parce que l'attouchement de l'air, ou le froissement des habits durcissent & dessechent la surface de la matrice, ce qui fait que la croûte qui se gangrene,

demeure attachée au reste de la matrice, ou s'en détache plus difficilement.

§. IV. SYMPTOMES.

1°. La chaleur de la partie doit diminuer dans la gangrene, parce que dans la gangrene il y a plusieurs ramifications artérielles, qui battent foiblement ou qui ne battent p us, où le sang circule peu, ou ne circule plus, & qui par conséquent se trouvent privées, en partie ou en entier, des deux causes qui entretiennent leur chaleur, & par leur moyen celle de la partie.

Il suit de-là que la chaleur doit aller en diminuant dans la gangrene, à mesure que le nombre des ramifications artérielles, où les oscillations s'affoiblissent, croît, ou à proportion que le degré de l'affoiblissement de leurs oscillations augmente ; & qu'elle doit entiérement manquer dans le sphacèle, parce qu'alors les oscillations cessent absolument dans les ramifications artérielles, & cessent dans toutes.

2°. Le sentiment doit diminuer aussi dans la gangrene, parce que dans la gangrene les oscillations des filets nerveux, qui entretiennent le cours des esprits s'affoiblissent ou cessent dans la plûpart de ce filets, ce qui fait que les esprits animaux n'influent plus ou n'influent que foiblement, ne refluent plus ou ne refluent

que foiblement, & par conséquent ne communiquent plus au cerveau les impressions, qui excitent les sensations, ou ne les communiquent que foiblement.

Il suit de-là que le sentiment doit aller en diminuant dans la gangrene, à mesure que le nombre des filets nerveux, dont les oscillations diminuent, croît, ou à proportion que le degré de la diminution de ces oscillations augmente; & qu'il doit entiérement cesser dans le sphacèle, parce qu'alors les oscillations cessent absolument dans les filets nerveux, & cessent dans tous.

3°. La tension de la partie doit diminuer de même dans la gangrene, parce que le sang qui croupit dans les ramifications artérielles, dont les oscillations sont cessées ou diminuées, s'y épaissit & y laisse échapper sa sérosité; que cette sérosité épanchée pénétre & relache les tuniques des artères & les autres fibres de la partie; & que ces tuniques & ces fibres relachées ne sont plus en état de maintenir dans la partie le même degré de tension.

Il suit de-là que la mollesse ou la *flaccidité* de la partie doit augmenter dans la gangrene, à mesure que le nombre des tuniques des artères, ou des fibres tendineuses, qui sont relachées, croît, ou à proportion que le degré du relachement de ces tuniques & de ces fibres augmente; & qu'elle doit être au der-

nier degré dans le ſphacèle, parce qu'alors les tuniques des vaiſſeaux & les fibres de la partie ſont toutes relachées, & le ſont autant qu'elles peuvent l'être.

4°. La partie doit devenir livide dans la gangrene, parce que le ſang en s'épaiſſiſſant devient noir dans toutes les ramifications d'artères, dont les oſcillations ſont rallenties ou ceſſées, & que ces différens points noirs entremélés uniformement avec les parties, qui conſervent encore leur couleur naturelle, rendent la partie plus brune, c'eſt-à-dire, la rendent livide.

Il ſuit de-là que la partie gangrénée deviendra de plus en plus livide, à meſure que le ſang croupira & deviendra noir dans un plus grand nombre de ramifications d'artères, ou à proportion qu'il y croupira plus & y deviendra plus noir; & qu'elle ſera enfin tout-à-fait noire dans le ſphacèle, parce qu'alors le ſang croupit & devient noir dans toutes les ramifications d'artères, & qu'à force d'y croupir, il y devient auſſi noir, qu'il peut le devenir.

5°. Le pouls eſt petit, fréquent, dur, concentré dans la gangrene, & encore plus dans le ſphacéle, ce qui peut venir de deux cauſes, ou de ce qu'une partie de la ſéroſité purulente & corroſive, dont l'endroit gangréné ſe trouve imbibé, paſſe dans le ſang, l'épaiſſit & en ralentit

la circulation, ce qui resserre le pouls & le rend plus fréquent & plus dur; ou de ce que le genre de douleur sourde, que la gangrene & le sphacèle causent en s'étendant dans la partie saine, qui est autour, produit par les loix connues des mouvemens sympathiques, des resserremens convulsifs dans les fibres musculeuses du cœur, qui l'empêchent d'un côté de se dilater autant que de coûtume, & qui le forcent de l'autre à se contracter plus souvent & plus fortement que de coûtume, ce qui donne lieu à la petitesse, à la fréquence, à la dureté & à la concentration du pouls.

6°. Les extrémités deviennent froides dans la gangrene & dans le sphacèle; & d'autant plus froides, que le pouls est plus petit, parce que, quand le pouls est petit, il passe moins de sang du cœur dans les parties & sur-tout dans les parties fort éloignées, c'est-à-dire, dans les extrémités du corps, ce qui fait que ces extrémités étant moins réchauffées, doivent se refroidir, & se refroidir d'autant plus vîte & d'autant plus facilement, qu'elles sont plus exposées à l'impression de l'air, ou que l'air est plus froid.

7°. L'abbattement des malades dans la gangrene & dans le sphacèle est encore une suite de la petitesse du pouls, & même par plus d'un endroit; car d'un côté plus le pouls est petit, moins il

monte de sang au cerveau, moins il se sépare d'esprits dans le cerveau, moins le cerveau en fournit aux parties: & de l'autre, plus le pouls est petit, plus les battemens des artères du cerveau, les contractions des méninges, & par conséquent l'impulsion des esprits animaux dans les nerfs, s'exécutent foiblement. Ainsi la quantité & la vîtesse des esprits, qui coulent dans les nerfs, venant à diminuer à la fois, il faut que la force de la contraction des muscles, & l'état des forces qui en dépend, diminuent aussi, & diminuent en raison composée de la diminution de la quantité & de la diminution de la vîtesse des esprits animaux.

8°. Les défaillances fréquentes, où tombent les malades dans la gangrene & dans le sphacèle, peuvent venir de la petitesse du pouls & de l'abbattement des forces, que le moindre mouvement, ou la plus légere passion peuvent augmenter, jusqu'à causer la syncope: elles peuvent venir aussi des impressions sourdes, qui redoublent de tems en tems dans la partie gangrénée, ou dans le contour de la partie sphacelée, & qui en occasionnantde nouveaux resserremens du cœur, augmentent encore la petitesse du pouls & l'abbattement des forces, ce qui attire les défaillances.

9°. Les frissons irréguliers & convulsifs, qui saisissent les malades tout-à-coup dans la gangrene & dans le sphacèle, peuvent venir encore de deux causes,

comme on l'a déjà remarqué de la petitesse du pouls & des défaillances; sçavoir, ou de ce que la sérosité corrosive & purulente, qui est repompée de la partie affectée, épaissit le sang, ce qui cause ces frissons; ou de ce que les impressions sourdes, que fait le progrès du mal, attirent de tems en tems des contractions sympatiques dans le tissu de la peau & dans les muscles cutanées, ce qui cause ces frissons, ou pour mieux dire, ces *grelotemens* convulsifs, appellés en latins *horrores & rigores*.

Je rapporte, comme on voit, la petitesse du pouls, les défaillances & les frissons, qui accompagnent la gangrene & le sphacèle, à deux causes; à la qualité de l'humeur ou de la sérosité, qui repasse dans le sang & qui l'épaissit; & à la nature des impressions sourdes, qui se font dans la partie affectée, & qui causent ces accidens par les loix connues des mouvemens sympathiques. Mais j'avoue que je penche beaucoup plus pour la derniere, parce que je vois que ces accidens ne sont jamais si forts, que quand la gangrene fait de plus grands progrès, ou qu'elle affecte des parties plus nerveuses, & par-là plus sensibles; ce qu'on ne sçauroit expliquer, en supposant qu'il passe alors plus d'humeur corrompue dans le sang, parce que le fait est faux; mais ce qu'on explique très-bien, en sup-

posant que les impressions qui se font dans ces deux cas dans la partie gangrénée, sont plus grandes, plus vives, plus sensibles, parce que le fait est vrai.

10°. La sérosité âcre, qui suinte du sang arrêté & épaissi dans la partie sphacelée, se fait jour aisément à travers la substance spongieuse de la matrice; mais comme elle se trouve arrêtée par le tissu plus serré de ses tuniques, elle doit les soulever en différens endroits, & y former plusieurs cloches ou ampoules, assez petites dans le commencement, mais qui grossissent peu-à-peu, & qui sont pleines d'une eau jaune, rouge ou noire, suivant que cette sérosité est pure, ou qu'elle est chargée de quelque teinture de sang, plus ou moins forte.

11°. Enfin, cette sérosité, qui est âcre & même corrosive, doit bientôt ronger la tunique qui l'arrête, & alors la substance même de la matrice commence à tomber en lambeaux, & quand la gangrene est humide, il en suinte une sérosité, une sanie, une pourriture très-fétide, ou, pour mieux dire, cadavéreuse.

§. V. *Diagnostic.*

I. Chaque espece de gangrene a ses signes propres, qui servent à la faire reconnoître.

1°. La gangrene qui succede à l'inflammation,

mation ne vient que quand la douleur, la chaleur & la tension de la partie enflammée, après avoir été portées au plus haut degré, cessent ou diminuent tout d'un coup sans cause manifeste. Les malades peuvent bien y être trompées, & aussi le sont-elles souvent, jusqu'à se croire guéries; mais c'est alors au contraire que les Médecins doivent se défier d'un changement si prompt. Leurs soupçons vont en augmentant, à mesure que le pouls s'affaisse & s'affoiblit, que les extrémités deviennent froides, que les malades sont saisies de frissons irréguliers, & qu'elles ont des pamoisons fréquentes; & ils se changent enfin en conviction, quand ces accidens se soutiennent ou augmentent, & qu'ils sont suivis d'un écoulement fétide & cadavéreux.

2°. La gangrene qui vient de l'exulcération de la matrice, marche un peu différemment; mais le diagnostic n'en est pas moins certain. D'abord l'écoulement purulent fourni par les ulcères, cesse ou diminue, parce que la partie ulcérée de la matrice s'enflamme, ce qui augmente la douleur, la chaleur, & la tension que les malades y ressentent. Cette augmentation, quand elle est fort grande dans l'exulcération de la matrice, est un signe presque sûr de la gangrene imminente. On a raison de regarder la gangrene comme formée, quand la douleur, la

chaleur & la tension de la partie cessent, ou diminuent tout d'un coup, que le pouls s'affaisse, qu'il survient des frissons, & des pamoisons sans aucune cause manifeste. Enfin, le mal est déclaré, quand ces accidens perséverent, & que l'écoulement purulent qui se rétablit, a une odeur fétide & cadavéreuse.

3°. La gangrene qui survient dans la descente de la matrice, est de deux especes. Ordinairement elle succede à l'inflammation que la descente attire sur la matrice; aussi a-t-elle alors le même caractere que toutes les autres gangrenes, qui viennent à la suite des inflammations, & est-elle accompagnée des mêmes symptomes, ce qui suffiroit pour la faire reconnoître, quand même elle ne seroit pas exposée aux yeux. Elle vient quelquefois de l'œdème qui survient à la matrice, quand elle est hors de place, & il est vrai qu'alors elle marche plus sourdement & avec moins d'appareil, mais comme elle arrive dans une partie qu'on voit & qu'on touche, il est impossible de ne la pas reconnoître à la noirceur, à la mollesse, & à l'insensibilité de l'endroit qui en est attaqué.

4°. On juge de même par le tact, & même par la vue, en se servant du *speculum uteri*, & on juge par conséquent, avec la plus grande certitude, de la gangrene & du sphacèle de la vulve, du va-

gin, & même de l'orifice de la matrice, de quelque cauſe que ces maux proviennent.

II. Les différentes eſpeces de gangrene de la matrice ſont aiſées à diſtinguer.

1°. Quand la matrice eſt hors de place, on juge par le degré de lividité, de molleſſe, d'inſenſibilité & de refroidiſſement, ſi le mal doit porter encore le nom de *gangrene*, ou s'il mérite déjà celui de *ſphacèle*. La diſtinction n'en eſt pas ſi facile ni ſi sûre, quand la matrice eſt en place; mais le tems qu'il y a que le mal a commencé, le degré de molleſſe & d'indolence de la région hypogaſtrique, & la qualité de l'écoulement, ſuffiſent pour le décider avec aſſez de probabilité.

2°. L'on juge de même de l'étendue & de la place du mal, par la vue & par le tact, quand il ſurvient à une deſcente de la matrice; & quand il n'y a point de deſcente, on en juge par la connoiſſance que l'on avoit déjà de l'étendue & de la place de l'inflammation & de l'exulcération qui y ont donné lieu.

3°. Lorſque la matrice eſt hors de place, on ſçait que la gangrene eſt humide, quand on voit tomber en bave & en pourriture la partie affectée; & on ſçait qu'elle eſt ſeche, quand on voit l'endroit affecté ſe deſſécher & ſe raccornir. Mais lorſque la matrice eſt dans ſa place naturelle, on ne peut juger que par induction de

l'espece de gangrene dont elle est attaquée, selon que le mal est suivi, ou n'est pas suivi d'un écoulement fétide.

III. Enfin, le diagnostic des causes est assez évident, pour ne pas mériter qu'on s'y arrête; car dans le fond, la gangrene ne vient que de deux causes, ou d'inflammation & d'exulcération, & c'est la gangrene *chaude* des Anciens; ou d'oedème & de relâchement, & c'est la gangrene *froide* des mêmes Anciens. Or, l'on ne sçauroit guère se méprendre sur la distinction de deux causes aussi opposées.

§. VI. PROGNOSTIC.

LA gangrene attaque la matrice dans deux cas, ou quand la matrice est dans sa place naturelle, ou quand la matrice est hors de sa place, comme elle l'est dans la descente.

1°. La gangrene qui survient à la matrice dans sa place naturelle, doit être regardée comme mortelle, & ce n'est pas sans raison: car quelles ressources peut-on avoir ? On ne sçauroit s'assurer de porter sur la partie gangrénée les remédes nécessaires. Ceux qu'on y porte par hazard, n'y restent appliqués qu'un moment; on n'ose pas même tenter de faire usage de ceux qui seroient les plus efficaces en pareil cas, tels que les escha-

rotiques. Enfin, il n'y a nul moyen d'en venir à l'extirpation, qui est l'unique ressource dans les cas extrêmes.

Ce prognostic souffre peu d'exceptions; il en souffre pourtant quelques-unes. On trouve dans les Auteurs, des Observations de gangrenes internes de la matrice, qui ont été parfaitement guéries par la séparation de la partie gangrénée d'avec la partie saine. Il est vrai que quelques-unes de ces Observations ne regardent que des gangrenes partiales de la matrice; mais il y en a d'autres, où l'on assure que la gangrene occupoit tout le corps de la matrice, & où l'on prétend que tout le corps de la matrice se soit détaché. Il est bon d'être instruit de ces Observations, qui peuvent quelquefois servir à soutenir l'espérance; mais il est bon en même tems de se souvenir, que quand on y ajouteroit une foi entiere, ces Observations sont en trop petit nombre, pour devoir faire changer le prognostic funeste qu'on a porté; & c'est dans ce cas qu'on peut dire, que *rara non sunt artis*. Cependant, si l'on peut jamais se flatter d'un bonheur pareil, ce ne peut être quand la gangrene est superficielle, peu étendue, placée dans le vagin, ou vers l'orifice de la matrice, qu'elle arrive par quelque accident, dans une matrice d'ailleurs bien constituée, & dans une malade jeune, vigoureuse, d'un bon tempérament.

2°. Le danger de la gangrene est moins grand, quand elle n'a son siége que dans le vagin; & moins grand encore, quand elle l'a dans la vulve; parce qu'on peut appliquer sur ces parties des remédes, qu'on ne peut pas porter dans la matrice, & qu'on peut les y tenir appliqués, ce qu'on ne peut pas faire pour la matrice; sans compter qu'on a pour ces parties la ressource des scarifications, & même à l'égard des lévres de la vulve, celle de l'extirpation de l'endroit affecté. Cependant on ne doit pas trop compter sur ces ressources, & la gangrene du vagin & de la vulve doit être toujours regardée comme une maladie très-dangereuse, parce qu'on ne peut jamais en venir à une extirpation sûre & complette.

3°. Le cas où l'on peut avoir un peu plus d'espérance, c'est lorsque la gangrene survient à la matrice sortie hors de place, & descendue en-dehors; par ce qu'alors, outre les autres secours qu'on peut employer commodément & efficacement, on a la ressource de l'extirpation complette, & quelque grande que soit cette opération, il y a un grand nombre d'Observations qui apprennent qu'on l'a souvent faite avec succès dans ce cas, comme on verra ci-dessous, lorsqu'on parlera de la descente de la matrice.

§. VII. CURATION.

QUELQUE funeste, & même quelque sûr que soit presque toujours le prognostic de la gangrene de la matrice, ce seroit une inhumanité de refuser d'entreprendre de le traiter. Il est vrai que rien n'est plus triste, & que rien ne décourage davantage que de ne pouvoir pas se faire la moindre illusion sur le succès. Mais en combien de cas ne faut-il pas que les Médecins aient la charité & la patience de se prêter à de longs traitemens, dont ils connoissent d'avance toute l'inutilité. La gangrene de la matrice ne fait que leur fournir une nouvelle occasion d'exercer les mêmes vertus, & cette occasion est si courte, qu'elle ne sçauroit ni les épuiser, ni les lasser.

En général, le traitement qui convient à la gangrene de la matrice, ne differe point de celui que l'on emploie pour les autres gangrenes, ou du moins il n'en differe que par l'embarras où jettent la situation du mal, & le ménagement qu'exige la délicatesse de la partie malade. A cela près, les indications qu'on doit se proposer dans ce traitement, se réduisent aux cinq indications suivantes, de même que dans les gangrenes des autres parties.

La *premiere indication* doit être de diminuer l'activité des causes qui attirent

la gangrene, & qui, comme on l'a déja vu, sont, ou la trop grande plénitude des vaisseaux par le sang, ce qui en supprime les oscillations; ou le trop grand relâchement des vaisseaux par la lymphe, ce qui en arrête les oscillations; ou la dilacération des vaisseaux par quelque humeur âcre, ce qui en anéantit les oscillations.

Or, 1°. Quand la gangrene est interne, c'est-à-dire, qu'elle attaque la matrice & la matrice en place, il n'y a qu'un moyen de diminuer l'activité de ces trois causes; sçavoir, d'employer la saignée pour tâcher de rétablir le cours de la circulation & remédier à l'engorgement du sang, de la lymphe, ou des humeurs âcres, dont la partie se trouve surchargée. Ainsi, dès qu'on commence à craindre la gangrene, sur-tout à la suite de l'inflammation, il faut réitérer les saignées autant que l'état du pouls & les forces de la malade le permettent; il ne faut pas, même dans un cas si pressant, trop déférer à l'état du pouls & des forces, à moins que le pouls ne fût fort mauvais, & les forces fort affoiblies.

Mais, 2°. Lorsque la gangrene est externe, c'est-à-dire, qu'elle arrive à la matrice sortie hors de place, ou qu'elle a son siege dans la vulve, dans le vagin, ou même à l'orifice de la matrice, où la vue peut atteindre à la faveur du *speculum uteri*, on doit joindre à l'usage des saignées, le secours

des ſcarifications, pour dégorger une partie du ſang, de la lymphe ou des humeurs âcres qui y croupiſſent, & pour rétablir par ce moyen, la liberté des oſcillations dans les vaiſſeaux qui ne ſont pas encore détruits & où les oſcillations ne ſont pas encore tout-à-fait ſupprimées, c'eſt-à-dire, pour leur redonner leur premiere *vitalité*. On fait ces ſcarifications plus ou moins profondes & plus ou moins ſerrées, ſuivant le degré & la profondeur du mal. En général, pour les faire utilement, il faut les faire juſqu'au vif, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la malade les ſente vivement & qu'on en voie couler du ſang liquide, rouge & chaud.

La *ſeconde indication* eſt de ranimer les oſcillations des vaiſſeaux, qui peuvent en être encore capables, depuis qu'ils ont été dégorgés. Pour remplir cette indication, il faut employer des remedes ſpiritueux, piquans, capables de faire des impreſſions vives ſur une partie dont le ſentiment ſe trouve émouſſé, c'eſt-à-dire, qu'il faut aller juſqu'aux eſcharotiques.

I. Voici ceux que la délicateſſe de la matrice permet d'employer dans les différens cas, où elle peut être gangrénée.

1°. Si la gangrene eſt interne, c'eſt-à-dire, dans la cavité de la matrice, on fait des injections avec la décoction tiéde des feuilles d'abſinthe, de matricaire, d'armoiſe, d'ariſtoloche, de pouliot, de mé-

lilot, de camomille ou de ſcordium, où l'on ajoute de l'eau de chaux ſimple, ou chargée de ſel ammoniac, de l'onguent Egyptiac, du collyre de Lanfranc, de l'eſprit thériacal, de la teinture de myrrhe, ou de l'eau-de-vie camphrée & aiguiſée de ſel ammoniac. On proportionne la doſe de ces remedes, au degré & à la violence du mal; mais comme le mal eſt très-preſſant, il vaut mieux pécher par un peu d'excès. Quelquefois même quand ces remedes ne ſont pas aſſez forts, on eſt obligé de mêler avec les injections de l'eau phagédénique claire, ou même quand on la trouve trop foible, un peu trouble.

2°. Si la gangrene eſt externe, c'eſt-à-dire, ſi elle arrive à la matrice hors de place, ou à la vulve, on emploie la même décoction aiguiſée de la même maniere, mais on a ſoin de la faire dans une leſſive de cendres, ou dans du gros vin, pour la rendre plus forte. On s'en ſert alors en forme de fomentation, dont on étuve l'endroit gangréné de la matrice, qui eſt ſortie de place, ou la partie de la vulve qui eſt affectée. On peut même y tenir appliquées des compreſſes trempées dans cette décoction chaude.

3°. Enfin, ſi la gangrene attaque quelqu'un des côtés du vagin, on prépare des rouleaux de linge convenables & médiocrement ſerrés, qu'on imbibe de la même

décoction aiguisée, & qu'on introduit dans le vagin en forme de pessaire.

Dans tous ces cas, on a soin de renouveller ces injections, ces fomentations, ces pessaires, aussi souvent qu'on le juge nécessaire par rapport à l'état du mal, & à la sensibilité de la partie, & qu'on le peut sans trop fatiguer la malade.

II. Dans la gangrene externe, on a encore d'autres ressources plus efficaces, dont il ne faut pas négliger de se servir.

Telles sont, 1°. L'application des cataplasmes ou des pessaires, suivant la place du mal. Les Anciens ne se servoient dans ce cas, que du cataplasme des trois farines, c'est-à-dire, des farines d'orobes, de feves & d'orge, bouillies dans l'oximel, où quelques-uns ajouterent dans la suite la farine de lupins, l'aloës & la myrrhe, pour en augmenter la vertu. Aujourd'hui on fait des cataplasmes plus simples, mais plus efficaces, avec la suie, la mirrhe & le sel ammoniac, le tout en poudre très-fine & dans la proportion la plus convenable, qu'on incorpore avec un peu de miel, en consistence de pâte, & où l'on ajoute de l'onguent Egyptiac, quand on le croit nécessaire.

2°. L'application des escharotiques sur la partie gangrénée, ou, ce qui est mieux, sur les scarifications qu'on y a faites auparavant. Les Anciens employoient les pastilles d'Andron, de Polyidas, de Musa,

de Pasion, ou ceux d'Asphodele, dont on trouve la manipulation dans Galien, & c'est de-là que nos anciens Dispensaires l'ont copiée, en y faisant quelques légers changements, mais ces remedes ne sont plus en usage, & on ne les trouve plus dans les Pharmacopées modernes, parce qu'on y a substitué des remedes plus sûrs, & qui sont les seuls dont on se serve aujourd'hui, comme le Précipité rouge mêlé avec de l'Egyptiac, qu'on étend sur des plumaceaux ; l'eau phagédénique claire ou trouble suivant le besoin, dont on humecte la partie affectée ; ou, ce qui est encore plus efficace, la dissolution du mercure coulant dans l'eau-forte, dont on imbibe légérement la partie gangrénée. Il est vrai qu'il faut beaucoup de circonspection dans l'usage de ces sortes d'escharotiques, tant pour en borner les effets, que pour en modérer l'impression, de peur que la douleur qu'ils causent, ne jettât les malades dans des convulsions dangereuses, si elle étoit trop violente.

La *troisieme indication* est d'accélérer la chûte de l'eschare, c'est-à-dire, la séparation de la partie gangrénée d'avec la partie saine, & si l'on est assez heureux pour que cette séparation se fasse, de procurer la consolidation de l'ulcere, qui reste.

On ne cesse l'usage des escharotiques, que quand on s'est assuré que le progrès de la gangrene est arrêté, ce qu'on recon-

noît avec assez de certitude dans la gangrene externe, par le cercle rouge, qui entoure l'endroit gangréné, & par l'humidité purulente qui commence de suinter de toute la circonférence ; mais c'est ce qu'on ne fait que conjecturer dans la gangrene interne, sur la cessation, ou du moins sur la diminution des accidens effrayans de la gangrene.

Alors dans la gangrene externe on commence par tondre l'eschare au plus près avec la pointe des ciseaux, & on l'imbibe deux on trois fois le jour de beurre frais, de crême de lait, de blanc d'œufs longtemps battus, ou d'huile rosat. Dès qu'on voit que la suppuration commence de s'établir dans la circonférence, on y applique des plumaceaux chargés de suppuratif, qu'on adoucit avec du jaune d'œuf; & à mesure que l'eschare se cerne autour, on a soin d'en enlever les lambeaux, jusqu'à ce que la plaie soit détergée.

Mais quand la gangrene est interne, on n'a d'autre ressource que de faire dans la matrice des injections chargées de beurre frais, de crême de lait ou d'huile rosat, où l'on ajoute ensuite peu-à-peu du suppuratif, suivant que la qualité de l'écoulement & la nature des accidens, donnent lieu de juger qu'il se détache déjà quelques portions de l'eschare.

Dès que l'eschare est tombée, on ne doit plus s'attacher qu'à consolider l'ulcè-

re, qui reste. Quand le mal est externe, il est aisé de le panser méthodiquement avec les onguents convenables ; mais quand il est interne, on est obligé de recourir à la voie incertaine & inefficace des injections chargées des mêmes onguents. Dans l'un & dans l'autre cas, il faut répéter le pansement deux fois par jour, sur-tout quand on est réduit à la ressource des injections. On pourra voir au *Chapitre suivant*, *De l'ulcère de la Matrice*, les différens onguens dont on doit se servir pour ces pansemens.

La *quatrieme indication* est de soutenir l'état du pouls pendant tout le cours du traitement, & de favoriser la liberté de la circulation par l'usage des cordiaux. Ce n'est pas qu'il faille employer les cordiaux fort actifs ou incendiaires, qui en augmentant trop le mouvement du sang, augmenteroient la fievre, l'inflammation & l'engorgement dans la partie affectée, & par conséquent le progrès de la gangrene : mais on peut se servir avec confiance des cordiaux tempérés, & qui en agissant, loin de dessécher la peau, y entretiennent au contraire une douce moiteur. Telles sont les potions cordiales que l'on fait avec les eaux distillées de chardon bénit, de mélisse, de scabieuse, de scordium, de reine des prés (*ulmaria*), les électuaires d'hyacinthe, d'alkermes, de thériaque ; l'antimoine diaphorétique,

les yeux d'écrevisses, l'eau de fleurs d'orange ou l'eau de canelle orgée; le syrop d'œillets, &c. en combinant dans la proportion, qu'on jugera la plus convenable à chaque cas particulier, ceux de ces remedes qu'on aura choisis.

On peut donner une demi-once, c'est-à-dire, une cuillerée d'une potion de cette espéce, de quatre heures en quatre heures, & si l'on trouvoit que ce ne fût pas assez pour l'état de la malade; on pourroit en augmenter la dose, ou en donner plus souvent, ou même dans des cas pressans ajouter à la potion des cordiaux plus forts, comme le lilium, ou les sels volatils de corne de cerf ou de vipère, à la dose qu'on jugera nécessaire. Je ne blâmerois pas même dans ces cas les gouttes jaunes ou blanches, connues sous le nom du *Géneral la Motte*, quoique ces gouttes ne soient dans le fond qu'une espéce d'eau-forte assez mal corrigée.

La *derniere indication* est d'extirper par l'amputation la partie gangrénée, quand on prévoit l'inutilité des remedes que l'on feroit pour arrêter le mal. Cette extirpation peut avoir lieu dans la gangrene qui arrive à la matrice descendue en dehors, lorsque le mal est fort étendu ou fort profond, & qu'on ne peut point espérer d'y remédier autrement. On l'a même quelquefois employée avec succès pour de simples descentes de la matrice,

ſans aucune apparence de gangrene, lorſque la matrice avoit ſi fort groſſi, que la réduction en étoit impoſſible. On en verra des exemples ci-deſſous, au *Chapitre de la Deſcente de la Matrice*, où on renvoie la deſcription de cette opération. L'extirpation peut avoir lieu encore, quoique d'une maniere moins sûre, dans la gangrene des levres de la vulve, & l'on en trouve une obſervation célebre dans (1) Wier. Mais l'extirpation eſt abſolument impraticable dans la grangrene du vagin, & encore plus dans celle de la matrice, lorſque la matrice eſt en place.

Enfin, pendant le traitement de la gangrene de la matrice, on doit avoir ſoin,

1°. De ne donner à la malade que des bouillons légers, du moins tant que la gangrene fait du progrès: Que ſi l'on réuſſit à l'arrêter, on pourra rendre les bouillons plus forts en augmentant la quantité de la viande, ou en y ajoutant un peu de crême de ris, ou quelques jaunes d'œuf.

2°. De tenir le ventre libre par le moyen des lavemens émolliens, dont on fera uſage tous les jours.

3°. De faire tenir les malades couchées le ventre plus haut que les feſſes, afin que rien ne s'arrête dans la matrice, & que la ſanie puiſſe s'écouler librement. Cette poſture eſt indiſpenſablement néceſſaire, à moins qu'il ne faille faire des injections.

(1) Obſervation. Medicar. *Lib.* I.

dans la matrice, car alors il faut placer la malade dans une situation toute contraire.

4°. De purger légérement la malade de tems en tems pendant le traitement, supposé qu'on soit parvenu à arrêter la gangrene & à enlever la partie gangrénée; mais ces purgations doivent être légeres, avec une once & demie de manne, ou deux onces de manne, ou deux onces de pulpe de casse dans un ou deux verres de petit-lait, ou de décoction de racines de guimauve.

Reméde proposé pour la Gangrene de la Matrice, & dont on peut faire usage sans danger.

DEPUIS quelques tems, il semble qu'on s'est empressé comme à l'envi, dans différentes parties de l'Europe, d'attribuer au quinquina une vertu efficace & quasi spécifique contre la gangrene. La premiere Observation sur cette matiere est dûe à un Chirurgien Anglois (M. Ruschwort, Chirurgien à Northampton). Elle fut faite en 1715, & elle se réduisoit à faire croire que le quinquina pouvoit être utile dans la gangrene, lorsqu'elle étoit causée ou entretenue par une fiévre intermittente. C'est à ce seul cas, que ce Chirurgien en a toujours fixé l'usage, & il y a grande apparence que c'est le seul cas, où le quinquina puisse être de quelque utilité.

Mais on alla plus loin à Londres quelques années après, & l'on crut avoir acquis des preuves que le quinquina convenoit dans toute ſorte de gangrene de cauſe interne, ſoit qu'elle fût ſans fiévre ou avec fiévre, ſoit que la fiévre, qui l'accompagnoit, fût intermittente ou continue. On peut voir dans les Tranſactions Philoſophiques de l'année 1732. l'extrait de quelques Ouvrages, qui parurent alors en Angleterre ſur cette matiere; mais l'on trouvera un détail encore mieux circonſtancié du progrès de cette découverte dans la Traduction, que M. Bremond a faite de ce volume des Tranſactions, & dans les notes qu'il y a ajoutées.

Dès que cette découverte fut devenue publique, on ſe hâta d'en faire en Ecoſſe de nouvelles expériences, qu'on peut voir dans *les Eſſais & Obſervations de Médecine de la Societé d'Edimbourg*, Tome II. *Artic.* XXXIV. Tome III. *Artic.* V. & VI. & Tome IV. *Artic.* X. L'on y fut très-content du ſuccès, & l'on crut pouvoir non-ſeulement confirmer ce qu'on avoit déja avancé en Angleterre, mais aller même plus loin, & étendre la vertu du quinquina à toute ſorte de gangrene, tant de cauſe externe, que de cauſe interne.

Le bruit d'une découverte ſi importante ne tarda pas à paſſer en Allemagne, &

il détermina M. Heister, sçavant Professeur en Médecine dans l'Université d'Helmstadt, à essayer l'usage du quinquina dans deux cas de gangrene, où il assure qu'il eut un bon effet. On peut voir les deux Observations, qu'il communiqua à l'Académie des Curieux de la Nature, & qui ont été insérées dans le Volume V. des *Acta Physico-Medica Naturæ Curiosorum, Observat.* 156. *pag.* 520.

Abraham Vater, Professeur en Médecine à Virtemberg, publia aussi sur le même sujet, une Dissertation *De efficaciâ admirandâ Chinæ-Chinæ ad gangrænam sistendam in Angliâ observatâ*, où il rapporte plusieurs Observations, mais où il a la bonne foi d'avouer qu'il n'en a fait aucune.

On juge bien qu'on n'a pas manqué d'essayer aussi en France, & sur-tout à Paris, la vertu du quinquina dans la gangrene, mais le succès a mal répondu à l'idée qu'on en avoit conçue sur les Observations faites en Angleterre & en Ecosse, ou, pour parler plus nettement, le succès n'y a point répondu du tout. M. George Christophe Detharding, Professeur de Médecine à Rostock, & depuis premier Médecin du Roi de Dannemarc, n'étoit pas persuadé non plus de la vertu qu'on attribue avec tant de confiance au quinquina contre la gangrene, comme il paroît par la Thèse qu'il fit soutenir à Rostock

en 1746. & que M. Haller a insérée dans sa collection de Thèses de Médecine, Tom. VI. *De corticis Chinæ efficaciâ in gangræna & sphacelo adhuc dubiâ.*

Ce n'est pas que je croie que cela suffise pour faire rejetter l'usage de ce remede dans la gangrene; il y auroit sans doute de la témérité à se décider si légérement. Mais il seroit à souhaiter aussi que cet exemple fît sentir avec quelle circonspection, &, si je l'ose dire, avec quel sens froid, on doit examiner la vertu des remedes, avant que de se hâter de les prôner. Sans cette précaution, il est à craindre que la trop grande prévention pour les nouveaux remedes ne serve à augmenter les incertitudes de la matiere médicinale, bien loin de les éclaircir.

Cependant, comme l'usage du quinquina n'a point de danger, je ne crois pas qu'on doive hésiter d'en essayer les effets, sur-tout dans des cas aussi désespérés que ceux d'une gangrene interne, où l'on n'a aucune autre ressource. C'est pourquoi je vais rapporter la maniere dont on l'a employé en Angleterre, pour qu'on puisse s'y conformer si l'on veut, ou que l'on soit en état de juger des changemens qu'il conviendra d'y faire, selon les cas & les circonstances où l'on se trouvera.

La maniere dont on donnoit en Angleterre & en Ecosse le quinquina contre

la gangrene, ne différoit point de celle dont on le donne dans la fievre intermittente. On le faisoit prendre une ou deux fois le jour, & même plus souvent & de quatre heures en quatre heures quand le mal pressoit. On ne l'a donné quelquefois qu'à la dose d'un scrupule, mais on l'a donné plus ordinairement à celle d'un demi-gros, de deux scrupules, ou d'un gros par prise. Je suis persuadé qu'on peut également l'employer en substance ou en décoction, pourvu qu'on proportionne la dose. Je ne doute pas même, qu'on ne puisse suivre l'avis d'un Chirurgien de Londres (Jean Schipton) dont on trouve un Mémoire sur cette matiere dans les Transactions Philosophiques de l'année 1732, & donner avec succès la résine ou l'extrait de quinquina, au lieu de la poudre de quinquina, pourvu qu'on la donne à moindre dose; mais j'ajoute qu'on fera bien dans ce cas de donner la préférence au sel, ou plutôt à l'extrait de quinquina, fait selon la méthode de M. de la Garaye, parce que je crois qu'il conserve mieux toute la vertu du quinquina, que les extraits ordinaires.

Du reste, je ne pense pas qu'il soit besoin d'avertir, qu'en essayant l'usage du quinquina dans la gangrene, & sur-tout dans celle de la matrice, on ne doit jamais omettre aucun des remedes, qu'on a accoutumé d'employer contre ce mal. L'ef-

fet du quinquina eſt encore trop incertain, & le progrès de la gangrene trop funeſte, pour pouvoir ſans imprudence s'endormir ſur une eſpérance, qui peut être vaine, & négliger les autres reſſources, connues, ou du moins autoriſées par l'uſage.



CHAPITRE III.

De l'Apostème ou de l'Abscès de la Matrice.

§. I. DESCRIPTION & DIFFÉRENCES.

I. TOUTES les fois que l'engorgement inflammatoire de la matrice n'est pas assez fort pour attirer la gangrene en supprimant les oscillations des vaisseaux, & que la violence ou la continuité des causes, qui le produisent ou qui l'entretiennent, est trop grande pour permettre qu'il se dissipe par la résolution, il faut dans le concours de ces deux cas que le sang arrêté se convertisse en pus dans tous les points, où il est arrêté, & que ce pus se ramasse entre les membranes de la matrice, ce qui forme un apostème ou abcès de la matrice.

Quand le sang commence à se convertir ainsi en pus, c'est-à-dire, quand la suppuration commence dans la partie enflammée, & que l'apostème ou abscès s'y forme, tous les accidens de l'inflammation, la chaleur, la rougeur, la douleur, la tension, la fievre, redoublent, & sont même accompagnés de légers frissons, fréquens, courts, irréguliers.

Ces accidens diminuent dès que la suppuration est faite, & l'apostème ou abscès formé ; mais quand on néglige de remédier au mal, les redoublemens reviennent plus forts & plus marqués de jour en jour, & sont suivis de redoublemens de fievre, qui finissent par des sueurs colliquatives, la fievre lente se déclare, les malades maigrissent, pâlissent, se desséchent, & rendent des urines troubles & purulentes, ou sont exposées à des flux de ventre colliquatifs, ou tombent enfin dans l'anasarque, à moins qu'on n'ouvre quelque chemin au pus pour s'écouler, ou qu'il ne se pratique quelque issue lui-même.

Les accidens qui annoncent le commencement de la suppuration, ne paroissent pas toujours au même terme de l'inflammation, mais ordinairement ils ne commencent presque jamais guere plutôt que le sixieme ou septieme jour, ni guere plus tard que le dixieme ou douzieme jour de l'inflammation.

II. Les mêmes accidens, ou du moins des accidens très-semblables arrivent quelquefois sans qu'il ait précédé aucune inflammation. Dans ce cas, les malades ressentent d'abord dans la matrice du gonflement, de la tension, de la douleur, & de la chaleur, beaucoup moins grandes à la vérité que dans l'inflammation, mais assez grandes pourtant pour mériter de l'attention, sur-tout par leur durée, car ces incommodités

modités ſe ſoutiennent long-tems dans le même état.

Quelquefois ces accidens paſſent ou diminuent juſqu'à perſuader que le mal eſt guéri, mais peu à peu il ſurvient de petits friſſons irréguliers qui ſont ſuivis de légers accès de fiévre, & qui reviennent tous les jours & quelquefois pluſieurs fois dans le jour. Ces friſſons & ces accès augmentent de jour en jour, les malades maigriſſent, le pouls n'eſt jamais tranquille, & enfin, il devient tout-à-fait fiévreux, la douleur, la chaleur, la tenſion, le gonflement ſe renouvellent & ſe fixent dans un endroit de la matrice, où il eſt évident alors qu'il ſe fait quelque ſuppuration cachée.

D'un côté l'analogie de ce mal avec d'autres maux, ſur-tout de la poitrine, qui ont les mêmes commencemens, les mêmes progrès & les mêmes ſuites; & de l'autre, l'inſpection des cadavres de pluſieurs femmes, qui en ſont mortes, ne permettent pas de douter que cette maladie ne vienne d'une ſuppuration qui a commencé ſourdement dans le milieu d'un ou de pluſieurs tubercules ou durillons formés dans l'épaiſſeur des tuniques de la matrice, & qui en augmentant, a augmenté auſſi à proportion tous les accidents qui en dépendoient.

III. Voilà donc deux ſortes d'apoſtèmes

ou d'abſcès de la matrice, qui different par rapport à la cauſe : l'abſcès qui ſuccede à l'inflammation, peut être appellé *Phlegmoneux* : & celui qui ſurvient à un tubercule, peut être nommé *Tuberculeux*. Il paroît que les Anciens les ont connu tous les deux, le premier, ſous le nom d'*Apoſtème chaud*, & l'autre, ſous celui d'*Apoſtème froid*.

Les autres différences qui peuvent diſtinguer les abſcès, ſont aſſez nombreuſes, mais ſe prennent toutes de quelques circonſtances moins eſſentielles.

Ainſi par rapport à l'état du mal, on diſtingue l'abſcès qui ſe fait *abſceſſus fiens*, où les accidens ſont violens; & l'abſcès qui eſt fait, *abſceſſus factus*, où les accidens ſont moindres.

Par rapport à l'endroit où le mal eſt placé, on diſtingue l'abſcès du fond, des côtés, du devant, du derriere, du col de la matrice, de même que l'abſcès du vagin, & de la vulve.

Par rapport à l'étendue que le mal occupe, on diſtingue l'abſcès qui eſt grand ou profond, & l'abſcès qui eſt petit ou ſuperficiel.

Par rapport aux cavités que le mal a creuſées, on diſtingue l'abſcès ſimple, quand le pus eſt tout compris dans une même cavité, & l'abſcès celluleux, ſinueux, fiſtuleux, quand il y a pluſieurs

cavités, ſinus, ou fiſtules, pleins de pus & qui communiquent enſemble.

Enfin, par rapport à la qualité du mal, on diſtingue l'abſcès *non-compliqué*, où tout le mal ſe réduit à l'abſcès ſeul, & l'abſcès *compliqué*, quand l'abſcès ſe trouve joint avec le ſquirrhe ou avec le cancer.

§. II. CAUSES.

L'ABCE's inflammatoire, & l'abſcès tuberculeux ſont dans leur principe deux maladies différentes, & demandent par conſéquent des explications ſéparées.

I. A l'égard de l'abſcès inflammatoire, j'ai prouvé dans le Traité des Tumeurs, en parlant de la ſuppuration qui le produit, 1°. Que de quatre parties qui compoſent le ſang, ſçavoir la partie rouge ou globuleuſe, la lymphe gélatineuſe, que quelques-uns appellent mal-à-propos la partie fibreuſe, la lymphe ténue, & la ſéroſité, il n'y avoit que la lymphe gélatineuſe, & la lymphe ténue, & peut-être même que la ſeule lymphe gélatineuſe qui pût ſe convertir en pus.

2°. Qu'ainſi dans toutes les inflammations qui venoient à ſuppuration, il falloit que la partie rouge, la lymphe ténue, & la ſéroſité du ſang arrêté dans l'engorgement, fuſſent repompées, ou diſſipées par évaporation, de telle ma-

niere qu'il ne restât dans la partie affectée que la seule lymphe gélatineuse, qui doit s'y changer en pus.

3°. Que cette lymphe même, pour devenir du vrai pus, devoit essuyer plusieurs changemens, & qu'il falloit 1°. Qu'elle devînt capable de rester liquide, même étant refroidie, au lieu qu'auparavant elle se figeoit en se refroidissant, comme de la gelée. 2°. Qu'elle acquît la propriété de se fondre dans l'eau comme du savon, au lieu qu'elle y étoit auparavant indissoluble. 3°. Qu'elle devînt salée, âcre, rongeante, au lieu qu'elle étoit auparavant douce & insipide. 4°. Qu'elle acquît de l'odeur & une odeur fétide, au lieu qu'elle étoit auparavant sans odeur. 5°. Qu'elle devînt opaque & d'un gris tirant sur le cendré, au lieu qu'elle étoit auparavant transparente, & d'un blanc tirant sur le lait. 6°. Qu'elle augmentât en poids, jusqu'à tomber au fond de l'eau, au lieu qu'elle étoit auparavant plus légere que l'eau, & y demeuroit suspendue, &c. Car se sont-là tout autant de différences, qui distinguent l'état naturel de la lymphe épaisse d'avec l'état connu du pus.

4°. Que tous ces changemens nécessaires pour convertir la lymphe gélatineuse en pus, étoient réellement opérés par la succession continuée des oscillations des vaisseaux engorgés, qui ne cessant de

battre, de ſecouer, de froiſſer, & de broyer les parties de la lymphe gélatineuſe, y introduiſoient peu-à peu tous les différens changemens qu'on vient d'indiquer, par une ſuite d'altérations aiſées à concevoir, mais dans le détail deſquelles je ne crois pas qu'il ſoit à propos d'entrer ici.

Je me borne à faire remarquer que l'application de cette théorie générale des abſcès inflammatoires ſuffit pour expliquer la génération particuliere des abſcès inflammatoires de la matrice; car il eſt évident 1°. Que les oſcillations continuées des vaiſſeaux de l'endroit de la matrice qui eſt enflammé, doivent ou repomper par voie de réſolution, ou diſſiper par voie d'évaporation la partie rouge, la ſéroſité, & même la lymphe ténue du ſang qui y eſt arrêté.

2°. Que la lymphe gélatineuſe qui y reſte ſeule, & qui continue d'être expoſée à l'action de ces oſcillations répétées, en doit recevoir peu-à-peu les changemens néceſſaires pour lui faire acquérir toutes les qualités du pus, telles qu'on les a expliquées.

3°. Que cette converſion ſinguliere du ſang en pus, ne doit jamais arriver dans les inflammations qui tournent en gangrene, parce que dans ce cas-là les oſcillations périſſent trop tôt pour produire la ſuppuration, ni dans les inflammations

qui tournent en résolution, parce que dans ce cas-là, le sang reprenant le cours de la circulation, échappe à l'action répétée des mêmes oscillations, avant que d'être converti en pus.

4°. Qu'elle ne doit arriver que dans les inflammations qui ne tournent ni en gangrene, ni en résolution, parce que dans le concours de ces deux cas, d'un côté les oscillations se soutiennent long-temps, & se soutiennent sans discontinuation, & que dans l'autre le même sang reste toujours exposé à leur action, ce qui doit y produire enfin les changements qui le convertissent en pus.

5°. Qu'elle ne doit presque jamais arriver ni plus tôt que le sixieme jour de l'inflammation, ni plus tard que le dixieme. *Pas plus tôt* que le sixieme jour, ce qui suppose que l'action des oscillations des artères, doit être continuée pendant six jours au moins, pour pouvoir changer le sang en pus. *Pas plus tard* que le dixieme jour, ce qui suppose que les oscillations qui n'ont rien opéré en dix jours, sont trop foibles de leur nature, pour produire jamais la suppuration, à moins qu'elles ne deviennent plus fortes, c'est-à-dire, à moins que l'inflammation ne se renouvelle.

6°. Enfin, que la suppuration doit commencer plus tôt ou plus tard dans les différents cas & dans les différents sujets:

1°. Suivant la force & la fréquence plus ou moins grande des oscillations des vaisseaux engorgés, le sang étant le même : 2°. Suivant la disposition du sang à acquérir plus ou moins vîte les qualités de pus, les oscillations s'exécutant avec le même degré de force & de fréquence : 3°. Suivant le concours de ces deux causes réunies à la fois, c'est-à-dire, suivant la force & la fréquence des oscillations, & suivant la disposition du sang.

II. Quant aux abscès tuberculeux, toute la théorie en dépend des trois questions suivantes. 1. Qu'est-ce que ces tubercules, qui donnent lieu à ces abcès? 2. Comment ces tubercules se forment-ils dans la matrice? 3. Pourquoi y viennent-ils à suppuration?

Premiere Question. Les tubercules en général sont des grains glanduleux, durs, fermes, compactes, blancs, couverts d'une enveloppe ou tunique lisse, & fortement adhérente. Ils sont ordinairement d'une figure sphérique, ou qui approche fort de la sphérique; mais la grosseur & le nombre en varient dans chaque sujet & dans chaque cas. Quelquefois ils ne sont pas plus gros qu'un pois, il y en a même de plus petits encore, mais alors ils méritent peu d'attention; quelquefois ils sont gros comme des noix, & même comme des œufs de pigeons. Ils sont quelquefois en grand nombre dans les parties

qui en ſont affectées, & alors ils ſont ordinairement petits; quelquefois ils ne ſont pas ſi nombreux, & c'eſt alors qu'ils ſont pour l'ordinaire le plus gros.

La connoiſſance de la ſtructure des parties, où les tubercules ſont les plus communs, ne permet pas de douter qu'on ne doive diſtinguer trois ſortes de tubercules: 1°. Les tubercules, qui ſe forment dans les petites glandes lymphatiques, dont toutes les parties ſont pleines, & qui ſont les premiers entrepôts de la lymphe: 2°. Les tubercules, qui ſe forment dans les nœuds des veines lymphatiques capillaires, c'eſt-à-dire, dans les entre-deux des valvules ſigmoïdes, dont ces veines ſont entrecoupées par intervalles: 3°. Les tubercules, qui ſe forment dans les glandes, qui ſont propres à chaque partie, comme dans les glandes des bronches au poumon, dans les glandes inteſtinales dans les inteſtins, &c.

Ainſi, pour revenir à la queſtion, les tubercules dont il s'agit ici, & qui ſe forment dans la matrice, peuvent ſe former en trois endroits: 1°. Dans les petites glandes lymphatiques qui y ſont parſemées: 2°. Dans les nœuds des ramifications capillaires des veines lymphatiques, qui rampent entre ſes tuniques: 3°. Dans les vaiſſeaux laiteux qui lui ſont propres, & dont on a expliqué en détail la ſtructure & les uſages dans le *Chap. I. du premier Livre.*

Deuxieme Question. Puisque les tubercules de la matrice sont toujours essentiellement des gonflemens ou engorgemens, qui se font, ou dans les glandes lymphatiques, ou dans les veines lymphatiques, ou dans les vaisseaux laiteux, il faut pour les produire, que la lymphe croupisse, & s'accumule dans les glandes ou dans les veines lymphatiques de la matrice dans les deux premiers cas, ou le lait utérin dans les vaisseaux laiteux de la matrice dans le troisieme.

Or, la lymphe & le lait utérin ne peuvent point croupir & s'accumuler dans leurs réservoirs respectifs, que par une de ces trois causes : 1°. Ou parce que ces humeurs sont trop épaisses pour circuler, comme à l'ordinaire : 2°. Ou parce que les conduits par où elles doivent circuler, sont trop étroits pour leur donner un libre passage : 3°. Ou parce que ces humeurs sont d'un côté trop épaisses, & que de l'autre les conduits sont en même temps trop étroits.

On examinera plus amplement ces trois ordres de causes, ci-dessous, en parlant des squirrhes. Il suffit de remarquer ici : 1°. Que le premier cas, c'est-à-dire, l'épaississement de la lymphe & du lait utérin peut venir : 1°. De l'usage des alimens grossiers, qui fournissent un chyle grossier : 2°. De la mauvaise digestion des alimens, même les meilleurs, qui

produit un chyle mal façonné, 3°. Du mêlange de quelque levain vérolique, écrouelleux, scorbutique, &c. dans le sang, qui l'épaissit : 4°. Du refroidissement subit qui arrive à la matrice par quelque accident fortuit, qui y épaissit les humeurs qui y circulent.

2°. Que le second cas, c'est-à-dire, le resserrement des conduits par où la lymphe & le lait utérin doivent circuler, dépend toujours de l'éréthisme, c'est-à-dire, du froncement convulsif qui survient aux fibres de la matrice, par l'intromission d'une semence virulente, par le séjour de quelques fleurs blanches trop âcres, par l'usage de quelque injection piquante ou corrosive, par quelque coup ou quelque meurtrissure de la matrice, par quelque passion violente de chagrin, de colere, de joie, &c. sur-tout dans le temps des régles ou des vuidanges.

3°. Que le troisiéme cas, c'est-à-dire, le concours des deux premiers, vient de l'affinité des causes particulieres à ces deux cas, laquelle donne souvent lieu au concours des causes, qui ont du rapport ensemble.

Il suit de-là, 1°. Que le nombre des tubercules dans la matrice, dépend de l'universalité plus ou moins grande des causes qui les produisent. Ainsi, plus l'épaississement de la lymphe ou du lait utérin sera général, ou plus le fronce-

ment convulsif s'étendra dans la matrice, & plus la lymphe ou le lait utérin s'arrêteront dans la plûpart de leurs réservoirs, ce qui produira un plus grand nombre de tubercules. Le nombre en sera beaucoup moins grand dans les cas opposés.

2°. Que la grosseur des tubercules dépend du degré de dilatabilité des glandes, des veines, des vaisseaux engorgés, & du degré de force avec lequel la lymphe ou le lait utérin y sont poussés. Ainsi, plus ces glandes, ces veines, ces vaisseaux sont facilement dilatables, plus la lymphe, ou le lait utérin y seront fortement poussés, & plus les tubercules grossiront. Ils grossiront au contraire beaucoup moins dans les cas opposés.

3°. Que la dureté des tubercules dépend du degré d'épaississement de la lymphe, ou du lait utérin. Ainsi, plus ces humeurs s'épaissiront vîte, plus elles s'épaissiront fortement, & plus les tubercules seront durs & compactes. Ils seront au contraire beaucoup moins durs & moins compactes dans les cas opposés.

4°. Enfin, que les tubercules, quelque durs qu'ils paroissent, le sont toujours plus à la circonférence qu'au centre. L'humeur qui forme la circonférence, est toujours celle qui s'est arrêtée la premiere; elle doit donc être la plus épaissie. Au contraire, l'humeur qui occupe le centre a toujours été amassée la derniere,

& c'est celle qui doit le plus conserver de sa liquidité.

Troisième Question. Les tubercules de la matrice, de même que ceux de toutes les autres parties, viennent souvent en suppuration. Cette suppuration commence toujours par le centre, parce que c'est-là que l'humeur est le plus liquide, comme on l'a déjà vu, & par conséquent le plus susceptible des impressions qui doivent la convertir en pus.

On ne peut attribuer cette suppuration des tubercules, qu'au battemens trop violens des artères qui sont autour. Il est visible qu'il n'y a que ces battemens redoublés qui puissent, à force d'agiter, de battre, de secouer, de broyer la lymphe qui occupe le milieu du tubercule, y introduire peu-à-peu les changemens nécessaires pour en former du pus, à-peu-près comme nous avons vu que ces mêmes battemens convertissent en pus dans les inflammations, la partie lymphatique grossiere du sang.

De-là vient que les tubercules ne suppurent jamais que quand le battement des artères se trouve augmenté dans les parties voisines, par quelque inflammation qui y survient; par des coups, des meurtrissures, des froissemens, auxquels ces parties sont exposées; par l'usage immodéré d'une nourriture âcre, spiritueuse, échauffante, qui agite le sang, & qui

augmente le battement des artères ; par les veilles, les passions violentes, les exercices outrés, l'abus des fondans, &c. qui produisent le même effet.

Cependant quelque rapport qu'il y ait entre la suppuration des tubercules, & celle des inflammations, le pus n'est pas le même dans ces deux cas. Celui des inflammations est blanc, épais, égal, uniforme ; & celui des tubercules est séreux, grisâtre, inégal, grumelé, glaireux. Aussi l'un se fait-il de la lymphe gélatineuse du sang, plus susceptible des altérations qui forment le pus ; & l'autre, de la lymphe ordinaire, ou de quelque humeur particuliere, moins susceptibles des mêmes altérations. L'un est formé par le battement immédiat de plusieurs artères qui battent avec force ; & l'autre, par le battement éloigné de quelques artères qui battent plus foiblement.

C'est à la qualité de la matiere, qui suppure dans les tubercules, & au peu d'activité des causes, qui la font suppurer, qu'il faut encore attribuer la lenteur avec laquelle les tubercules suppurent. Quelquefois la suppuration déjà commencée dans un tubercule, reste plusieurs mois sans augmenter, ou si elle augmente, ce n'est que par des progrès peu sensibles ; mais elle augmente enfin, la matiere mise en suppuration se gonfle peu-à-peu, & se raréfie ; le tubercule s'enfle,

s'amollit, s'émince, & forme à la fin un sac, un *kyst*, ou si l'on veut, un abscès tuberculeux.

Ce qu'on dit d'un tubercule, convient de même à plusieurs, quand il y en a plusieurs dans une partie. Comme les mêmes causes agissent à-peu-près de la même maniere, sur des tubercules qui sont à-peu-près les mêmes, elles doivent y produire à-peu-près les mêmes changemens. De-là vient que la suppuration d'un tubercule annonce presque toujours la suppuration de plusieurs autres, qui suppurent quelquefois en même temps, & quelquefois successivement, suivant l'application différente des causes qui les mettent en suppuration, & la différente qualité, ou la différente consistance de l'humeur qu'ils contiennent, & qui doit être mise en suppuration.

§. III. *Symptomes.*

1°. Tandis que l'abscès se fait, la matiere qui suppure, doit en se raréfiant dans la partie malade, y distendre les fibrilles nerveuses, y comprimer les vaisseaux capillaires, y arrêter le cours du sang, y rendre le battement des artères plus fort; & par-là y augmenter la tension, la douleur, & la chaleur.

2°. Mais dès que l'abscès est formé, tous ces symptômes diminuent, soit parce

qu'alors le pus ne ſe raréfie plus, ou ſe raréfie moins, ſoit parce que la ſolution de continuité, que la ſuppuration a faite, relâche & détend les vaiſſeaux & les fibres de la partie.

3°. Tant que le pus croupit dans l'abſcès, une partie en doit être repriſe & repompée par les vaiſſeaux ſanguins, ou plutôt par les vaiſſeaux lymphatiques qui ſont auprès, pour paſſer dans le ſang; & cette partie de pus qui paſſe inſenſiblement dans le ſang, doit y entretenir un mouvement de fiévre lente, à raiſon des ſels âcres dont elle eſt chargée, qui diviſent la maſſe des humeurs, & qui ſollicitent en même temps le cœur & les artères à des battemens plus forts & plus fréquens.

4°. Ce paſſage du pus dans le ſang peut être augmenté par différentes cauſes accidentelles, telles que les veilles, la douleur, l'agitation du corps, l'inquiétude de l'eſprit, l'application des remédes, le froncement de la partie malade, &c. & alors le pus paſſant dans le ſang en groſſes gouttes, ou par floccons, l'épaiſſira tant qu'il n'y ſera pas intimement mêlé. De-là viennent les friſſons ordinaires dans les abſcès, qui ſont plus ou moins fréquens, plus ou moins ſenſibles, & plus ou moins réguliers, ſuivant que cette abondance de pus paſſe dans le ſang plus ou moins vîte, & en plus grande ou en moindre quantité.

5°. A meſure que les floccons de pus ſe mêlent plus intimement avec le ſang, à force d'y rouler, le friſſon diminue & la fiévre ſe développe, parce qu'alors les ſels du pus agiſſent librement & efficacement ſur le ſang, ſur le cœur, ſur les artères. De-là viennent les bouffées ou accès de fiévre qui ſuccédent aux friſſons, qui ſont plus ou moins longs, ſuivant l'abondance ou la qualité du pus qui les produit, & qui ſe terminent par des ſueurs colliquatives, cauſées par la fonte du ſang.

6°. De ce qu'on vient de dire, il s'enſuit que les abſcès, & ſur-tout ceux de la matrice, attirent toujours une fiévre lente, qui dure tant que le pus y croupit, & qui eſt accompagnée de redoublemens irréguliers, mais toujours précédés de friſſons, & ſuivis de ſueurs colliquatives. C'eſt à cette fiévre habituelle, & à la fonte du ſang qu'elle cauſe, qu'il faut attribuer la maigreur, la conſomption, le dépériſſement des malades.

7°. Quand le pus qui paſſe dans le ſang, eſt fort abondant ou fort épais, il a peine à s'y tout diſſoudre, ou du moins à s'y diſſoudre parfaitement, ce qui fait que pluſieurs floccons, ou gouttes de pus, ſe laiſſent entraîner par la ſéroſité de l'urine, & ſe ſéparent enſemble dans les reins, ce qui rend l'urine louche, trouble, fétide, & lui fait dépoſer un ſédiment purulent.

8°. Ces différens symptômes qui sont très-marqués dans les abscès inflammatoires, parce que dans ces abscès le pus a la liberté de s'étendre dans la partie & de passer de-là dans le sang, ne paroissent point dans les abscès tuberculeux, tant que le pus est renfermé dans le tubercule, d'où l'épaisseur du kyst ne lui permet pas de s'échapper ; mais ils se manifestent enfin dans ces abscès, de même que dans les abscès inflammatoires, dès que le kyst vient à crever, & que le pus commence à s'étendre dans le tissu de la partie.

9°. Le pus renfermé dans la cavité d'un abscès de la matrice, à force de creuser & de s'étendre, s'ouvre enfin une issue, ou vers le dedans de la matrice, & alors il s'écoule par le vagin ; ou vers le dehors, & alors il peut prendre différentes routes. Car tantôt il pénétre dans la vessie ou dans le rectum, & sort avec l'urine, ou avec les matieres fécales. Tantôt il s'insinue le long de la gaîne des ligamens ronds de la matrice, ou à côté du vagin, & va former un dépôt dans les aines ou dans les lévres de la vulve. Tantôt enfin, il s'épanche dans la capacité du bas-ventre, & s'y amasse sans pouvoir en sortir. Ces différentes routes que le pus prend, dépendent de la situation de l'abscès. Quand l'abscès est à la face interne de la matrice, & c'est le cas le plus ordinaire, il s'ou-

vre dans le dedans de la matrice ; il s'ouvre au contraire dans le dehors, quand il est à sa face externe, ce qui est plus rare. Dans ce dernier cas, l'ouverture de l'abscès se fait dans la vessie ou dans le rectum, dans les gaînes des ligamens ronds, sur les côtés du vagin, ou dans la capacité du bas-ventre, suivant que l'abscès se trouve placé aux endroits de la matrice, qui sont contigus à la vessie ou au rectum, ou qui répondent à la naissance des ligamens ronds, d'où le pus peut passer dans les gaînes qui les enveloppent, ou suivant que l'abscès occupe les parties latérales du col de la matrice, d'où le pus peut glisser le long du vagin, ou le fond même de la matrice, d'où le pus, après avoir percé le péritoine qui le couvre, peut s'épancher dans le bas-ventre.

§. IV. *Diagnostic.*

I. *Diagnostic du mal.* On a sujet de craindre l'abscès inflammatoire, à la suite de toutes les inflammations de la matrice, lorsqu'on n'a point vers le dix ou douziéme jour de la maladie, des preuves d'une résolution parfaite ; & qu'au contraire la matrice reste dure, tendue, douloureuse.

On a des signes presque sûrs de l'abscès de la matrice, quand, au lieu de la résolution qu'on attendoit, on voit que la

douleur, la tension, la chaleur de la matrice augmentent, & que la fiévre se renouvelle sans aucune cause manifeste.

Enfin, on ne peut plus douter de l'abscès de la matrice, quand il reste dans cette partie un gonflement, un poids, & une douleur sourde, qui sont accompagnés d'une fiévre lente, sujette à des redoublemens réguliers, précédés de frissons & suivis de sueurs, qui peu-à-peu épuisent la malade, & la jettent dans le marasme.

Les signes de l'abscès de la matrice, qui vient d'un tubercule suppuré, sont moins certains. Dans le commencement, rien ne l'indique. On a de légers soupçons, à mesure que le tubercule grossit, parce que la malade se plaint d'une tension & d'une douleur constante dans un endroit de la matrice. Enfin, ces soupçons se changent en certitude, quand le tubercule s'ouvre dans la substance de la matrice, parce qu'alors le pus qui est épanché, attire les mêmes accidens que dans l'abscès inflammatoire, mais moindres, parce que l'épanchement du pus est moindre.

II. *Diagnostic des especes* du mal. 1°. On distingue l'abscès qui *se fait*, par l'augmentation de la douleur, de la chaleur, & de la tension de la matrice, & par le renouvellement de la fiévre; & l'abscès qui *est fait*, par la diminution des mêmes

accidens, & par la fievre lente, les frissons, les redoublemens de fiévre, les sueurs qui succédent & qui attirent le marasme.

2°. On juge de la place de l'abscès, par la connoissance de l'endroit de la matrice, où la malade ressent la principale douleur, & où l'on trouve la plus grande résistance.

3°. On présume l'étendue de l'abscès, par l'étendue de la tension & de la douleur, & par le volume de la tumeur.

III. *Diagnostic des causes.* On peut s'assurer que l'abscès est *phlegmoneux*, quand il vient à la suite d'une inflammation de la matrice, dont la résolution n'a pas pu se faire, ou ne s'est faite qu'imparfaitement. Les progrès de cette espece d'abscès sont toujours manifestes & prompts.

On doit au contraire regarder comme un abscès *tuberculeux*, celui qui arrive sans aucune inflammation, dont les progrès sont lents, & dont les symptômes ne sont jamais aussi violens que ceux de l'abscès phlegmoneux.

§. V. PROGNOSTIC.

I. L'ABSCE's de la matrice est un mal toujours très-dangereux, dans quelque état qu'on le considere, soit lorsque l'abscès reste clos & fermé, soit lorsqu'il est prêt à s'ouvrir.

Dans le *premier* cas, 1°. Le pus qui croupit dans l'abſcès, paſſe inſenſiblement dans le ſang, & y entretient, comme on l'a dit, une fiévre lente qui mine la malade, & qui finit par la conſomption ou l'hydropiſie.

2°. Si le pus renfermé dans l'abſcès eſt épais, il endurcit les parois, qui deviennent d'abord calleuſes, & même à la longue carcinomateuſes.

3°. Que ſi le pus eſt liquide & âcre, il détruit peu-à-peu les parties où il s'inſinue, & y cauſe un délabrement qui fait tomber la matrice en pourriture & en gangrene.

Dans le *ſecond* cas, on ignore vers quel côté l'abſcès s'ouvrira, 1°. S'il s'ouvre dans la capacité du bas-ventre, le pus, en s'y épanchant & en s'y accumulant, y attirera infailliblement la gangrene.

2°. S'il s'ouvre dans la veſſie ou dans le rectum, le pus peut s'écouler dans l'un & dans l'autre cas, ce qui fera que la malade durera un peu plus long-temps; mais elle périra enfin par la fiévre lente.

3°. On a un peu plus d'eſpérance, quand l'abſcès ſe préſente aux aînes, ou aux lévres de la vulve, parce qu'on peut procurer une iſſue plus facile au pus, & mieux déterger le mal; mais dans ce cas-là même, il arrive ſouvent qu'il eſt impoſſible de conſolider l'ulcère.

4°. Enfin, quand l'abſcès s'ouvre en-dedans, ce qui eſt ordinairement le cas le plus favorable, il reſte dans la matrice un ulcère fétide, très-difficile à guérir, & dont les ſuites ſont ordinairement funeſtes, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

II. Le danger de l'abſcès de la matrice, quoique toujours grand, varie pourtant dans les différens cas.

1°. Suivant la grandeur de l'abſcès; ainſi un abſcès petit ou médiocre eſt moins dangereux en ſoi, qu'un abſcès fort grand & fort étendu.

2°. Suivant la place de l'abſcès; ainſi l'abſcès de la vulve eſt moins dangereux que celui du vagin, & celui du vagin que celui de la matrice.

3°. Suivant la nature de l'abſcès; ainſi l'abſcès tuberculeux eſt moins dangereux que l'abſcès phlegmoneux.

4°. Suivant l'eſpece de l'abſcès; ainſi l'abſcès ſimple eſt moins dangereux que l'abſcès compliqué, c'eſt-à-dire, que l'abſcès dont les parois ſont calleuſes, ſquirrheuſes, carcinomateuſes, &c.

5°. Suivant l'état de la matrice; ainſi l'abſcès qui arrive par accident dans une matrice, d'ailleurs bien conſtituée, eſt moins dangereux que celui qui ſe forme dans une matrice depuis long-tems malade, gonflée, relâchée.

6°. Suivant la conſtitution ou l'âge de

la malade; ainsi l'abscès de la matrice est plus dangereux dans une femme infirme, cachectique, vieille, que dans une femme saine, bien constituée, jeune.

§. VI. CURATION.

On peut avoir à traiter l'abscès de la matrice dans deux cas, ou lorsque la suppuration se fait & que l'abscès se forme; ou lorsque la suppuration est faite & l'abscès formé.

I. Tant que la suppuration dure, on ne doit avoir d'autre objet que de modérer la chaleur, la douleur, la tension de la partie & de diminuer la fievre, afin d'empêcher le progrès de l'inflammation & l'extension de l'abscès qu'elle attire.

Pour cet effet, 1°. On fait de nouvelles saignées du bras, & on les répete autant que les forces de la malade peuvent le permettre.

2°. On reprend l'usage des remedes relâchans, des humectans, des anodyns, pour détendre la partie; & on les emploie en forme d'injections, de pessaires, de cataplasmes, de fomentations, de la même maniere qu'on l'a exposé dans le Chapitre précédent.

3°. On réduit les malades à une diete sévere, c'est-à-dire, au bouillon, & même au bouillon de veau ou de poulet, supposé que l'abbatement des malades n'exige pas une nourriture plus forte.

4°. On tâche de tenir le ventre libre par l'usage des lavemens, & même, si la violence des redoublemens le permet, on donne de tems en tems des apozèmes qu'on rend légérement purgatifs, en y ajoutant de la manne ou de la casse.

5°. Enfin, si les douleurs sont grandes, on les calme par un usage modéré de narcotiques qu'on donne à petites doses, mais qu'on répete de quatre en quatre, ou de six en six heures.

II. Quand la suppuration est faite & l'abscès formé, on ne doit s'occuper que de procurer au plutôt une issue commode au pus pour l'empêcher de détruire ou de délabrer le tissu de la partie.

1°. Si l'abscès est placé dans les lévres de la vulve, il est aisé de l'ouvrir avec une lancette ou un bistouri, & de l'ouvrir dans l'endroit le plus bas & le plus propre pour l'écoulement du pus & pour le pansement de l'ulcère.

2°. Si l'abscès est dans les côtés du vagin, on peut l'ouvrir encore avec une lancette armée ou avec un bistouri, qu'on introduit appliqué contre le doigt *index* de la main droite, & dont on regle le mouvement à la faveur du doigt, ou du moins avec une lancette, ou un bistouri dont il est aisé de régler le mouvement quand on a dilaté le vagin avec le *speculum uteri.*

3°. Mais si l'abscès est dans la matrice, il

il n'y a dans ce cas d'autre moyen d'en procurer l'ouverture, qu'en excitant des mouvemens capables de preſſer ou de ſecouer fortement la matrice, tels que l'éternuement, le vomiſſement, la toux, les efforts, comme pour aller à la ſelle, &c. & c'eſt dans cette vue qu'on avertit les malades de touſſer le plus fortement qu'elles peuvent, & qu'on emploie, s'il le faut, les ſternutatoires, les émétiques, les lavemens irritans, les ſuppoſitoires propres à faire faire des efforts pour aller à la ſelle, tels qu'on va les propoſer.

A l'égard des ſternutatoires, on ſe contente ordinairement du tabac ordinaire, de la poudre de feuilles de bétoine ou de ſauge, ou de poudre de la racine d'iris de Florence; mais quand ces poudres n'agiſſent pas aſſez efficacement, on peut y mêler du poivre rond ou long, de la racine de pyrèthre ou de celle d'hellébore blanc, de l'euphorbe, &c. réduits en poudre très-fine & dont on regle le choix & la doſe ſelon l'état du mal.

Quant aux émétiques, les plus en uſage ſont le tartre émétique ſoluble, à la doſe de trois ou quatre grains, quand il eſt préparé comme on le prépare à Paris, ou le vin émétique à la doſe d'une once, ou de dix gros. On pourroit cependant employer auſſi l'hipécacuanha, à la doſe de vingt-cinq ou trente grains, s'il y avoit quelque indication qui l'exigeât, ou des

émétiques antimoniaux plus forts, comme la poudre algaroth à la dose de deux à quatre grains, si les émétiques antimoniaux ordinaires étoient sans effet; mais ce dernier cas est très-rare.

Pour rendre les lavemens irritans, on ajoute à une décoction ordinaire deux ou trois onces de miel mercurial, six gros ou une once de diaphénic, ou d'*hiera-picra*, ou deux onces de vin émétique.

Enfin, on compose les suppositoires avec deux ou trois onces de miel cuit & un gros de sel gemme ou de sel commun; on peut, quand il s'agit de les rendre plus actifs, y ajouter un gros d'*hiera picra*, ou un demi-scrupule de diagrede ou de trochisques alahandal.



CHAPITRE IV.

De l'Ulcère de la Matrice.

§. I. DESCRIPTION.

L'ULCERE de la matrice, de même que tous les autres ulcères, est une solution de continuité ou déchirure dans la face intérieure de la matrice, qui n'est pas récente, & d'où il coule du pus ou du moins une matiere purulente.

Les accidens qui précedent cette maladie, & les symptômes qui l'accompagnent ou qui la suivent, ne permettent point de douter que ces déchirures ne soient quelquefois creuses & profondes entre les tuniques de la matrice, & que d'autres fois elles ne soient superficielles & semblables à des entamures de la tunique intérieure de la matrice.

Les ouvertures des cadavres des femmes mortes de ce mal ont confirmé les conjectures qu'on vient d'exposer sur la différente espéce d'ulcères de la matrice, & elles ont fait voir d'ailleurs que ces légeres entamures ressembloient quelquefois à des aphthes plus ou moins grandes, plus ou moins nombreuses & dispersées en différens endroits de la cavité de la matrice,

& quelquefois à des especes de rhagades ou gerçures, plus ou moins profondes, dont la cavité de la matrice étoit comme sillonée.

Dans toutes ces especes d'ulcères, il distille dans la matrice du pus ou de la matiere purulente, qui s'écoule peu-à-peu en dehors & qui tache les linges des malades. Ce pus ou cette matiere purulente est plus ou moins abondant & plus ou moins âcre; quelquefois il est épais & ressemble assez à du vrai pus; d'autres fois il est plus liquide & n'est, à proprement parler, qu'une sérosité purulente. La couleur en varie beaucoup, elle est blanche, cendrée, jaune ou verte selon les différens cas: Enfin, ce mal est toujours accompagné d'une douleur sourde dans le commencement, qui dans la suite devient plus vive & quelquefois même lancinante. Ces douleurs s'étendent vers les lombes, les hanches, les aînes, les cuisses, tantôt du côté droit & tantôt du côté gauche.

§. II. *Causes.*

L'ANALOGIE de l'ulcère de la matrice avec les autres ulcères, dont l'origine est manifeste, ne permet point de douter que cet ulcère ne vienne de trois causes, 1°. D'un abscès ou apostéme qui a précédé & qui s'eit ouvert dans la matrice: 2°. D'une érosion faite peu-à-peu dans la face

intérieure de la matrice, sans qu'aucun abscès ait précédé : 3°. D'une plaie faite dans la cavité de la matrice, laquelle a suppuré & est devenue un véritable ulcère. Ces différentes causes méritent d'être expliquées en détail.

I. L'abscès de la matrice dont on a parlé dans les Chapitres précédens, devient un ulcère dès qu'il est ouvert, & que le pus s'est écoulé. Comme l'abscès formoit une cavité entre les tuniques de la matrice, l'ulcère qui en provient, est toujours creux & souvent sineux, c'est-à-dire, serpentant dans l'épaisseur de la matrice.

On a vu dans les Chapitres précédens, que les abscès de la matrice étoient de deux especes, les uns *phlegmoneux*, qui succédoient à une inflammation ou phlegmon suppuré ; & les autres *tuberculeux* ou *stéatomateux*, qui provenoient d'un tubercule ou d'une tumeur enquystée, ce qui forme dans la matrice deux différentes sortes d'ulcères.

II. L'érosion de la face interne de la matrice est une autre cause très-ordinaire de l'ulcère. Elle peut être produite par différentes causes.

1°. Par les fleurs blanches fort âcres & fort invétérées, qui relâchent d'abord & qui entament enfin la matrice.

2°. Par la putréfaction d'un embryon, d'une mole ou d'un arriere-faix retenus dans la matrice, & qui produisent le même effet.

3°. Par des injections âcres, rongeantes & fortement styptiques, que quelques Chirurgiens imprudens conseillent de faire dans la matrice pour en arrêter la descente ou pour réprimer les fleurs blanches.

4°. Par l'introduction de la semence gâtée d'un hom. infecté de quelque mal vénérien.

5°. Par l'acreté du sang menstruel de la lymphe ou de l'humeur laiteuse, qui donnent lieu au fleurs blanches, sur-tout quand ces humeurs sont altérées par le mélange d'un virus scorbutique, écrouelleux ou vérolique, dont le sang de la malade même est infecté.

III. Il est rare que la matrice soit exposée à des blessures proprement dites; mais il peut arriver, & il arrive souvent qu'elle soit blessée ou entamée en différentes façons.

1°. Par quelque coup d'ongle de la Sage-femme ou de l'Accoucheur, dans un accouchement laborieux.

2°. Par quelque instrument mal fait ou imprudemment employé dans l'extraction d'un enfant mort, ou de la tête qui est restée dans la matrice.

3°. Par l'extraction trop violente d'un arriere-faix fortement attaché à la matrice, qui en emporte quelque petit lambeau en s'en séparant.

4°. Par les moyens infâmes que quelques malheureuses emploient pour se faire blesser.

§. III. DIFFÉRENCES.

SI l'on réfléchit ſur ce que l'on vient de dire, & qu'on faſſe attention à ce que l'on obſerve dans la plûpart des ulcères externes, on comprendra aiſément qu'il doit y avoir pluſieurs différences entre les ulcères de la matrice.

I. Ainſi par rapport à la *cauſe immédiate* qui les produit ; les uns, comme on vient de le dire, ſont la ſuite d'un abſcès dans la matrice ; les autres d'une éroſion qui s'y fait peu-à-peu ; & les autres enfin d'une déchirure ou écorchure dans la ſurface intérieure de cette partie.

II. Par rapport à la *cauſe antécédente*, dont ils dépendent, les uns viennent d'un virus vérolique caché depuis long-tems dans le ſang, ou reçu depuis peu dans la matrice ; les autres d'un levain ſcorbutique ou écrouelleux, dont le ſang eſt infecté : & ſuivant la différence de ces cauſes on diſtingue ces ulcères en véroliques, ſcorbutiques & écrouelleux. Quand il n'y a pas lieu de ſoupçonner aucune de ces cauſes, on regarde ces ulcères comme des ulcères ſimples.

III. Par rapport à la *place* qu'ils occupent, il y a des ulcères placés dans le fond même de la matrice, d'autres dans les côtés, à droite ou à gauche, en haut ou en bas ; d'autres enfin, à l'orifice même de la

matrice. Les ulcères même du fond du vagin sont ordinairement regardés comme des ulcères de la matrice.

IV. Par rapport à la *qualité* de l'ulcère ; car les uns ont leurs bords souples & mollets, & portent le nom d'ulcères *simples* ou *benins*. Les autres ont leurs bords durs & rénitens, & portent le nom de *squirrheux*. Souvent même ces bords squirrheux deviennent douloureux & sujets à de fréquens élancemens, & alors on regarde ces ulcères comme *carcinomateux*, & même comme de véritables cancers, ainsi qu'on le verra dans la suite.

V. Par rapport à leur *maniere* de s'étendre dans la matrice ; car les uns n'attaquent que sa tunique intérieure & font des progrès considérables, & on les appelle ulcères *superficiels* ou *érysipélateux*. Les autres s'étendent moins en largeur, mais creusent davantage en profondeur, & on les appelle ulcères *creux* ou *profonds*, lesquels deviennent enfin *sinueux* ou *fistuleux*, suivant la nature des clapiers qui se forment dans le contour.

VI. Par rapport aux *communications* qu'ils ont avec les parties voisines ; car quelquefois l'ulcère de la partie inférieure de la matrice perce dans le rectum, qui est contigu, & quelquefois celui de la partie supérieure perce dans la vessie ; ce qui arrive de même aux ulcères du fond du vagin, lorsqu'ils sont creux & profonds,

sur-tout aux ulcères des parties latérales de la matrice, lesquels glissent quelquefois le long des ligamens ronds, & vont se faire jour aux aînes de l'un ou l'autre côté.

§. IV. SYMPTOMES.

I. DANS tout ulcère de la matrice, il se fait par le vagin un écoulement continuel de pus, fourni par l'endroit ulcéré. Dans l'ucère qui survient à l'abscès qui s'ouvre, ce pus est abondant, parce qu'il est fourni par l'abscès. Il est en même tems épais, & a ordinairement les qualités d'un pus louable, à peu de chose près; mais dès que l'abscès est vuidé, le pus coule moins abondamment, & ce qui coule est beaucoup plus séreux.

II. Dans les ulcères qui viennent d'érosion ou de déchirure dans la matrice, le pus qui en coule est peu abondant au commencement, sur-tout dans ceux qui surviennent à l'érosion, de sorte que les femmes ne s'en apperçoivent presque point. Mais la quantité de ce pus augmente, quand l'ulcère s'accroît en s'étendant, ou en s'approfondissant. En ce cas, le pus est ordinairement séreux, lymphatique, glaireux, de sorte qu'on hésite quelquefois à juger de sa qualité; mais à mesure que l'ulcère augmente, le pus devient plus abondant & mieux caractérisé.

III. Comme l'ulcère de la matrice ré-

cent n'occupe ordinairement qu'un assez petit endroit de la matrice, & que sa conformation naturelle subsiste dans tout le reste, la menstruation se fait alors avec la même régularité que dans l'état naturel; mais elle est plus douloureuse, parce qu'elle attire toujours un engorgement phlegmoneux sur les bords de l'ulcère. Quelquefois cet ordre se soutient assez long-tems, parce que l'ulcère ne fait que des progrès lents; mais il cesse enfin, & les regles se dérangent ou se suppriment, quand l'engorgement, produit par l'ulcère, s'étend sur toute ou presque toute la capacité de la matrice.

IV. L'ulcère en s'augmentant, ronge souvent de petits vaisseaux sanguins, artériels ou veineux, & le sang qui en coule, se mêle avec le pus que la cavité de l'ulcère fournit, & le rend sanguinolent ou simplement sanieux, suivant que le vaisseau qui le fournit, est plus ou moins gros, plus ou moins ouvert, & que le sang qui en sort est plus ou moins abondant. Il arrive même quelquefois que le vaisseau rongé est assez gros, pour donner lieu à une hémorrhagie considérable, ou perte de sang capable de mettre la malade en danger, principalement quand le vaisseau déchiré est un vaisseau artériel.

V. Le pus qui sort des ulcères de la matrice, est quelquefois assez doux, sans odeur trop forte, & ne ronge point ni le

vagin, ni la vulve. Mais d'autres fois il eſt âcre, fétide, rongeant & excitant de la phlogoſe & des excoriations dans les parties par où il paſſe. Ces différences viennent en général de deux cauſes, de la qualité du ſang, laquelle décide, à choſe égale, de la qualité du pus qui en vient; & du ſéjour plus ou moins long qu'il a fait dans la matrice, où quelque doux qu'il pût être de ſoi, il doit contracter beaucoup d'acrimonie en y ſéjournant, ſur-tout quand la matrice eſt fort échauffée.

VI. Dans tout ulcere de la matrice, les filets nerveux diſtribués dans les lévres de l'ulcere, ſont expoſés à l'action du pus qui les irrite ou qui les ébranle, ce qui produit une douleur dans la partie; d'où vient que tout ulcère de la matrice eſt douloureux.

VII. Cette douleur eſt légere, & par conſéquent peu ſenſible, quand les bords de l'ulcère ne ſont point enflammés, quand le pus eſt doux & peu rongeant, & quand l'ulcère eſt placé dans une partie de la matrice moins ſenſible, telle que le fond ou les côtés. La douleur eſt plus forte dans les cas contraires, quand les lévres de l'ulcère ſont enflammées, quand le pus eſt âcre & quand l'ulcère eſt placé au col ou orifice de la matrice, où la ſenſibilité eſt plus grande.

VIII. La douleur dans l'ulcère de la matrice peut différer auſſi ſuivant l'état de cet

ulcère. S'il est squirrheux, le pus n'y peut faire aucune impression, ou n'y peut faire tout au plus qu'une impression légere. Ainsi dans ce cas, la malade ne sentira point de douleur ou en sentira fort peu. Elle en sentira au contraire de très-vives, qui redoubleront par élancemens, si cet ulcère squirrheux devient carcinomateux, par les raisons qu'on expliquera ci-après dans le Chapitre *du Cancer*.

IX. Tant que le pus est doux & tant qu'il coule librement, l'ulcère ne devient point squirrheux, sur-tout quand la lymphe de la malade est naturellement fluide. Mais tout ulcère devient squirrheux par les raisons contraires, quand le pus est âcre, & qu'en rongeant les fibres des bords, il les fait froncer; quand le pus croupit dans la cavité de l'ulcère, & a le tems d'en altérer tous les bords & d'y arrêter le cours de la lymphe; quand enfin la lymphe est de sa nature épaisse, visqueuse & disposée à s'arrêter facilement. C'est ainsi que tout ulcère mal détergé, devient ordinairement squirrheux.

X. Les femmes malades rapportent à différens endroits la douleur qu'elles ressentent, suivant le siege de l'ulcère qui la produit. Elles la rapportent aux reins, ou, pour mieux dire, au bas des lombes & à l'os sacrum, quand l'ulcère est au fond de la matrice; à la hanche droite ou gauche, quand l'ulcère est au côté droit ou

gauche ; au fondement ou à la vessie, quand l'ulcère est à l'orifice de la matrice ou au fond du vagin : enfin, quand l'ulcère est à la naissance de l'un ou de l'autre des ligamens ronds, elles rapportent la douleur à l'aîne du même côté, & à l'intérieur de la cuisse, où l'on sçait que ces ligamens vont se terminer & s'épanouir, en forme d'aponévrose.

XI. Quand l'ulcère est à la partie antérieure de son col ou de son orifice, ou qu'il est dans la partie antérieure du fond du vagin, la chaleur & la phlogose qui l'accompagnent, se communiquent au col de la vessie, qui est tout auprès, ce qui cause une envie fréquente d'uriner, une ardeur d'urine & même une difficulté d'uriner, suivant que la cause augmente ; mais dans ces cas, les déjections se font librement, & la malade va à la garde-robbe sans peine. C'est tout le contraire, quand l'ulcère occupe les côtés postérieurs du col de la matrice ou du fond du vagin ; car, alors la phlogose se communique au rectum qui est contigu, ce qui donne lieu à un ténesme ou fréquente envie d'aller, & expose la malade à des douleurs quand elle veut aller à la selle, sur-tout si les matieres sont dures ; mais dans ce cas les malades urinent librement & sans douleur. Il arrive souvent dans le même cas des hémorrhoïdes autour du fondement.

XII. Souvent la vessie & le rectum par-

ticipent encore d'une maniere plus expresse à l'ulcère de la matrice; car, quand cet ulcère est placé au côté antérieur du col de la matrice ou du fond du vagin, & qu'il est profond & fistuleux, il se fait jour peu à peu jusques dans la vessie, & alors les malades urinent par le vagin. Par la même raison, quand l'ulcère est placé dans le côté postérieur des mêmes parties, il pénetre peu-à-peu jusques dans le rectum, & alors les matieres fécales, quand elles sont liquides, s'échappent en partie par le vagin.

XIII. Dans l'ulcère de la matrice, l'endroit ulcéré s'épaissit dans toute sa circonférence, ce qui augmente le volume de la matrice. Cette augmentation, qui est légere dans le commencement, suit les mêmes progrès que l'ulcère même. Dans les ulcères simples, où les bords de l'ulcère conservent leur souplesse naturelle, la matrice quoique gonflée reste molle; mais elle devient dure & rénitente, quand l'ulcère devient squirrheux.

XIV. Dans tout ulcère de la matrice, les femmes ont peine à cohabiter avec leurs maris; mais cette peine n'est pas toujours la même. Elle est en général plus légere quand les ulcères commencent, sur-tout s'ils viennent d'érosion ou de déchirure. Elle varie beaucoup en tout tems suivant la place de l'ulcère. Quand il est au fond ou aux côtés de la matrice, la douleur est

plus supportable; mais elle est insuportable quand l'ulcère est au col de la matrice, ou au fond du vagin.

XV. Dans le commencement de l'ulcère de la matrice, il n'y a point de fievre, ou il y en a bien peu; mais peu-à-peu la fievre lente s'y joint par le mêlange des parties de pus, à quoi la douleur que la malade ressent, ne contribue pas peu. Cette fievre est lente de sa nature, mais redouble tous les soirs. Les redoublemens qui l'accompagnent, varient dans les malades suivant que l'ulcère est profond, étendu & invétéré; suivant que le pus est abondant, âcre, ou qu'il croupit dans l'ulcère mal détergé; suivant que les douleurs sont vives & plus ou moins fréquentes.

XVI. Enfin, les malades consumées par cette fievre lente, tombent dans le marasme, & finissent enfin ou par la bouffissure des extrémités inférieures, qui augmente de plus en plus; ou par la diarrhée colliquative.

XVII. La plûpart des accidens dont on vient de parler, du moins par rapport à la douleur & aux parties où les femmes la rapportent, se rencontrent, mais foiblement, toutes les fois qu'il y a quelque gonflement ou quelque tension dans quelque endroit de la matrice, quoique sans ulcère, & l'on a sujet dans ce cas d'appréhender que cela ne se termine enfin en

un véritable ulcère, si l'on néglige d'y remédier.

§. V. DIAGNOSTIC.

Le Diagnostic de l'ulcère de la matrice s'éclaircit par degrés, comme le diagnostic des autres maladies.

I. Il s'agit d'abord de reconnoître l'existence de l'ulcère, à quoi l'on parvient sans peine, 1°. Par le siege de la douleur que la malade ressent; par les endroits où elle la rapporte; par l'augmentation de cette douleur à l'approche des regles

2°. Par l'écoulement d'une matiete purulente, dont la chemise est journellement tachée. On a quelquefois dans le commencement assez de peine à distinguer l'écoulement purulent, qui arrive dans l'ulcère, d'avec les fleurs blanches simples, sur-tout quand l'ulcère de la matrice est une suite des fleurs blanches trop âcres. On parvient cependant à en faire la distinction, si l'on fait attention à la douleur de la matrice qui accompagne toujours l'ulcère, & qui ne se trouve point dans les fleurs blanches. En tout cas, ce doute ne dure pas long-tems, car l'ulcère venant à augmenter, l'augmentation de la douleur, le gonflement de la matrice, la qualité, l'odeur & la couleur du pus qui en coule, n'éclairent que trop sur cet article.

Après tout, on ne peut être en doute

que sur l'existence des ulceres, qui se font sourdement & insensiblement par érosion ou par déchirure de la surface intérieure de la matrice; car pour les ulcères qui succedent à un abscès ouvert, les causes qui ont précédé & l'abondance avec laquelle le pus coule, quand l'abscès s'ouvre, ne permettent pas d'être un seul moment dans le doute.

II. Dès qu'on s'est assuré de l'existence de l'ulcère, & même avant qu'on en soit parfaitement sûr, il faut tâcher de reconnoître la cause prochaine qui y a donné lieu.

1°. Il est certain par ce que l'on vient de dire, que toutes les fois que le pus coule abondamment & tout d'un coup, & qu'il ne coule qu'à la suite d'une inflammation qui a suppuré, on doit regarder l'inflammation & l'abscès, comme l'unique cause de cette espece d'ulcère.

2°. Mais quand l'ulcère se forme sourdement & insensiblement, & que le pus commence à paroître peu-à-peu, l'on ne doit reconnoître pour causes de ces ulcères, que l'érosion ou la déchirure de la surface intérieure de la matrice. C'est à l'érosion qu'il faut l'attribuer, quand il a précédé quelqu'une des causes capables de ronger la matrice, qu'on a rapportées dans ce Chapitre à l'article *des causes*; mais c'est à la déchirure qu'on doit le rapporter, lorsqu'il n'y a point eu de causes d'é-

rosion, & qu'on a juste raison de soupçonner que la matrice ait été exposée à quelque dilacération.

III. Un troisieme pas à faire dans le diagnostic de l'ulcère de la matrice, c'est de déterminer les causes antécédentes, qui peuvent y avoir donné lieu. C'est pourquoi il faut examiner avec soin l'état & la constitution de la malade, pour tâcher de juger s'il y a des soupçons légitimes de vérole, d'écrouelles ou de scorbut; si la malade sans être affectée d'aucun de ces maux, est d'une constitution cacochyme, capable de produire ou d'entretenir l'ulcère de la matrice; enfin, si dans l'absence de toutes ces causes, l'ulcère doit être attribué uniquement à quelqu'une des causes accidentelles, que nous avons rapportées.

IV. Il ne reste plus après cela, qu'à décider de la différente qualité des ulcères.

1°. Par rapport à la place qu'ils occupent, ce qu'on reconnoît assez aisément, sur-tout quand la matrice est gonflée, par le simple tact, en appuyant la main sur la matrice; par la connoissance des parties où la malade rapporte la douleur, telles que les lombes ou l'os sacrum, les hanches, les aînes ou le dedans des cuisses; enfin, plus certainement encore par l'introduction du doigt dans le vagin, quand l'ulcère est à l'orifice de la matrice ou au fond du vagin.

2°. Par rapport à la nature de l'ulcère. On ſçait qu'il eſt phlegmonenx, quand la matrice eſt fort chaude, qu'elle eſt fort douloureuſe, que la fievre eſt aſſez grande & que le pus eſt épais: On ſçait qu'il eſt œdémateux, quand la chaleur & la douleur de la matrice ſont moindres, que la fievre eſt médiocre & que le pus eſt ſéreux. Enfin, on ſçait qu'il eſt ſquirrheux, quand la matrice eſt preſque indolente, & qu'on la ſent dure & rénitente, ſoit en la touchant en dehors ſur la région hypogaſtrique, ſoit en la touchant en dedans par le vagin.

3°. Par rapport aux communications de l'ulcère avec les parties voiſines. On juge qu'il communique avec la veſſie ou avec le rectum, dès que le pus de l'ulcère s'echappe avec l'urine ou avec les matieres fécales, ou dès que l'urine & les matieres fécales ſortent par le vagin en tout ou en partie.

§. VI. *Prognostic.*

I. L'ULCERE de la matrice eſt un mal toujours dangereux, 1°. En ce qu'il eſt placé dans une partie interne, où il eſt difficile de porter les remedes néceſſaires pour le déterger & pour le cicatriſer; 2°. En ce que la partie où il a ſon ſiege, eſt nerveuſe & ſenſible, ce qui cauſe de très-grandes douleurs & attire beaucoup d'accidens fâcheux; 3°. En ce qu'il eſt preſ-

que toujours entretenu par la mauvaiſe qualité du ſang, qui dépoſe ſur la partie ulcérée.

II. Cet ulcère eſt en même tems un mal très-humiliant pour les femmes, en ce qu'il les expoſe à des panſemens très-déſagréables. On peut donc regarder ce mal, quand il arrive à des femmes qui l'ont mérité par leur mauvaiſe conduite, comme la peine de leur proſtitution; mais on ne ſçauroit que plaindre les femmes vertueuſes, à qui ce mal arrive.

III. Pour porter un prognoſtic aſſuré de l'ulcere de la matrice, il faut diſtinguer l'ulcere qui vient à la ſuite d'un abſcès qui s'ouvre, & qui par conſéquent ſe trouve formé tout d'un coup; & celui qui ſe forme ſourdement & peu-à-peu par l'éroſion ou la déchirure de la ſurface interne de la matrice.

IV. L'ulcere qui vient d'un abſcès ouvert, jette beaucoup de pus au commencement & cauſe une grande allarme. Mais l'abſcès une fois vuidé, quand il n'y a pas de cauſes antécédentes qui l'entretiennent, la quantité du pus diminue conſidérablement, & tous les accidens ſe calment peu-à-peu.

V. Quand l'abondance du pus va en diminuant tous les jours; quand le pus qui en coule, eſt blanc, épais, uniforme, point fétide ni rongeant; quand la malade ne reſſent plus de douleur dans la matrice,

ou en reſſent fort peu ; quand la matrice eſt ſouple, & qu'on n'y reſſent plus de gonflement ni de rénitence ; quand la malade eſt ſans fievre, ou que la fievre qu'elle a, eſt fort légere & diminue de jour en jour ; enfin, quand la malade ceſſe de maigrir, & encore plus quand elle commence à reprendre de l'embonpoint, on a ſujet d'eſpérer, ſur-tout lorſque tous ces ſignes concourent enſemble. Mais au contraire on a tout lieu de craindre des ſuites funeſtes dans les cas contraires.

VI. En général, les ulceres de cette eſpece ſe terminent ſouvent heureuſement lorſqu'ils arrivent à une femme d'ailleurs bien conſtituée & dont le ſang n'eſt point gâté ; lorſque la matrice eſt en bon état ; qu'elle n'eſt point ſquirrheuſe ni obſtruée, ni relâchée, mais qu'elle conſerve ſon reſſort naturel ; lorſque l'inflammation & l'abſcès qui y donnent lieu, viennent d'une cauſe purement accidentelle, qui ne ſuppoſe aucun vice antécédent ni dans la matrice, ni dans le ſang ; enfin lorſque ces ulceres ſont petits & par conſéquent bientôt taris. Mais c'eſt tout e contraire dans les cas oppoſés.

VII. A l'égard des ulceres de la matrice, qui viennent de l'éroſion ou de la dilacération, & qui ſe forment ſourdement & peu à peu, il faut pour en porter un prognoſtic certain, les diſtinguer en ulceres *imminens*, qui n'ont pas encore commen-

cé; en ulceres *commençans*, où l'érosion ou dilacération de la matrice commencent à jetter quelque sérosité purulente; & en ulceres *confirmés*, lorsque l'érosion ou dilacération suppurent abondamment, & qu'il y a déja une déperdition notable de substance.

VIII. On peut prévenir les ulceres de la matrice purement *imminens*, en employant promptement les remedes convenables & en les continuant long-tems, si l'on veut se bien rassurer contre le danger. Plus on s'y prend de bonne heure, plus la malade est d'un bon tempérament & se prête avec docilité aux remedes qu'on lui conseille; & plus on a raison de se flatter d'un bon succès.

IX. Dès que l'ulcere est une fois commencé & que l'humeur qui en coule, est devenue purulente, le prognostic est très-incertain; les malades en guérissent quelquefois, quand elles sont d'un très-bon tempérament, que le mal est encore léger & qu'on ne néglige aucun des moyens que nous proposerons dans la curation. Mais il arrive plus souvent encore, que les malades en périssent par le mauvais état de leur matrice, par la mauvaise qualité de leur sang, par les inquiétudes auxquelles elles se livrent & par leur indocilité.

X. L'ulcere confirmé doit être regardé comme mortel. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques Observations de pareils ulceres

guéris; mais ces Observations sont trop rares pour servir de regle & infirmer la vérité du prognostic qu'on vient d'établir.

XI. On peut ajouter à ce qu'on vient de dire les réflexions suivantes, qui mettent quelques différences dans les prognostics particuliers de ces ulceres. Ainsi,

1°. L'ulcere, qui a son siege dans la matrice, est, à choses égales, plus dangereux, que celui qui l'a dans le vagin; & celui qui l'a dans l'orifice de la matrice plus dangereux de même, que celui qui l'a dans sa substance.

2°. C'est ainsi que l'ulcere phlegmoneux, dont les bords sont enflammés, que l'ulcere squirrheux & que l'ulcere carcinomateux sont regardés comme des ulceres presque toujours mortels.

3°. On a de même raison de désespérer des ulceres de la matrice, lorsqu'en rongeant ils se font jour jusques dans *la vessie* ou dans *le rectum*.

XII. Il est important d'observer que les ulceres de la matrice, qui dépendent d'une cause vérolique, guérissent souvent parfaitement par l'usage des frictions mercurielles, qui sont le remede spécifique de la vérole; mais pour pouvoir espérer ce succès avec quelque confiance, il faut que la vérole soit l'unique cause du mal; que l'ulcere soit récent, peu profond, sans callosité, sans disposition au cancer & sans altération des parties voisines.

XIII. En général on peut regarder comme mortels, 1°. Tous les ulceres de la matrice qui sont fistuleux, rongeans & phagédeniques, qui fournissent un pus âcre, fétide & abondant, & qui causent des douleurs violentes.

2°. Tous les ulceres invétérés qui sont joints à la fievre lente, au marasme, à la bouffissure des extrémités, aux sueurs nocturnes ou aux flux de ventre colliquatifs.

3°. Tous les ulceres qui sont déjà carcinomateux ou prêts à le devenir, ce qui est annoncé par la douleur lancinante, que la malade y ressent.

XIV. On sçait par expérience que les ulceres de la matrice font des progrès plus rapides, sont plus douloureux & ordinairement plus dangereux dans les femmes qui ont encore leurs regles, que dans celles en qui les regles sont cessées. Dans les premieres, il se fait tous les mois un gonflement des vaisseaux dans la matrice, qui augmente la phlogose des bords de l'ulcere, ce qui y cause une douleur plus vive & une suppuration plus abondante & plus âcre, au lieu que les femmes qui ne sont plus réglées, sont à couvert de ces accidens, & par cette raison les ulceres de la matrice sont en elles plus supportables, & font pour l'ordinaire des progrès moins rapides.

CURATION.

On ne connoit dans la pratique que trois especes d'ulceres de la matrice, l'ulcere *simple*, l'ulcere *vérolique* & l'ulcere *carcinomateux*. On ne parlera ici que des deux premieres especes, & on renverra ce qui regarde l'ulcere carcinomateux au Chapitre du *Cancer de la Matrice.*

La curation des deux especes d'ulceres de la matrice dont on vient de parler, renferme plusieurs cas différens qu'on traitera en autant d'articles. On verra 1°. quelle conduite on doit prescrire & quels remedes généraux on doit employer dans toutes les especes d'ulceres. 2°. Quel traitement convient en particulier dans l'ulcere imminent, annoncé par la douleur constante ou fréquente d'un endroit de la matrice, avec perte de sang irréguliere & des fleurs blanches. 3°. Quelle est la méthode la plus sûre & la plus efficace de traiter l'ulcere de la matrice confirmé, quand il est simple. 4°. Comment on doit traiter l'ulcere qui est vérolique, ou qu'on a de fortes raisons de regarder comme tel. 5°. Quelle est la cure palliative qu'il faut employer, quand on ne peut pas espérer de guérir l'ulcere. 6°. Enfin quels sont les remedes particuliers, que quelques Auteurs proposent pour guérir l'ulcere de la matrice.

De la conduite qu'on doit tenir, & des Remédes généraux qu'on doit employer dans toutes les espéces d'Ulcères de la Matrice.

DANS toutes sortes d'ulceres, il faut se proposer deux indications générales, *l'une* de prévenir tout ce qui peut augmenter l'engorgement ou la douleur dans la partie ulcérée, & qui pourroit donner lieu à l'accroissement du mal: *l'autre* de corriger la mauvaise qualité du sang, qui a produit, ou du moins qui entretient l'ulcere.

I. Pour remplir la *premiere* de ces indications, il faut 1°. Prescrire à la malade de s'abstenir de tout exercice & de rester constamment couchée sur une chaise longue. Le moindre mouvement, en pressant ou en balotant la matrice, la meurtrit & augmente l'engorgement, comme l'augmentation de la douleur & de la perte peut en convaincre les malades.

2°. Si le ventre n'est pas naturellement libre, ce qui n'arrive gueres quand on reste couché, il faut prendre tous les jours un ou deux lavemens d'eau tiéde, pour faciliter les déjections & prévenir des efforts qui froisseroient la matrice.

3°. Il faut pour la même raison, faire lit à part avec son mari; & je suis persuadé

que les femmes qui manqueront à ce conseil, n'y manqueront qu'une fois, pour peu qu'elles soient occupées du soin de leur santé.

4°. Il faut garder un régime sobre & régulier; *sobre*, pour ne point faire trop de sang, ce qui n'aboutiroit qu'à gonfler de plus en plus les vaisseaux de la matrice; *régulier*, en ne faisant usage que d'alimens aisés à digérer, doux, exempts de toute âcreté & d'un bon suc, qui ne produisent qu'un chyle bien constitué, propre à adoucir le sang. Sur ces principes, il faut que ces malades se nourrissent de soupe, de crême de ris, de vermicel, de semoule, d'orge perlé, de purée de lentilles, le tout au gras; qu'elles mangent peu de viande, & ne mangent que de la volaille jeune ou des lapereaux; qu'elles ne boivent point de vin & ne prennent point de caffé; qu'elles évitent sur-tout soigneusement le salé, l'épicé, le maigre & les ragouts.

5°. Elles doivent aussi, par la même raison, éviter toutes les passions de l'ame qui peuvent agiter, comme le chagrin, l'inquiétude, la colere, & ne pas s'exposer à des veilles trop longues, qui échauffent le sang, & qui en précipitent le mouvement.

II. Il faut à ce régime, dont on ne doit point s'écarter, ajouter l'usage des remedes propres à diminuer la quantité, ou à corriger l'âcrimonie des humeurs vicieuses qui sont dans le sang.

C'est pourquoi, 1°. On fera de petites saignées du bras, non-seulement pour vuider par-là une partie des humeurs vicieuses, mais principalement pour désemplir les vaisseaux de la matrice; ainsi il en faut faire un usage plus ou moins fréquent, selon que les douleurs de la matrice sont plus ou moins vives, l'engorgement plus ou moins grand & la perte plus ou moins considérable.

2°. Il faut purger de tems en tems les malades, non-seulement pour enlever les mauvais levains qui peuvent se former dans l'estomac, mais sur-tout pour vuider une partie des humeurs qui sont dans le sang. Mais on ne doit employer que des purgatifs doux, comme la manne, la casse, le sel *de duobus*, la rhubarbe, auxquels il faudroit pourtant ajouter un peu de senné, si le tempérament des malades le demandoit.

3°. On lavera en même tems le sang de la malade, par des remedes délayans & rafraichissans, comme le petit-lait pur, ou mêlé avec quelque suc de plantes adoucissantes; les apozèmes ou les bouillons faits avec les plantes adoucissantes & tempérantes, comme la chicorée, la bourrache, la laitue, &c. ou, ce qui seroit encore plus efficace, l'usage des eaux minérales froides, si la saison le permet. Celles de Forges sont très-utiles, si on les prend à la source; mais elles sont trop foi-

bles pour être transſportées. On pourra y ſubſtituer les eaux de Selter, de Spa, de Caranſac, en les coupant avec de l'eau commune, ſi on les trouvoit trop actives.

4°. Dans la même vue, on emploie des bains ou des demi-bains, légérement tiédes, pour tempérer la chaleur de la matrice. C'eſt un remede toujours utile, & dont on doit faire un grand uſage, quand la ſaiſon le permet, à moins que l'abondance de la perte n'y mette obſtacle.

5°. Quand on a par ce moyen lavé le ſang, il faut tâcher de l'adoucir par l'uſage du lait de chevre ou d'âneſſe, en préférant celui qui ſe digérera le mieux. On purgera la malade avant que de lui faire prendre du lait. On donnera ce lait une fois le jour, & le matin ; ou deux fois le jour, le matin & le ſoir. Enfin, on le donnera ſeul ou mêlé avec deux onces d'eau ſeconde de chaux, ou de ſuc dépuré de fumeterre ou d'aigremoine.

6°. Si l'eſtomac paroît en état de le ſoutenir, on donnera à la malade du lait de vache, coupé avec un tiers de légere décoction de ſquine ; on en donnera une ou deux priſes par jour, ſelon le ſuccès qu'il aura ; & ſi l'eſtomac le digere, on le donnera pour toute nourriture, avec les précautions ordinaires.

7°. Je conſeillerois même d'ouvrir un cautère à la malade à l'une des jambes, & de pratiquer par-là une iſſue à l'humeur

vicieuse du sang. Je crois bien que ce remede n'est pas d'une grande efficacité, mais il n'est pas inutile; & cela suffit pour qu'on doive l'employer dans un mal aussi grave que l'ulcere de la matrice, où la Médecine a peu de ressources.

Du Traitement qui convient dans l'ulcère imminent, annoncé par des douleurs fréquentes ou continuelles dans la Matrice, des pertes de sang irrégulieres, & des fleurs blanches.

CET état ne regarde que les ulceres qui se forment sourdement par érosion ou dilacération. Quand les malades consultent un Médecin éclairé de bonne heure, on peut espérer de les garantir d'un mal presque toujours funeste, pourvu qu'elles veuillent se prêter pendant deux ans au moins, aux conseils qu'on leur donnera.

1°. Elles doivent garder un régime exact, tant sur la quantité, que sur la qualité de la nourriture, comme on l'a dit dans l'article précédent.

2°. L'exactitude de leur part doit être la même à l'égard des passions de l'ame, des veilles, de l'usage journalier des lavemens & principalement du repos qu'elles doivent garder, & de la situation où elles doivent se tenir; car il faut non-seulement

qu'elles ſe tiennent au lit ou ſur une chaiſe longue, mais il faut qu'elles s'y tiennent couchées ou à demi-couchées, pour ne pas comprimer la matrice, ſi elles ſe tenoient ſur leur ſéant.

3°. Toute co-habitation avec leurs maris doit leur être interdite, & interdite pour long-tems.

4°. Il faut les faire uſer très-ſouvent du demi-bain tiéde, le matin à jeun ou le ſoir une heure avant le ſouper, & les y faire demeurer chaque fois pendant une heure.

5°. On doit les purger de tems en tems avec des minoratifs, comme on l'a déjà marqué, & leur faire prendre du lait d'âneſſe ou du lait de chevre, en choiſiſſant celui qui conviendra le mieux à leur eſtomac. On pourra le prendre une ou deux fois le jour, ſuivant le ſuccès. On pourra même leur ſubſtituer le lait de vache qui eſt plus commun, ſi la malade le digere bien; mais dans ce cas on le délayera, en y ajoutant un tiers de décoction de lierre terreſtre ou de chiendent.

6°. Il ſeroit très-avantageux que la malade pût ſe mettre au lait pour toute nourriture, ſoit en prenant deux priſes de lait d'âneſſe tous les jours, le matin & le ſoir, & deux autres priſes de lait de vache à l'heure du dîner & du ſouper; ſoit en prenant du lait de vache ſeul quatre fois par jour. Il faut par conſéquent faire ſur cela les tentatives convenables, mais avec prudence.

7°. Il faut avoir soin, selon les circonstances, d'ajouter au lait une ou deux fois par jour, une ou deux onces d'eau seconde de chaux, ou deux onces de suc épuré de cresson ou de décoction de lierre terrestre.

8°. Si l'estomac ne pouvoit supporter aucune espece de lait, on sera réduit à faire prendre à la malade deux fois par jour, une prise de petit-lait fait avec la pressure & filtré à travers le papier brouillard; ou deux prises de bouillon fait avec un poulet ou un morceau de veau, quatre écrevisses de riviere écrasées & six derrieres de grenouille. Si la saison le permet, on fera boire à la malade à son ordinaire, des eaux de Forges ou des eaux de Spa, en mêlant à ces dernieres, s'il le faut, un peu d'eau pour les affoiblir. Mais si l'on ne peut pas se procurer ces eaux, on donnera à la malade pour boisson ordinaire, une légere décoction de riz ou de chiendent, où l'on aura fait infuser quelques pincées de fleurs de bouillon blanc.

9°. On aura souvent recours à la saignée du bras, qui est le remede le plus efficace dans ces sortes de cas. Si les douleurs sont vives & fréquentes, on fera d'abord une, deux, jusqu'à trois saignées, pour les calmer. Quand on les aura une fois modérées, on se contentera de faire tous les mois une saignée du bras de huit à neuf onces, huit ou neuf jours avant le retour des régles.

10°. J'ai employé avec ſuccès dans ce cas, douze grains de caſcarille en poudre, ou ſeuls, ou mêlés avec douze grains de tartre martial ſoluble, qu'on prenoit demi-heure avant le dîner, en forme de bol. L'un de ces remedes eſt un tonique propre à raffermir le reſſort de la matrice, relâché par l'engorgement: & l'autre un doux apéritif, capable de réſoudre peu-à-peu l'engorgement.

De la Méthode la plus sûre & la plus efficace dans l'ulcère de la Matrice confirmé, mais ſimple.

DES que l'ulcere eſt une fois confirmé, il faut, ſans ſe départir des attentions preſcrites dans l'article premier, ſonger à remplir les trois indications générales qui ſe préſentent dans la guériſon de tout ulcere; ſçavoir, de déterger l'ulcere; d'aider à la régénération des chairs quand il eſt détergé; & enfin, d'en procurer la cicatrice, quand il eſt ſuffiſamment rempli de chairs. Ces indications ſont abſolument les mêmes dans l'ulcere de la matrice & dans l'ulcere du vagin, & dans l'un & dans l'autre cas, on les remplit à peu-près par les mêmes remedes; mais comme il y a quelque différence dans l'adminiſtration, il eſt convenable d'en traiter ſéparément.

I. Pour remplir la premiere de ces in-

cations dans les ulceres de la matrice, on en procure la déterſion par différens moyens plus ou moins forts, ſuivant que l'ulcere paroît être plus ou moins fétide.

On emploie divers remedes externes, qu'on combine avec les remedes internes propoſés à l'article premier; comme 1°. Des apozèmes ou des bouillons, faits avec les feuilles d'aigremoine, de pimprenelle, d'argentine, de pied de lion, de bugle, de ſanicle, de verge d'or, de mille-feuilles, en choiſiſſant deux ou trois de ces plantes, qu'on jugera le plus appropriées.

2°. Des décoctions en forme de tiſane, faites avec la ſquine coupée en tranches & la ſalſepareille écraſée; & même, ſi on le juge à propos, un peu de gayac rapé, dont on fait prendre un ou deux verres par jour à la malade, pourvu qu'elle ſoit d'un tempérament gras & pituiteux, qu'elle ſoit abſolument ſans fievre & qu'elle ne reſſente que des douleurs légeres.

3°. Des injections dans la matrice avec une ſeringue convenable, dont la canule doit être longue, arrondie par le bout & percée de pluſieurs petits trous en forme d'arroſoir.

Dans les cas ordinaires, on emploie pour ces injections le petit-lait avec le ſucre rouge; la décoction d'orge avec le miel roſat; la décoction de feuilles d'armoiſe, de matricaire, de marrube, de

millepertuis, d'ache, &c. de racines d'aristoloche, d'iris, &c. avec le miel. Mais quand on juge que l'ulcere est plus sale, ce qu'on connoît par la qualité du pus sanieux & fétide qui en coule, on ajoute à ces injections un peu de lessive de sarment, ou, ce qui est mieux, quelques gouttes de teinture de myrrhe, ou un peu d'onguent Egyptiac ou de collyre de Lanfranc, d'abord à une dose modique, mais qu'on augmente, si on le juge à propos.

4°. Comme il importe que ces injections entrent dans la matrice, où l'ulcere a son siege, il faut les faire faire par un Accoucheur capable d'introduire le bout de la canule dans l'orifice de la matrice, & on ne doit confier ni à la malade, ni à d'autres femmes le soin de les faire, jusqu'à ce qu'on leur ait montré à les faire comme il faut.

5°. On fait recevoir à la malade sur la chaise-percée la vapenr, qui s'éleve d'une forte décoction des mêmes plantes, mais ce remede ne peut être d'aucune utilité, à moins qu'on ne conduise cette vapeur jusques dans la matrice à la faveur d'un entonnoir d'argent ou d'étain bien battu, dont le petit bout soit arrondi, percé de plusieurs trous, & assez long pour atteindre jusqu'à l'orifice de la matrice.

On juge aisément que cette décoction ne doit pas être fort chaude, afin que la vapeur qui s'en éleve, & qui doit pé-

nétrer dans la cavité de la matrice, ne soit que tiede, à quoi il faut bien prendre garde, comme aussi à ne faire les injections proposées dans l'article précédent, que tiédes.

II. Quand on trouve la matrice souple & presque sans tension, qu'elle est très-peu douloureuse, que le pus qui en coule est peu abondant & d'une bonne qualité, on ne doit plus employer que des remédes légérement détersifs, & qui entretiennent net le fond de l'ulcère, en attendant la résolution des bords, & la régénération des chairs, & on remplit par ce moyen la seconde indication.

Tels sont, 1°. Les injections avec la décoction d'orge, ou de feuilles d'armoise, ou de petite centaurée avec un peu de miel.

2°. Les injections avec les eaux thermales, qui sont sulfureuses, comme celles de Barrege, d'Aix-la-Chapelle, d'Aix en Savoye.

3°. Les fumées ou vapeurs de ces décoctions ou de ces eaux, reçues par le moyen d'un entonnoir, avec les précautions ci-dessus marquées.

4°. On fait prendre par la bouche des baumes, comme ceux de Copaü, de Canada, de la Meque, à la dose de quatre ou cinq gouttes de l'un des trois, roulées dans du sucre rapé, ou enveloppées dans du syrop de capillaire. On peut même,

au défaut de ces baumes, user de la térébenthine à la dose de quinze ou vingt gouttes, dans un jaune d'œuf.

III. Quand on est assez heureux, pour voir cesser les accidens, & voir tarir peu-à-peu l'écoulement du pus, ou du moins quand ce qui sort n'est presque plus que lymphatique, il est temps de dessécher peu-à-peu l'ulcère, pour le cicatriser, & remplir ainsi la troisiéme indication.

Pour cet effet, 1°. On continuera l'usage des baumes qu'on vient de proposer, à quoi l'on ajoute des trochisques de Gordon, du sang de dragon, de la myrrhe, du mastich, du sel sédatif de Homberg, de la gomme de Tacamahaca en poudre, &c. On choisira deux ou trois de ces remedes à la dose de huit grains de chacun, & l'on en fera de petites pillules pour une prise.

2°. On continuera de même les injections avec les eaux thermales sulfureuses, où l'on peut ajouter quelques cuillerées d'eau seconde de chaux, ou de décoction de sang de dragon, ou de cachou.

3°. A la place de ces eaux, on pourra substituer la décoction des racines de grande consoude, ou de bistorte, & des feuilles de plantain, de la bourse à Pasteur, d'argentine, de piloselle, de brunelle, &c. en y ajoutant, de même qu'aux eaux thermales, de l'eau de chaux, ou de la

décoction de sang de dragon ou de cachou.

4°. On fera recevoir par le moyen d'un entonnoir la fumée des pastilles suivantes, qu'on met sur un peu de braise dans un réchaud sous la chaise-percée. On fait ces pastilles avec la myrrhe, le mastich, la gomme tacamahaca, le ladanum, l'encens, le tout mis en poudre, mêlé à parties égales, & incorporé avec quelques gouttes de térébenthine ou de baume. Il faut avoir grand soin que cette fumée qui est très-chaude, quand elle s'éleve, ne parvienne à la matrice que très-légérement tiéde. Pour cet effet, on mettra sur le feu de très-petites pastilles, on n'employera que très-peu de feu, & l'on tiendra le réchaud assez loin de l'entonnoir.

5°. On fera prendre à la malade tous les jours un ou deux verres d'une décoction de squine, & de bois de lentisque rapé, qu'on aura fait bouillir à la dose d'une once chacun dans neuf demi-septiers d'eau réduits à deux pintes.

6°. Quelque long que soit ce traitement, la malade observera, autant qu'elle pourra, tout ce qu'on a prescrit dans *l'article* I. & continuera même de l'observer long-temps après qu'elle aura été guérie.

Dans les ulcères du vagin, quelque part qu'ils aient leur siege, soit dans le fond,

ſoit dans la longueur, on doit ſe conduire à-peu-près de même; diſtinguer les trois temps, de la déterſion de l'ulcère, de la régénération des chairs, & de la cicatriſation; & employer pour cela les mêmes remedes.

1°. Les injections ſont les mêmes pour chacun de ces trois temps, mais comme il ſuffit de les porter dans le vagin, tout le monde eſt capable de les faire. Il faut ſeulement obſerver de faire coucher la malade ſur le dos, la tête baſſe, & les feſſes élevées, afin que l'injection puiſſe être retenue quelque temps, ce qu'il faut obſerver de même dans les injections qu'on fait dans la matrice.

2°. On emploie auſſi les mêmes parfums, & on ſe ſert d'un entonnoir de même pour les introduire, mais on y réuſſit ſans peine, parce qu'il ne faut les introduire que dans le vagin.

3°. Mais outre cela, on peut employer dans les ulcères du vagin, d'eſpeces de demi-bains où l'on n'enfonce que le derriere, & où l'on eſt aſſis, ce qui fait qu'on les appelle *inſeſſus* en latin. On ſe ſert pour ces demi-bains de quelqu'une des décoctions propoſées ſuivant l'état de l'ulcère, & on s'en ſert avec ſuccès quand le mal n'eſt qu'au vagin, parce qu'on peut avec un linge porter la décoction juſqu'au fond, & déterger efficacement l'ulcère.

4°. On peut même, ce qui est beaucoup plus important, panser les ulcères du vagin, comme on panse les ulcères externes ; y porter au commencement des plumaceaux chargés de digestif, ou simple ou aiguisé d'un peu de teinture de myrrhe, suivant l'état de l'ulcère ; se servir ensuite de plumaceaux chargés de baume d'Arceus tout pur ou mêlé avec le digestif ; & finir enfin par l'usage des plumaceaux secs, ou imbibés dans l'eau seconde de chaux, & saupoudrés de térébenthine en poudre. Mais il faut toujours avoir soin d'attacher chaque plumaceau avec un fil, qui serve à les retirer, quand il faudra renouveller les pansemens.

De la maniere de traiter l'Ulcère vérolique de la Matrice.

DE's qu'on a reconnu que l'ulcère de la matrice dépend de la vérole, il faut, travailler sans délai à détruire efficacement le virus qui a causé le mal & qui l'entretient. On ne prétend pas ici donner le détail de ce traitement. On peut consulter sur cela les livres faits sur cette matiere. Il suffira d'ajouter quelques réflexions qui regardent le cas particulier dont il s'agit.

I. On préparera la malade par une saignée du bras proportionnée à l'état de

ſes forces & de ſon pouls, & on la purgera légérement avec les purgatifs marqués dans le premier Article.

II. On lui fera prendre enſuite des bains tiédes un ou deux par jour pendant dix ou douze jours, & on lui donnera dans le bain du matin, ou à la ſortie du bain, une priſe de petit-lait clarifié, ou un bouillon de veau, ou de poulet avec les herbes rafraîchiſſantes.

III. Comme le mal preſſe, & qu'il eſt important d'en arrêter les progrès, on employera les frictions mercurielles même pendant l'uſage des bains, ce qui donnera le moyen de continuer les bains plus long-temps.

IV. On ſçait par expérience que le mercure accélere la circulation du ſang & qu'il en augmente la peſanteur, & que par l'un & l'autre de ces moyens, il nuit ordinairement aux ulcères intérieurs, quand ils ont leur ſiege dans des parties délicates. C'eſt ce qu'on éprouve ſouvent dans les vérolés qui ſont phthiſiques, & qui ne le ſont devenus que par la vérole. Quoiqu'on ait raiſon de leur adminiſtrer les frictions & qu'on ait le bonheur d'en guérir quelques-uns par-là, on ſçait par expérience que le mercure fait d'abord quelqu'impreſſion ſur la poitrine, même de ceux qui en éprouvent enſuite les plus heureux ſuccès. Cette réflexion doit ſervir de régle dans le traitement des ulcères

véroliques de la matrice, & engager à ne point presser les frictions, sur-tout dans le commencement.

V. Sur ce pied-là, l'on doit laisser d'une friction à l'autre, deux & même trois jours d'intervalle; chaque friction ne doit être que d'un gros d'onguent fait à parties égales de mercure éteint & de saindoux; il faut même réserver une petite portion de ce gros, pour faire une friction dans le dedans du vagin. On pourra dans la suite, suivant l'effet que le mercure produira, rapprocher les frictions, & même en augmenter la dose, mais toujours avec beaucoup de circonspection.

VI. Pour pouvoir compter sur l'efficacité des frictions, il faut y employer six onces d'onguent mercuriel, & cela sans interruption, ni purgation intermédiaire. On peut juger par-là, que le traitement doit durer au moins quatre ou cinq mois.

VII. Pendant tout ce temps-là, la malade sera nourrie comme on a coutume de l'être dans l'usage de ce remede, supposé qu'on ne puisse pas la tenir au lait pour toute nourriture, ce qui seroit le mieux. On employera cependant, pour déterger ou pour consolider l'ulcère, les remedes que nous avons proposés dans l'article précédent, ce qu'on continuera de même après le traitement, tant qu'on le jugera nécessaire.

De la Cure palliative des Ulcères de la Matrice, qui sont incurables.

L'ON doit dans ce cas s'occuper uniquement d'adoucir les douleurs vives, & les accidens fâcheux qui arrivent aux malades, & de rendre le plus supportables qu'il se pourra, les jours que la violence du mal leur laissera.

1°. Dans cette vue, le principal soin est de calmer ou d'adoucir les douleurs causées par l'ulcère. Pour cela, il faut faire à plusieurs reprises de petites saignées du bras, qui en désemplissant les vaisseaux de la matrice, y diminuent la phlogose & la sensibilité.

2°. Il faut en même temps interdire tout usage de viande aux malades, les mettre au lait pour toute nourriture, ou du moins ne les nourrir que de soupe ou d'alimens farineux, faits avec un bouillon léger & sans sel.

3°. On doit leur donner, si les douleurs sont fortes, des prises médiocres de narcotiques de quatre heures en quatre heures, comme d'un demi-gra n de laudanum dissout dans de l'eau chaude, ou douze à quinze gouttes de teinture anodyne, ayant soin d'augmenter ou de

diminuer ces doses, selon les degrés de la douleur & l'effet du remede.

4°. On leur fera des injections dans la matrice avec les sucs de plantain, de pourpier, ou de joubarbe, à la dose d'une once & demie ou de deux onces de chacun, où l'on pourra délayer un peu d'amydon qui soit bien pur, & sans mélange de chaux. On peut employer dans la même vue les sucs de morelle, *solanum morella dictum*, à la dose de trois à quatre onces, après l'avoir battu longtemps dans un mortier de plomb, avec un pilon de même métal.

5°. On peut même ajouter à ces injections du syrop de pavot blanc, du laudanum dissout dans l'eau, ou de la teinture anodyne, en réglant la dose de ces remedes, sur la quantité qu'on en aura déjà donnée par la bouche.

6°. On peut enfin essayer de faire prendre des demi-bains avec les décoctions des mêmes herbes, en exhortant la malade à faire entrer ces décoctions, avec une petite éponge, le plus avant qu'elle pourra. Mais on verra ces remedes plus amplement détaillés dans le Chapitre *du Cancer*.

7°. Il arrive souvent, sur-tout dans les ulcères désespérés, des hémorrhagies fâcheuses. Pour les arrêter, il faut saigner la malade du bras, & lui faire prendre par la bouche de la tisanne, faite avec la

décoction de la racine de grande consoude, où sur une pinte l'on ajoutera cinquante-cinq ou cinquante-sept gouttes d'eau de Rabel, *ad gratam aciditatem*, & où l'on délayera une once de syrop de plantain, ou de syrop de capillaire. Si le mal presse, on pourra donner la pinte entiere dans le jour, en cinq ou six prises; mais si le mal est moins grand, on pourra se contenter d'une chopine par jour, & même de moins.

8°. Si la violence ou la durée de la perte de sang mettoient la malade en danger, il ne faudroit pas hésiter de faire des injections dans la matrice avec cette même tisanne, après l'avoir fait légérement tiédir, observant de mettre la malade dans une posture convenable, pour retenir l'injection quelque temps dans le corps.

De quelques Remedes particuliers proposés pour la guérison des Ulcères de la Matrice.

Les ulcères de la matrice sont un mal, dont les succès sont trop décidés, & dont le traitement est trop connu, pour avoir fourni beaucoup d'occasions de se flatter d'avoir réussi à les guérir par les voies extraordinaires. Je ne connois en tout que

les trois remedes ſuivans, qui puiſſent mériter quelqu'attention.

I. (1) Felix Platerus de Baſle, dit que le ſuc d'ortie, mêlé avec l'urine d'un enfant, guérit merveilleuſement bien les ulcères de la matrice : *Succus urticæ cum urinâ pueri mixtus mirificè abluendo injectus ulcera uteri ſanat.* Je doute beaucoup de l'Obſervation de ce Médecin, mais je crois qu'on peut l'eſſayer ſans aucun danger.

II. (2) Belloſte, Chirurgien de réputation, propoſe comme un remede expérimenté dans tous les ulcères, la décoction des feuilles de noyer, avec un peu de ſucre, dont on imbibe un linge qu'on applique ſur l'ulcère. Sur cet exemple, on pourroit employer en injection, la même décoction dans les ulcères de la matrice ; & je crois qu'on ne riſque rien à l'eſſayer. On pourroit même faire prendre intérieurement l'eau diſtillée de trois noix, à moins que l'on ne craigne que ſa vertu diurétique ne puiſſe nuire ; car on ſçait que ces malades ſouffrent ordinairement quand elles ſont obligées d'uriner ſouvent.

III. Jean Liebaut, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, compoſa en latin dans le XIV[e] ſiécle, un Traité *ſur les*

(1) *Praxeos Lib.* xxx. *Cap.* 14. *Tom.* II. *pag.* 575.

(2) Pag. 26. de ſa Chirurgie.

Maladies des Femmes, pris d'un Traité Italien de Jean Marinello, Médecin de Formie, ſur le même ſujet, où il conſeille (1) d'ajouter aux parfums & aux injections que l'on fait dans l'ulcère de la matrice, de l'orpiment jaune ou citron, & du ſublimé corroſif; en quoi il a été fidellement ſuivi par Lazare Pé (2), qui a traduit le même Ouvrage de Marinello en François. Mais, malgré l'autorité de ces Médecins, je crois cette pratique dangereuſe, & je ne conſeille pas d'injecter dans la matrice de l'orpiment, qui dans le fond eſt un véritable arſénic, quoique plus doux que l'arſénic ordinaire; encore moins du ſublimé corroſif.

(1) *De la ſanté, fécondité & Maladies des Fem-* Chap. XIX. & XX.

(2) *Traité des Maladies des Femmes & Remedes d'icelles*; Liv. II. Chap. 19. & 20.

Fin du Tome ſecond.

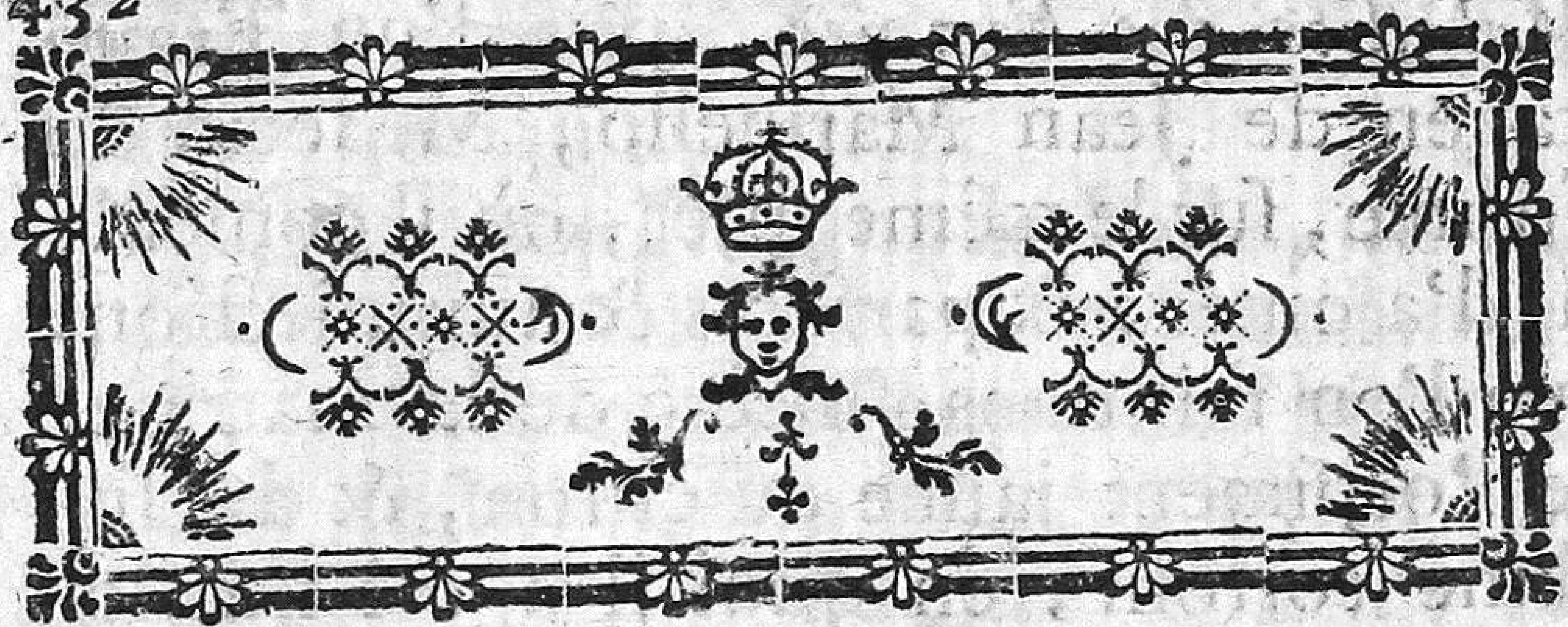


TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le II. Volume.

A

ration

B

E

G

H

I

K

L

N

O

P

S

V

Fin de la Table des Matieres du Tome II.